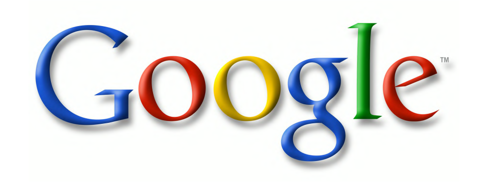
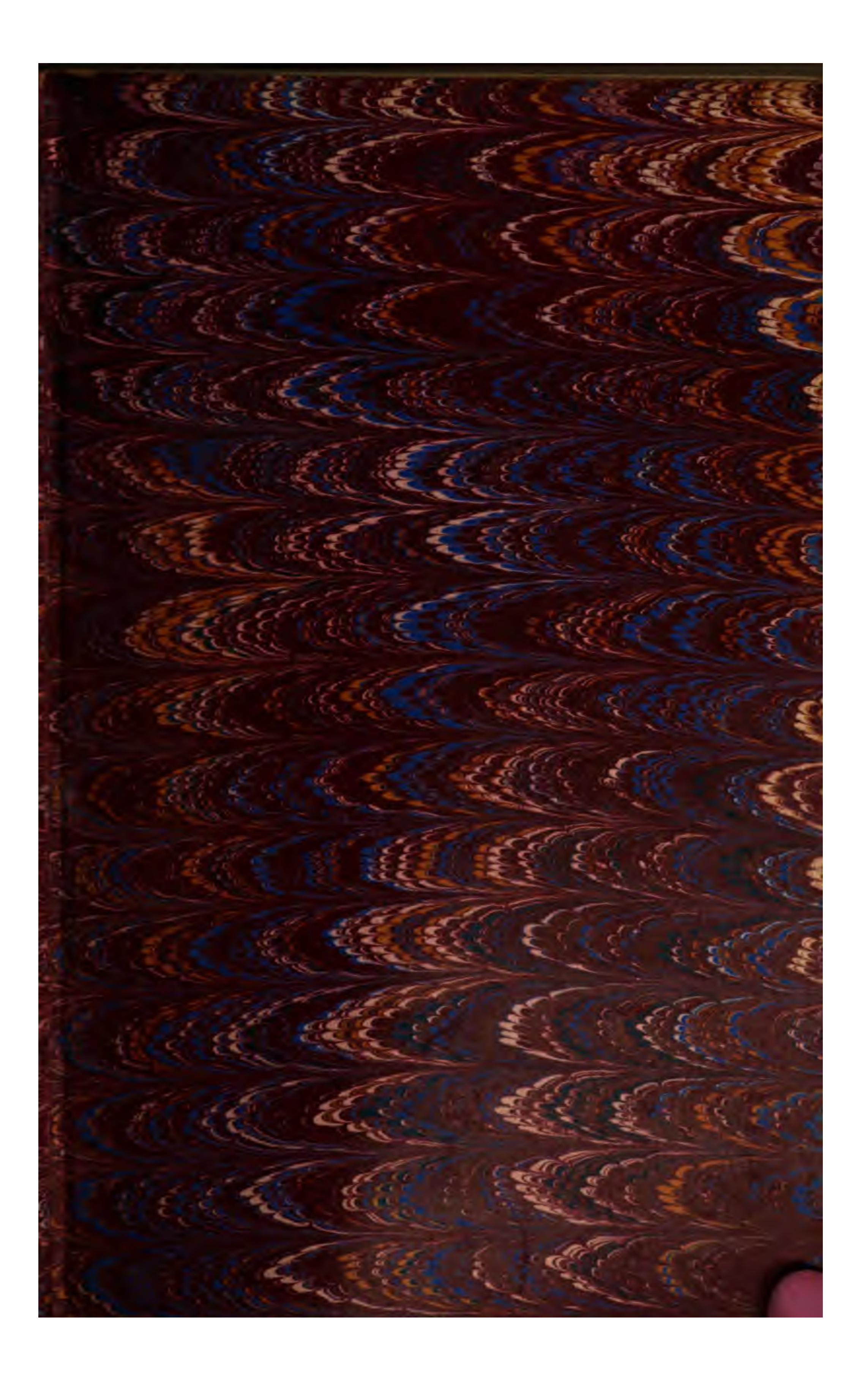



6A.1


~~254. c. 19~~
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1882
H/X 6746 A. 1



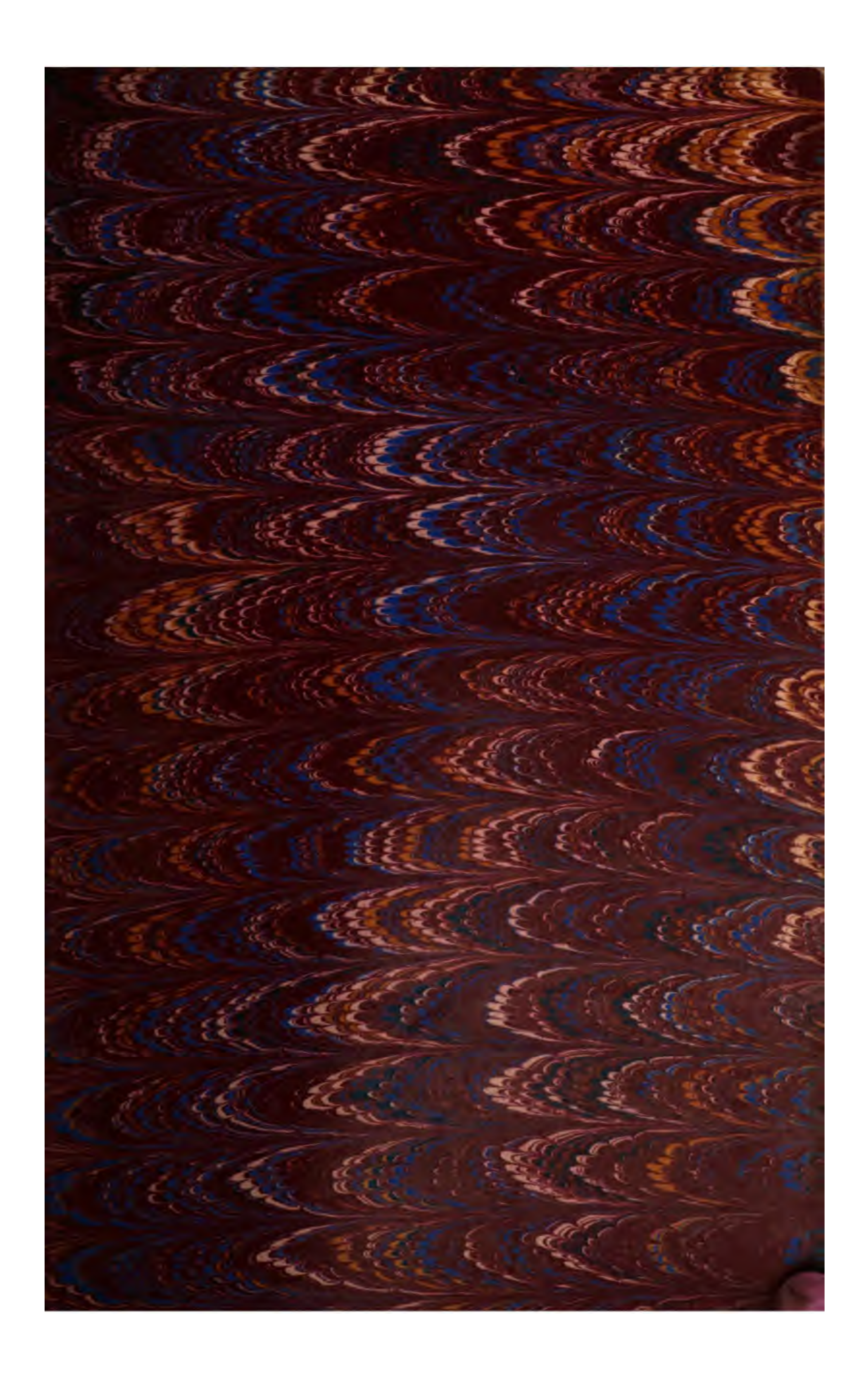
SCÈNES

POPULAIRES

PREMIÈRE SÉRIE



25 D.e. 19
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1882
H/X 6746 A.1



SCÈNES

POPULAIRES

PREMIÈRE SÉRIE



PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

SCÈNES
POPULAIRES

DESSINÉES A LA PLUME

PAR

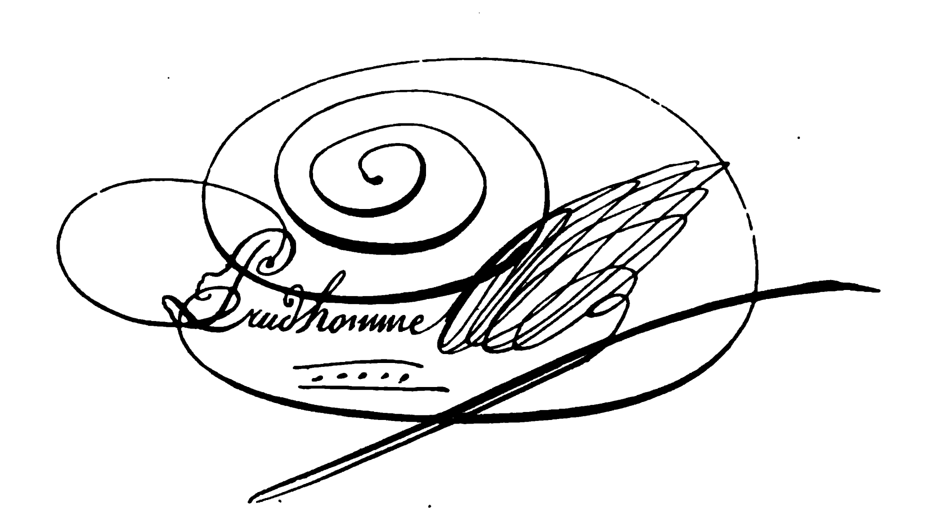
HENRI MONNIER

NOUVELLE ÉDITION

PREMIÈRE SÉRIE



PARIS
L. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS
1879



PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

SCÈNES

POPULAIRES

DESSINÉES À LA [illegible]

PAR

HENRI MONNIER

[illegible]



PARIS

L. D[illegible]

LIBRAIRE DE LA SOC[illegible]

PALAIS-ROYAL [illegible]

[illegible]

Tous [illegible]





LE ROMAN CHEZ LA PORTIÈRE

(1829)

LA LOGE DU PORTIER

PERSONNAGES

MADAME DESJARDINS, *Portière.* — Cinquante-cinq à soixante ans; d'une grande exactitude à remplir ses devoirs; esclave du *premier;* soumise aux volontés du *second;* à son aise avec le *troisième;* mangeant dans la main du *quatrième;* fière et hautaine avec les étages supérieurs. — Bonnet garni d'une petite dentelle; tour en cheveux; fichu de rouennerie; robe d'indienne; tablier de couleur; tablier blanc par-dessus.

MADAME POCHET. — Quarante-sept ans; sèche au moral comme au physique; adorant les caquets et les provoquant; veuve, depuis trois ans, de M. Pochet, ancien garçon de bureau au

ministère des Cultes, n'ayant jamais eu d'amis, ni d'enfants. — Mise analogue à celle de la précédente dame.

MADAME CHALAMELLE. — Quarante à quarante-deux ans; bonne femme au fond, ne disant jamais de mal du prochain; 800 livres de rente légitimement acquises; raccommodant la dentelle à *celle* fin de diminuer ses frais de loyer; du vin dans sa cave; donnant parfois à dîner et traitant bien; soi-disant veuve d'un certain M. Chalamelle, commis à cheval dans les Ardennes, que ses meilleures amies prétendent n'avoir jamais existé; obligeante, peu bavarde, bien qu'habitant les étages élevés. — Bonnet garni de rubans, robe de soie les dimanches et les fêtes.

MADEMOISELLE VERDET. — Soixante ans, lèvres minces, nez pointu; physique de cigale, revêche, prude, dévote, de la confrérie de la Vierge à Saint-Eustache; n'aimant rien au monde que ses trois chats, dont un chien; pilier de paroisse et de sacristie; rendant de fréquentes visites aux dames de charité de son arrondissement; faisant des rapports rarement avantageux au suisse, au bedeau, voire même au donneur d'eau bénite; sortant de l'église pour entrer chez la portière, et de sa loge à l'église et chez les voisines, déchirant tout le monde et son père, s'il existait encore. — Avec chapeau; robe appliquée en fourreau sur son échine, mantelet ou châle noir; un paroissien à la main, qu'elle se garde de mettre dans un ridicule; un chapelet débordant sa poche.

REINE (MADEMOISELLE). — Trente à trente-six ans; assez belle personne; port du nom de sa patronne; parlant fort peu et perlant sa conversation, qu'elle émaille de cuirs et de pataquès; gouvernante d'un vieux monsieur seul, à son aise, n'y regardant pas de près; surprise un jour, la croisée entr'ouverte, par la veuve Pochet, dans la chambre à coucher de son maître, comme *Monsieur* passait sa chemise.

LA LYONNAISE. — Cinquante-sept ans, et n'en parlons plus; possédant un honnête embonpoint; très-bornée; le plastron de la loge et de la maison; adorant les petits oiseaux, qui ne la payent point de retour; bonne femme au fond; sans aucune espèce d'usage et d'éducation; sans initiative. — Mise des plus modestes bien que fort propre; robe de cotonnade, bonnet des plus simples.

DESJARDINS. — Soixante-sept à soixante-huit ans; matin et soir, nuit et jour la tête enveloppée d'un bonnet noir encadrant sa large figure; aimant la bonne chère; courant après les bonnes; paresseux comme *Figaro;* ennemi des idées avancées; crachant, mouchant, friand et gourmand; égoïste au premier chef; grossier et suffisant avec les femmes; en somme, homme fort désagréable que son épouse a toujours regardé et regarde encore

comme un Phénix (ce qui n'est pas). — Tablier bleu à bavette, rarement purifié; comme son bonnet, du soir au matin, du matin au soir.

UN DÉPUTÉ. — Le seigneur et maître de demoiselle Reine; soixante à soixante-cinq ans; bien conservé; lèvres épaisses; aimant le vin, et la gloire, et les belles.

M. LASERRE. — Soixante ans bien sonnés. Ancien locataire, le doyen de toute la maison: vivant seul; logeant seul; faisant son ménage et ne recevant âme qui vive; ex-employé aux Contributions indirectes; écarté de ses fonctions et mis à la retraite en 1815, comme professant des opinions dangereuses et subversives. — Petite taille, figure fine et intelligente; passant ses soirées au café à voir jouer aux échecs et aux dominos; fort propre de sa personne; couché tous les jours à neuf heures; ne parlant à qui que ce soit au monde; faisant le lendemain exactement ce qu'il a fait la veille. Une ancienne machine qui s'arrêtera un beau matin; un petit jardin sur sa fenêtre.

ADOLPHE POCHET, plus connu sous le nom de DODOFFE. — Neuf à dix ans; polisson dans toute l'étendue du mot; proférant les jurements les plus affreux; malpropre; promenant mille à deux mille fois par jour le parement de sa veste sous son nez; ne sachant un traître mot de grammaire ni de catéchisme; se battant à tous les coins de rue; rentrant toujours l'oreille déchirée; fréquentant les plus mauvaises sociétés; fumant des cannes à battre les habits; dérobant dans les poches de sa mère; ayant à deux reprises ouvert la cage aux oiseaux de la Lyonnaise, et jeté par la fenêtre un des chats de mademoiselle Verdet, le Prince Mistigris.

AZOR, carlin de quatorze ans; surchargé d'embonpoint; exhalant après dîner une odeur fétide; commençant fort à grisonner; libertin, coureur, sur sa bouche.

M. PRUDHOMME, *professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux.* — Étranger à la maison: cinquante-cinq ans; pudique; toutes ses dents; de belles manières; cheveux rares et ramenés; lunettes d'argent; parlant sa langue avec pureté et élégance. — Habit noir; gilet blanc, les jours fériés; bas blancs; pantalon noir; souliers lacés.

UN FACTEUR. — Livrée de la poste; peu de manières.

UNE VOIX CLAIRE. — Veste de chasse; teint blême; cravate de couleur.

UNE VOIX ENROUÉE. — Chapeau sur le coin de l'oreille; col de chemise rabattu; cravate à la Colin; cheveux en tire-bouchons; veste de garçon de café; pantalon cosaque; bottes éculées.

DESJARDINS, MADAME DESJARDINS.



MADAME DESJARDINS.

Ah çà! voyons, vas-tu pas commencer par te coucher et pas te brûler le sang comme *toutes* les jours au poêle? qu'c'est vraiment pas raisonnable de roupiller toute une soirée comme tu roupilles.

DESJARDINS.

Ça t'est ben facile à dire, que j' roupille; j' voudrais voir si c'est qu' tu roupillerais, si t'avais c' que j'ai.

MADAME DESJARDINS.

Je l'aurais qu' je l' subirais, j'en ai vu ben d'autres, Dieu merci! On a ben raison d' dire, qu' les femmes c'est sus la terre pour souffrir, et pas aut' chose. Les hommes ont les douceurs, et nous l' paquet; mais vous aimez qu'on vous plaigne, c'est vot' caractère; fais pas moins c' que j' te dis, va t' coucher et laisse-nous tranquilles; tu m'ennuies, j'suis pas d'mauvaise humeur, m'en mets pas. — Tiens! t'as pas seulement fermé la porte d' la rue, tant t'es *feigniant!*



DESJARDINS.

P'têt' ben qu'oui, p'têt' ben qu'non, j'en sais rien.

MADAME DESJARDINS.

J'vas la fermer, bouge pas, tu ferais des sottises. — Bon! Azor qu'est parti! — J'ai jamais vu d'homme pus coureur que c'chien-là. Où çà qu'il est à c' t'heure? Azor! — J't'en moque! — Tu vas m' la payer, aie pas peur! Voulez-vous venir ici!... J'vas aller à toi, polisson! Ah! vous voilà! Bien! Apprêtez vos reins! Vous voulez pas? — Non? — Même quand j' vous l'dis. (Azor, sur son derrière, à dix pas de sa maîtresse, implore son pardon, laissant entrevoir l'extrémité de sa langue.) C'est ça, vous êtes timide, quand vous avez fait des sottises. (Elle rentre dans sa loge, saisit un fouet suspendu à un clou derrière la porte, en détache un coup sur la partie inférieure des reins d'Azor qui, ne fuyant pas assez vite, pousse un cri plaintif et va se réfugier sous l'établi du tailleur.) Reviens-z'y, intrigant! Vous en allez pas si loin, à présent; j' veux vous voir. — Vous voulez pas? J' vous dis de venir ici! — Ah! vous voilà, c'est ben heureux! — Le ferez-vous encore? Serez-vous encore désobéissant? Vous voulez pas prend' sus vous de l' promettre? — Plaît-il? — Parlez pus haut, je n' vous entends pas.

— C'est pas des caresses que j'demande, c'est d' la conduite. — Le ferez-vous encore? — Dites-le tout de suite. — Vous voulez pas? Une fois, deux fois, vous voulez pas? (Azor garde le silence le plus absolu; puis, voyant sa maîtresse brandir de nouveau son fouet, il regagne au plus vite sa cachette, recevant, sur la même partie du corps, un second coup de l'importance du premier.)

MADAME DESJARDINS, MADAME POCHET,
ADOLPHE, AZOR.

MADAME POCHET.

Bonsoir, madame, la compagnie. Après qui donc qu' vous en avez, sans vous commander?

MADAME DESJARDINS.

M'en parlez pas; c'est encore après c'vilain coureur de chien, qu'on n'en peut pus jouir; ceux qu'ont pas de bêtes sont ben heureuses!

MADAME POCHET.

Il est d' fait qu'on s'y attache; comme aux p'tits oiseaux... Y a qu'à voir la Lyonnaise avec eux, c'est leur domestique. (A Adolphe.) Eh ben! dites-donc, vous, là-bas! C'est-y dans neune écurie que j' vous ai amené? On dit rien à madame, quand l'on vient chez elle, on li souhaite point l'bonsoir, c'est trop commun, apparemment?

MADAME DESJARDINS.

Bonsoir, mon minet.

MADAME POCHET.

Li faites point d'avances, y répondra pas, si c'est point son idée. — Veux-tu ben n' pas t'tourner comme ça, ou j'vas t'coucher; ça sera pas long, tu vas voir! — T'nez, si c'est pas eune infection, eune chemise blanche de

c'matin, comme j'n'ai jamais connu qu'mon mari! si on n'dirait pas qu'il l'a d'puis trois semaines! vilain laid! va voir l'petit à mame *Vaillant*, si c'est qu'il est sale comme toi!



ADOLPHE.

J'm'en fiche pas mal.

MADAME POCHET.

Veux-tu ben pas répliquer, vilain monstre; tu finiras sus l'échafaud, t'en es sûr! T'nez, par curiosité, r'gardez ses yeux.

MADAME DESJARDINS.

Dodoffe, t'es pas gentil.

ADOLPHE.

Ça m'est égal.

MADAME POCHET.

Vilain sans-cœur!

MADAME DESJARDINS.

On vous a pas vue à c'matin? Vous étiez pas malade?

MADAME POCHET.

Je l'étais sans l'être; mais la vérité, c'est qu'j'étais pressée à l' d'venir. J'avais mon savonnage; figurez-vous, qu' j'ai évu l'temps à peine d'aller sercher ma crème et mon charbon. Du reste, vous, ça va bien?

MADAME DESJARDINS.

Comme vous voyez.

MADAME POCHET.

Je vois qu' vous êtes core joliment jaune, v'là c'que j'vois. Au surplus, pour c' que j'vous souhaite...

MADAME DESJARDINS.

Vous êtes ben honnête.

MADAME POCHET.

Eh ben! Et les nouvelles emménagées?

MADAME DESJARDINS.

Ça m'a pas encore l'air d'êt' la fleur des pois, trois jeunesses comme ça dans des chambres, sans père ni mère!... Après ça, j'm'en bats l'œil, j'en aurai ni honte ni profit. J'sais toujours pas d' quel état qu'a sont.

MADAME POCHET.

Les *propiétaires*, vous sentez, tirent tous, pus qui peuvent, à sa location.

MADAME DESJARDINS.

Dame, c'est leur droit, y z'en usent.

MADAME POCHET.

Ça leux z'y est ben égal, qu' vous soyez voleur, filou ou assassin; y savent ben qu' les voleurs, les assassins

et les filous volent point chez eux, y vont leur train, rien les arrête.

MADAME DESJARDINS.

C'est leur droit, y z'en usent.



MADAME POCHET.

Comme celui à ma cousine que j' vous ai conté. Y vient l'aut'jour, dans sa chambre, il y dit, qui dit : Tiens, mame Petit, ça vous fait deux pièces ! — Comment deux pièces, qu'a répond, c'est-à-dire une soupente, qu'j'm'ai faite, témoin le papier rose qu' j'm'ai mis en arrivant, avec ma nièce, quand elle a venue à Paris. Deux pièces ! sans compter que je l'enlèverai, mon papier, quand je m'en irai, et sans vot' permission encore, qu'a dit. J'y tiens déjà point tant n'à vot' maison ! j'ai pas fait d'bail à vie, qu'a dit. — C'est d'honneur vrai, la plupart, des parvenus !

MADAME DESJARDINS.

Pas le nôtre.

MADAME POCHET.

Tant qu'au nôtre, j'ai toujours su le respecter. J'dis point ça pour lui.

MADAME DESJARDINS.

Il est digne de l'être. Comme celui à vot' cousine, p'têt' ben que si vot' cousine savait l'prend'...

MADAME POCHET.

Pas moyen, elle a essayé. — Sa chamb' fume, comme si que c'était heune vapeur dans sa cheminée, à y consommer ses yeux, sans compter l' tuyau qui passe tout cont' son lit, et pour peu que l'temps tourne à l'humidité, va te promener, impossible de rester chez elle; et pas eune donnée, son logement! cent écus, comme vous êtes heune honnêt' femme, pas ça d'moins, pas ça d'plus. — Dites donc?

MADAME DESJARDINS.

Après?

MADAME POCHET.

Y avez-vous parlé, à ces jeunesses?

MADAME DESJARDINS.

J'vas vous dire...

MADAME POCHET.

Dites.

MADAME DESJARDINS.

Je leur z'y ai parlé, s'entend, sans leux z'y parler, c'est elles qui m'ont demandé si c'est qui y avait pas de pompe dans la maison : Je crois pas, que je leux z'y ai *réponnu*, c'est ici tous gens bien composés, y en a jamais évu d'aut's, y en aura jamais; c'est point n'ici eune maison de blanchisseuses, pus souvent qu'on vous y tolérera vos loques accrochées à n'un cerceau à vos fenêtres! C'est pas le genre d'la maison. Si vous voulez d'l'eau, vous serez pas plus ne moins protégées qu' les

autres, deux sous la voie, tant qu' vous en voudrez. — Mais c'est d'honneur vrai, ça vous entre dans les maisons ne plus ne moins que dans heune écurie.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE REINE.



MADEMOISELLE REINE, un bougeoir à la main.

Bonsoir, mesdames, *la compagie.* (Elle souffle sa bougie.)

MADAME DESJARDINS.

Tiens! Pourquoi donc qu' vous éteignez vot' lumière? ah ben! par exemple! c'est moi qu' *éteignera* la mienne. Vous la *brûlereriez* dans vot' cuisine; autant qu'ici, a nous éclaire.

MADAME POCHET.

C'est juste. — Et vot' bûche, où qu'elle est?

MADEMOISELLE REINE.

Madame est témoin comme quoi que j'en ai remonté tantôt *tois* de la cave.

MADAME DESJARDINS.

Nous n'en sommes pas là-dessus. Et *monsieur*, comment qui va?

MADEMOISELLE REINE.

J'ai toute ma soirée à moi, *mosieu* dîne en ville. — Et ces dames?

MADAME POCHET.

Pas core venues.

MADEMOISELLE REINE.

C'est vrai, j'y pensais pas. Sont-elles point allées voir le nouveau vicaire?

MADAME POCHET.

Vous l'a dit.

MADAME DESJARDINS.

Me suis laissé dire que c'était plus M. Poirot, c'est-y vrai?

MADAME POCHET.

Sans compter que c'est tant pis.

MADAME DESJARDINS.

Y z'en changent, à présent, de vicaires, comme de chemises, sans comparaison. Ah çà! nous n'attendons qu'ces dames, pour continuer ce livre d'hier au soir. Dites donc, la belle?

MADEMOISELLE REINE.

Plaît-y!

MADAME DESJARDINS.

C'est dommage que vous étiez pas au commencement.

MADEMOISELLE REINE.

Ça fait rien, dites-moi seulement son nom, j'serai ben vite au courant.

MADAME DESJARDINS.

Co-élina ou l'Enfant du *Ministère*. C'est parfaitement écrit.

MADAME POCHET.

Et intéressant! à en pleurer toutes les larmes de son corps.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME CHALAMELLE,
LA LYONNAISE, MADEMOISELLE VERDET.

MADAME DESJARDINS.

V'là ces dames, v'là ces dames! Eh ben! mesdames, entrez, entrez, le spectacle va commencer... attendez, j'vas un brin fermer la porte.



UN ÉPICIER.

Mon cousin est-il chez eux?

MADAME DESJARDINS.

Nous n'avons pas de ces gens-là ici. (L'épicier se retire.) Dites-donc, vous, là-bas! où allez-vous donc comme ça?... vous n'pouvez pas dire où qu' vous allez?

UN INDIVIDU.

M. Corot?

MADAME DESJARDINS.

C'est pas ici.

L'INDIVIDU.

Où est-ce que c'est?

MADAME DESJARDINS.

J'vous dis qu' c'est pas ici... Est-ce qu'on entre comme ça l'soir dans les maisons?

L'INDIVIDU.

Bête que vous êtes! je n'entre pas, puisque je m'en vas.

MADAME DESJARDINS.

Bête vous-même, grand fédéré.

L'INDIVIDU.

Bossue... bossue! t'es forcée d'être bossue.

MADAME DESJARDINS, les poings sur les hanches.

Va-t'en donc... eh! voleur!... (L'individu se sauve.)

MADAME POCHET.

Vous avez dit l'mot, madame Desjardins; il *s'a ensauvé* dès qu'il *s'a* vu *r'connu*. (La porte cochère est fermée. Madame Desjardins rentre et ferme la loge.)

LA LYONNAISE.

Eh bien! sommes-nous toutes ces dames?

MADAME CHALAMELLE.

Nous avons encore mademoiselle Verdet.



MADEMOISELLE VERDET, frappant au carreau.

Bonsoir, mesdames.

MADAME CHALAMELLE.

Tiens, comme dit c't'autre, sans comparaison : *quand on parle du loup...* nous parlions de vous.

MADEMOISELLE VERDET.

Dites donc, madame Desjardins, c'est pas pour vous flatter, mais la maison, c'est une infection... Qu'il y a des horreurs partout dans les escaliers.

MADAME POCHET.

C'est le gros caniche du tailleur du *cintième*, au fond du *collidor*. J'l'ai joliment r'levé, ce brigand de tailleur, qui s'jetterait plutôt par la croisée que de saluer quelqu'un en passant, le scélérat. Je l'déteste, ce vilain homme-là ; on n'a jamais vu des sortes de gens pareils. J'suis donc monté chez eux ; rien d'fait à deux heures ! Lui était là, qu'avait l'air de travailler avec sa mine insolente ; madame était les bras croisés, et la demoiselle

la même chose. J'leur z'y ai dit que j'étais lasse, à la fin, d'être la domestique à leur chien. Ils m'ont répondu : « Nous en sommes bien fâchés, madame, » voyez-vous, d'un air... Moi aussi, que j'ai répondu sèchement. Ça les a terrassés; ils n'ont plus rien dit, et je m'e suis *enallée.* Mais, tenez, voyez-vous, j'sais ce que c'est à présent; le mari est un mouchard; la mère rien du tout, et la fille est enceinte. C'est la blanchisseuse qui me l'a dit. Enfin, est-ce qu'ils n'ont pas mangé un melon l'autre jour qu'on n'pouvait pas en approcher! pas un brodé... un cantalou... deux fois ma tête. J'suis loin de m'opposer à ce qu'ils en mangent, du melon; qu'ils en crèvent s'ils veulent, j'm'en moque pas mal encore; mais qu'ils viennent exprès étaler leurs épluchures sur le carré en face mon paillasson, j'dis qu'c'est une petitesse.

MADEMOISELLE REINE.

Vous dites donc, mesdames, que le nouveau vicaire...



MADAME CHALAMELLE.

Nous l'avons vu. Ah! c'est pas là M. Poirot; oh!

non. D'abord, la Lyonnaise peut vous l'dire, il parle fort mal latin.

LA LYONNAISE.

Oh! oui.

MADAME DESJARDINS.

C'est cependant la langue de la religion française, c'est même la langue naturelle à l'homme en général; car qui dit l'homme dit la femme. Tenez, sans aller plus loin, prenez deux enfants tout petits, mettez-les dans heune chambre, ils parleront latin; on a vu ça.

LA LYONNAISE.

Oh! oui.

MADAME DESJARDINS.

Mais moi qui n'suis qu'une femme, j'veux apprendre à parler cosaque, ou écossais; eh ben! j'ai qu'à m'y mettre; car enfin, pour apprendre, enfin supposons que je le veux; eh ben, je le fais, c'est un fait.

LA LYONNAISE.

Oh! oui. Mais ce que j'plains de ce temps n'ici, c'est les petits oiseaux.

MADAME DESJARDINS.

Moi, ce que j'vous dis pour le écossais, j'vous l'dis pour tout en général.

LA LYONNAISE.

Oh! oui. — Mais je donne aux petits oiseaux de ma croisée; mais j'peux pas donner à tout Paris, et j'les plains.

MADAME DESJARDINS.

Ah çà! si nous nous entendons pas mieux... Vous

m'parlez de vos oiseaux, laissez-moi tranquille, la Lyonnaise.

MADEMOISELLE REINE.

Allons! voyons donc, mesdames, n'allez-vous pas encore vous chamailler? Qu'est-ce que vous avez donc, madame Pochet? vous ne nous dites rien.

MADAME POCHET.

Je souffre l'martyre de l'estomac... rien ne me passe depuis quelque temps.

MADAME DESJARDINS.

C'est comme madame Bardy... Faudrait prendre du thé, peut-être.

LA LYONNAISE.

Oh! oui, une belle chose que votre thé! laissez-nous donc, c'est une fameuse saloperie.

MADAME DESJARDINS.

Qu'est-ce qui vous a fait?

LA LYONNAISE.

Pas à moi, dieu merci! mais à un de mes maris, qu'il a failli m'enlever. Qui donc celui-là, déjà? est-ce Prevoteau? non, c'était un blond... Brodais... j'crois, c'était Brodais... non, non... Pilorel... enfin, n'importe. Il m'arrive un soir qui tombait de faiblesse. — Eh ben! quoi, que j'y dis, qu'est-ce que c'est? J'crois bien que c'était Prevoteau à présent, n'importe... Enfin finalement j'vas voir le médecin; il n'avait pas cabriolet alors; il était fort honnête; il m'dit : Votre mari est ivre-mort! — Ivre-mort! — Oui, donnez-lui du thé. — Qu'appelez-vous du thé? — Plante potagère. — Bon! où qu'ça s'achète? — Partout. — J'prends mon *tabellier;* j'vas donc chez l'apothicaire, qui me renvoie chez l'épicier... L'épi-

cier, je le vois encore; il est mort, j'crois, depuis, et c't'épicier-là, c'était un Lhurel; i m'dit : Pour combien? — Pour deux liards. — On n'en fait pas! — Pour combien donc qu'on en fait, pour 3,000 francs? — Pas moins de *vuit* sous. — Je tends mon *tabellier*. — Non, donnez votre main. Il me met trois p'tites crottes noires dans le creux de la main, et voilà pour mes *vuit* sous. — J'ne reviendrai pas tous les deux jours, que je me rappelle que j'lui dis, et je m'en en fus. Arrivée chez nous, je cherche comme une épingle mon homme Brodais... ou Pilorel; je n'sais plus. J'vous parle pas d'hier! et je le trouve derrière le poêle, dans la cheminée. J'dis... Bon, et je mets sur le feu mon thé, en le faisant, comme dit l'épicier, fuser dans de l'eau. Je bats, je bats... je goûte, c'était fadasse, sans montant, sans rien; j'dis : Cet homme qui trouve le lait à son déjeuner trop doux, qu'il y met de l'eau-de-vie, ne prendra jamais ça : j'y mets un peu de vin, un peu de café... du cornichon... de la moutarde... du veau... de la compote... un peu de pain d'épice... des petits radis roses... du sel et du poivre; je bats, je bats... de l'échalote; je bats : ça fait purée... je bats toujours et je lui fais prendre; enfin il n'eut pas plutôt tout pris que le voilà qui... enfin... de tous les côtés... Il fut malade trois mois; vous sentez, cet homme, ça lui avait *sargé* l'estomac... Belle ordure que votre thé!

MADAME DESJARDINS.

Il y a des personnes qu'ça leur z'y réussit. Ah! v'là madame Dutillois! J'm'en vas continuer la lecture d'hier, comme ayant l'haleine la plus forte. Nous en étions que Rosemonde était restée abandonnée avec sa petite... après avoir eu des reproches à se faire. Attendez... « ...*Le départ précipité...* » C'est pas ça, nous l'avons lu. « ... *Il était monté sur son palefroi...* » Nous avons lu

ça, que la Lyonnaise a dit que c'était un tabourel. « ... *Nadir allait chaque matin cueiller les fleurs pour orner le front de son père...* » Nous avons lu ça... — Eh ben! qu'est-ce que tu fais donc, Dodoffe? tu touches encore à la chandelle; toujours tes mains dans le suif! C'est joliment toi qui irais *cueiller* des fleurs pour orner le front de ton papa... — Ah! voilà, voilà! « ... *Malheureuse mère, dit-elle, tu es l'assassin de ta propre enfant pour les sentiments que tu lui as...* » V'là un mot que je ne peux pas lire. « I, n, in; c, u, l... »

LA LYONNAISE.

Ça s'entend.

MADAME DESJARDINS.

Ça n'a pas le sens commun, votre interprétation, la Lyonnaise. « *Que tu lui as...* »

LA LYONNAISE.

Finissez!

MADAME DESJARDINS, épelant.

Q, u, é, s, qués.

LA LYONNAISE.

Inculqués! C'est un Espagnol. Nous n'avions pas encore vu celui-là.

MADAME DESJARDINS.

N'y a pas plus d'Espagnol là-dedans que dessus la main; c'est seulement un mot d'auteur.

MADAME CHALAMELLE.

Ah! vous rappelez-vous c't'auteur qui restait ici? Moi, je l'aimais bien; avec ça que c'était *monsieur Singulier*. Qu'est-ce qu'il est devenu? (On frappe à la porte.)



UNE VOIX ENROUÉE.

Mademoiselle Pauline!

MADAME DESJARDINS.

Pauline... qui?

LA VOIX ENROUÉE.

Pauline Fredais; y est-elle?

MADAME DESJARDINS.

C'est-il une des trois emménagées d'hier au soir?

LA VOIX ENROUÉE, avec humeur.

C'est Pauline, qu'on vous dit; êtes-vous sourde?

MADAME DESJARDINS.

Oui, monsieur, elle est chez eux. V'là un joli échantillon des gens qu'elles voient!... Dieu! qu'il a l'air violent, c't'homme-là. (Lisant.)

« *Malheureuse mère, dit-elle, tu es l'assassin de ta propre enfant, par les sentiments que tu lui as...* » (On frappe.)

UNE VOIX CLAIRE.

Mademoiselle Pauline?

MADAME DESJARDINS.

Elle y est; au quatrième, la porte à gauche. Bon! et de deux; v'là *Longchamps* qui commence.

LA VOIX CLAIRE.

Je sais où c'est.

MADAME DESJARDINS.

Il sait où c'est! c'est emménagé d'hier! il y a donc couché?

MADEMOISELLE REINE.

Vous croyez?... Quelle horreur!... Si *Monsieur* sait qu'il y a des *créatures* dans la maison, lui qui reçoit M. l'curé!

MADAME DESJARDINS.

« *L'assassin de ta propre enfant par les sentiments que tu lui as...* » (On frappe)

LE FACTEUR.

Trois sous.

MADAME DESJARDINS.

Pour qui?

LE FACTEUR.

Le second.

MADAME DESJARDINS.

Dites-donc, facteur, est-ce que vous vous figurez que je m'en vas me mettre comm'ça à découvert avec le second? pas du tout. En v'là déjà pour neuf sous, et on ne parle de rien... Je ne veux plus.

LE FACTEUR.

Laissez donc, v'là l'jour de l'an; trois sous.

MADAME DESJARDINS.

Vous avez raison. Voulez-vous, sans vous commander, m'passer la *sibylle*, au-dessus de votre tête, sur la tablette, à côté du p'tit cadre, mame Pochet. Excusez, la Lyonnaise... Tenez, v'là trois jolis sous.

LE FACTEUR.

Qu'a le nez fait comme si blancs; trois sous?

MADAME DESJARDINS.

Pas encore! Tenez, v'là un joli sou de la liberté, facteur.

LE FACTEUR.

C'est bon!

MADAME DESJARDINS.

Vous fermerez le carreau...; il s'en va. Maintenant ils sont grossiers comme du pain d'orge, dans les places. N'y avait qu'à voir autrefois! J'avais un oncle de mon mari dans les écuries du Roi, à Versailles, *palfermier;* fallait voir ces gens-là en société... (Lisant.) « *Malheureuse mère, dit-elle, tu es l'assassin...* »

LA VOIX CLAIRE, au carreau.

Elle est joliment chez elle, mademoiselle Pauline!

MADAME DESJARDINS.

C'est qu'elle sera sortie, ou elle est peut-être occupée.

LA VOIX CLAIRE.

Qu'est-ce que vous dites d'occupée?

MADAME DESJARDINS.

Mais, monsieur...

LA VOIX CLAIRE.

J'dis qu'on s'taise... ; tirez-moi le cordon.

MADAME DESJARDINS.

Vous fermerez votre porte... Comment?... Qu'est-ce que vous dites?... manant, grossier, sans éducation. J'n'oserais pas répéter devant un enfant ce qui vient de m'dire. Le *propiétaire* le saura demain... Eh ben! j'vas t'être heureuse pendant trois mois. Eh! mon Dieu! je n'ai plus de cœur à rien! c'est vrai. « *Malheureuse mère, dit-elle...* » (On frappe.)



M. PRUDHOMME.

M. Dufournel?

MADAME DESJARDINS.

Oui, monsieur. Vous savez ous-ce que c'est?

M. PRUDHOMME.

Depuis trente années consécutives...

MADAME DESJARDINS.

Ah! c'est vrai, je ne vous r'mettais pas, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Je vous demanderai la permission d'allumer mon rat.

MADAME DESJARDINS.

Oui, monsieur.

M. PRUDHOMME.

En vous remerciant mille fois. Je vais fermer le carreau; mille pardons.

MADAME DESJARDINS.

De rien. (On frappe.)

DEUX VOIX DE FEMME.

C'est nous!

MADAME DESJARDINS.

Tiens! l'Opéra déjà finite. V'là la dame du fond de la cour, au rez-de-chaussée, avec sa demoiselle, qui rentre.

MADEMOISELLE VERDET.

Et un cavalier, dites-donc! je ne connaissais pas celui-là.

MADAME DESJARDINS.

Je n'a rien vu, moi. C'est une dame très-généreuse.

MADEMOISELLE VERDET.

Il a pourtant la tête de plus que *M. Bocquet.*

MADAME DESJARDINS.

« *Malheureuse mère, dit-elle, tu es l'assassin de ta propre enfant par les sentiments que tu lui as inculqués... inculqués... Émaillée de fleurs, là bondissaient de toutes parts de jeunes agneaux blancs comme neige.* » Ça ne suit pas beaucoup. — J'crois ben, 104 et 297. Dis donc, Desjardins, qu'est-ce t'as donc fait des pages? dis-

le donc; tu dors comme un sabot dans ta soupente; t'as allumé ta pipe avec... J'te dis pas de tirer le cordon, imbécile. (Elle va fermer la porte) Comment faire, à présent, pour y *suppléïere?* je ne sais pus du tout où j'en suis. V'là la Lyonnaise qui commence sa nuit; bonsoir, la Lyonnaise!

LA LYONNAISE.

Non, pas du tout : « *Émaillée de fleurs...* »

MADAME DESJARDINS.

Je le croyais, excusez. Voyons donc sous le coussin de mon fauteuil, quelquefois... Rien du tout.
« *Malheureuse mère...* »

M. PRUDHOMME, au carreau.

J'ai éteint mon rat.

MADAME DESJARDINS.

Dame! monsieur, vous allez faire ce manége-là toute la soirée, si vous ne l'mettez pas, pour traverser la cour, dans la coiffe à votre chapeau.

M. PRUDHOMME.

Je crains de la compromettre... Je vais cependant aviser au moyen de ne pas vous déranger davantage; mille pardons de vos peines, mille remercîments.

MADAME DESJARDINS.

« *Malheureuse mère, dit-elle, tu es l'assassin de ta propre enfant, par les sentiments que tu lui as inculqués... Émaillée de fleurs...* »

M. PRUDHOMME, au carreau.

C'est encore moi : dame! que voulez-vous? tout finit par s'éteindre, dans la nature!... Le rat, c'est l'image de

la vie... nous subissons la loi commune... Je vais fermer le carreau.

MADAME DESJARDINS.

Dieu! que cet homme est bête avec tout son esprit! je ne connais rien de si bête. (La porte est restée ouverte; en allant la fermer, madame Desjardins aperçoit venir de loin un des locataires, elle la referme promptement et rentre dans sa loge.) Dites donc, v'là ce Laserre. J'vas l'laisser un peu dehors pour le r'mercier d'ses dernières étrennes.

MADAME POCHET.

Comment, est-ce qu'il n'vous a rien donné l'an passé?

MADAME DESJARDINS.

La moitié d'un petit écu, comme vous êtes heune honnête femme.

MADEMOISELLE REINE.

Trente sous!... Oh! l'avare!

MADAME POCHET.

C'est une horreur!... (On frappe.)

MADAME DESJARDINS.

Pan! Oui, cogne, va!

MADEMOISELLE REINE.

Il a pourtant de quoi?

MADAME DESJARDINS.

Je crois ben; un gabelou * r'tiré... (On frappe.)

MADAME POCHET.

Pan! Et qui est bien meublé... j'ai vu sa chambre.

* Nom que le peuple donne aux employés des contributions.

MADAME DESJARDINS.

Oui, oui, il a un mobilier assez *conséquent*... (On frappe trois coups.)

MADAME POCHET, riant.

V'là qui s'anime!

MADAME DESJARDINS.

C'est son habitude. (On frappe à coups redoublés.) Frappe, frappe; oh! ça n's'ra pas la dernière fois. (Le portier, réveillé en sursaut, tire le cordon de la soupente.) Qu'est-ce qui te prie d'ouvrir, animal?

M. LASERRE ET LE MAITRE DE MADEMOISELLE REINE entrant en même temps.

M. LASERRE.

Pourquoi tardez-vous autant, madame Desjardins?

MADAME DESJARDINS.

Les ordres de *monsieur* sont de ne plus ouvrir passé *ménuit*.

M. LASERRE, tirant froidement ses montres.

Il est minuit moins un quart à mes deux montres comme à votre horloge, et comme voilà un quart d'heure que j'attends...

MADAME DESJARDINS.

Il est *ménuit* passé... votre montre est une patraque.

LE MAITRE DE MADEMOISELLE REINE.

La mienne marque également minuit moins un quart, madame.

MADAME DESJARDINS, mielleusement.

Ah! c'est différent, la vôtre va bien.



LE MAITRE DE MADEMOISELLE REINE.

Quels sont donc ces nouveaux ordres? Comment, les locataires ne peuvent plus rentrer passé minuit?

MADAME DESJARDINS.

Oh! monsieur, ces ordres-là ne sont pas pour tout l'monde.



M. LASERRE.

C'est-à-dire que c'est pour moi; c'est poli.

MADAME DESJARDINS.

Vous n'm'avez pas payée pour ça.

LE MAITRE DE MADEMOISELLE REINE.

Allons, allons, madame Desjardins, ne répondez pas ainsi.

MADAME DESJARDINS, avec empressement.

Ah ! mon Dieu ! vous avez bien raison... (Donnant la lumière à mademoiselle Reine.) Monsieur, voici votre lumière ; on est fait pour vous attendre, et c'est avec plaisir.

LE MAITRE DE MADEMOISELLE REINE, montant l'escalier, à madame Desjardins.

Mère Desjardins, on doit des égards à tout le monde. (Il salue M. Laserre.)

M. LASERRE.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

MADAME DESJARDINS.

T'nez donc, monsieur Laserre, voici trois cartes et deux lettres qui traînent ici depuis huit jours.

M. LASERRE.

Comment ? depuis huit jours !

MADAME DESJARDINS.

Oui... fallait-il pas vous les monter ?

M. LASERRE.

Ce sont les nouvelles que j'attendais... Vous auriez dû au moins me prévenir que vous aviez une lettre pour moi.

MADAME DESJARDINS.

Ah ben! par exemple !... fallait me d'mander s'il y avait quet'chose pour vous. (Elle ferme son carreau et souffle sa chandelle.)

M. LASERRE, dans la plus profonde obscurité de l'escalier.

Comme cette canaille est intéressée. (Il se heurte.)

MADAME DESJARDINS, écoutant.

S'il pouvait se casser l'nez! (On entend M. Laserre tomber.) Dieu vous bénisse!

MADAME POCHET, se réveillant.

N'y a pas d'quoi... voisine. Ah çà, passez-moi donc vot' chaufferette, que j'rallume ma lumière.

MADAME DESJARDINS.

Eh ! attendez donc, que c'crasseux ne profite pas de la clarté.

UNE VOIX DE COCHER, en dehors.

La porte... s'il vous plait !...

MADAME POCHET.

Justement, v'là le premier qui rentre.

MADAME DESJARDINS, allant ouvrir la porte cochère.

Azor, v'nez ici.

LA VOIX DE COCHER.

La porte, s'il vous plaît !

MADAME DESJARDINS.

Eh ! on y va. (La voiture passe; elle ferme sa porte.) Madame rentre

avec monsieur; miracle! Il fait bien froid, ce soir. (Rentrant dans sa loge.) Nous aurons d'la neige, bien sûr; mes cors me font souffrir qu'ça n'est pas croyable!

MADAME POCHET.

Ah! mon Dieu! et moi qui n'a pas rentré mes giroflées!

MADAME DESJARDINS.

Ah ben! elles sont frites, allez. « *Prairie émaillée de fleurs!...* » (Azor, qui est sorti, gratte à la porte.) Allons, en v'là d'une autre. Veux-tu venir ici, *vacabond!*

MADAME POCHET.

T'nez, passez-le par le carreau, vous n'ouvrirez pas la porte.

MADAME DESJARDINS.

Oui, mais passera-t-il?

MADAME POCHET.

Vous forcerez un peu. (Elle essaye de le faire passer par le carreau. Azor pousse des hurlements affreux.)

MADAME DESJARDINS, forçant.

Veux-tu bien passer, entêté!... Allez vous coucher tout d'suite. (On entend sonner le coucou.)

MADAME POCHET.

Tiens, *ménuit!...* (Les autres dames sont endormies.) Eh bien! mademoiselle Verdet, la Lyonnaise, dites-donc, vous v'là déjà parties?... Allons coucher, allons!

TOUTES CES DAMES, se levant en bâillant.

Oui, allons coucher.

MADAME POCHET.

A d'main, madame Desjardins, à demain, mesdames. Nous n'avons pas beaucoup lu aujourd'hui; c'est dommage, c'était bien intéressant !





LA COUR D'ASSISES

Entrée des Huissiers et du Jury. Les Huissiers conduisent MM. les Jurés dans la chambre du Conseil. Rentrée de douze Jurés tombés au sort. Entrée de l'Accusé sous l'escorte de Gendarmes. Arrivée de la Cour.

LE PRÉSIDENT.

Huissier, faites ouvrir les portes. (Le public est introduit.) L'audience est ouverte... Messieurs les jurés, veuillez prendre vos places, je vais recevoir votre serment. (Le président lit la formule du serment.)

« Vous jurez et vous promettez, devant Dieu et devant les hommes, d'examiner, avec l'attention la plus scrupuleuse, les charges qui sont portées contre Jean Iroux, de ne trahir ni les intérêts de l'accusé, ni ceux de la société, qui l'accuse; de ne communiquer avec personne jusqu'après votre déclaration; de n'écouter ni la haine ou la méchanceté, ni la crainte ou l'affection; de vous décider d'après les charges et les moyens de défense,

suivant votre conscience et votre intime conviction, avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent à un homme probe et libre. »

Le président reçoit le serment de chaque juré, qui, à l'appel de son nom, répond : Je le jure!

LE PRÉSIDENT, après le serment.

Messieurs, veuillez prendre place... Accusé, votre nom?

JEAN IROUX, d'une voix enrouée et inintelligible.

Jean Iroux.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

JEAN IROUX.

Jean Iroux.

LE PRÉSIDENT.

Votre âge?

JEAN IROUX, toujours inintelligible.

Trente-huit ans.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

JEAN IROUX.

Trente-huit ans.

LE PRÉSIDENT.

Où demeurez-vous?

JEAN IROUX.

Je n'en ai pas.

LE PRÉSIDENT.

Votre profession?

JEAN IROUX.

Manouvrier.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

JEAN IROUX.

Manouvrier.

LE PRÉSIDENT.

Journalier. Où êtes-vous né?

JEAN IROUX.

A Galard.

LE PRÉSIDENT.

Où?

JEAN IROUX.

A Galard.

LE PRÉSIDENT.

Où est ce pays?

JEAN IROUX.

A Galard.

LE PRÉSIDENT.

Quel département?

JEAN IROUX.

A Galard.

UN CONSEILLER.

Près de quelle ville?

JEAN IROUX.

A Galard.

UN JURÉ.

Près d'Épinal.

UN AUTRE JURÉ.

Département des Vosges.

LE TÉMOIN PRUDHOMME, dans l'auditoire.

Épinal, Vosges, Vosges, Épinal.

LE PRÉSIDENT.

Huissiers, faites sortir l'interrupteur.

M. PRUDHOMME.

Comme témoin, je croyais de mon devoir d'éclairer la justice.

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous, vous ne devez parler que lorsque vous serez appelé.

M. PRUDHOMME.

C'est comme vous voudrez, monsieur le magistrat.

LE PRÉSIDENT.

Accusé, soyez attentif à la lecture de l'acte d'accusation et aux charges qui seront portées contre vous.

LE GREFFIER lit l'arrêt de renvoi.

La Cour royale, chambre des mises en accusation; attendu que Jean Iroux est suffisamment prévenu d'avoir, au mois d'octobre dernier, étant en état de vagabondage, tenté de commettre un meurtre avec préméditation sur la personne de la dame veuve Loddé; tentative qui n'a manqué son effet que par des circonstances indépendantes de sa volonté, ce qui constitue les crimes prévus par les articles 2, 296 et 302 du Code pénal, 270

et 280 du même Code, ordonne que les pièces seront envoyées à M. le Procureur Général; ordonne, en outre, que, par tous huissiers et agents de la force publique, le nommé Jean Iroux, âgé de trente-huit ans, né à *Galard, arrondissement d'Epinal, département des Vosges, journalier*, sans domicile, taille d'un mètre trente-six centimètres; cheveux et sourcils roux, front bas, yeux gris, nez épaté, bouche de travers, menton ramassé, barbe rousse, sera pris au corps et conduit dans la maison de justice; sur les registres de ladite maison il sera écroué par tous huissiers requis, ce qui sera exécuté à la diligence du Procureur Général.

Acte d'accusation contre Jean Iroux.

Le Procureur Général expose que, par arrêt de renvoi, la Cour a ordonné la mise en accusation du nommé *Jean Iroux*, âgé de trente-huit ans, sans domicile, accusé d'avoir, étant en état de vagabondage, tenté un meurtre avec préméditation sur la personne de la veuve Loddé.

Déclare, le Procureur Général, que, de l'instruction, résultent les faits suivants :

Le 17 octobre dernier, vers huit heures, huit heures et demie environ du soir, par un temps froid et pluvieux, et pendant l'obscurité la plus profonde, un étranger mal vêtu se présenta à la porte de la ferme des *Étroits*, dépendant de la commune de *l'Argotière*, appartenant à la dame veuve *Loddé*, et exploitée par le sieur *Barbier;* la porte de la ferme avait été fermée. Cet individu, voulant cependant exécuter ses funestes projets, frappe à coups redoublés; tous les habitants de la ferme sont en émoi : le sieur Barbier seul conserve son courage et son sang-froid. Après avoir reproché à sa femme ses terreurs et ses craintes, il se dirige d'un pas ferme et assuré vers la porte charretière. — Qui va là? s'écrie-t-

il d'une voix forte et sonore. — Ouvrez, s'il vous plaît, répondit une autre voix inconnue et tremblante ; ouvrez, je vous demande à coucher pour cette nuit. — C'est bien tard! lui répondit *M. Barbier.* Cependant il ouvrit et conduisit l'individu dans une grange séparée des bâtiments d'habitation; puis il se retira, revint trouver sa famille, toujours inquiète, et ne tarda pas à se coucher.

Sur les une heure, deux heures du matin, un garçon de la ferme entendit dans la cour le bruit des pas d'un homme; il regarda à travers un trou qui existait à la porte de l'écurie, et aperçut un inconnu traversant la cour; il le laissa passer, sortit sans faire de bruit, et le suivit des yeux. L'inconnu entra dans un corps de logis dépendant de la maison d'habitation, et, bientôt après, il aperçut une ombre projetée sur la fenêtre d'une chambre habitée par la dame veuve *Loddé;* il y porta toute son attention et vit l'individu qui, armé d'un bâton, paraissait lutter avec quelqu'un. Le garçon, voyant qu'un crime se commettait, courut en toute hâte à l'escalier, et vit sortir de la chambre un homme qu'il reconnut pour un étranger; cet homme passa près de lui, calme, les yeux fixes, et tenant encore son bâton à la main. Il se rangea pour le laisser passer, et se contenta de dire : « C'est un sorcier, il a charmé nos chiens; » puis il répandit l'alarme dans la maison. On courut à la chambre de la dame veuve *Loddé,* qui répondit, à moitié endormie, qu'elle avait été réveillée par un étranger qui frappait à coups redoublés sur le bois de son lit, agitant un bâton, mais qu'au mouvement qu'elle fit en se réveillant, il était reparti quelques instants après. Le sieur *Barbier,* réveillé, se rendit en toute hâte à la grange, il trouva l'accusé plongé dans un profond sommeil et tenant toujours son bâton noueux à la main. L'étranger s'est réveillé au bruit que l'on a fait. Le sieur *Barbier* lui reprocha son ingratitude et son crime. Iroux déclara

n'être jamais sorti et qu'il ignorait ce qu'on voulait lui dire. On l'enferma dans la grange; et, dans ces circonstances, Jean Iroux est accusé d'avoir, étant en état de vagabondage, tenté un meurtre avec préméditation sur la personne de la veuve *Loddé*, crimes prévus par les articles 2, 296, 302 du Code pénal, et 280 du même Code.

LE GREFFIER.

Les témoins de l'affaire sont... à charge :

Le sieur Barbier.
La dame Barbier.
La veuve Loddé.
Le sieur Maclou.

Témoin à décharge :

Le sieur Prudhomme.

Les témoins se retirent.

LE PRÉSIDENT.

Jean Iroux! (L'accusé est endormi.)

LE PRÉSIDENT.

Gendarme, réveillez le prévenu.

JEAN IROUX.

Laissez-moi donc tranquille... gendarme.

LE PRÉSIDENT.

Jean Iroux, répondez à mes questions.

JEAN IROUX.

J'ai soif...

LE PRÉSIDENT.

Faites apporter un verre d'eau au prévenu. D'où ve-

niez-vous, lorsque vous frappâtes à la porte de la ferme des Étroits ? (On apporte un verre d'eau.)

JEAN IROUX.

D'où que je devenais ?... Je devenais du Roquet... que j'y avais couché... que j'y étais été pour avoir de l'ouvrage... qu'on m'a traité de *faignant* et qu'on m'a dit que j'priais l'bon Dieu d'n'en pas trouver... que j'avais fait neuf lieues... que je n'me sentais pas de froid... que j'n'avais mangé qu'un sou d'pain d'la journée... que v'là que j'frappe à la porte de la ferme... qu'on m'ouvre... que j'me couche... que j'm'endors... qu'on m'réveille... et qu'on m'mène en prison... (Il sanglote.)

LE PRÉSIDENT.

Calmez-vous; répondez aux questions que je vais vous adresser... Vous veniez, dites-vous, du Roquet, où vous n'aviez pas trouvé d'ouvrage?

JEAN IROUX.

Oui, mon juge... Moi, voleur... moi, assassineur... jamais !... Moi, pas riche... moi, malheureux... oui !... (Il pleure.) Moi... pas noble... moi, noble... moi, riche... moi, pas voleur... moi, pas noble... moi, pas riche... moi, pas scélérat... qu'on m'guillotine !... Moi, battre une vieille !... jamais !... Moi, qu'a conduit une vieille aveugle trois mois sans y rien demander... qu'alle est morte... Moi, battre une vieille, moi, battre un enfant... jamais !... Moi, respecter un chien... Mais moi, pas noble... moi, pas riche... qu'on m'guillotine!... (Au gendarme qui s'approche pour le calmer.) Laissez-moi donc tranquille, gendarme... tenez, v'là ma cravate... (Il la retire.) qu'on m'guillotine. Moi, pas assassineur... moi, pas battre une vieille... que défunte ma pauv' mère l'était, vieille aussi... pauv' femme de mère ! Quand j'ai du pain, j'y fais dire une messe. (Il verse des larmes en abondance.)

LE PRÉSIDENT.

Soyez plus tranquille... calmez-vous... Avez-vous un avocat ?

JEAN IROUX.

Moi, pas noble... moi, pas riche... moi, pas d'avocat... moi, pas rien... J'veux qu'on m'guillotine... Moi, battre une vieille... jamais !... (Il retombe accablé sur son banc. Mouvement dans l'auditoire.)

LE PRÉSIDENT, à l'huissier.

Faites appeler le premier témoin. (Au témoin.) Levez la main... la main droite :

Vous jurez et promettez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

BARBIER.

Je le jure.

LE PRÉSIDENT.

Baissez la main. Êtes-vous parent ou allié du prévenu ?

BARBIER.

Non.

LE PRÉSIDENT.

Tournez-vous du côté de MM. les jurés; faites votre déposition.

BARBIER.

J'étais à souper avec mon épouse et mon monde; v'là que j'entends frapper à la porte de la rue. J'dis : Bon, v'là M. Chomel qui revient; que M. Chomel, c'est le fermier d'à côté d'chez nous, qu'était allé, sauf le respect que j'vous dois, vendre du bétail au marché. Mon épouse me dit : Y a longtemps qu'il est revenu; ça n'peut être que des gamins qui frappent à la porte. Bon, que j'dis, j'vas y aller voir; que j'y vais. J'trouve une voix

qui m'demande à coucher. Bon. Qu'êtes-vous ? que j'réponds. Ouvrez! qu'alle crie toujours. J'ouvre la porte, et j'trouve (Se tournant du côté du prévenu), j'trouve... celui-ci qui m'demande à coucher. Bon... Pas gêné, que j'lui réponds; il est là pour le dire. Ma foi, j'lui dis, attendez : j'prends ma lanterne et je l'conduis dans une grange ousce qu'on bat dedans en grange, et j'l'enferme en lui disant : Bonsoir, l'ancien... Mais, pas du tout, v'là quand j'rentre, ma femme qui me dit : Qu'est-ce qu'est venu ? J'lui fais une menterie, que c'étaient des galopins qu'étaient venus frapper... car alle est pas curieuse de recevoir la nuit des gens qu'on n'connaît pas.

LE PRÉSIDENT.

Allâtes-vous vous coucher longtemps après avoir accordé l'hospitalité au prévenu ?

BARBIER.

Parbleu !

LE PRÉSIDENT.

Vous ne répondez pas à ma question. Vous couchâtes-vous longtemps après avoir donné asile au prévenu ?

BARBIER.

J'm'ai couché quet'temps après.

LE PRÉSIDENT.

Fort bien... Vous fûtes donc réveillé pendant la nuit par le bruit que firent, à la suite de la visite de Jean Iroux dans la chambre de votre belle-mère, par leurs cris : *A l'assassin!* vos garçons de ferme ?

BARBIER.

C'est sûr, qu'ils en firent du tapage. J'prends, sauf votre respect, ma culotte; j'saute sur mon fusil; j'vas

chercher avec Maclou tout autour des bâtiments; j'trouve... rien du tout... J'entre dans la grange ousqu'était l'assassin; j'vois le scélérat, qui faisait comme si qui dormait, son gros manche à balai entre les jambes, et qu'avait l'air comme de rien du tout.

LE PRÉSIDENT.

Que lui dites-vous?

BARBIER.

Je l'ai traité comme il l'méritait : et de brigand, et de voleur, et de tout; qu'on n'était pas plus scélérat : et que je ne sais ce qui m'a empêché d'le massacrer; qu'enfin, avec son air de filou, y me regardait; y disait qui n'savait pas ce qu'on avait après lui... Enfin, je ne me suis pas contenté de ça, j'l'ai enfermé à double tour... qu'on est allé chercher la garde... que les gendarmes sont venus et qu'ils l'ont *empoigné.*

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous autre chose à déclarer?

BARBIER.

Non, puisque j'vous ai tout dit.

LE PRÉSIDENT.

Allez à votre place. (A l'huissier.) Introduisez un autre témoin. (La dame Barbier est introduite.) Levez la main.

LA DAME BARBIER.

Laquelle, monsieur le président?

LE PRÉSIDENT.

La main droite.

LA DAME BARBIER.

Excusez, monsieur, c'est que j'ne peux me moucher que de celle-là, j'm'en vas tenir la gauche en attendant. (Elle se mouche.) Excusez, v'là c'que c'est.

LE PRÉSIDENT.

Vous jurez et promettez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

LA DAME BARBIER.

Oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Baissez la main. Êtes-vous parente ou alliée du prévenu?

LA DAME BARBIER, avec emportement.

Moi! parente de ce scélérat-là? Oh! le brigand! oh! le gueux!

LE PRÉSIDENT.

Toute injure envers le prévenu vous est interdite; faites votre déposition. Tournez-vous du côté de MM. les jurés.

LA DAME BARBIER.

Bonjour, jury... Messieurs, comme vous êtes tous honnêtes hommes, ce brigand-là, excusez, ce... Enfin, monsieur entra chez nous pour massacrer notre pauvre mère. Pauvre femme! il a voulu la massacrer, le gredin qu'il est.

LE PRÉSIDENT.

Je suis encore obligé de vous rappeler à la question. Connaissez-vous le prévenu?

LA DAME BARBIER.

J'en serais bien fâchée! Dieu merci, non.

LE PRÉSIDENT.

Le vîtes-vous dans votre ferme ?

LA DAME BARBIER.

J'l'ai vu quand les gendarmes l'ont emmené, que si l'on ne m'avait pas retenue je lui aurais arraché les yeux. (Se retournant du côté de son mari.) Ça t'apprendra, monsieur Barbier, à recevoir chez nous des assassins.

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous quelque chose à ajouter à votre déposition?

LA DAME BARBIER.

Non... monsieur... que je voudrais bien qu'on lui apprît à ne plus venir assassiner dans les...

LE PRÉSIDENT, l'interrompant.

C'est assez; taisez-vous. Allez à votre place. (La femme Barbier se retire.)

LE PRÉSIDENT.

La dame veuve Loddé? (La veuve Loddé est introduite)

LE PRÉSIDENT.

Levez la main. (La veuve Loddé reste immobile.) Levez la main.

LA VEUVE LODDÉ.

Que je lève la main?

LE PRÉSIDENT.

La main droite...

Vous jurez et promettez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

LA VEUVE LODDÉ.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Baissez la main... baissez la main. Huissier, donnez un siége au témoin. Tournez-vous du côté de MM. les jurés... Faites votre déposition... Comment?... je ne vous entends pas; parlez plus haut... N'étiez-vous pas couchée lorsqu'un individu pénétra dans votre chambre et vous réveilla en frappant à coups redoublés sur votre lit? Comment?...

LA VEUVE LODDÉ.

Oui... monsieur... que je croyais que c'était Maclou...

LE PRÉSIDENT.

Reconnaissez-vous le prévenu?

LA VEUVE LODDÉ.

Non... monsieur... que je croyais que c'était Maclou...

LE PRÉSIDENT.

Fûtes-vous réveillée par le bruit qu'il fit en frappant sur votre lit?

LA VEUVE LODDÉ.

Oui... monsieur... que je croyais que c'était Maclou...

LE PRÉSIDENT.

Vous ne pouvez pas le reconnaître?

LA VEUVE LODDÉ.

Non.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas autre chose à dire?

LA VEUVE LODDÉ.

Que je croyais que c'était Maclou.

LE PRÉSIDENT.

Allez à votre place... Maclou? (Le témoin est introduit.)

LE PRÉSIDENT.

Levez la main...
Vous jurez et promettez, etc.

MACLOU.

Oui... mon juge.

LE PRÉSIDENT.

Êtes-vous parent ou allié du prévenu?

MACLOU.

Non, mon juge.

LE PRÉSIDENT.

Baissez la main. (Le témoin baise sa main. Rires dans l'auditoire.) Je vous dis de baisser la main. Tournez-vous du côté de MM. les jurés; faites votre déposition. Reconnaissez-vous dans l'accusé l'individu qui se présenta à la ferme des *Étroits*?

MACLOU.

Comme j'vous voyons. J'étions dans l'écurie, que j'entendons comme quelqu'un qui marchait dans la cour; j'voyons qui rattournait dans la cour, j'croyons qu'c'était l'bourgeois; mais non... J'me mettons après lui, et que j'voyons qui rattournait dans la cour; qu'j'avons peur; qu'les chiens n'disaient pas la moindre des choses, et que j'voyons qu'i remuyons, qu'i remuyons un bâton; que j'me mettons à y aller; que l'bourgeois qui vient, nous nous mettons à fouiller ensembe, nous trouvons ren; qu'la mère Loddé m'dit quand j'y montons : T'es donc venu pour m'réveiller?

LE PRÉSIDENT.

Passa-t-il près de vous dans l'escalier?

MACLOU.

Jamais!

LE PRÉSIDENT.

L'avez-vous rencontré dans l'escalier?

MACLOU.

Ah! oui.

LE PRÉSIDENT.

Il passa donc près de vous?

MACLOU.

Ah! non.

LE PRÉSIDENT.

Voyons, soyez conséquent. Je vous fais une question... Est-ce oui ou non?

MACLOU.

Mais j'n'ons rien dit, mon juge... j'n'ons rien dit. J'sommes honnête homme... j'ons vu c't'homme qu'étions v'nu; qu'je n'connaissions point... que j'sommes ben loin de dire ce que j'ons pas vu.

LE PRÉSIDENT.

Je vous demande si vous l'avez rencontré dans l'escalier?

MACLOU.

J'nons jamais fait de tort à parsonne... d'puis que j'sommes chez l'même bourgeois, mon juge; jamais d'tort à parsonne.

LE PRÉSIDENT.

Nous n'attaquons en rien votre probité; je vous de-

mande si l'accusé s'est porté à des voies de fait sur la personne de la veuve Loddé ?

MACLOU.

Alle m'a dit qu'il aviont donné des coups de manche à balai sur le bois du lit ; qu'alle croyait qu'c'étiont moi.

UN JURÉ.

Je demande si les coups ont été portés sur la veuve Loddé, avec intention ?

MACLOU.

Je l'ons vu qui donniont des coups de manche à balai, et je l'ons vu danser, qu'il aviont l'air d'battre la m'sure sur l'lit.

LE JURÉ.

Je prie monsieur le Président de faire préciser ma question. Je m'explique sans doute mal ; mais je désire que ce fait soit bien éclairci.

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Le fait est peu important.

LE JURÉ.

Il a beaucoup d'importance pour ceux qui sont appelés à juger.

LE PRÉSIDENT.

Bien, monsieur le juré ; je vais poser la question. Maclou, dans votre pensée, les coups portés par Jean Iroux vous semblaient-ils avoir été portés sur la veuve Loddé avec intention ?

MACLOU.

Je n'savons pas, puisqu'i battiont la mesure, et qu'alle

aviont dit, la mère Loddé : Je m'lève pas encore, qu'alle m'aviont dit.

LE PRÉSIDENT.

Allez à votre place. Le témoin Prudhomme? (Le témoin dépose son chapeau sur un banc, s'avance avec sa canne à la main, et répond à toutes les questions d'une voix forte et sonore.)

LE PRÉSIDENT.

Votre nom?

M. PRUDHOMME.

Joseph Prudhomme.

LE PRÉSIDENT.

Votre état?

M. PRUDHOMME.

Professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, expert assermenté près les Cours et Tribunaux.

LE PRÉSIDENT.

Levez la main.

M. PRUDHOMME.

De tout mon cœur.

LE PRÉSIDENT.

Vous jurez et promettez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

M. PRUDHOMME.

Je le jure devant Dieu et devant les hommes.

LE PRÉSIDENT.

Êtes-vous parent ou allié du prévenu?

M. PRUDHOMME.

Je pourrais l'être, je ne le suis pas : tous les jours on

voit, dans les familles les plus respectables, des scélérats, des intrigants, des...

LE PRÉSIDENT, l'interrompant.

Taisez-vous. Tournez-vous du côté de MM. les jurés.

M. PRUDHOMME.

Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LE PRÉSIDENT.

Faites votre déposition.

M. PRUDHOMME.

En ma qualité de professeur en fait d'écriture, messieurs, je dois donner mes soins à tous les sujets de l'un et de l'autre sexe, indifféremment, qui me sont confiés. Jean Iroux fut de ce nombre. Il était neveu, à la mode de Bretagne, d'un nommé Trochant ou Trochet, qui l'avait fait venir à Paris, la moderne Athènes, le centre et le foyer des arts et de la civilisation, cette sultane qui...

LE PRÉSIDENT.

Vous vous éloignez de la question.

M. PRUDHOMME.

J'y reviens, puisque vous semblez le désirer. Je mis tous mes soins à me rendre digne de la confiance que le nommé Trochant ou Trochet, son oncle, comme je viens d'avoir l'honneur de le dire, à la mode de Bretagne, avait mise en moi. Vain espoir! efforts superflus! j'en fus pour mes peines. A la fin, convaincu de la stérilité du sol qu'il m'avait été donné de fertiliser, je le rendis à qui de droit.

Jean s'en alla comme il était venu.

Je l'accompagnai de mes vœux. De retour aux lieux

qui l'avaient vu naître, arriva cette époque où l'homme qui trop longtemps opprima la France, celui dont l'ambition insatiable, immodérée, trouva...

LE PRÉSIDENT.

A la question, à la question.

M. PRUDHOMME.

Pardon, premier Président; pardon, messieurs les jurés... Cette époque où celui que la pudeur me défend de nommer, celui dont les mères de famille...

LE PRÉSIDENT.

Je vous prie de ne pas vous écarter...

M. PRUDHOMME.

Oui, premier Magistrat. Dont les mères de famille ont longtemps déploré la venue, fit quitter à Jean Iroux sa terre natale, il porta le mousquet en qualité de conscrit...

LE PRÉSIDENT.

Quand l'avez-vous revu?

M. PRUDHOMME.

Un jour, je me promenais sans savoir où j'allais, en pensant à toute autre chose, quand je vis venir à moi mon ancien disciple. Sa mise était celle de la non-fortune, celle de l'indigence. Il se fit reconnaître à moi. Je lui dis qu'oui, que je me remémorais, autant que possible était, ses traits quoique altérés par le libertinage; et ce fut alors qu'il eut recours à ma bienfaisance. Je tirai ma bourse de cette même culotte, je me rappelle le fait comme aujourd'hui. J'en retirai cinq francs, en lui adressant ces paroles : *S'ils peuvent parvenir à ton bonheur, sois-le.* Il les prit, je me dérobai à sa gratitude.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne lui adressâtes pas de questions sur sa position ?

M. PRUDHOMME.

J'eusse craint de le blesser dans son amour-propre, monsieur le Magistrat.

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous encore quelque chose à dire ?

M. PRUDHOMME.

Voilà tout ce que je peux, je dois, ce qu'il est de mon devoir de dire pour éclairer la justice.

LE PRÉSIDENT.

Allez à votre place.

M. PRUDHOMME, d'un ton solennel.

Je saisis avec empressement cette occasion, messieurs, pour consacrer à la France entière, à l'Europe et à l'Univers, ici rassemblé dans vos membres, mon attachement sans bornes au Roi...

LE PRÉSIDENT, l'interrompant.

Allez à votre place.

M. PRUDHOMME.

Au Roi, à la gendarmerie.

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous.

M. PRUDHOMME, avec feu.

Tout ce qui peut contribuer à notre bonheur, le Roi,

les autorités constituées, la gendarmerie et son auguste famille.

LE PRÉSIDENT.

Huissiers, faites sortir le témoin.

M. PRUDHOMME.

Je le dirais dans les bras du bourreau. Vive le Roi, la gendarmerie! (Plusieurs huissiers le font sortir de la salle au milieu des rires prolongés de l'auditoire.)

Réquisitoire de M. l'Avocat Général.

LE PRÉSIDENT.

La parole est à M. l'Avocat Général.

M. L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Messieurs, la société vient aujourd'hui demander vengeance d'un crime qui a jeté l'épouvante dans la ferme des *Étroits*, dépendant de la commune de *l'Argotière*. Vous avez aujourd'hui sous les yeux le coupable que nous poursuivons.

Nous aurons peu d'efforts à faire pour démontrer qu'en effet, Jean Iroux est le vrai coupable. Il y a longtemps qu'on l'a dit, messieurs, l'homme qui se place en dehors de toutes les vertus ne peut jamais suivre que la route du vice.

Engagé de bonne heure dans ses sentiers tortueux, Jean Iroux devait venir devant vous, messieurs, comme une preuve évidente de cette vérité si ancienne, qu'un crime toujours précède un autre crime.

Qu'est-ce donc que l'accusé? un simple journalier, gagnant par jour un modique salaire, qui pouvait le faire vivre honorablement. Né avec cette révolution d'épouvantable mémoire... (Murmures dans l'auditoire.) Né avec

cette révolution d'épouvantable mémoire, élevé à cette école du libéralisme, il suça le lait de l'indépendance, et sa vie errante et vagabonde vous prouve assez, messieurs, combien il a profité de ces principes subversifs de l'ordre social, et dont la présence dans le monde civilisé est un fléau pour l'espèce humaine.

(L'accusé s'endort.)

Après ces réflexions préliminaires et qui me sont suggérées par le tableau que vous avez devant les yeux, j'aborde franchement l'accusation portée contre Jean Iroux. On dira sans doute, messieurs, de la part de l'accusé : Où sont les preuves? Ces preuves, qu'en avons-nous besoin? les preuves, vous les demandez? Oubliez-vous donc la présence de Jean Iroux dans la ferme des *Étroits*, dépendant de la commune de *l'Argotière?* Je ne pense pas que vous révoquiez en doute ce fait. Vous avez entendu la déposition du témoin Maclou. Permettez-moi, messieurs les jurés, de rappeler cette déposition à votre mémoire.

C'était entre trois heures, trois heures et demie, ce n'est pas moi qui parle, ou quatre heures, c'est, je le répète, le charretier Maclou. C'était, dis-je, à trois heures et demie; quatre heures du matin environ, ma mémoire n'est point assez fidèle pour préciser l'heure. Toute la ferme était plongée dans le sommeil le plus profond, elle se reposait dans une douce quiétude. Le laborieux cultivateur se livrait aux douceurs du repos qui devait réparer les pénibles travaux de la journée; les animaux domestiques étaient aussi plongés dans le sommeil; le coq avait cessé de chanter à la troisième heure. Soudain un bruit continu vint annoncer à ces paisibles habitants de la chaumine un événement qui devait les saisir de stupeur et d'effroi.

(L'accusé est profondément endormi.)

Le bruit augmente, le charretier Maclou saisit ses vê-

tements, court à la porte et trouve quoi? un homme couvert de la livrée de la misère, dont la figure annonçait les souffrances physiques et morales. Qu'était-il, cet homme? c'était *Jean Iroux*. Que voulait-il? ce n'est pas à nous qu'il appartient de le dire, nous l'accusons au contraire, et nous l'interpellons à cet égard, que voulait-il? Si ses intentions étaient pures, quelle nécessité y avait-il de se présenter à l'heure où tous les gens de bien doivent être rentrés dans leur domicile?

UN JURÉ.

Vous savez bien qu'il n'en avait pas.

L'AVOCAT GÉNÉRAL, continuant.

Et c'est justement là son crime, je vous y attendais. Maintenant, messieurs les jurés, que nous sommes sur le véritable terrain de l'accusation, il me reste peu de chose à faire pour achever la démonstration claire et évidente du crime que la société tout entière reproche à *Jean Iroux*. Nous le répétons encore une fois, la présence de l'accusé dans un lieu isolé, un homme qui vient seul, au milieu de vingt personnes tranquilles et honnêtes, n'est-il pas conduit dans ce lieu par une pensée coupable? On l'a dit à juste raison : *Le crime veille à côté de la vertu qui dort*. Le charretier Maclou dormait. Qui a troublé son sommeil? *Jean Iroux*.

(Ici M. l'Avocat Général paraît ému, il reste quelques instants sans parler et reprend en ces termes :

Messieurs les jurés, nous avons rempli la tâche pénible que la société nous avait imposée. Notre ministère nous a paru bien doux, puisque nous nous adressions à des hommes qui ne voudraient pas tromper la confiance que nous leur accordons. Ah! sans doute, messieurs les jurés, c'est un devoir pénible d'appliquer une peine; mais combien l'honnête homme doit se rassurer en pensant

que cette peine servira un jour de leçon à ceux qui, comme *Jean Iroux*, voudraient porter dans la société l'effroi et la perturbation !

(L'accusé, qui s'est endormi depuis le commencement du réquisitoire de M. l'Avocat Général, est toujours plongé dans le plus profond sommeil.)

LE PRÉSIDENT.

La parole est au défenseur du prévenu.

Défense de l'Avocat du prévenu.

(Il a l'accent méridional très-prononcé.)

Messieurs les jurés,

Justitia est constans et perpetua voluntas, jus suum cuique tribuendi. Cette maxime du Roi législateur de Rome devra recevoir ici son application, puisqu'on a parlé de la société, qu'en son nom on est venu demander d'ouvrir les portes de la prison, de forger pour *Jean Iroux* les fers de l'esclavage; que le défenseur, à son tour, celui dont le mandat est plein de noblesse et de dignité, fasse entendre la voix de la raison et de l'humanité.

Justitia est constans et perpetua voluntas, jus suum cuique tribuendi.

LE PRÉSIDENT.

Avocat, tâchez de mettre moins d'érudition dans vos plaidoiries, et veuillez éviter de si fréquentes citations.

LE DÉFENSEUR, otant ses lunettes.

Monsieur le Président, je croyais pourtant que cela ne pouvait pas nuire dans une plaidoirie; si monsieur le Président le désire, je donnerai la traduction avec.

LE PRÉSIDENT.

La traduction est aussi inutile que le texte.

LE DÉFENSEUR, remettant ses lunettes, continue sur son manuscrit.

Je disais donc, messieurs les jurés, avant l'interruption de M. le Président; je disais donc : *Justitia est constans...* Je m'arrête, messieurs, je continue en français. Tâchons d'examiner ces divers phénomènes... Pardon... je suis tout troublé... je tenais la page trois, et n'en suis encore qu'à la première où je développe la théorie du sommeil.

Un savant*, dont la magistrature s'honore et que la gourmandise respecte... un savant a dit : « *Le sommeil est cet état d'engourdissement dans lequel l'homme, séparé des objets extérieurs par l'inactivité forcée des sens, ne vit plus que de la vie mécanique.* » Jeté sur la terre, l'homme a besoin de repos, surtout quand il s'est beaucoup fatigué ou qu'il a bien dîné. Comment donc arrive la fatigue? par le travail ou le manque d'aliments, par cette diète, véritable épouvantail de l'homme civilisé. Tout individu dans la nature doit avoir part au bienfait de la nutrition; pourquoi, s'il s'en trouve privé de ce bienfait, lui en faire un crime?

Appliquons à l'espèce, messieurs, appliquons, dis-je, à l'espèce, des principes conservateurs de l'ordre social, et voyons... voyons si mon client doit être mis en dehors de cette maxime du législateur de Rome... *Justitia est constans...* Vous savez le reste, messieurs, je ne pousserai pas plus loin la citation; je ne la pousserai pas plus loin.

On a parlé de la naissance de l'accusé; on vous a dit qu'il était né avec cette révolution d'épouvantable mémoire : moi aussi, messieurs, je suis né au milieu de la tourmente révolutionnaire; l'orage a grondé sur mon berceau. La hache meurtrière m'a privé de mon lait nourricier; elle a coupé les liens du maillot, et dans cet

* Brillat-Savarin, *Physiologie du Goût.*

état d'abandon j'ai puisé malgré moi des principes d'indépendance et de liberté. *Si parva licet componere...* Pardon, messieurs, je me trompe; je ferai cette citation plus loin... J'ai donc, ai-je dit, puisé malgré moi des principes d'indépendance et de liberté... de liberté... *Libertas respexit adolescentem...* Quand Mirabeau, montant à la tribune...

LE PRÉSIDENT.

Je me vois forcé de vous rappeler encore une fois qu'il ne s'agit point ici de faire un cours d'histoire : votre défense est tellement simple que déjà vous devriez l'avoir présentée.

LE DÉFENSEUR.

Experto crede Roberto, dit le proverbe, et je m'en rapporte à M. le Président. Je disais, messieurs; non... pardon, j'allais dire au ministère public : Où sont les preuves du crime? car, enfin, *Delictum est factum jure prohibitum quo quis dolo alterius privatim lœditur.* Ici, où est le fait défendu? est-ce parce que l'accusé est somnambule? Mais alors, que M. l'Avocat Général fasse le procès au sommeil. Morphée, messieurs, dit Chompré dans son *Dictionnaire*, Morphée ou le Sommeil, est ainsi représenté : avec une blonde chevelure, couronnée, ceinte de pavots; or, les pavots...

LE PRÉSIDENT.

Je dois déclarer que si vous continuez vos digressions, je vous interdirai la parole et nommerai un défenseur d'office.

LE DÉFENSEUR.

Celui qui plaide d'office, ordinairement, le fait parce qu'il n'a pas de cause; or, il n'a pas de cause parce qu'il ne sait pas plaider : donc un avocat d'office ne sait pas

plaider. *Argumentum ad hominem. Continuo*, je continue :

En résumé, messieurs, personne n'a souffert; les preuves manquent : on ne peut donc condamner. Maintenant je vous ai démontré d'une manière claire et lucide l'innocence de l'accusé ; je dépose le fardeau de la défense, et remets entre vos mains, messieurs, je remets Iroux. Peut-être a-t-il un père? S'il en a un, messieurs, il doit être bien vieux ; courbé qu'il doit être sous le poids des ans, il attend ce jour où l'homme va incessamment quitter la terre pour entrer dans un monde meilleur. Eloignez son fils de l'échafaud ; que la condamnation de ce malheureux, connue plus tard, ne fasse pas un jour rougir les cheveux blancs du vieil et respectable auteur de ses jours; qu'il rentre au sein de la société dont il est appelé à être un des plus beaux ornements; qu'il prenne une compagne...

(Jean Iroux, qui jusqu'alors et pendant tout le cours des débats est resté presque toujours endormi, sort de son apathie et crie de toutes ses forces qu'il ne veut pas se marier.)

LE DÉFENSEUR, continuant d'une voix émue, entrecoupée par ses sanglots.

Qu'il prenne une compagne ; qu'il inculque à ses enfants les bons, les vrais principes... Pardonnez, messieurs, pardonnez à mon émotion, elle est bien naturelle. Je réclame l'indulgence de la Cour pour mon malheureux client.

(Il se rassied au milieu de l'hilarité qu'a produite son plaidoyer sur l'auditoire.)

LES HUISSIERS.

Silence, messieurs.

LE PRÉSIDENT.

Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

JEAN IROUX.

Qu'on m'guillotine. Moi, battre une vieille, jamais... moi pas noble...

LE PRÉSIDENT.

Les débats sont fermés.

LE DÉFENSEUR.

Pardon, monsieur le Président; mais j'ai oublié de répondre aux principaux arguments du ministère public.

LE PRÉSIDENT.

C'est un tort irréparable. La loi défend d'accorder la parole au défenseur, comme au ministère public, quand le président a déclaré que les débats étaient fermés. Lui seul a la parole pour le résumé.

LE DÉFENSEUR.

Mais si, dans ce résumé, vous ne résumiez pas tout, monsieur le Président; si vous élargissiez l'accusation en étranglant la défense?

LE PRÉSIDENT.

Il n'en peut jamais être ainsi.

UN AVOCAT, présent au barreau.

Cela s'est pourtant vu; c'est un tort que la loi permet.

LE PRÉSIDENT.

L'observation est inconvenante, et si, à l'ouverture des débats, le président des assises ne prête pas, comme MM. les jurés, le serment de ne trahir ni les intérêts de l'accusé ni ceux de la société qui l'accuse, il lui reste le souvenir du serment qu'il a prêté en revêtant la toge, et

le témoignage de sa conscience, qu'il ne doit jamais oublier dans ses pénibles fonctions. Si quelques-uns l'oublient, c'est un crime de leur part, et le mépris de leurs collègues leur est acquis à tout jamais.

Vous excuserez, messieurs les jurés, la longueur de cet incident qui a retardé la continuation des débats; mais le zèle que vous avez apporté dans tout le cours de la session, l'exactitude à remplir vos devoirs et la haute sagacité que vous avez montrée, nous prouvent plus que jamais le bienfait de votre institution et nous font espérer votre indulgence pour cette interruption. Nous serons aussi bref que nous semble le comporter cette affaire.

Un malheureux, accablé sous le poids de la fatigue et de la misère, se présente dans une ferme où l'hospitalité du maître lui offre un asile. Bientôt ses sens sont assoupis : toutefois son sommeil fut agité; des rêves vinrent l'assiéger. De cet état inquiet, il ne tarda pas à passer au somnambulisme. Alors il se leva, se rendit dans la chambre de la veuve *Loddé;* il dansa, frappa de son bâton sur le bois du lit dans lequel elle reposait. Cependant il ne la maltraita pas. Rentré à la grange, il se mit de nouveau sur un lit de paille. Un sommeil bienfaisant et réparateur lui faisait oublier sa misère et la faim, quand il fut réveillé par le fermier et arrêté comme un assassin. Voilà toute la cause. Vous avez entendu M. l'Avocat Général et le défenseur de l'accusé, ce serait abuser de vos moments que de vous rappeler les moyens qu'ils ont fait valoir, et qui sans doute ont dû frapper vos esprits. Ce sera à vous de décider entre l'attaque et la défense; mais n'oubliez pas les circonstances dans lesquelles *Jean Iroux* s'est introduit dans la chambre de la veuve *Loddé;* et puisque dans cette cause on a abusé du droit de citation, veuillez nous en passer une, pour nous permettre de répéter avec l'au-

teur déjà cité : « *Que l'homme qui dort n'est déjà plus l'homme social que la loi protége encore, mais ne lui commande plus.* »

Dans ces circonstances, vous êtes appelés à prononcer sur ces questions que nous avons l'honneur de vous soumettre :

1. *Jean Iroux* est-il coupable d'avoir, le 17 octobre dernier, tenté un meurtre avec préméditation sur la personne de la veuve *Loddé?*

2. A-t-il commis cette tentative étant en état de vagabondage?

Si, sur l'une ou l'autre de ces deux questions, vous n'étiez d'avis de l'affirmation qu'à la simple majorité de sept contre cinq, vous voudriez bien en faire mention en marge de chaque question.

(Les jurés se retirent dans la chambre de leurs délibérations. On fait retirer l'accusé. Après dix minutes de délibération, les jurés rentrent. — Rentrée de la Cour.)

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le chef du jury, veuillez faire connaître la réponse du jury.

LE CHEF DU JURY se lève, la main droite sur le cœur.

Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration est, sur les deux questions, à l'unanimité : Non, l'accusé n'est pas coupable! (Bravos dans l'auditoire.)

M. PRUDHOMME.

Honneur à jamais à la magistrature française! j'ai les yeux baignés de douces larmes.

UNE FEMME.

Ça s'rait l'horreur de la vie. Pauvre homme!

D'AUTRES VOIX.

N'poussez donc pas.

UN HUISSIER.

Silence, messieurs.

LE PRÉSIDENT.

Les signes d'approbation et d'improbation sont défendus. Faites entrer l'accusé. (Rentrée de l'accusé au milieu des gendarmes.)

LE PRÉSIDENT, au greffier.

Greffier, donnez lecture à l'accusé de la déclaration du jury.

LE GREFFIER, lit.

La déclaration du jury est, sur les deux questions : Non, l'accusé n'est pas coupable.

LE PRÉSIDENT.

Vu la déclaration du jury, de laquelle il résulte que *Jean Iroux* n'est pas coupable des crimes qui lui étaient imputés; en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés par la loi, déclarons *Jean Iroux* acquitté de l'accusation portée contre lui; en conséquence, ordonnons qu'il sera sur-le-champ mis en liberté, s'il n'est retenu pour autre cause. L'audience est levée.

JEAN IROUX.

J'en rappelle.



L'EXÉCUTION

(1829)

UNE RUE

LOLO, s'approchant d'une fenêtre du rez-de-chaussée et craignant d'être aperçu de l'atelier.

Hé! Titi, es-tu là?

TITI.

Oui, attends que l'bourgeois ait l'dos tourné; les compagnons sont allés dîner. J'suis à toi.

LOLO.

Viens-tu voir guillotiner?

TITI.

Nous avons l'temps.

LOLO.

Ah! oui, pas mal, le temps! pour être bien placé en Grève, il faut y être au coup de la demie d'deux heures.

TITI.

Ous-ce qu'est ma veste?

LOLO.

Viens sans; vas-tu pas faire toilette?

TITI.

Mais il m'faut ma veste, je veux ma veste. Qu'est-ce qu'a effarouché ma veste?



LOLO.

C'est vrai; nous irons à Clamart.

TITI.

Quoi faire?

LOLO.

Pour tout voir jusqu'à la fin; c'est là qu'on vide les paniers. Est-ce que tu comptes rentrer chez ton bourgeois?

TITI.

Oui, tiens!

LOLO.

Laisse-moi donc, capon, demain il fera jour; n'as-tu pas peur? V'là deux nuits que j'fais la noce, moi : allons, viens-tu? je file mon nœud.

TITI.

Non, tiens, attends donc; me v'là. (Il saute dans la rue.)

LOLO.

Viendras-tu?

TITI.

Attends; je ne puis courir fort... mon soulier prend l'eau.

LOLO.

R'tire-le; fourre-le dans ton estomac. Dieu! es-tu embêtant. (Lolo heurte un vieillard.)

LE VIEILLARD.

Prenez donc garde à vous, vous avez failli me jeter à terre.

LOLO.

Qu'est-ce que vous avez encore à r'clamer, vous? Je n'l'ai pas fait exprès, est-ce que je l'ai fait exprès? Pourquoi que vous ne pouvez pas marcher? On prend les omnibus quand on n'peut plus marcher, vieux grigou!

LE VIEILLARD.

Polisson!

LOLO.

Eh! vieux voleur, vieux filou, eh! malheureux! avec tes bas bleus! (Heurtant avec intention une pauvre femme.) Gare la graisse, ma grand'mère! (La pauvre femme se dérange.) Eh! Titi, oh! hé!

TITI.

Pourquoi donc que tu vous bouscules comme ça tous les passants?

LOLO.

Pourquoi qui ne s'rangent pas!

TITI.

Oh! que d'foule! Comment que nous passerons?

LOLO.

On s'coule dans les jambes. Fais comme moi; c'est bien aut'chose en Grève, va!



TITI.

Il y a t'i des femmes!

LOLO.

C'est elles que ça amuse les plus, elles disent à ça qu'elles veulent seulement les voir passer.

TITI.

Combien qui sont de guillotinés aujourd'hui?

LOLO.

Trois avec la mère.

TITI.

Je resterai pas jusqu'à la fin.

LOLO.

Ce n'est rien que ça. Mon père en a vu jusqu'à des soixante par jour, dans la révolution, qu'les ruisseaux en étaient tout rouges; et des riches, encore. En v'là-t'y du peuple! Tiens, Titi, r'garde donc un peu sur les toits, ils sont tout noirs de monde. Hein! nom d'un... tiens, la vois-tu là-bas, la guillotine?

TITI.

Non.

LOLO.

Avance, monte sur mes épaules... Vois-tu?

TITI, sur les épaules de Lolo.

Là-bas, oui, c'est ça?

LOLO.

Un peu, mon n'veu. (Titi descend.) Dites donc, monsieur au chapeau gris, laissez-moi passer.

LE MONSIEUR.

Il n'y a pas de place.

plai(
nue
En
preu
tenar
l'inn(
et rer
Peut-
être b
ans, i'
quitte
Eloign
ce mal
rougir
de ses
est app
prenne

(J

LE DÉFI

Qu'il
fants le
sieurs, p
Je réclan
client.

(Il se

Silence,

A

LOLO.

Pour tout voir jusqu'à la fin : c'est là qu'on voit les paniers. Est-ce que tu comptes rentrer chez tes bourgeois?

TITI.

Oui, tiens!

LOLO.

Laisse-moi donc, capon, demain il fera jour; n'as-tu peur? V'là deux nuits que j'fais la noce, moi : allons, ...ns-tu? je file mon nœud.

TITI.

Non, tiens, attends donc; me v'là. (Il saute dans la rue.)

LOLO.

Viendras-tu?

TITI.

Attends; je ne puis courir fort... mon soulier prend ...u.

LOLO.

...tire-le; fourre-le dans ton estomac. Dieu! es-tu em...nt. (Lolo heurte un vieillard.)

LE VIEILLARD.

...renez donc garde à vous, vous avez failli me jeter à ...e.

LOLO.

...'est-ce que vous avez encore à r'clamer, vous? Je ...pas fait exprès, est-ce que je l'ai fait exprès? Pour... que vous ne pouvez pas moucher? On ... ...ous quand on n'peut plus moucher, ...

LE VIEILLARD.

...on!

lus, elles disent à ça
passer.

aujourd'hui?

en a vu jusqu'à des
on, qu'les ruisseaux
, encore. En v'là-t'y
un peu sur les toits,
nom d'un... tiens, la

Vois-tu?

olo.

es donc, monsieur

L'HABITUÉ.

Je me tais, gendarme.

LE GENDARME.

C'est c'que vous devriez toujours faire.

L'HABITUÉ.

Oui, gendarme.

LOLO.

Gendarme! vous ne l'avez pas vu, il se fiche de vous; il vous a tiré la langue.

LE GENDARME.

Tu vas commencer, toi, là-haut, par me faire le plaisir de descendre de d'là.

LOLO.

N'ayez pas peur, gendarme, je m'tiens bien, je n'tomberai pas. Officier, laissez-moi là; je ne tomberai pas.

L'OFFICIER.

Je m'importe peu que tu tombes ou que tu ne tombes pas; je prétends que tu descendes.

LOLO, remontant.

Ohé! les gendarmes, ohé! des navets! Ah! ces têtes! Tiens, tiens, tiens, tous ces soldats qu'entourent la guillotine! Ils s'en moquent pas mal, eux! Dites donc? hé! les militaires, c'est pas là votre place; vous n'êtes pas de service; allez-vous-en donc à la plaine de Grenelle voir vos fusillés à mort; ça n'vous regarde pas, ça; vous n'avez pas l'droit de rester là; allez-vous-en donc, c'est l'exemple au peuple, c'est not' exemple, à nous. Ils sont encore bon enfant, eux!

PLUSIEURS VOIX.

Place à louer! Place à louer!

LOLO.

Hé! Titi, es-tu bien?

TITI, dans la foule.

Pas mal. Arrive-t-il quet' chose?

LOLO.

Je ne vois rien. Si, si... attends... oui, non, c'est moi qui s'trompe. Il y a-t-il des femmes, nom d'un!... j's'rais-t-i bien placé là pour en voir tomber de d'sus les toits; j'n'aurai jamais c'bonheur-là, bien sûr. Tiens, v'là l'bijoutier du nº 10 qui n's'embête pas, lui; il vous a loué tout son preu*? Dites donc, mesdames, ça vous amuse-t-y? De quoi, monsieur? C'est-y votre épouse qu'est à vos côtés? Ah! c't' tête! Vous vous fâchez? Vous avez donc l'caractère mal fait? Allez, j'ai pas peur de vous, avec vos moustaches; vous n'avez seulement pas la croix. Allons, hû!

PLUSIEURS VOIX.

Places à louer! Places à louer!

LOLO.

Taisez donc vos gueules, avec leurs places à louer; c'est *monotome*, c'est *canulant*.

TITI.

Hé! Lolo, viennent-ti?

LOLO.

Tout à l'heure; v'là le juge rapporteur; ça ne va pas

* *Preu*, premier étage.

tarder; i se rend à l'Hôtel de ville. V'là la foule qui s'fend; gare la graisse! Hé! hé! là-bas! hé! houp!

PLUSIEURS VOIX.

Places à louer!

TITI.

Ça va-t-il venir bientôt?

LOLO.

C'est selon, s'ils n'd'mandent pas. Ils sont bien heureux, on ne leur refuse rien, d'abord. Ils disent comme ça qu'ils ont des révélations à faire pour prendre du temps; on leur sert tout ce qu'ils veulent, du vin, des omelettes soufflées, de tout... est-ce que j'sais, moi... Ils n'sont pas à plaindre, va!

PLUSIEURS VOIX.

Places à louer! Places à louer! Voulez-vous une jolie place, madame? pas cher, tout en face. Places à louer! Places à louer!

UNE VOIX DE FEMME.

Prenez donc garde, gendarme, vous allez écraser c't' enfant.

LE GENDARME.

Pourquoi qui n'est pas couché? L'grand malheur! Ça n's'ra jamais qu'un gamin d'moins.

PLUSIEURS VOIX.

Places à louer! Places à louer!

LOLO.

Hé! les v'là qui s'agitent là-bas; ça n'va pas tarder; les v'là apparemment qui sortent du Palais-de-Justice.

Oh! hé! les autres; oh! hé! v'là les serins*, les hussards de la guillotine qu'arrivent. Oh! j'suis-ti content! Les v'là, les v'là! nous allons rire. (Il s'agite et bat des mains.) Oh! hé! oh! hé! là-bas! Tiens, j'les vois; ils sont tous dans la même charrette. On a été prodigue avec eux, ils ont chacun un calotin... les v'là qui détournent le café... les v'là, oh! viennent-ils vite!

PLUSIEURS VOIX.

Places à louer! Places à louer! (Les gendarmes font ranger la foule.)

LOLO.

Il y en a-ti des gendarmes, il y en a-ti! Oh! la mère... Oh! la gueuse! elle parle au calotin... Ah! scélérate! va! caponne, caponne! il est trop tard, vieille sorcière... Tu vas la danser, va, sois paisible, apprête-toi. Tiens, je n'vois pas M. Sanson.

UN HABITUÉ.

Y doit y être cependant.

LOLO.

Quand j'vous dis qu'il n'y est pas, grand nigaud! Il paraît qu'il n'exécute pas aujourd'hui, il aura du monde à dîner apparemment. C'est l'premier aide qu'est dans la charrette : je l'connais bien, M. Fardeau, il demeure dans la maison d'mon oncle Camus, au quatrième, sur le même carré : n'y a que le plomb qui les sépare.

TITI.

P't-être bien que c'est son fils, à M. Sanson?

* La gendarmerie départementale, qui accompagne les condamnés, porte les buffleteries jaunes.

LOLO.

Non, ce n'est pas son fils, vu qu'il est trop jeune, il n'fait qu'marquer. A-t-il une jolie marque c'crapaud-là ! il s'essaye quet'fois : c'est lui qu'a marqué Polyte, mon cousin. Il n'a fait qu'vous flatter son épaule. L'autre s'attendait qu'il allait commencer, pas du tout; il était marqué : c'était la graisse qu'il y mettait. C'est tout d'suite bâclé avec lui. Les v'là, les v'là arrivés. (Profond silence dans l'assemblée.)

LOLO.

V'là M. Sanson, Titi; vois-tu M. Sanson?

TITI.

Non. Ous-ce qu'il est?

LOLO.

Tu ne l'vois pas sur l'échafaud, c'grand bien mis, qu'est chauve? il s'ra v'nu dans son cabriolet. Tiens, c'est l'plus jeune qui commence; on l'descend; il veut embrasser son prêtre, il a peur. L'prêtre est plus pâle que lui, il a plus peur; il est tout jeune aussi, son prêtre, il pleure... Attachez-lui donc les jambes... il est attaché... coulez-le sur la planche... bien... et d'un! (Mouvement.)

LOLO.

En v'là un autre. Oh! comme il se débat! l'calotin lui présente le crucifix. Ne lui présentez donc pas votre crucifix, il va cracher dessus; c'est l'plus brigand, celui-là; c'est lui qu'a dit des sottises au président, qui l'a appelé grand filou. Il a défait ses bras; attachez-lui donc ses bras, vous allez lui couper les mains. C'est pas un parricide... v'là qu'on y attache les bras... et de deux! (Mouvement.) Encore un, c'est l'trois.

C'est un rouge, tous les rouges, c'est tout bon ou tout mauvais. On a oublié de l'faire vacciner, celui-là, est-il grêlé! A-t-il les yeux mauvais, l'brigand! c'est lui qu'a porté les coups à la victime avec son ciseau... Il embrasse son prêtre; il s'laisse faire, l'calotin, il s'laisse faire, lui... On l'monte... Il ne veut pas monter... Enlevé! (Mouvement.)

TITI.

V'là la mère, c'est la dernière. Oh! est-elle petite! qu'est-ce qui dirait une petite gueuse comme ça aussi méchante! Otez-y donc son bonnet. Quelle vieille horreur! elle embrasse aussi son prêtre, la scélérate. Otez-y donc son bonnet, à la fin, on ne guillotine pas en bonnet; jamais, jamais, ça s'est jamais fait... (Un des aides exécuteurs enlève le bonnet de la condamnée.) A la bonne heure! Tiens, vois donc, Titi, elle est en titus grise. Oh! qu't'es laide, vieille brûlée; t'as beau rouler tes gros yeux, va! jouis de ton reste. T'as beau faire... enfoncée... au panier... elle n'a pas de sang! (Mouvement d'horreur prolongé dans l'assemblée.)

LOLO, descendant de l'S du réverbère.

A Clamart! Clamart! Hé! Titi! viens-tu? Hé! Titi! ohé!

TITI.

Non, j'm'en vas.

LOLO.

Es-tu pâle! tu pleures! qu't'es bête! mais c'est des scélérats. Viens donc, viens donc à Clamart, à Clamart!

TITI.

Quoi faire?

LOLO.

J'te l'ai dit, suivons la charrette; viens, tenons-nous ensemble, nous les verrons encore quand on les videra; si par bonheur la charrette s'arrête, nous monterons après; nous ouvrirons les paniers, nous y toucherons; c'est comme ça qu'j'ai des cheveux du dernier.



LE DINER BOURGEOIS

(La chambre à coucher de madame Joly transformée en salon.)

SCÈNE PREMIÈRE

M. ET MADAME JOLY, VICTORINE, *à son piano.*

JOLY, *en chemise.*

C'est drôle comme notre chambre à coucher, depuis qu'il n'y a plus de lit, est grande, ça fait un joli salon.

MADAME JOLY, *habillée, un tablier devant elle, les manches retroussées jusqu'au coude.*

Qui est-ce qui te demande ça? vous restez-là, mon-

sieur Joly, depuis ce matin comme un Terme. Vous ne faites rien, et la compagnie va arriver.

JOLY.

Ah ben! par exemple! en voilà une forte, comme un Terme!

MADAME JOLY.

Oui certainement.



JOLY.

Comment! je suis levé depuis cinq heures... je suis allé acheter un pain de sucre, rue de la Verrerie... j'ai *été* à la boucherie... j'ai démonté les deux lits... j'ai déplacé la commode, le secrétaire... ça s'est fait tout seul peut-être?... et je suis là comme un Terme!

MADAME JOLY.

Et moi, je n'ai rien fait non plus? c'est amusant, quand on n'a pas de domestique, de faire comme ça la cuisine pour tout le monde!

JOLY.

Il faut bien faire quelque chose pour la société... que diable!... Tu as madame Payen qui te seconde.



MADAME JOLY.

Oui, voilà une belle aide... Allons... allez donc passer un habit, une cravate; ne restez donc pas ainsi tout nu devant votre fille... qu'on va venir, j'vous dis... Eh ben! Victorine, tu regardes toujours dans la rue, tu ne sauras pas ta leçon ce soir.

VICTORINE.

Dame! c'est *ennuyant.*

MADAME JOLY.

C'est ça, tu seras encore timide, et tu feras bouillir du lait à madame Locard, qui prétend qu'il n'y a de bonnes femmes de ménage que celles qui ont été raccommodeuses de dentelle.

JOLY.

Oui, c'est vrai, madame Locard; avec ça qu'elle marie bien son Olympe!

MADAME JOLY.

J'espère qu'elle ne nous l'amènera toujours pas à dîner aujourd'hui... Ce n'est pas là une connaissance

pour Victorine... Va donc, monsieur Joly, au nom de tous les saints!... va donc passer ton habit. — (Joly sort.)

SCÈNE II

LES PRECÉDENTS, MADAME PAYEN.

MADAME PAYEN.

Madame, ous-ce qu'est les échalotes?

MADAME JOLY.

J'y vais moi-même; attendez un instant. (Elle fait l'inspection de la chambre.) Tiens, v'là ton père qui aura touché aux rideaux avec ses mains sales... Dieu! quel vilain homme! — (Elle sort.)

SCÈNE III

(M. JOLY, entrant par la porte opposée avec deux pots de jacinthe à la main, qu'il va poser sur la cheminée, renverse l'eau sur le parquet. Il a passé son habit.)

VICTORINE.

Prenez donc garde, papa, vous jetez l'eau par terre; vous ne regardez jamais à ce que vous faites.

JOLY.

Tu as raison... diable!... si ta mère venait à arriver... Tais-toi.

VICTORINE.

Elle dirait encore... et elle aurait raison.

JOLY.

Ce n'est rien, mon minet. — (Il tire son mouchoir de la poche de son habit et essuie le parquet.)

VICTORINE.

Avec votre mouchoir de poche... c'est du propre!

JOLY.

Il n'y a plus rien... Embrasse-moi, ma petite chérie. — (On sonne.)

VICTORINE.

Tenez, papa, on sonne.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, M. ET MADAME DURET.

JOLY.

Bonjour, madame Duret... permettez... (Il l'embrasse.) Ça va bien, depuis hier, monsieur Duret? Donnez-moi votre chapeau.

MADAME DURET.

Et madame Joly?

JOLY.

Elle vient tout à l'heure... Victorine, dis à ta maman de venir, que M. et madame Duret sont ici.

DURET.

Elle est grande comme père et mère.

JOLY.

Vous êtes bien bon.

MADAME DURET.

Elle apprend toujours la musique?

JOLY.

Comme vous voyez.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, MADAME JOLY.

MADAME JOLY, entrant.

Excusez, monsieur Duret! Comment vous portez-vous?

DURET.

Permettez, madame... (Il l'embrasse.)

MADAME JOLY.

Ah! mon Dieu! qu'il fait chaud aujourd'hui! ouvre donc un peu, monsieur Joly. (A voix basse à son mari.) Va donc chez ton vilain pâtissier, nous n'aurons rien à cinq heures — (Joly sort.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* JOLY.

MADAME DURET.

J'aime bien votre logement... Dis donc, monsieur Duret, quelle différence avec le nôtre!

MADAME JOLY.

Le vôtre est bien commode aussi... mais, voyez-vous, il y a un grand inconvénient ici : nous n'avons qu'un boyau de cuisine; il y faut de la chandelle en plein midi; elle est si petite qu'on ne peut pas s'y retourner... (Elle lui prend la main.) Comme j'ai chaud... j'étouffe là-dedans. Je suis tout en nage.

MADAME DURET.

Tous les logements ont leur désagrément... Nous te-

nons au nôtre, parce que M. Duret est à la *proximation* de son bureau.

DURET.

Deux pas.

MADAME DURET.

Nous n'y tenons pas autrement. D'abord nous avons des portiers si désagréables! Avec ces gens-là, il faudrait toujours être l'argent à la main. Et encore...

MADAME JOLY.

C'est comme ici, ni plus ni moins... Ça porte chapeau... Que voulez-vous? le monde renversé.

MADAME PAYEN, en dehors.

Madame Joly!

MADAME JOLY.

J'm'en-y vas... Excusez, madame Duret!... Victorine... avance donc tenir compagnie à M. et madame Duret. — (Madame Joly sort.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* MADAME JOLY.

MADAME DURET.

Eh bien! mademoiselle, toujours raisonnable?

VICTORINE.

Oui, madame.

DURET.

Nous aimons bien papa et maman?

VICTORINE.

Oui, monsieur.

MADAME DURET.

Toujours votre piano?

VICTORINE.

Oui, madame.

DURET.

Vous rappelez-vous quand vous veniez à la maison, rue de Paradis?



VICTORINE.

Oui, monsieur.

MADAME DURET.

Vous étiez bien petite.

VICTORINE.

Oui, madame.

MADAME DURET.

C'est une bonbonnière, que cette pièce *ici*.

DURET.

C'est à peu près notre chambre à coucher... s'il y avait

une fenêtre de plus. (Victorine profite du moment où l'on ne fait plus attention à elle pour s'échapper).

SCÈNE VIII

DURET, MADAME DURET.

MADAME DURET.

Elle est bête comme un chou, cette petite fille... Elle ne sait pas dire deux mots.

DURET.

Il ne faudrait pas dire ça devant la mère.

MADAME DURET.

On va le dire aussi... Vous êtes singulier, monsieur Duret! vous êtes parfois d'une simplicité...

DURET.

Il me tarde que l'on se mette à table; j'ai mon pauvre estomac sur les talons.

MADAME DURET.

Vous savez bien, monsieur Duret, que c'est toujours ici la même chose. Est-ce qu'on sait jamais quand est-ce qu'on dînera? C'est pour cela que je déteste venir dîner ici. Après cela, vous voulez toujours arriver le premier. De quoi avons-nous l'air? d'affamés...

DURET.

Je n'aime pas à me faire attendre.

MADAME DURET.

C'est bon d'arriver le premier à votre bureau, et encore... on vous en sait bon gré, n'est-ce pas?

DURET.

Que veux-tu?

MADAME DURET.

Il devient bien gras, leur papier; dire que nous avons eu le nôtre en même temps.

DURET.

Nous n'avons pas d'enfants, non plus.

MADAME DURET.

A qui la faute? (On sonne.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, NARGEOT.

NARGEOT, à Victorine, en dehors.

M. et madame votre mère se portent bien? (Il salue en entrant M. et madame Duret.)

MADAME DURET.

Cette pauvre madame Joly se donne bien du mal. (Elle va à la fenêtre.) On a de la vue ici.

NARGEOT.

Beaucoup, oui, madame... Il y aura beaucoup de monde aujourd'hui à la promenade.

MADAME DURET.

Oui, monsieur; nous avons traversé les boulevards en venant ici : il y avait un monde affreux.

NARGEOT.

Oui, madame, il y a beaucoup de monde dehors.

MADAME DURET.

Nous avons tant de gens qui n'ont que leur dimanche!

NARGEOT.

C'est un fait... que l'on en profite.

MADAME DURET.

Oui, monsieur.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, MADAME JOLY.

MADAME JOLY.

Excusez si M. Joly n'est pas là; il va rentrer tout de suite.

NARGEOT.

Madame, j'ai bien l'honneur...

MADAME JOLY.

Ah! je ne vous voyais pas de prime abord, monsieur Nargeot. C'est ma fille qui ne me dit rien; elle a une de ses amies qu'elle cause avec elle de la croisée; qui ne sort que les dimanches, on ne peut pas l'avoir un instant...

MADAME DURET.

Que voulez-vous? c'est de son âge. (Duret, fixe et immobile, regarde les tableaux depuis l'arrivée de Nargeot.)

MADAME JOLY.

Vous avez raison... Mais on doit aussi être un peu à la société... Comment se portent M. et madame votre mère, monsieur Nargeot?

NARGEOT.

Mais, vous êtes bien honnête... merci, madame, ils vous disent mille choses.

MADAME JOLY.

Et la pharmacie, comment la gouvernez-vous?

NARGEOT.

Vous me faites honneur.

MADAME DURET.

Ah! monsieur est M. Nargeot... que ses parents sont à Fontainebleau?

NARGEOT.

Oui, madame.

MADAME DURET.

Et monsieur est chez l'apothicaire? Joli état!... Cela vaut mieux que les bureaux.

MADAME JOLY.

C'est ce que nous disons tous les jours avec M. Joly.

MADAME DURET.

Dis donc, Duret!... les bureaux...

DURET, sortant de sa rêverie, sans changer de place.

Oui, c'est une jolie partie, au temps où nous sommes.

MADAME JOLY.

Excusez, je vais faire un tour là-bas.

MADAME DURET.

Faites, madame Joly, faites... Ah! M. votre père est à Fontainebleau... pays du raisin.

NARGEOT.

Oui, madame.

MADAME DURET.

Il a là un jardin?

NARGEOT.

Non, madame. (On sonne.)

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, M. ET MADAME LOCARD.

(Ils font en entrant une inclination à laquelle répondent M. et madame Duret et Nargeot.)

MADAME LOCARD.

Ne vous dérangez pas, madame, je vous prie.

LOCARD.

Il fait bien beau, aujourd'hui.

MADAME DURET.

Oui, monsieur.

MADAME LOCARD.

Je crois que tout Paris est dehors.

MADAME DURET.

C'est ce que je disais tout à l'heure à monsieur.

MADAME LOCARD.

Nous venons de traverser les Tuileries; on jetterait une épingle qu'elle ne tomberait pas par terre. (Locard va se placer devant les tableaux du coté opposé à celui de Duret.)

MADAME DURET.

C'est de même, madame, aux boulevards.

MADAME LOCARD.

J'ai regretté d'avoir pris ma pelisse.

MADAME DURET.

C'est qu'en vérité on y regarde à deux fois de se découvrir... les soirées sont encore froides... J'ai bien une pelisse aussi, madame... mais je ne la porte pas... J'ai un jupon de dessous et ma robe est ouatée. (On sonne.)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, WILSON.



(Wilson salue en entrant. Il a l'accent anglais et prononce le seul mot *bonjour*.)

WILSON.

Bonjour. (Il va se placer auprès de M. Duret. Tous les hommes sont devant les tableaux, les dames devant la cheminée; Wilson marche sur le pied de M. Duret, et lui dit *bonjour* pour toute excuse.)

DURET, faisant une grimace.

Bonjour, monsieur.

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, JOLY.

JOLY.

Bonjour, madame Locard; permettez... (Il l'embrasse.) Ah! c'est bien aimable à vous d'être venue... Où est donc Locard?... Tiens, je ne vous voyais pas, là-bas... Bonjour, monsieur Nargeot... bonjour, monsieur Wilson... donnez-moi vos chapeaux.

WILSON.

Bonjour.

JOLY.

Mesdames, vous voyez un monsieur qui ne fera pas beaucoup de bruit; monsieur est Anglais, et ne parle pas français... (On sonne.)

MADAME LOCARD.

Pauvre jeune homme... c'est bien désagréable pour un étranger.

MADAME DURET.

Ah! vraiment oui... venir de si loin...

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, M. ET MADAME PRUDHOMME.

JOLY.

Bonjour, monsieur Prudhomme; madame, permettez... (Il l'embrasse.)

PRUDHOMME, d'une voix forte et sonore.

Monsieur Joly, vous ne me demandez pas la permission, à moi. Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter mes devoirs... Messieurs, je suis votre serviteur... Où est donc madame Joly, que je vous rende, monsieur Joly, la monnaie de votre pièce?

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, MADAME JOLY.

MADAME JOLY.

Excusez, mesdames.

PRUDHOMME, s'avançant.

Je viens réclamer auprès de vous, madame, un engagement contracté avec M. Joly... permettez... (Il l'embrasse.) Il a embrassé madame Prudhomme.

MADAME JOLY, d'un air aimable.

C'est de toute justice. (S'approchant de son mari.) Et ton vilain pâtissier?

JOLY, bas à sa femme.

J'en sors... il me suit.

PRUDHOMME, s'approchant de l'Anglais.

Eh bien! jeune homme, voilà un beau temps pour la promenade?

MADAME JOLY.

Monsieur ne vous répondra pas; c'est un Anglais; il ne parle pas français.

PRUDHOMME.

Ah! monsieur est d'Albion... Il n'y a pas de mal à ça,

monsieur... tous les hommes sont faits pour s'estimer... et, comme dit la chanson (Il chante.) :

Peuples, formons une Sainte-Alliance
Et donnons-nous la main.

Ah! monsieur est Anglais... Eh bien! monsieur, comment trouvez-vous notre belle patrie?

WILSON.

Bonjour.

PRUDHOMME.

Bonjour, monsieur. Ah! vous êtes venu comme ça sans savoir la langue; c'est le tort que vous avez eu; car vous devez être embarrassé à chaque pas, dans les endroits publics, au spectacle, partout. Monsieur, je ne verrai peut-être jamais Londres; je suis professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer; je demeure ici, rue Thibautodé, nº 17. Et ce n'est point dans cette profession que l'on peut beaucoup donner à ses plaisirs, surtout moi; je suis chargé d'un travail particulier, comme attaché de loin à la magistrature. Mais j'irais dans votre pays, que je crois que j'apprendrais la langue.

WILSON, impatienté.

Bonjour.

PRUDHOMME.

C'est précisément parce que vous ne me comprenez pas; mais, monsieur, il n'y a pas de temps perdu; vous êtes jeune, et, en travaillant, rien ne résiste à l'homme... Comme ça, c'est un voyage d'agrément que vous êtes venu faire à Paris?...

MADAME JOLY.

Allons, messieurs, la main aux dames, s'il vous plaît.

PRUDHOMME.

Comme je le disais tout à l'heure pour les peuples, je l'applique aux dames :

Formons, mesdames, une Sainte-Alliance
Et donnons-nous la main.

(Madame Joly lui présente sa main; M. Joly prend celle de madame Duret; M. Duret, celle de madame Locard, et les messieurs restent un quart d'heure à la porte à se faire des politesses.)

La salle à manger

SCÈNE XVI

(La société est introduite; les membres attendent que les amphitryons leur indiquent les places qu'ils doivent occuper.)

MADAME JOLY.

Madame Locard, là, s'il vous plaît, en face de moi... bien... Monsieur Prudhomme, à côté de madame... Madame Duret, à côté de M. Prudhomme... Monsieur Wilson?... Joly, dis donc à ton M. Anglais qu'il se place à côté de madame Duret... bien. Madame Prudhomme, monsieur Nargeot, à côté de moi... Monsieur Locard, à ma gauche... Victorine, mets-toi à côté de M. Nargeot. Tu sais, toi, monsieur Joly, là-bas... Madame Duret, sans vous commander, voulez-vous, s'il vous plaît, servir la soupe? je reviens à la minute. (Elle sort.)

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* MADAME JOLY.

MADAME DURET.

Volontiers. (A madame Locard.) Madame?

MADAME LOCARD.

Merci, madame... Mais, madame Joly?

JOLY.

Ne vous en inquiétez pas.

MADAME LOCARD, voulant passer son assiette.

A madame Prudhomme.

MADAME PRUDHOMME.

Je n'en ferai rien, madame.

MADAME DURET, à madame Prudhomme.

Madame... (A M. Locard). Monsieur... (M. Locard fait la politesse à son voisin, et l'assiette fait deux fois le tour de la table à chaque plat nouveau. Le silence le plus profond règne dans la salle pendant la soupe.)

. . . .
. . . .
. . . .

SCÈNE XVIII

(Arrivée du bouilli et de madame Joly.)

MADAME JOLY.

Excusez... mesdames... c'est que j'ai une femme de ménage *qu'est* si maladroite...

PRUDHOMME, après avoir mangé sa soupe.

Ah! voici une excellente pièce d'estomac.

MADAME JOLY.

Vous trouvez?

PRUDHOMME.

Je ne mens jamais. (Il offre à boire à ses voisins.) Voici, dit-on, mesdames, qui ôte un écu de la poche du médecin.

DURET.

Oui, mais qui le remet dans la poche du dentiste.

PRUDHOMME.

Ah! je ne savais pas celui-là... il est fort joli. (On sert le bouilli.)

JOLY.

Ne nous pressons pas; d'abord, la table n'est pas louée.

MADAME LOCARD.

Voilà un bouilli parfait... Ah! le bon bœuf!..

MADAME DURET.

C'est à manger à la cuiller.

MADAME PRUDHOMME, à M. Joly.

Est-ce toujours votre même boucher?

MADAME JOLY.

M. Vesseron?

JOLY.

C'était plutôt un ami qu'un boucher.

MADAME PRUDHOMME.

Qui avait épousé une demoiselle Barbier?

MADAME JOLY.

Il y aura deux ans à la Saint-Nicolas, que je l'aurai quitté. C'etait la fête à M. Joly; nous avions du monde à la maison. Tenez, monsieur Nargeot, nous avions, ce jour-là, monsieur et madame votre mère... Si bien que je vais à la boucherie ce jour-là, et je demande un morceau de gîte à la noix, ou de la tranche au petit os : pas du tout, pendant que je causais donc au comptoir avec

madame Vesseron, voilà que l'étalier, qui était alors un grand insolent que je n'ai jamais pu souffrir... me flanque dans sa balance un gros os qu'ils appellent de la réjouissance, avec un morceau de la culotte.

PRUDHOMME.

Ah! ah! de la culotte.

MADAME PRUDHOMME.

N'allez-vous pas déjà commencer, monsieur Prudhomme?

PRUDHOMME.

Pardon, je ne le ferai plus.

MADAME JOLY.

Voilà la conduite de M. Vesseron à mon égard.

MADAME LOCARD.

Eh bien! c'est comme ça qu'ils achètent des maisons!

MADAME DURET.

Et que leurs femmes ont des manteaux rouges et des chapeaux bleus.

MADAME JOLY.

Eh bien! Victorine... vous n'prenez pas de bouilli... vous n'avez pas faim... vous avez été manger avec la petite voisine... vous savez bien que je vous l'avais défendu... je ne veux plus que vous y retourniez. (Victorine sanglote.)

MADAME LOCARD.

Ah! madame Joly... elle ne le fera plus.

JOLY.

Victorine... allons, ma biche... sois raisonnable.

MADAME JOLY.

Je te prie de te taire, monsieur Joly... si c'était un fils, je ne dirais rien... mais, comme mère, je peux et je dois parler.

MADAME DURET.

Allons, madame Joly.

PRUDHOMME, *à sa voisine.*

Madame, vous servirai-je à boire... Eh bien! monsieur l'Anglais... comment trouvez-vous notre cuisine?

WILSON, *embarrassé.*

Bonjour.

MADAME JOLY.

Oh! il n'en dira pas plus; il ne parle pas.

PRUDHOMME.

Oui..., il n'est pas très-fort.

JOLY.

Monsieur Nargeot, voici du pain.

MADAME LOCARD.

Je vous en demanderai par la même voiture.

JOLY.

Volontiers.

PRUDHOMME.

Ah! les bons épinards...

MADAME JOLY.

Il faut y retourner, monsieur Prudhomme.

PRUDHOMME.

Merci, belle dame... je vous rends grâce... j'ai déjà bien mangé.

MADAME JOLY.

Monsieur Nargeot, vous ne buvez pas!



NARGEOT.

Faites excuse, madame.

MADAME JOLY.

Allons, monsieur Duret... retournez donc aux épinards... vous les aimez...

DURET.

Merci... madame.

MADAME JOLY.

Monsieur Prudhomme, vous ne mangez pas!

PRUDHOMME.

Pardonnez-moi, madame, je suis revenu au bouilli.

MADAME JOLY.

Monsieur Duret, des épinards; je vous en prie... vous ne voulez pas me désobliger?

DURET.

C'est pour ne pas vous faire injure.

MADAME JOLY.

Eh bien ! monsieur Locard ?



LOCARD.

Non, merci, madame ; j'y suis revenu.

MADAME JOLY.

Victorine, aide ta mère, nous allons enlever tout ça pour faire place au dessert. Excusez, messieurs et mesdames, nous allons, s'il vous plaît, enlever la nappe de dessus. (Les conversations sont fort animées entre tous les membres de la société. Wilson seul reste muet.)

SCÈNE XIX

LES PRÉCÉDENTS, MADAME PAYEN *apportant le dessert.*

JOLY.

Tenez, monsieur Prudhomme, faites circuler les flacons.

PRUDHOMME.

Ah! çà, c'est du derrière des fagots?

JOLY.

C'est toujours le même... vous le connaissez... du Pouilly.

PRUDHOMME.

Oui... oui... c'est une fort bonne connaissance.

MADAME JOLY.

Allons, messieurs, chacun la sienne... vous allez nous chanter quelque chose.

TOUTES LES DAMES.

Ah! oui, messieurs.

PRUDHOMME.

Allons, messieurs les jeunes gens!

MADAME DURET.

Allons, monsieur Nargeot.

MADAME JOLY.

Ah! oui, monsieur Nargeot... en votre qualité de plus jeune.

NARGEOT.

Mais, madame, je n'en sais pas.

MADAME JOLY.

Ah! que si! Allons donc, sans façon.

NARGEOT.

Je cherche.

MADAME JOLY.

Comment! votre papa *qu'en* sait tant!

JOLY.

Quelque chose des *Chevilles.*

PRUDHOMME.

Ah! oui, de maître Adam.

NARGEOT chante.

Aux soins que je prends de ma gloire
Se joignent d'autres soins divers;
Je veux bien vivre dans l'histoire,
Mais il me faut vivre à Nevers :
Qu'on me blâme ou non, peu m'importe!
Trop d'honneur souvent est fatal;
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

TOUTE LA SOCIÉTÉ.

Bravo! bravo! très-bien.

MADAME LOCARD.

Allons, messieurs, à la ronde.

MADAME JOLY.

Allons, monsieur Duret.

DURET.

Ah! mesdames, il y a longtemps que je n'ai chanté.

MADAME DURET.

Si... va donc... Duret : *Sans la gaité.*

DURET.

Sans la gaité, sans les amours,
Tristement vous passez vos jours
. . . .
. . . . :
Sans la gaité, sans les amours,
Tristement vous passez vos jours.

Je ne me rappelle pas; te rappelles-tu, madame Duret?

MADAME DURET.

Sans la gaité, sans les amours,
. . . .
Tristement vous passez vos jours;
C'est un cruel martyre...

DURET.

Ah! oui.

C'est un cruel martyre.
Sans la gaité, sans les amours,
Tristement vous passez vos jours;
C'est un cruel martyre.

Je ne me rappelle pas du tout.

MADAME JOLY.

Si fait, mais très-bien.

DURET.

C'est un cruel martyre.
En France on fait très-peu de cas
. . . .
En France on fait très-peu de cas
De tous ces messieurs qui n'ont *point*
Le petit mot, le petit mot pour rire.
(On applaudit.)

PRUDHOMME.

Très-bien, très-bien... Sans la gaîté, sans les amours, le fait est que le reste est bien peu de chose... Messieurs, je propose de boire à la santé de madame Joly.

TOUTE LA TABLE.

A la santé de madame Joly! — (On se lève et on trinque.)

MADAME JOLY.

A M. et à madame votre mère, monsieur Nargeot.

PRUDHOMME.

Aux dames!... (On se rassied.) C'est à monsieur l'Anglais... c'est à vous, monsieur. (Il lui fait des signes.)

WILSON.

I canot.

PRUDHOMME.

Je ne sais pas... je ne sais comment faire.

MADAME JOLY lui fait des signes.

Oui ! (Wilson se dispose à chanter; silence dans l'auditoire.)

WILSON chante.

Oh the gallant fisher's life
It is the best of any,
Tis full of pleasure, void of strife,
And 'tis belov'd by many;
Other Joys
Are but toys,
Only this
Lawful is,
For our skill
Breeds no ill,
But content and pleasure.

TOUT LE MONDE.

Très-joli, très-joli.

MADAME DURET.

Ah! c'est charmant.

WILSON continue.

In a morning up we rise,
Ere Aurora's peeping,
Drink a cup to wash our eyes,
Leave the sluggard sleeping;
Then we go
To and fro,

With our knacks
At our backs,
To such streams
As the *Thames*,
If we have the leisure.

Wen we please to walks abroad
For our recreation,
In the fields is our abode,
Full of delectation.
Where in a brook
With a hook,
Or a lake
Fish we take,
There we sit,
For a bit,
Till we Fish entangle.

We have gentles in a horn
We have paste and worms too;
We can watch both night and storms too :
None do here
Use to swear,
Oaths do fray
Fish away,
We sit still,
And watch our quill;
Fishers must not wrangle.

If the sun's excessive heat
Make our bodies swelter,
To an osier hedge we get
For a friendly shelter
Were in a dike
Pearch or pike,
Roach or dace,
We do chase,
Bleak or Gudgeon
Without grudging.
We are still contented.

MADAME JOLY.

C'est bien joli.

MADAME LOCARD.

Mais ça le fatigue peut-être, ce jeune homme?

WILSON continue.

Or we sometimes pass an hour
Under a green Willow,
That defends us from a shower,
Making earth our pillow,
Where we may
Think and pray,
Before death
Stops our breath :
Other Joys
Are but toys,
And to be lamented

TOUT L'AUDITOIRE.

Bravo! bravo!

MADAME JOLY.

Allons, Victorine, chante-nous un morceau.

VICTORINE.

Mais, maman... je n'ose pas.

MADAME JOLY.

Allons donc... mademoiselle, ne faites pas la sotte. Allons, levez-vous... tenez-vous droite. Allez, son père, soufflez-la... vous savez :

Je n'aimais plus...

JOLY, soufflant.

Tu n'aimais plus...

VICTORINE se lève et chante.

Je n'aimais plus...

MADAME JOLY.

Tenez-vous droite, mademoiselle; vous avez l'air d'une contrefaite.

VICTORINE.

Tu n'aimais plus...

JOLY.

T'étais triste et rêveur.

VICTORINE.

Je n'aimais plus...
J'étais triste et rêveur.

JOLY.

Ne touchant plus à ton luth sonore...

VICTORINE.

Je n'aimais plus, j'étais triste et rêveur,
Ne touchant plus à mon luth sonore.
Avec pitié l'Amour vit ma douleur.

JOLY.

Tu n'aimes plus, tu veux chanter encore.

VICTORINE.

Je n'aime plus, je veux chanter encore.

MADAME JOLY.

Asseyez-vous, mademoiselle, on a assez de vos chansons. (Victorine pleure.) Je vais envoyer les pleurnicheuses tout à l'heure à la porte.

MADAME LOCARD à M. Prudhomme.

Allons, monsieur, à votre tour.

PRUDHOMME.

Volontiers, madame; mais je ne sais guère que des couplets de comédie.

MADAME LOCARD.

Eh bien, va pour des couplets de comédie.

PRUDHOMME.

Le couplet que je vais vous chanter est tiré de la pièce des *Deux Pères ou la Leçon de Botanique*, fort joli ouvrage, qui a eu certainement beaucoup de succès, et qui le méritait, dans son temps.

M. Forlis est le père de la jeune personne. C'est *Vertpré* qui, ayant créé le rôle, est mort fou. Bon acteur, très-bon acteur, *Vertpré*. L'autre père, celui du jeune homme, c'était *Hippolyte... Hippolyte...* c'était son nom de théâtre, l'autre DUBUISSON; mais il avait plusieurs cordes à son arc, il peignait très-bien la miniature, et j'ai été dans la garde nationale avec lui... Prosper, le fils de *Vertpré*, qui était *Henry*, retiré avec pension, faisait alors avec Julien les délices de la rue de Chartres; *madame Belmont*, qui a épousé *Henry*, qui a été de là à Feydeau, en quittant le Vaudeville, son berceau, où elle était adorée, et Rustique, le jardinier, qui était *Carpentier*, qui s'est tué; *Fichet*, qui ressemblait tellement à la marchande de gâteaux de Nanterre, qu'on la disait sa sœur. Le fait est que dans une pièce qu'on représentait alors, *le Boguey renversé*, il représentait la marchande de gâteaux de Nanterre, à s'y tromper, *Fichet*, son triomphe, il lui ressemblait comme deux gouttes d'eau.

Voici donc l'analyse de la pièce :

M. Forlis ne veut pas que sa fille fréquente Prosper, qui est donc le jeune homme, *Henry*, dont le père, *Hippolyte*, est en Amérique; il l'a retenue le matin sous la clef; Prosper est venu au rendez-vous, ne l'a pas trouvée, lui fait des reproches, et elle lui répond. (Il chante.)

Sous la clef j'étais retenue;
Mon père m'ouvre et promptement
Vers vous, Prosper, je suis venue
Sans m'arrêter aucun *moment* (*bis*);

Sans m'arrêter aucun *moment;*
Courant toujours *sans* perdre haleine,
Rien ne pouvait me *retenir*,

(Avec intention marquée.)

Et même auprès de la fontaine,
J'ai passé sans m'y regarder (*bis*).

En chœur, s'il vous plaît, mesdames et messieurs.

(Avec intention marquée.)

Et même auprès de la fontaine,
J'ai passé sans m'y regarder (*bis*).
J'ai passé sans m'y regarder (*bis*).

MADAME JOLY.

Bravo, bravo! Ah! monsieur Prudhomme, vous êtes toujours aimable... Comment faites-vous pour toujours chanter si bien?

PRUDHOMME.

Ah! madame... j'ai un peu de goût, et j'ai beaucoup *vu* chanter.

MADAME JOLY.

C'est très-bien.

MADAME DURET.

Est-ce que monsieur Joly ne chantera pas?

MADAME JOLY.

Ah! ben oui! monsieur Joly! il va faire passer la société au salon. Allons, messieurs, la main aux dames!
(La société quitte la salle à manger et passe dans le salon.)



LA PETITE FILLE

L'atelier de Charles.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLES, assis devant une table, lisant.

Décidément, j'en tiens; dame, après tout, elle en vaut bien la peine. Vingt fois, au moins, que je relis sa lettre :

« Cher Charles,

« Venez ce soir, de bonne heure, nous comptons sur vous. M. Duflos sera enchanté de faire votre connaissance; Anatole aussi. J'espère que ma petite soirée sera charmante : j'ai tout fait pour cela. Nous aurons quelques jolies femmes; madame Wilson m'a fait espérer

qu'elle y viendrait. Si vous voyez Leriche, ne lui parlez de rien : je ne l'ai pas invité; c'est un excellent garçon que j'aime de tout mon cœur, mais il lui faut tant de place et mon appartement est si petit!

« Adieu, à ce soir. Votre amie,

« CLARA. »

« *P. S.* Votre jolie aquarelle fait l'admiration de tout le monde. Réponse oui ou non. »

La jolie lettre! qu'elle sent bon! Cette femme est ravissante!... Encore une lettre, je ne la voyais pas... c'est de Fanny. Je la reconnais à ses pains à cacheter. Quel papier! et quel style! voyons, que me veut-elle encore?

« Mon bon chérit,

« Il a bien lontan que je t'ai vu, et pourtan je le voudrez bien, vu que j'ai fini tes bretel, qu'on me les a rendu de chez le marchand. Je *crins* que tu ne soit faché encore, que je n'ai pas accepté l'invitation de la soirée d'Auguste, puisque tu a dit que je faisait ma *bégeule;* mais tu sait que j'aime pas la *sosiété*, l'odeur de la pipe m'incommode. Je me suis bien repenti le jour qu'on m'a dit : Charles est fâché, que j'en nai passé toute la soirée, et la nuit aussi, à pleuré.

« Je t'irai voir demain matin, sans faute, de bonheur; tu y sera, nes pas, je ten pris, mon chérit. Si tu y été pas, *lais* ta clé, je verrez ton linge. Adieu, aime-moi comme je t'aime, ne soit plus méchant, pas trop coureur, car vraiment tu es bien aimé de ta

« FANNY. »

« *P. S.* Je t'apporterez quelque chose que tu ne ti attens pas, qui te fera plaisir.

« Tout à toi, rien pour les autre. »

Quelle cuisinière ! et quel genre ! tu pourras bien venir quand tu voudras, ce n'est pas cela qui m'inquiète. D'abord, j'ai à sortir, je n'ai rien pour ce soir, mon habit n'est pas venu, je ne sais encore si je l'aurai. (Relisant la seconde lettre.) « *Je t'irai voir demain sans faute, de bonne heure.* » Quelle heure est-il ? Dix heures. Je l'enverrai voir si mon habit est prêt. Il faut que j'écrive à madame de Lucy que j'accepte son invitation ; je me garderai bien d'y manquer. Où sont mes plumes, mon papier ?... C'est désolant, ma portière me prend tout... Leriche ne se doute pas que nous sommes en correspondance... Oui, mais je ne vais connaître personne ce soir... Je ne sais pas trop comment m'en tirer... tant pis... au petit bonheur ! C'est un bon garçon, ce Leriche, mais il se met trop à son aise, elle a raison. Ah ! mon papier, je ne pensais plus le revoir... Il en reste à peu près la moitié ; il n'y a rien à dire. Une plume, à présent... voilà... voyons... que vais-je lui dire ?... — Belle dame... c'est un peu trop régence... — Madame... N'est-ce pas un peu froid ? — Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur... Ça sent l'épicier en diable. C'est plus difficile qu'on ne croit... C'est ce diable de Leriche qui s'y entend à ces lettres-là... — Madame... — Je n'en sortirai jamais... Quoi qu'en dise Leriche, elle a de l'esprit, et beaucoup... et sa jolie main... comme elle est faite !... — Madame... votre charmante lettre m'a trouvé... m'a trouvé... quoi... m'a trouvé bête... On ne peut pas mettre cela... (On frappe.) Qui est là ?... — *Une petite voix :* C'est moi. — Qui, vous ? — C'est moi. — Mais qui ? — Moi.

SCÈNE II

CHARLES, FANNY.

CHARLES.

Tiens, c'est toi... c'est bien heureux; voilà deux heures que je t'attends.

FANNY.

C'est pas vrai. Pas vrai, c'est pas vrai? Tu as l'air fâché, tu veux me gronder : je l'ai pas mérité. J'ai dit dans ma lettre de bonne heure, il est pas tard. (Elle tire sa montre) Huit heures, vois-tu, chéri, huit heures. Est-ce qu'on ne va pas m'embrasser... voyons... c'est bien heureux... Il faut vous le dire encore! Attends que j'ôte mon chapeau. (Elle retire son chapeau.) Que je vous baise moi seule, à présent, moi seule, pas vous... On m'aime donc encore un peu?



CHARLES.

Tu es folle.

FANNY.

Tu t'es pas impatienté, en m'attendant? T'est pas ma

faute; tu n'es bien nentil... te matin... nentil, nentil... ne veux encore vous n'embrasser, baisez vot' tetite femme, gros ninet... soyez bon.

CHARLES.

Comme tu es fraîche, ce matin.

FANNY.

Parce que je suis venue vite.

CHARLES.

Tu es toute gentille.

FANNY.

Et toi aussi, mon chéri.

CHARLES.

Tu n'as pas chaud à tes menottes... (Il lui baise les mains, qu'il retire de leurs gants.) Ton petit nez est tout froid.

FANNY.

C'est signe que je me porte bien... Mais comme vous êtes donc galant, ce matin... j'ai donc bien fait de vous apporter ce que je vous ai apporté.

CHARLES.

Et qu'as-tu apporté ?

FANNY.

Je veux, avant tout, vous embrasser... moi seule... non pas vous... moi seule... à la bonne heure... Comme je suis t'y contente de vous voir si gentil. J'avais si peur que tu *soyes* fâché! Dis donc, bibi ?

CHARLES.

Minette ?

FANNY.

Qu'est-ce que j'avais sous mon manteau, quand je suis entrée ?

CHARLES.

Je ne sais pas; mes bretelles, peut-être!

FANNY.

Non, elles sont dans ma poche, les voilà.

CHARLES.

Je ne sais pas.

FANNY.

Un pot de raisiné que maman m'a envoyé pour mon hiver. Tu l'aimes, le raisiné? hein! gros scélérat! tu l'aimes?

CHARLES.

Oui, assez... Pauvre minette?

FANNY.

Tiens, comment trouves-tu cette petite collerette-là? C'est la première fois que je la sors.

CHARLES.

Bien gentille... Garde ton petit bonnet de dessous... mets-le un peu de côté.

FANNY.

Comme Clarisse?

CHARLES.

Non, comme ça... bien. Ça a l'air mauvais sujet.

FANNY.

Dis donc, chéri, vas-tu finir mon portrait aujourd'hui?

CHARLES.

Oui, ma biche, quand je t'aurai embrassée.

FANNY.

Non, non, je ne veux pas... je veux que tu travailles; je suis venue pour te faire travailler... Non... laisse-moi... laisse-moi... ou je vas crier... Maman!... non... veux pas... oh! tu me chatouilles... ah! ah! ah! ah! maman... non... t'en prie... sois raisonnable... à la bonne heure... Tiens, dis donc, où donc qu'est ta pendule?

CHARLES.

Ma pendule?

FANNY.

Oui, qui était là.

CHARLES.

Je l'ai donnée à raccommoder.



FANNY.

Et le verre aussi?

CHARLES, souriant.

T'es bête!

FANNY.

Pas tant que tu crois... Elle est chez ma tante *, et très-bien; pourquoi ne pas me dire la vérité ?

CHARLES.

J'avais fait un billet; tu sais, ce billet à la fin du mois ?

FANNY.

Ne me dis pas ça, tu l'avais, l'argent du billet. Dis donc plutôt que c'est le dîner de madame *chose* qui t'a gêné.

CHARLES.

Je ne sais pas ce que tu veux dire.

FANNY.

Là-bas, du côté de Tivoli... la porte à gauche... Je sais tout, va, sois tranquille... mauvais sujet ! Et tu ris, encore.

CHARLES.

Et toi aussi.

FANNY.

Parce que j'ai pas de cœur. Alors, baisez-moi. Si vous me l'aviez dit, j'avais des fonds à ma disposition.

CHARLES.

Vraiment !

FANNY.

J'en ai même encore; j'en aurai toujours. Je suis à la tête de cinquante francs; les veux-tu ? à charge de revanche.

CHARLES.

Non, merci, bonne chatte... Est-ce que tu serais venue sans me trouver ?

* Le mont-de-piété, tradition populaire.

FANNY.

Cinq fois. Ton horreur de portière m'a toujours répondu : *Quand on vous dit qu'il est sorti.* Mais d'un ton, tu sais, c'est le ton qui fait la musique. Je la déteste, c'te vieille horreur de bossue-là, qui te vole ton sucre et ton cirage.

CHARLES.

Viens t'asseoir là, à côté de moi; viens bichette.

FANNY.

Non... tout à l'heure... Dis donc, chéri, tu sais bien, ma mère, qu'était si mal?

CHARLES.

Oui... eh bien?

FANNY.

Eh bien ! mon chéri, elle est tout à fait remise... J'y ai envoyé cent francs.

CHARLES.

Tu as donc vôlé un coche?

FANNY.

J'ai rien volé du tout; c'est du mois dernier, que nous avons passé, pour ainsi dire, toutes les nuits. Pour lors, la dame, que sa demoiselle s'est mariée, a donné de sa part 500 francs à l'atelier, pour être départis entre nous. Y en a d'anciennes qui disent qu'elle en a gardé la moitié... Tout ce que je sais, c'est que je suis toujours bien contente de ce qu'on m'a donné.

CHARLES.

Alors, tu vas m'embrasser.

FANNY.

Par exemple!

CHARLES.

Si tu rapprochais un peu ta chaise?

FANNY.

Comme ça?

CHARLES.

Un peu plus.

FANNY.

Non, monsieur, ça vous empêcherait de travailler, je ne veux pas... non... tu n'es pas raisonnable... non... restez... en place... Non, je t'en prie... je suis venue pour que tu travailles... non... maman!

CHARLES.

Je t'en prie.

FANNY.

Non, c'est toujours la même chose... je ne viendrai plus... je t'empêche de travailler.

CHARLES.

Êtes-vous ma bichette?

FANNY.

Oui... mais je ne veux plus qu'on m'embrasse... Non... non... maman!... (Elle se sauve. Charles court après elle et l'embrasse.) Non... comme tu es méchant... maman!... veux pas... laisse... moi. . . . .
. . . . Qu'c'est bête!

CHARLES.

Tu ne m'aimes plus.

FANNY.

Si, mais pas tout de suite. (Elle reprend sa place près de lui. D'un ton mielleux.) Est-ce qu'on boude sa nini?

CHARLES.

Laisse-moi...

FANNY, le cajolant.

Je ne veux pas qu'on boude... n'aime pas les boudeurs... Fi! que c'est laid!... (Changeant de ton.) Tu es injuste, va... t'ai fait de la peine... Eh ben! je vous demande pardon... bats-moi... tiens, bats-moi; j'aime mieux ça que de te voir fâché.

CHARLES.

Pauvre chatte!

FANNY.

T'aime tant, mon chéri à sa nini... Vous ne l'aimez plus, la nini? (Elle l'embrasse.)

. . . .
. . . .

(Silence.)

CHARLES.

Est-ce que je ne t'ai pas dit que j'avais à sortir ce matin?

FANNY.

Je m'attendais à ça... c'est toujours la même chose.

CHARLES.

Non, vraiment, je t'assure.

FANNY.

Je ferais bien mieux de ne plus venir jamais vous voir.

CHARLES.

Tu étais donc venue pour rester?

FANNY.

Oui, bête que j'étais, puis dîner avec vous.

CHARLES.

Pas aujourd'hui, j'ai à sortir, je te dis.

FANNY, les yeux mouillés de pleurs.

Vous avez toujours à sortir, à présent, quand je viens. Y a longtemps que je m'aperçois que vous ne pouvez plus me sentir... moi qu'étais si heureuse hier en vous écrivant que je viendrais aujourd'hui !

CHARLES.

Tu es enfant.

FANNY.

Tenez, je m'en vais... je tâcherai de ne plus revenir... Et moi qui dis tous les jours à ces demoiselles que vous êtes si bon pour moi, si gentil !

CHARLES.

Tu vois, toujours des scènes, à présent.

FANNY.

Parce que vous ne m'aimez plus... parce que vous voudriez me voir morte, ça vous débarrasserait de moi... Eh bien ! non, tu n'es pas méchant ; j'ai tort de te dire ça... si tu savais comme je t'aime !... *Soye* malade, mon chéri... tu verras comme je te soignerai... T'en va pas... t'en prie !

CHARLES.

Il le faut, je te dis... j'ai à sortir ; c'est pour affaires ; je dîne en ville.

FANNY, sanglotant.

Je m'en vas... Tenez, vous êtes un méchant... L'autre fois, vous m'avez boudée huit jours parce que je vous ai parlé dans la rue : j'étais si heureuse de vous voir,

que je n'ai plus pensé que j'avais mon carton... Comme vous m'avez traitée, ce jour-là! comme la dernière des dernières!

CHARLES.

Tu en as encore pour longtemps?

FANNY.

Je tâcherai que ça soit la dernière fois... car je vois bien que vous ne m'aimez plus... c'est de ma faute; je ne vous en veux pas. C'est égal, c'est pas autrefois que vous auriez laissé passer ma fête sans me la souhaiter.

CHARLES.

Parce que je t'avais promis une robe?... Je te la donnerai, ta robe; tu l'auras.

FANNY.

Oui, la semaine des quatre jeudis.

CHARLES.

Oh! quel ennui!... Tiens, la voilà, ta robe, et ne me tourmente plus. (Il court à son secrétaire, prend quelques pièces qu'il jette sur le tablier de la grisette; la petite fille reste quelque temps stupéfaite, pousse un cri, et laisse tomber sa tête sur le dos de sa chaise.)

CHARLES, la prenant dans ses bras.

Nini!... Nini!... qu'as-tu?... Nini! je t'en prie... Nini! Comme elle souffre... comme son pauvre cœur bat!

FANNY, revenant à elle.

Comme ça m'a fait mal!... ce n'est rien... Tu pleures aussi?... pauvre chéri!... Tiens, c'est rien; c'est fini... Tu n'as pas voulu me faire tant de peine, n'est-ce pas?

CHARLES.

Pauvre bichette!

FANNY.

Je ne t'en parlerai plus... jamais... Tiens, petit... je n'y pense plus.



LA GRANDE DAME

Le salon de madame de Lucy.

SCÈNE PREMIÈRE

DUFLOS, FRANÇOIS.

DUFLOS.

François!

FRANÇOIS.

Monsieur!

DUFLOS.

Voilà des lampes qui ne vont pas.

FRANÇOIS.

Dame! monsieur, c'est pas ma faute, c'est pas moi qui les arrange.

DUFLOS.

C'est pas non plus mon affaire; si pourtant personne ne s'en mêle... je ne sais ce que nous deviendrons... Allez à la maison, vous m'apporterez celles de la chambre à coucher.

FRANÇOIS.

Oui, monsieur.

DUFLOS.

Ah! dites-moi, passez en même temps chez madame Potel, vous lui direz qu'elle ait la bonté de nous faire souper à une heure.

FRANÇOIS.

Oui, monsieur.

DUFLOS.

Vous savez où?

FRANÇOIS.

Sur le boulevard, au coin de la rue Choiseul.

DUFLOS.

C'est cela, allez, dépêchez-vous.

SCÈNE II

DUFLOS.

Si je devais faire longtemps ce métier-là... j'enverrais bien vite tout au diable... Si l'on s'y prêtait encore, mais pas du tout, c'est sur moi que pèse toute la responsabilité, et je me trouve toujours à point pour recevoir le

contre-coup de la mauvaise humeur de tout le monde. Anatole, sur qui je comptais, s'est bien donné de garde de venir, voilà je ne sais combien qu'il n'a mis les pieds ici; lui et mon cabriolet, impossible de mettre la main dessus... Il faut pourtant que tout cela ait un terme... Voyons un peu ce qu'on donne ce soir, voilà deux jours que je n'ai eu le temps de voir un journal... Bon! deux premières représentations; nous n'aurons personne avant minuit. La princesse sera de bonne humeur, je n'ai qu'à bien me tenir.

SCÈNE III

DUFLOS, ANATOLE.

ANATOLE, frappant sur le ventre de Duflos.

Bonjour, Duflos.

DUFLOS, portant la main à son ventre.

Laissez donc, que c'est bête! Vous êtes gentil... vous voilà quand tout est fini.

ANATOLE.

Eh! bien, quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il?

DUFLOS.

Il y a qu'on ne vous a pas vu depuis une éternité, vous et mon cabriolet.

ANATOLE.

Nous avons été invités, tous deux, à la campagne.

DUFLOS.

C'est cela, vous vous en donnez et moi je pioche.

ANATOLE.

Ne m'avez-vous pas dit que plus vous aviez à faire, plus vous étiez content?

DUFLOS.

Je ne dis pas, mais pas à ce point-là! Voilà huit jours que je ne fais qu'aller et venir, je commence à en avoir assez. Hier, j'ai envoyé trois fois chez vous.

ANATOLE.

Hier, quel jour était-ce?... J'étais avec madame de Lucy.

DUFLOS.

Elle ne m'en a rien dit.

ANATOLE.

C'est possible, elle l'aura oublié.

DUFLOS.

Où donc êtes-vous allés?

ANATOLE.

Chez madame Saint-Yvon, la veuve du chargé d'affaires, dans la vallée de Montmorency.

DUFLOS.

Elle choisit un joli temps pour aller à la campagne.

ANATOLE.

Aussi était-elle de retour hier. Sa douleur était trop vive pour qu'elle fût de longue durée.

DUFLOS.

Il y avait longtemps que son chargé d'affaires était à Paris?

ANATOLE.

Trois mois.

DUFLOS.

Je conçois son chagrin, c'était encore tout frais.

ANATOLE.

A propos, papa!

DUFLOS.

Eh bien!

ANATOLE.

J'aurai besoin demain du cabriolet.

DUFLOS.

Le matin?

ANATOLE.

Et une partie de la journée.

DUFLOS.

Et moi aussi.

ANATOLE.

Qu'avez-vous donc tant à faire?

DUFLOS.

Comment! ce que j'ai à faire? Ah çà! vous êtes charmant, parole d'honneur!

ANATOLE.

Nous reparlerons de ça... Clara est-elle habillée?

DUFLOS.

Je n'en sais rien. (A une femme de chambre qui traverse le salon.) Henriette!

HENRIETTE.

Monsieur!

DUFLOS.

Madame est-elle habillée !

HENRIETTE.

Ah! ben oui! elle n'a pas encore commencé... v'là que je vas chercher le coiffeur à présent.

ANATOLE, se jetant dans un fauteuil.

Elle est vraiment gentille, cette petite, dites donc, Duflos?

DUFLOS.

Oui, vous avez dit cela l'autre jour devant Clara, elle m'a fait une scène atroce.

ANATOLE.

On n'est jaloux que de ce qu'on aime, gros scélérat! A propos, je viens de rencontrer Leriche, je ne lui ai parlé de rien.

DUFLOS.

Vous avez bien fait.

ANATOLE.

Savez-vous s'il vient?

DUFLOS.

Je ne crois pas : nous ne lui avons rien fait dire.

ANATOLE.

Ce n'est pas une raison pour qu'il ne vienne pas; vous le connaissez, il n'est pas susceptible.

DUFLOS.

Je l'aimerais assez, s'il ne faisait pas autant de bruit.

ANATOLE.

Mais il en fait, et beaucoup. Quel est donc ce petit

jeune homme qu'il traîne depuis quelque temps à la remorque?

DUFLOS.

C'est un petit bonhomme qu'il lance, dont il a fait l'éducation.

ANATOLE.

Il a l'air tout sucre et tout miel.

DUFLOS.

Onze heures bientôt et personne encore. Voulez-vous faire un écarté?

ANATOLE.

Non, et vous?

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DESPANS, ALPHONSE.

ALPHONSE,

entrant d'un air délibéré en frappant sur le ventre de Duflos.

Bonjour, beau minet!

DUFLOS.

Ah! vous voilà... je craignais que nous ne fissions chou blanc... Bonjour, bel astre!

MADAME DESPANS.

Bonsoir, Julot, j'avais peur d'arriver trop tard. Et Clara?

DUFLOS.

Elle n'a pas encore paru.

MADAME DESPANS.

Tiens, Anatole? je ne vous voyais pas. Nous sommes allés au Cirque. Dieu! que c'est bête!

ANATOLE, *dans son fauteuil.*

Et la migraine?

MADAME DESPANS.

Ne m'en parlez pas, c'est odieux! Je suis restée au lit jusqu'à quatre heures, à cinq heures je ne savais pas encore si je pourrais venir... Je n'ai pas encore osé me regarder, je dois être affreuse.

DUFLOS.

Vous n'en pensez pas un mot.

MADAME DESPANS.

Si fait, vrai comme je le dis.

ALPHONSE.

Vous avez cependant bien dîné, sans reproche.



MADAME DESPANS.

Pour vous tenir compagnie, je n'en avais guère envie.

ANATOLE.

Vous avez une jolie robe.

MADAME DESPANS.

Vous trouvez?

ANATOLE.

Très-jolie.

MADAME DESPANS.

C'est drôle, je ne voulais pas la mettre... Dites donc, Julot, je suis allée voir le nouveau logement de Mélanie.

DUFLOS.

Eh bien!

MADAME DESPANS.

Je la trouve horriblement logée.

ANATOLE.

Qui ça, Mélanie?

ALPHONSE.

Madame de Lussan.

ANATOLE.

Connue.

MADAME DESPANS.

Je ne voudrais pas de ce logement quand on me payerait.

ALPHONSE.

Je ne suis pas de votre avis.

MADAME DESPANS.

Avez-vous jamais été de l'avis de quelqu'un... non. Mais c'est vrai, figurez-vous d'abord un logement à l'entre-sol, on n'y voit pas, à peine si l'on peut s'y tenir debout... un salon grand... comme un mouchoir de poche, une chambre à coucher à ne pouvoir y mettre deux fauteuils, c'est une horreur!

DUFLOS.

Elle n'y restera pas.

MADAME DESPANS.

Elle y restera si peu, qu'elle m'a chargée de voir dans ma maison si je ne pourrais pas lui en trouver un.

ANATOLE.

Elle va bon train, la petite dame.

MADAME DESPANS.

Qu'elle a bien raison de faire ses volontés, du moment qu'elle le peut... Ah çà! il paraît que votre monde ne vient pas?

DUFLOS.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? deux premières représentations ce soir.

MADAME DESPANS.

Au Cirque, où nous sommes allés, il n'y avait personne de notre connaissance.

ALPHONSE.

Et madame Saint-Marc?

MADAME DESPANS.

Tiens, c'est vrai, avec Hippolyte. Vient-elle ce soir?

DUFLOS.

Nous l'attendons.

MADAME DESPANS.

Après çà, elle n'est pas toujours de parole, n'est-ce pas, Anatole?

DUFLOS.

Prenez garde, vous allez rouvrir ses blessures.

ANATOLE.

Je suis imperméable, comme madame Des Illets.

MADAME DESPANS.

A propos de madame Des Illets, que devient-elle? que fait-elle?

ANATOLE.

Mais de la peine, jusqu'à présent; elle devient laide à faire peur.

MADAME DESPANS.

Voilà bien les hommes; parce qu'elle a trente ans, elle n'est plus bonne à rien; c'est une vieille femme.

ALPHONSE.

Trente ans... et les mois de nourrice.

MADAME DESPANS.

C'est égal, c'est encore une bien jolie femme.

ANATOLE.

Pour ceux qui les aiment ainsi.

MADAME DESPANS.

Anatole, si vous recommencez vos taquineries, je ne vous aimerai plus.

ANATOLE.

Je ne dirai plus rien... restons bons amis... J'entends la maîtresse de céans.

SCENE V

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE LUCY.

MADAME DE LUCY.

Il ne fait pas clair ici... Bonsoir, Zoé... bonsoir, Alphonse... Tu es mise comme un ange, ma chère.

MADAME DESPANS.

Tu aimes cette robe?

MADAME DE LUCY.

Bien distinguée... Mais, Duflos, voyez donc, il ne fait pas clair ici.

DUFLOS.

Je viens d'envoyer François à la maison chercher les lampes de la chambre à coucher.

MADAME DE LUCY.

Toujours au dernier moment... Voyons, Anatole, je vous en prie, ne fumez pas.

ANATOLE.

Une cigarette!

MADAME DE LUCY.

Non, je ne veux pas, c'est insupportable! L'autre jour, chez madame Saint-Firmin, c'était à n'y pas tenir.

MADAME DESPANS.

Aujourd'hui, on fume partout.

MADAME DE LUCY.

Tu n'es pas venue chez madame Saint-Firmin?

MADAME DESPANS.

Nous ne nous voyons plus.

MADAME DE LUCY.

J'ai reçu sa visite ce matin; elle était toute bouleversée.

ALPHONSE.

Serait-elle veuve?

MADAME DE LUCY.

Mais, à peu près; Fernand est parti pour Bordeaux; je crois qu'on veut le marier.

MADAME DESPANS.

Dame! écoutez donc, comme dit *Gavarni*, les hommes se suivent et ne se ressemblent pas.

DUFLOS.

Est-ce qu'elle n'est plus colonelle?

MADAME DESPANS.

D'où venez-vous, mon cher?

ALPHONSE.

Dites donc, Duflos, Henri IV est mort!

DUFLOS.

Dame! pour être au courant de toutes ces mutations, il faudrait une mémoire que je n'ai pas. Comment! cette pauvre Clémence a perdu son régiment?

ANATOLE.

Et à la veille de perdre son intendance.

MADAME DESPANS.

Elle n'est vraiment pas heureuse.

DUFLOS.

C'est égal, c'est bien drôle... tout ça m'amuse. Alphonse, êtes-vous comme moi?

ALPHONSE.

Non, Dieu merci!

DUFLOS.

Nous sommes sauvés! voilà la société qui nous arrive.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, ARRIVANTS, LERICHE.

LERICHE.

Bonsoir, tout le monde. Et Duflos?... ah! le voilà! Bonsoir, papa! (Il lui frappe sur le ventre.) Vous dormez trop, gros cher ami; faut prendre garde à ça. (A madame Despans.) Bonsoir, belle dame! Tiens, Alphonse! eh! bonsoir! on ne vous voit plus... comme vous m'avez envoyé votre marchand de cigares!

ALPHONSE.

Vous demeurez toujours au même endroit?

LERICHE.

Toujours; et la dame de céans, où donc est-elle?



MADAME DE LUCY.

Me voilà, je vous ai entendu.

LERICHE, lui baisant la main.

Bonsoir, belle dame ! vous êtes tout bonnement ravissante, ce soir... Eh! mais, dites donc? ça n'a pas l'air très-animé, ce soir. On ne danse donc pas? on ne fait donc rien? Qui est-ce qui a organisé tout ça?

MADAME DE LUCY.

C'est monsieur, prenez-vous-en à lui.



LERICHE.

Comment! c'est vous, mon pauvre Duflos! Et vos musiciens, où sont-ils donc? Avez-vous des musiciens? Si vous n'en avez pas, je vais vous en procurer; mon cabriolet est en bas.

MADAME DE LUCY.

Leriche, je vous en supplie, ne faites pas tant de bruit.

LERICHE.

Ma foi, tant pis, j'en suis bien fâché; je suis venu pour m'amuser, il faut que je m'amuse. Et mon jeune homme?

MADAME DE LUCY.

Il doit venir... Je vous croyais à sa campagne?

LERICHE.

J'y étais il y a six mois.

MADAME DE LUCY.

Sans cela, je vous aurais écrit.

LERICHE.

Ça ne fait rien, je vous en ai la même obligation : l'intention est réputée pour le fait. C'est tantôt, à la Bourse... j'ai appris que vous donniez un bal, une soirée, je ne sais pas quoi, et me voilà... Ah! j'entends les violons, à la bonne heure... Quelle est donc cette petite brune, là-bas?

MADAME DE LUCY.

Madame Saint-Estève.

LERICHE.

Ah! c'est là madame Saint-Estève? j'en ai beaucoup entendu parler. Une ancienne famille du Poitou, n'est-ce pas, ces Saint-Estève? Mais elle est très-gentille; la femme d'un receveur général, je crois?

MADAME DE LUCY.

Vous êtes insupportable!

LERICHE.

Eh bien! non; voyons, ne vous fâchez pas... je serai comme il faut, je le vous promets... Tenez, tenez, voyez donc Duflos, il fait la cour à Zoé... Sans rancune, n'est-ce pas?... je vais voir ce qui se passe là-bas. (Il s'éloigne.)

SCÈNE VII

MADAME DE LUCY, DUFLOS.

DUFLOS.

Il nous arrive beaucoup de monde ; venez-vous un instant de l'autre côté?

MADAME DE LUCY.

L'arrivée de Leriche m'a donné un mal de tête affreux ! il est gris.

DUFLOS.

Vous croyez?

MADAME DE LUCY.

Ce serait la première fois, n'est-ce pas?

DUFLOS.

Que voulez-vous? je crois que la meilleure chose à faire, c'est d'en prendre son parti.

MADAME DE LUCY.

Il a un ton exécrable.

DUFLOS.

C'est un bon garçon, s'il n'était pas si bruyant.

MADAME DE LUCY.

Et ce souper, vous verrez que nous serons encore comme la dernière fois, à ne savoir que devenir.

DUFLOS.

Leriche a sa voiture en bas, je vais la prendre.

MADAME DE LUCY.

Voyez aussi pour les lampes que François n'apporte pas.

DUFLOS.

Je suis ici dans dix minutes... Voyons, chère amie, prenez un peu de repos.

SCÈNE VIII

MADAME DE LUCY, CHARLES.

CHARLES.

Madame...

MADAME DE LUCY.

Vous venez bien tard; plusieurs de vos amis m'ont demandé de vos nouvelles, M. Leriche, entre autres.

CHARLES.

Leriche est ici?

MADAME DE LUCY.

Vous ignoriez qu'il dût y venir?

CHARLES.

Ne m'aviez-vous pas recommandé de ne rien lui dire?

MADAME DE LUCY.

C'est pour cela que je trouve fort extraordinaire qu'il soit venu.

CHARLES.

Croyez, madame...

MADAME DE LUCY.

Ne cherchez pas à vous justifier. De toutes les personnes qui sont ici, aucune ne le voit; il n'y a donc que

vous qui ayez pu lui dire que j'avais aujourd'hui une réunion; ce n'est pas la première fois que j'ai à me plaindre, vous me compromettez journellement : vos assiduités ont déjà été remarquées; je suis très-mécontente.

CHARLES.

Je n'ai pas vu Leriche depuis quinze jours.

MADAME DE LUCY.

Toujours est-il, monsieur, qu'il est ici, malgré M. Duflos, malgré tout le monde; et que, grâce à vous, à votre indiscrétion, je ne suis plus chez moi; c'est odieux! (Elle sort.)

SCÈNE IX

CHARLES.

Jolie réception, ma foi! Leriche aurait-il eu raison en me conseillant d'abandonner la partie? Mais comment faire? Je suis trop avancé pour reculer. Décidement, je ne joue pas de bonheur aujourd'hui. (Il s'éloigne.)

SCÈNE X

DUFLOS, ANATOLE.

DUFLOS.

Je vous jure que pour un rien je planterais là toute la boutique.

ANATOLE.

Et pourquoi? qu'avez-vous?

DUFLOS.

Comment, ce que j'ai? J'ai, que je suis fatigué du rôle

qu'on me fait jouer ici. Avez-vous vu la réception qu'on vient de me faire? Est-ce ma faute, à moi, si le souper n'est pas arrivé? Je vous le répète, ça ne tient qu'à un fil que je décampe.

ANATOLE.

Vous ne le pouvez pas.

DUFLOS.

Je vous trouve charmant. Et qui m'en empêcherait?

ANATOLE.

Les convenances.

DUFLOS.

En voilà une bonne! les convenances! Laissez-moi donc tranquille avec vos convenances, je vous conseille d'en parler! vous qui, tantôt, si l'on vous avait laissé faire, auriez fumé. Au reste, c'est à vous, à Hippolyte, à deux ou trois princesses qui sont ici, que nous devons d'avoir voulu trancher du grand monde; c'est joli et amusant surtout! Vous m'avez mis de votre bord contre ce pauvre Leriche, je le regrette tous les jours. Avouez que, quand il était à la tête de nos parties, nous nous en tirions bien mieux. On s'en donnait au moins, tandis qu'aujourd'hui on a hâte que la soirée soit finie pour s'aller coucher.

ANATOLE.

Vous avez l'air de m'adresser des reproches au sujet de Leriche; me suis-je jamais opposé à ce qu'il vînt ici?

DUFLOS.

Vous êtes bien pour quelque chose dans l'éloignement que Clara a maintenant pour lui.

ANATOLE.

Cela n'est pas, je vous le jure. Tenez, voilà justement

son élève qui vient de ce côté, il faut nous en amuser; il a l'air parfaitement embarrassé.

SCÈNE XI

LES MÊMES, CHARLES.

ANATOLE.

Eh! je ne me trompe pas, c'est à l'ami Leriche que nous devons, monsieur, le plaisir de vous connaître.

CHARLES.

Oui, monsieur.

DUFLOS.

Vous l'avez vu?

CHARLES.

Je le quitte à l'instant.

ANATOLE.

Il a bien dîné aujourd'hui, le cher ami?

CHARLES.

Mais oui, je crois, c'est assez son habitude.

DUFLOS.

C'est un viveur.

ANATOLE.

Il danse comme un perdu. Et vous, monsieur, vous ne dansez pas?

CHARLES.

Non, monsieur, et vous?

ANATOLE.

Pas pour le moment.

CHARLES.

Oserais-je vous demander, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler?

ANATOLE.

Anatole de Novion.

CHARLES.

Ah! monsieur, j'ai beaucoup entendu parler de vous par mon ami Leriche. Enchanté de faire votre connaissance. Vous êtes en pension ici, chez M. Duflos?

ANATOLE.

En pension, monsieur!

CHARLES.

C'est-à-dire que vous y mangez souvent. Et monsieur est M. Duflos, je pense?

DUFLOS.

Oui, monsieur.

CHARLES.

Également enchanté, monsieur, de l'heureux hasard qui me fait vous connaître.

ANATOLE.

Comment l'entendez-vous?

DUFLOS.

Oui, comment l'entendez-vous, monsieur?

CHARLES.

Mais, comme vous voudrez, messieurs.

ANATOLE.

Je ne sais pas pourquoi, monsieur...

CHARLES.

Ni moi non plus, messieurs, je ne sais pas pourquoi vous avez voulu vous égayer à mes dépens; je veux une revanche, vous me la refusez, cela n'est pas bien.

DUFLOS.

Vous le prenez, monsieur, sur un ton...

CHARLES.

Qui convient parfaitement à ma position.

ANATOLE.

Voyons, Duflos, pas d'éclat!

DUFLOS.

Cela, monsieur, ne peut se passer ainsi.

CHARLES.

Non, certainement.

DUFLOS.

Nous nous reverrons, je l'espère.

CHARLES.

J'y compte bien aussi. Au surplus, messieurs, voilà ma carte, toujours le matin avant dix heures; demain, si vous voulez; au plaisir de vous revoir. (Il s'éloigne.)

SCÈNE XII

DUFLOS, ANATOLE.

ANATOLE.

Eh bien! Duflos.

DUFLOS.

Nous voilà une affaire sur les bras.

ANATOLE.

Il vous a assez maltraité, ce petit bonhomme.

DUFLOS.

Il me semble que vous n'avez pas lieu non plus d'en être enchanté. J'aurais bien mieux fait de suivre ma première idée : je serais dans mon lit à l'heure qu'il est, tandis qu'à présent... Bon, voilà l'autre à présent!

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE LUCY.

MADAME DE LUCY.

C'est à n'y plus tenir. Leriche est lancé, il fait plus de bruit à lui tout seul que n'en feraient deux cents personnes. Hippolyte voulait faire une bouillotte, il s'y est opposé; quand je vous disais qu'il était gris! vous n'avez pas voulu me croire.

ANATOLE.

Si vous étiez venue il y a un instant, nous avons failli jeter son ami par la fenêtre; il nous a provoqués, il a traité Duflos...

DUFLOS.

Moins mal encore qu'Anatole.

MADAME DE LUCY.

Comment, chez moi, au milieu d'un bal! c'est abominable. Duflos! Anatole! si vous m'aimez... Voici Leriche.

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, LERICHE.

LERICHE.

Je vous cherchais, belle amie... Je venais vous inviter.

MADAME DE LUCY.

Excusez-moi, j'ai des ordres à donner pour le souper, je vous laisse avec ces messieurs. (Elle s'éloigne.)

SCÈNE XV

DUFLOS, ANATOLE, LERICHE.

LERICHE.

Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire!... Et qu'avez-vous donc, cher Duflos? Vous avez la figure toute renversée... Auriez-vous été grondé? Serait-il survenu quelque accident au souper? Parlez, expliquez-vous, cela devient inquiétant.

DUFLOS.

Il s'agit bien de cela vraiment! Nous avons failli nous couper la gorge.

LERICHE.

Ah! bas! Et avec qui, s'il vous plaît?

DUFLOS.

Pouvez-vous le demander!

LERICHE.

Je ne vous comprends pas.

ANATOLE.

Votre ami, ce jeune homme que vous avez présenté.

LERICHE.

Déjà. Ah çà, il a décidément le diable au corps! le troisième depuis un mois.

DUFLOS.

C'est donc un démon?

LERICHE.

Le meilleur enfant du monde. Mais il n'est pas encore à la hauteur; il n'entend pas encore parfaitement la plaisanterie, cela viendra. Serait-ce contre vous, Duflos, qu'il se serait fâché?

DUFLOS.

Contre moi, contre Anatole, contre tout le monde.

LERICHE.

Il y a eu provocation?

DUFLOS.

De sa part. Il n'y a plus à reculer.

LERICHE.

Le cas est grave. Allons, puisque le vin est tiré, il faut le boire... nous en reparlerons. Ce n'est pas dans une maison aussi respectable que de pareils débats doivent avoir lieu; il s'agit de s'amuser, nous sommes ici pour cela, amusons-nous... Ah çà! quand allons-nous souper?

DUFLOS.

Mais bientôt, j'espère.

LERICHE.

Sans adieu.

ANATOLE.

Au revoir. (Anatole et Duflos s'éloignent.)

SCÈNE XVI

LERICHE.

Ça va bien, voilà Charles lancé! Il n'y a pas de mal à ça; un artiste a besoin de se faire connaître. Ah! mon cher Anatole, vous vous frottez à tout le monde! Vous voulez une leçon! nous allons voir à vous la donner, et bonne, si faire se peut, fiez-vous à moi.

SCÈNE XVII

LERICHE, CHARLES.

LERICHE.

Ah! te voilà. Eh bien! j'en apprends de belles! il paraît que demain nous déjeunons ensemble.

CHARLES.

Tu es au courant?

LERICHE.

On vient de m'y mettre.

CHARLES.

Ces messieurs ont été charmants.

LERICHE.

Ce sont des farceurs, Anatole surtout; nous sommes

peu cousins. Quant à l'autre, c'est un digne et brave garçon, que j'aime de tout mon cœur, et qui méritait un autre sort... Mais dis donc, si c'est ainsi que tu arranges tes affaires, je t'en fais mon compliment, elles sont en bon train.

CHARLES.

Le moyen de faire autrement?

LERICHE.

C'était assez difficile, j'en conviens.

CHARLES.

Toutes nos relations entre elle et moi sont à jamais rompues.

LERICHE.

J'en ai peur. Elles ont donc existé? Je n'en savais rien, tu es d'une discrétion... tu as peur de ton ombre.

CHARLES.

J'étais loin, je l'avoue, de prévoir un changement aussi subit; hier encore elle était si bonne, si belle, si ravissante!

LERICHE.

Si tu m'avais fait part de ton bonheur, j'aurais cherché à te mettre en garde contre ces redoublements de grâce et d'amabilité : ils sont ordinairement précurseurs d'orages et d'ennuis. Mieux vaut, après tout, que votre liaison en reste là; c'eût été pour toi une perte de temps, une source de chagrins et de déceptions. Duflos est un bon gros garçon avec lequel ta grande dame ne rompra pas de sitôt; quant à M. Anatole, qui me semble en titre auprès d'elle, il ne serait pas mal de lui donner une leçon, nous y aviserons. Eh bien! c'est dit, demain nous verrons à arranger l'affaire, je serai chez toi de bonne heure... Allons! prends le dessus, fais bonne conte-

nance, et compte toujours sur moi. (Charles s'éloigne après avoir serré la main de Leriche.)

SCÈNE XVIII

LERICHE, MADAME DE LUCY.

LERICHE.

Enchanté de vous trouver seule, belle amie, j'eusse été désolé de quitter ces lieux sans avoir avec vous un instant d'entretien.

MADAME DE LUCY.

J'aime à croire, monsieur, que votre intention n'est pas de me faire oublier les torts de votre ami?

LERICHE.

Pas le moins du monde; quand bien même il en aurait, ce que je n'admets pas encore.

MADAME DE LUCY.

Comment! que voulez-vous dire?

LERICHE.

Eh! mon Dieu, il n'est pas si coupable!

MADAME DE LUCY.

Je ne vous comprends pas.

LERICHE.

Ne sais-je pas bien à quoi m'en tenir, et vous aussi?

MADAME DE LUCY.

Quel est ce langage?

LERICHE.

Son histoire n'est-elle pas un peu la mienne? N'avons-nous pas été, vous et moi, fort bien ensemble? Mes assiduités auprès de vous, comme aujourd'hui les siennes, n'ont-elles pas eu les mêmes résultats? Seulement, plus expérimenté que lui, j'ai su parer le coup qui m'allait frapper; il ne l'a pas évité, cela fait son éloge.

MADAME DE LUCY.

De grâce, cessons un entretien...

LERICHE.

On ne se convient plus, on se quitte, rien de mieux, cela se voit tous les jours. Voyons, Clara, permettez-moi une petite observation, une seule. Comment vous, ordinairement si bonne, si douce, si compatissante, avez-vous en cette occasion changé vos habitudes? Pourquoi ne pas avoir cherché à adoucir à mon ami l'amertume d'un congé en forme, quand il vous était si facile de faire autrement? Au lieu de lui dire, en bonne fille, tout doucement, avec tous les ménagements possibles, qu'il eût à cesser ses visites, que sa présence pourrait être un obstacle à votre bonheur, que vous aviez affaire à un galant homme... on ne résiste jamais à cela, vous le savez comme moi; bon gré mal gré, il se serait retiré... Mais non, vous avez chargé de la commission qui? les deux individus précisément qu'il aurait fallu tenir à cent lieues de là... J'avoue que j'ai dû trouver votre procédé étrange et qu'il m'étonne encore... Voyez quelles conséquences peut avoir une semblable conduite! Demain nous avons une affaire à régler avec la maison Duflos et compagnie...

MADAME DE LUCY.

Cela ne sera pas... je ne veux pas qu'il...

LERICHE.

Nous ne pouvons pas reculer; je ferai mon possible toutefois pour bien arranger les choses; mais j'en doute. Et si le pauvre garçon prenait la chose au sérieux, s'il avait formé des projets de bonheur et d'avenir que vous avez si lestement renversés! s'il vous aimait, ce que je crois du reste fermement, s'il ne pouvait survivre au chagrin de se voir séparé, à tout jamais, de l'objet adoré...

MADAME DE LUCY.

Avez-vous pu croire?...

LERICHE.

Et pourquoi pas? Cela s'est vu, belle amie; j'espère qu'il n'en sera rien; mais vous êtes bien séduisante et lui bien épris. Ainsi, vous le savez, le moindre malheur que vous aurez jeté sur ce jeune homme sera d'avoir tué sa foi dans l'avenir, à moins que, par ce duel, vous ne l'ayez tué lui-même.

MADAME DE LUCY.

Que dites-vous, Leriche?...

LERICHE.

Mais l'orchestre se fait entendre, votre présence au bal est indispensable; veuillez, madame, recevoir mes très-humbles salutations.

Chez Charles.

SCÈNE PREMIÈRE

LERICHE, UN MÉDECIN, UN TÉMOIN, CHARLES, étendu sur son lit.

LE DOCTEUR.

Je reviendrai tantôt, cela ne sera rien, je l'espère; s'il arrivait quelque accident, je serai chez moi toute l'après-midi. (Il sort.)

LERICHE.

Bonjour, docteur.

SCÈNE II

LERICHE, LE TÉMOIN, CHARLES.

LERICHE.

Nous l'avons échappé belle!

LE TÉMOIN.

Bien nous a pris d'emmener Gaston avec nous. (On frappe à la porte.)

LERICHE.

N'ouvrons pas.

LE TÉMOIN.

Qui est là?

UNE PETITE VOIX, en dehors.

C'est moi.

CHARLES.

Ouvrez, c'est Fanny.

SCÈNE III

LES MÊMES, FANNY.

LERICHE.

Bonne minette! comment, c'est vous?

FANNY, courant au lit de Charles.

Ah! mon chéri, que t'a-t-elle fait?



LA VICTIME DU CORRIDOR

SCÈNE PREMIÈRE

THÉODORE, OLYMPE.

OLYMPE.

Bonjour, Théodore; vous voilà déjà levé! je croyais être la première de la maison sur pied.

THÉODORE.

Oh! non, bien sûr que c'est toujours moi.

OLYMPE.

Vous êtes donc bien matinal? Il y a cependant de la lumière bien tard dans vot'chambre.

THÉODORE.

Vous y regardez donc, mam'selle? vous y regardez donc?

OLYMPE.

Vous le savez bien... Mais il ne faut pas veiller si tard, vous vous ferez mal, vous ne dormez pas assez, ça n'est pas raisonnable.

THÉODORE.

Je ne dors pas du tout.

OLYMPE.

Ah! monsieur Théodore, j'ai bien du chagrin.

THÉODORE.

Et moi donc!

OLYMPE.

Maman ne veut pas tant seulement entendre parler de vous.

THÉODORE.

Ah! mam'selle Olympe, si elle savait comme je vous aimerais!... combien je vous rendrais heureuse!

OLYMPE.

Elle dit comme ça que vous ne valez pas mieux que les autres.

THÉODORE.

Qu'est-ce que vous lui répondez, vous?

OLYMPE.

Je n'ose pas vous le dire...

THÉODORE.

Dites-le, mam'selle, dites toujours! T'nez, v'là que l'rouge vous monte au visage... dites-le...

OLYMPE.

Théodore!

THÉODORE.

Olympe! ô Olympe!... Hein? dites-le.

OLYMPE.

Que... je...

THÉODORE.

Allez toujours... ô Olympe... que vous... allez, allez... que vous...

OLYMPE.

Je vous aime bien!

THÉODORE.

Oh! vrai!... vrai!... hein? parole d'honneur?

OLYMPE.

Oui, Théodore.

THÉODORE.

Oh! pleurez pas, Olympe, pleurez pas, j'ai de l'espoir... Hier encore mon bourgeois m'a dit, dit-y : « Théodore, t'es t'un bon enfant, mais t'es triste. —Moi, triste! que j'dis. — Oui, dit-y, qui dit, t'as quet'chose... — En de quoi? que j'dis. — En de ce que, dit-y, qui dit, que je ne me trompe pas... tu aimes quelqu'un... — Dites quelqu'une, que j'dis, que j'aime... Ah! monsieur Chamoiseau, que j'aime... que j'n'en dors ni que j'n'en mange; que j'ne fais que pleurer tant que l'jour dure et la nuit aussi. — Eh ben! mon garçon, qui m'dit, dit-y, qui m'dit, c'est-il une personne dont auquel qu'on peut dire c'est bien? — Qu'on peut dire que c'est trop bien, monsieur Chamoiseau, que j'réponds. — Eh ben! j'm'en charge, qui dit. La personne t'aime-t-elle?... Je réponds : Je l'ignore... » Je l'ignorais, mam'selle Olympe,

je l'ignorais; mais t'nez, t'nez... tapez là!... nous serons l'un à l'autre, n'est-ce pas?... allez, l'un à l'autre... Ah! c'est trop, c'est trop... j'en perdrai la tête, c'est sûr... Olympe! ô Olympe!

(On entend madame Badoulard appeler Olympe.)

OLYMPE.

Ah! mon Dieu! c'est maman qui m'appelle! Adieu, Théodore.

THÉODORE.

Quoi! déjà?...

OLYMPE.

Maman va me gronder... Voit-on que j'ai pleuré?... Mon Dieu, mon Dieu! que ça me fait de mal!

THÉODORE.

Et à moi donc!... Mais quel bien aussi!

OLYMPE.

Adieu!

(Elle s'éloigne en lui envoyant un baiser. Théodore lui répond en lui en envoyant une douzaine.)

SCÈNE II

THÉODORE.

Tiens, tiens... bonne Olympe... trésor, va... Je ne sais pas, vraiment, si c'est que je dors... Non... non... je ne dors pas du tout... quel bonheur!

SCÈNE III

THÉODORE, M. LASSERRE, une tasse à la main.

THÉODORE.

Bonjour, monsieur Lasserre.



M. LASSERRE.

Monsieur Théodore, je suis bien votre serviteur.

THÉODORE.

Ah! monsieur Lasserre, si vous saviez ce qui m'arrive!

M. LASSERRE.

Est-ce quelque chose... qui... que?...

THÉODORE.

Ce n'est rien de tout ça; mais, non... non... non... monsieur Lasserre, ce n'est rien...

M. LASSERRE.

Ce sera alors comme vous voudrez, monsieur Théodore, comme vous voudrez... J'aurais besoin, mon cher monsieur, d'une nouvelle petite tablette dans mon alcôve.

THÉODORE.

Vous l'aurez, monsieur Lasserre... vous en aurez

bien d'autres, si vous voulez; vous en aurez, des tablettes, tant que vous en voudrez, des tablettes!

M. LASSERRE.

Laissez-moi parler... Je ne vous en demande et n'en ai réellement besoin que d'une seule, de deux pouces moins longue que la dernière... Ce serait dimanche.

THÉODORE.

Dimanche... lundi... mardi... qu'est-ce que ça me fait à moi, à présent?

M. LASSERRE.

Ça me fait mieux le dimanche.

THÉODORE.

Voulez-vous ce soir?

M. LASSERRE.

J'aime mieux, je vous dis, le dimanche... Je n'ai pas encore fait mes dispositions... Mais, quelle heure est-il donc? Je me suis donc levé de bien bonne heure, que vous voilà encore ici?

THÉODORE.

C'est moi qu'est en retard aujourd'hui... je monte à ma chambre chercher mon déjeuner, et j'm'en vas... Ah! monsieur Lasserre, quel bonheur!... Bien le bonjour!

M. LASSERRE.

Votre serviteur, de tout mon cœur.

THÉODORE.

Sans adieu.

(Il sort.)

M. LASSERRE.

Au plaisir... Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce jeune

homme?... Il est fou!... il a failli vingt fois jeter ma tasse à terre... Allons, la laitière sera peut-être partie... Diable de jeune écervelé, va!...

(Il sort.)

SCÈNE IV

MADAME BADOULARD, OLYMPE.

MADAME BADOULARD.

C'est comme vous voudrez, mademoiselle; mais de la vie vous n'épouserez vot'amoureux.

OLYMPE.

Mais, maman...

MADAME BADOULARD.

Quand je dis une chose, ça doit vous suffire, mademoiselle; c'est un jeune homme de rien, qu'on ne sait d'où qui sort, ni d'où qu'il est, et que je ne suis pas curieuse que ma fille épouse un intrus, un jeune homme sans prédécesseurs.

OLYMPE.

Prédécesseur!... maman... lui, prédécesseur, M. Théodore?

MADAME BADOULARD.

Oui, mademoiselle... le mot, d'abord, n'est pas de moi, c'est de mame Potain, qui veut vot'bonheur et qui n'est pas d'avis de ce mariage-là.

OLYMPE.

Mais, maman, qu'est-ce que ça fait à madame Potain? n'y a rien sur le compte de M. Théodore.

MADAME BADOULARD.

Il y a encore moins sur le compte de mame Potain,

mademoiselle; c'est une personne qu'on est trop heureuse d'avoir dans une maison; car, enfin, faut être juste et de bon compte : qui est-ce qui est plus dans la maison que mame Potain? une femme, comme elle le dit elle-même, au-dessus de son état, élevée dans une très-grande maison, chez les Montigny, et qu'elle a raison quand a dit que c'est un jeune homme que ses parents il ne les connaît pas lui-même. Si défunt vot'père vivait encore, mademoiselle, croyez-vous qui serait flatté de vous voir dans des idées pareilles, le pauv'cher homme?



OLYMPE.

Mais, maman, M. Théodore, depuis qu'il est dans la maison, qu'est-ce qu'on peut y reprocher?

MADAME BADOULARD.

Comment, qu'est-ce qu'on peut y reprocher?... Un jeune homme qu'est toujours seul chez lui, qui rentre après sa journée, qui n'est jamais avec personne, et qui s'est mis à écrire depuis quelque temps tous les soirs; ça ne peut être enfin... qu'un... Vous êtes trop jeune pour que je vous le dise.

OLYMPE.

Maman!

MADAME BADOULARD.

Allons, mademoiselle, ne restez pas devant moi, comme une momie, que je vous dis; ou nous verrons!... Allez voir chez vot'maîtresse si j'y suis, je saurai ce que vous y ferez, prenez-y garde.

(Olympe sort.)

SCÈNE V

THÉODORE, MADAME BADOULARD.

THÉODORE.

Bon! v'là sa mère, ne disons rien.

MADAME BADOULARD.

Vous voyez, monsieur Théodore, c'est vous qu'est l'auteur que ma fille, depuis que vous êtes dans la maison, est toujours pleurnicheuse.

THÉODORE.

De quoi! de quoi! moi?

MADAME BADOULARD.

Oui, vous y avez tourné la tête, à c'te jeunesse.

THÉODORE.

Ah ben! par exemple, moi... moi, la faire pleurer...

MADAME BADOULARD.

Quelles sont vos intentions, monsieur? je demande à les connaître.

THÉODORE.

Mes intentions, madame, sont les vôtres; je ne suis pour gêner d'aucune façon qui que ce soit.

MADAME BADOULARD.

Eh bien! mes intentions, à moi, sont que vous n'aurez pas ma fille.

THÉODORE.

Mais pourquoi?

MADAME BADOULARD.

Parce que... j'ai mes raisons.

THÉODORE.

Je fréquente vot'demoiselle; elle me plaît. Si je lui conviens, je suis compagnon, elle est couturière : défunt M. Badoulard était compagnon, eh ben! moi, je suis compagnon. Tous compagnons!

MADAME BADOULARD.

Eh ben! qu'est-ce que ça prouve?

THÉODORE.

Eh ben!

MADAME BADOULARD.

J'ai mes raisons; laissez-moi tranquille!

THÉODORE.

Mais on en dit une, madame Badoulard; on en dit une, de raison.

MADAME BADOULARD.

Tenez, laissez-moi en repos; je ne veux pas vous en dire, moi; je n'suis pas faite pour vous obéir... je n'suis pas votre domestique; c'est vrai, ça, et vous me ferez le plaisir de rester chez vous!

(Elle sort.)

SCÈNE VI

THÉODORE.

Bon! bon! ça va bien!... Eh ben! me v'là propre, moi! C'est pour le coup que les autres, là-bas, ils vont rire... ils vont rire, les compagnons... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Mais qu'est-ce qui lui aura tourné la tête, à c'te mère Badoulard? C'était bien la peine de me perfectionner à lire, à écrire; ça m'a bien avancé. O Olympe, va! C'est qu'y n'y a pas dire, là, je n'mange, je n'bois plus... je me dépéris... Si c'était par hasard... p't'être bien... oh! non pas possible... Ah! les femmes! les femmes!

SCÈNE VII

THÉODORE, MADAME POTAIN.

MADAME POTAIN.

Bonjour, Théodore; vous passez bien fier, ce matin!

THÉODORE.

Je n'passe pas, mame Potain... J'reste, au contraire, bien désolé, allez...

MADAME POTAIN.

Qu'est-ce que vous avez donc? Fectivement, vous avez la physionomie toute je ne sais comment.

THÉODORE.

On l'aurait à moins... J'ai du chagrin, mame Potain, et un fier, de chagrin.

MADAME POTAIN.

Contez-moi ça, Théodore; seriez-vous amoureux?



THÉODORE.

Comme une bête!

MADAME POTAIN.

N'y a pas de mal à ça, Théodore, n'y a pas de mal à ça; et c'est-y de quelqu'un que ça puisse coïncider avec vous?

THÉODORE.

Oh! trop coïncider, pour mon malheur!

MADAME POTAIN.

Vraiment? ça serait-il dans la maison?

THÉODORE.

La porte à côté de la vôtre, n'y a que le plomb qui vous sépare.

MADAME POTAIN.

Comment... c'est possible! la petite à ma voisine?

THÉODORE.

Vous y êtes... Vous l'saviez, hein! vous l'saviez? parole d'honneur?

MADAME POTAIN.

C'est la première nouvelle... comme il n'y a qu'un Dieu!

THÉODORE.

Hein!... est-elle belle? l'est-elle assez?

MADAME POTAIN.

Elle n'est pas mal.

THÉODORE.

Vous appelez ça pas mal, vous!

MADAME POTAIN.

Écoutez, Théodore, écoutez-moi... je connais ces positions, moi qui vous parle.

THÉODORE.

Vous?

MADAME POTAIN.

Oui... malheureusement... j'ai été aimée, telle que vous me voyez...

THÉODORE.

Vraiment!

MADAME POTAIN.

Très-aimée, pour mon malheur, sans jamais pour cela avoir dérogé de mes principes, je vous prie de le croire... Je connais le monde... On n'a pas été pendant vingt-deux ans dans une maison qu'on avait les clefs de tout, et qu'on y était comme considération, agrément... enfin... que je puis dire encensée et tout... que je me crois pouvoir donner des conseils. Théodore... vous êtes jeune!

THÉODORE.

C'est-il un mal?

MADAME POTAIN.

C'est pas un mal, non... mais vous n'avez pas mon expérience.

THÉODORE.

Qu'est-ce qu'elle vous prie de me dire, votre expérience?

MADAME POTAIN.

Tenez, Théodore, madame Badoulard est une bonne femme que j'aime de tout mon cœur; je suis bien loin de rien articuler contre elle; sa demoiselle est bonne ouvrière, bien sage, bien honnête, bien tout; mais faut y regarder à deux fois, quand on entre dans une famille.

THÉODORE.

J'y ai regardé plus que ça.



MADAME POTAIN.

Écoutez-moi, ce que je vous dis ne doit pas sortir d'ici... Mam'selle Olympe, comme je vous disais tout à l'heure, est une jeune personne qu'est très-douce, qu'un mari qui saura la prendre en fera tout ce qui voudra...

THÉODORE.

Ah! oui, par exemple!... pauv'petite!

MADAME POTAIN.

Tout ce qui voudra... Il y a longtemps que je la connais; je l'ai vue pas plus haute que la petite à l'épicier... M. Sauvageot, et certainement je suis à même de l'apprécier mieux que qui que ce soit... Lorsque les malheurs sont venus fondre sur moi; lorsque je fus forcée de quitter, jeune encore, à la mort de M. de Montigny, un monde si brillant qui avait pour moi tant de charmes; lorsque son fils aîné, Alfred de Montigny, m'exila de sa maison... ce que n'aurait jamais fait son frère... car il était excellent; il boitait; mais quel cœur! il s'y serait bien opposé à mon expulsion, s'il avait vécu... Je dus donc quitter la maison; seule, sans expérience, jeune encore, je dus quitter ces lieux où j'avais été chérie, adorée, j'ose le dire, de ce bon, de ce vertueux M. de Montigny. Orpheline... sans appui dans le monde... je me mariai... je chargeai un homme de mon bonheur. Mon mariage ne fut point heureux : M. Potain était d'une classe au-dessous de la mienne; il était artiste, je l'élevai jusqu'à moi...

THÉODORE.

On disait un perruquier.

MADAME POTAIN.

Artiste en cheveux... Son moral ne répondait que bien faiblement à son physique. M. Potain était ombrageux, despote; je le comparai à un premier attachement... il ne put soutenir la comparaison. Je passai mes plus belles années, avec ce Potain, dans les larmes, lorsque le ciel, qui eut pitié de moi, l'enleva; je m'en

séparai encore avec peine, car les femmes sont toujours plus sensibles que vous, Théodore.

THÉODORE.

Que moi, mame Potain?

MADAME POTAIN.

Je parle en général. Je vins donc, à cette époque, avec les débris de ma fortune, habiter cette maison; je trouvai, au milieu des bonnes gens qui l'habitaient alors, le calme et la tranquillité dont j'avais besoin après de si violentes secousses; puis j'ai fait des réflexions, Théodore, réflexions dont je crois devoir faire part à tous ceux qui, comme vous, veulent s'engager, trop inconsidérément peut-être, dans des liens indissolubles...

THÉODORE.

Mais, madame, en quoi que ça peut concerner mam'selle Olympe, tout ça?

MADAME POTAIN.

En ce qu'Olympe est encore bien jeune; son éducation a été négligée.

THÉODORE.

En de quoi négligée, mame Potain?

MADAME POTAIN.

En de ce qu'elle n'est pas encore, je crois, dans votre intérêt, assez formée au ménage et à la tenue d'une maison; voilà comme je l'entends... Tandis que je crois, toujours entre nous au moins...

THÉODORE.

Parbleu! c'te bêtise!

MADAME POTAIN.

Que je crois, qu'une personne plus faite... connaissant mieux le monde, pourrait (ce n'est toujours qu'une supposition), ayant déjà quelque chose devant elle... d'un âge raisonnable, serait peut-être mieux votre fait... En regardant autour de vous, vous pourriez trouver peut-être... ce n'est toujours qu'une supposition...

THÉODORE.

Ah! bien... bien...

MADAME POTAIN.

Vous comprenez?...

THÉODORE.

Oui, oui, je commence.

MADAME POTAIN.

Serait bien mieux votre fait.

THÉODORE.

Serait-elle mieux mon fait?

MADAME POTAIN.

Sans doute.

THÉODORE.

(*Je te vois venir.*) Je verrai, mame Potain... je verrai... Comme ça, vous croyez réellement...

MADAME POTAIN.

Oui, cher ami.

THÉODORE.

(*Son cher ami... Bon! tu veux être aimée.*) Je verrai, comme je vous disais... j'y réfléchirai, mame Potain... Sans adieu, mame Potain... au revoir, mame Potain...

(Il sort.

SCÈNE VIII

MADAME POTAIN.

Sans adieu, Théodore... Il est ému... c'est si neuf... pauvre jeune homme... Quel pied de nez pour madame Badoulard et pour son Olympe, s'il venait à se retirer!... la petite surtout, la petite sotte... C'est qu'il n'en est pas fou, on voit ça : il s'est adressé à elle, c'est un prétexte; car c'est pas la personne qui lui convient... Mais, je me trompe pas, n'est-ce pas ce Lasserre qui vient là-bas? Quand donc la maison sera-t-elle débarrassée des gens de son espèce!

SCÈNE IX

MADAME POTAIN, M. LASSERRE.

MADAME POTAIN.

Voilà monsieur Lasserre qui revient de son lait.

M. LASSERRE.

Comme vous voyez, madame, si ça peut vous être agréable.

MADAME POTAIN.

Ah! vous êtes bien heureux de votre caractère, vous... Le monde, aujourd'hui pour demain, serait renversé, que ça vous serait encore bien inférieur; mais, voyez-vous, quand on a été, comme moi, quelque chose dans le monde, on a bien du mal à descendre... et monter à un sixième composé comme le nôtre, on ne peut pas souffrir sans se plaindre.

M. LASSERRE.

Mais, madame Potain, qu'est-ce que vous avez donc

à gémir comme ça?... Pourvu que l'escalier ne *soye* pas trop embarrassé le matin pour que je puisse aller chercher mon déjeuner; que le chaudronnier ait fini sa journée à neuf heures, et que les enfants de la voisine ne rentrent pas trop tôt, je suis le plus heureux des hommes.

MADAME POTAIN.

Ah! monsieur Lasserre... avec un caractère comme le vôtre, on est bien partagé; chez vous, les passions n'ont jamais été bien vives...

M. LASSERRE.

Et j'en suis bien aise...

MADAME POTAIN.

C'est-à-dire que les personnes comme moi sont du dernier ridicule...

M. LASSERRE.

Je ne dis pas ça, madame Potain.

MADAME POTAIN.

J'aimerais bien mieux que vous eussiez la franchise de me le dire; vous n'avez donc pas de sang dans les veines!... Nous ne sommes pas faits l'un comme l'autre.

M. LASSERRE.

Faut croire.

MADAME POTAIN.

Puisque je vous trouve sous ma coupe, que je vous dise tout ce que j'ai à vous dire... Vous savez qu'il a été décidé avec ces dames qu'il ne fallait plus prendre de lait à la laitière.

M. LASSERRE.

Pourquoi ça?

MADAME POTAIN.

C'est convenu avec elles.

M. LASSERRE.

Pourquoi ça?

MADAME POTAIN.

Pourquoi ça, monsieur Lasserre, pourquoi ça! parce que ça ne serait pas décent...

M. LASSERRE.

Vraiment.

MADAME POTAIN.

Certainement, monsieur; une femme qu'a commencé avecque rien, et qu'est présentement pleine de hauteur, insolente, qui y a pas dans le monde sa pareille, faut la laisser là... Ah! vous voulez toujours la voir?

M. LASSERRE.

Je ne dis pas cela; mais, madame, je ne peux pas changer comme ça d'un jour à l'autre ma manière de vivre, parce que vous êtes brouillée avec la laitière.

MADAME POTAIN.

Ah! vous ne le pouvez pas... c'est-à-dire que je suis ridicule... que je ne sais ce que je veux, ni ces dames non plus, n'est-ce pas?

M. LASSERRE.

Je ne dis pas cela.

MADAME POTAIN.

Que nous sommes des sottes et des bégueules?

M. LASSERRE.

Madame!

MADAME POTAIN.

Des idiotes et des imbéciles?

M. LASSERRE.

Madame!

MADAME POTAIN.

Eh bien! monsieur, puisqu'il en est ainsi, vous me ferez l'amitié, dès aujourd'hui, de rentrer votre petit fourneau dans votre chambre, qu'il encombre le carré... de ne plus faire de jardin sur votre croisée, que ça fatigue le toit, et de ne plus compter sur vos voisins.

M. LASSERRE.

Mais, madame!

MADAME POTAIN, sanglotant.

Je n'écoute rien... monsieur... D'après tout ce que vous venez de me dire... vous êtes un impertinent...

M. LASSERRE.

Madame!

MADAME POTAIN.

Un mal-appris...

M. LASSERRE.

Madame!

MADAME POTAIN.

Un menteur.

M. LASSERRE.

Je n'ai pas proféré une seule parole.

MADAME POTAIN.

Vous êtes un homme dangereux... Dans le temps vous avez perdu votre place, on ne sait trop pourquoi.

M. LASSERRE.

Supprimé... madame.

MADAME POTAIN.

C'est faux... encore un mensonge atroce... vous sortez tous les jours de grand matin.

M. LASSERRE.

C'est pour ma santé.

MADAME POTAIN.

C'est un prétexte.

M. LASSERRE.

Mais, madame!

MADAME POTAIN.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi... ne m'approchez pas...

M. LASSERRE.

Mais, au nom du ciel!...

MADAME POTAIN.

Oui, vilain être... oui, certainement, j'aurais une demoiselle qu'elle ne serait pas en sûreté chez toi.

M. LASSERRE.

Au nom du ciel!

MADAME POTAIN.

Tu fais la cour à la petite à madame Badoulard.

M. LASSERRE.

Moi!... ah ben! par exemple!

MADAME POTAIN.

Et puisque tu m'as poussée à bout, je m'en vais dévoiler toutes tes turpitudes... toutes tes infamies. Ah! coureur, nous verrons, nous verrons...

M. LASSERRE.

Madame! un mot, de grâce!

MADAME POTAIN.

Je me bouche les oreilles... Sans adieu, vilain homme, tu vas avoir de mes nouvelles... Ah! tu tiens à ta laitière! Il t'en cuira!

(Elle sort.)

SCÈNE X

M. LASSERRE.

Mais qu'est-ce qui lui prend donc, à mame Potain? qui est-ce qui a pu l'indisposer contre moi?... je ne me rappelle pas avoir proféré une seule parole... qui ait pu la fâcher; j'ai beau me résumer... Voilà, dans la discussion, que j'ai renversé mon déjeuner... Mon Dieu! la vilaine femme, qu'elle me fait de mal! moi qui aime tant la tranquillité; qu'est-ce qu'elle veut donc que je devienne à me tourmenter comme ça?... Elle m'a menacé de faire rentrer mon fourneau dans ma chambre; mais je n'ai en vérité pas de place, à moins de le poser sur mon lit ou sur ma commode... et mes capucines... Mon Dieu!... mon Dieu!... que vais-je devenir? j'en perdrai la tête.

SCÈNE XI

M. LASSERRE, MADAME BADOULARD.

MADAME BADOULARD.

Ah! vous voilà, monsieur. J'en apprends de belles sur votre compte... n'êtes-vous pas honteux, à votre âge!

M. LASSERRE.

A l'autre, à présent!

MADAME BADOULARD.

C'est une abomination!... c'est affreux!

M. LASSERRE.

Qu'est-ce que j'ai fait, madame?

MADAME BADOULARD.

Mais ça ne se passera pas comme ça; non, monsieur.

M. LASSERRE.

Mais qu'est-ce qu'il est donc arrivé?

MADAME BADOULARD.

Je connais maintenant toutes vos manœuvres.

M. LASSERRE.

Mes manœuvres?

MADAME BADOULARD.

Vous, monsieur Lasserre, qu'on regardait dans la maison, depuis quinze ans, comme un saint...

M. LASSERRE.

On était bien bon dans la maison.

MADAME BADOULARD.

Et se conduire ainsi!... Si défunt mon mari vivait encore, ça ne se passerait pas comme ça... mais moi, pauvre femme!... (Elle pleure.) Ma pauvre fille! va, tu es bien à plaindre!

M. LASSERRE.

Mais qu'est-ce que c'est?...

MADAME BADOULARD.

Comment, qu'est-ce que c'est! N'avance pas, malheu-

reux, je t'arrache les yeux. Tu le sauras, ce que c'est, misérable!...

M. LASSERRE.

Madame Badoulard, je vous en prie, dites-moi ce que j'ai donc fait?

MADAME BADOULARD.

Ne reparaissez jamais devant moi... intrigant!... Sortez d'ici...

M. LASSERRE.

Je saurai peut-être un jour... mon Dieu! mon Dieu!

(Il sort.)

SCÈNE XII

MADAME BADOULARD, MADAME POTAIN.

MADAME BADOULARD.

Ma pauvre madame Potain! que vous êtes heureuse de ne pas avoir d'enfant! vous n'êtes pas exposée à tous ces chagrins-là...

MADAME POTAIN.

Croyez pas, j'ai aussi les miens. Quand on est aussi aimante que je la suis, à chaque pas on voit des choses qui vous percent le cœur. Croyez-vous que la confidence que je viens de vous faire ne m'ait pas navrée? voir une jeune personne, que j'ai pour ainsi dire élevée, être aussi malheureuse!

MADAME BADOULARD.

Mais ce scélérat de Lasserre a donc séduit Olympe?

MADAME POTAIN.

J'ai tout lieu de le croire... pareille chose est arrivée dans le temps chez les Montigny.

MADAME BADOULARD.

Mais ce petit Théodore?

MADAME POTAIN.

Un élève de ce scélérat-là.

MADAME BADOULARD.

Mais il ne l'aime donc pas?

MADAME POTAIN.

Je crains plus que jamais, d'après l'explication que j'ai eue ce matin avec lui, qu'il ne soit que l'instrument de ce vieux Lasserre.

MADAME BADOULARD.

Comment?

MADAME POTAIN.

Vous saurez tout un jour, madame... Malheureux jeune homme! pauvre jeunesse!

MADAME BADOULARD.

Mais comment diable tout ça s'est-il donc arrangé?

MADAME POTAIN.

Ma délicatesse m'empêche de vous donner, quant à présent, aucun détail; me faut, avant tout, saisir les fils de cette épouvantable machination.

MADAME BADOULARD.

Machination! Ah! mame Potain, machination!... je n'y survivrai pas, c'est sûr... Une enfant que j'ai élevée, que rien n'était trop cher pour elle; et se conduire comme ça!... Ah! malheureuse... moi qui t'aimais tant... tu ne périras que de ma main! sois paisible.

MADAME POTAIN.

L'amitié vous égare... Tenez, la voilà justement qui monte l'escalier.

MADAME BADOULARD.

Laissez-moi!

MADAME POTAIN.

Calmez-vous, au nom du ciel! descendez chez le propriétaire.

MADAME BADOULARD.

Oui, que j'y descendrai!

MADAME POTAIN.

Contez-lui tout ce qui en est, et rendez à la société le service de faire sortir d'une maison respectable un être comme celui-là.

MADAME BADOULARD.

Laissez-moi...

MADAME POTAIN.

Non, mame Badoulard, je ne le puis pas; allez trouver M. Chomel, je vous rejoins.

(Mme Badoulard se retire.)

SCÈNE XIII

MADAME POTAIN.

Allons, maintenant détachons la petite de son Théodore; car c'est pitié de voir des gens de sa sorte avoir des volontés.

SCÈNE XIV

MADAME POTAIN, OLYMPE.

MADAME POTAIN.

Eh bien! ma petite Olympe, on m'en veut donc toujours?

OLYMPE.

Qui, moi, madame?

MADAME POTAIN.

Oui, je le sais; papa Lasserre m'a tout conté.

OLYMPE.

Qui donc a pu y dire?

MADAME POTAIN.

Je sais tout; et cela, pauv'petite, parce que peut-être j'ai pris trop d'intérêt à vous.

OLYMPE.

Je vous en remercie, madame.

MADAME POTAIN.

Une enfant que j'ai vu élever, agir ainsi avec moi! je devrais vous laisser faire... vous laisser contracter avec Théodore... vous seriez bien heureuse avec lui!

OLYMPE.

Qu'est-ce qu'on peut avoir à redire, madame, sus son compte?

MADAME POTAIN.

Comment, mademoiselle, ce qu'on peut avoir à dire! quelle est sa famille, à ce jeune homme? où est-elle, où

vit-elle?... dans quel département, dans quelle ville?... vous en a-t-il jamais ouvert la bouche?

OLYMPE.

Vous m'effrayez.

MADAME POTAIN.

Eh bien! mademoiselle, trouvez-moi encore méchante, mauvaise langue... trouvez encore que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, quand je cherche à tout faire pour votre bonheur!... Qu'est-ce que ça me fait à moi? Je n'ai besoin de personne... Dieu merci! j'ai de quoi vivre... La famille des Montigny ne me laisserait pas dans la peine, certainement, jamais... Je ne dois rien à qui que ce soit.

OLYMPE.

Oh! madame, j'ai eu tort de vous soupçonner.

MADAME POTAIN.

Non, je suis une méchante... sans moi, votre mère vous aurait renvoyée de chez elle; c'est moi qui *s'oppose* à votre mariage, c'est de ma faute si vous voulez épouser un jeune homme contre lequel je n'ai aucun reproche à faire, il est vrai, mais qui n'appartient à personne... et qui peut-être fait semblant de vous aimer... Je quitte cette maison, je la quitterai; je ne veux plus avoir affaire à des ingrats; j'aimerais mieux vivre au fond d'un bois, et j'irai au fond d'un bois; oui, j'irai, j'irai, et je serai plus heureuse avec des animaux sauvages.

OLYMPE.

Madame!...

MADAME POTAIN.

Je ne veux plus me mêler de rien... Ah! M. Lasserre, que vous aviez donc raison...

OLYMPE.

C'est donc M. Lasserre...

MADAME POTAIN.

Non, ce n'est pas lui, c'est personne... Pauvre cher homme!

OLYMPE.

C'est lui, madame, c'est lui...

MADAME POTAIN.

Vous ne l'aimez donc pas?

OLYMPE.

Moi!...

MADAME POTAIN.

Venez, chère amie; venez un instant; je vais tout vous dire... Le voilà qui sort de sa chambre; il ne faut pas qu'il me voie.

SCÈNE XV

M. LASSERRE.

(Il a dans ses mains sa caisse de capucines.)

Je ne sais pas vraiment ce que je vais faire de mon fourneau; je n'ai pas de place dans ma chambre... Si je le mets sur ma fenêtre, ça aura le même inconvénient que mes fleurs, et je n'y vois pas déjà bien clair... comment faire?... Mais qu'est-ce qui a pu tourner comme ça la tête à toute la maison contre moi?... Je ne profère pas le mot, je suis honnête avec tout le monde, je n'ai jamais répandu une goutte d'eau dans l'escalier, je suis tous les jours couché à la retraite... je ne reçois personne... je n'ai pas d'enfants... du moins je crois bien n'en plus avoir... car cette malheureuse pensée me poursuit

toujours... Ah! Lasserre... si vous avez aussi des folies à vous reprocher, vous les expiez cruellement!

SCÈNE XVI

M. LASSERRE, THÉODORE.

THÉODORE.

Qu'avez-vous donc, voisin?

M. LASSERRE.

Je n'ai rien, si vous voulez...

THÉODORE.

Comment! vous n'avez rien? Mais si fait, vous avez... vous avez la tête je ne sais comment... Quoi qu'on vous a fait?... Quoi que vous voulez faire de votre petit jardin que vous avez là sous le bras?

M. LASSERRE.

On me le défend.

THÉODORE.

Qui vous le défend?

M. LASSERRE.

Toute la maison... Faut que je rentre mon fourneau dans ma chambre... Vous me voyez le plus malheureux des êtres...

THÉODORE.

Je vous le défends, moi!... donnez-le-moi, vot'jardin... donnez-le-moi...

M. LASSERRE.

Non... laissez, monsieur Théodore; il y va de mon repos, laissez... je ne souffrirais pas...

THÉODORE.

Mais vous ne pouvez pas vivre comme ça...

M. LASSERRE.

Ah! j'ai bien du tracas.

THÉODORE.

Et moi, donc!

M. LASSERRE.

Vous aussi?... vous étiez si heureux ce matin!

THÉODORE.

Eh ben! oui... ce soir... c'est plus ça.

M. LASSERRE.

Je reviens tout à l'heure; je descends un instant...

(Mesdames Badoulard, Potain et Olympe lui barrent le passage.)

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, MESDAMES BADOULARD ET POTAIN, TOUTES LES VOISINES.

MADAME BADOULARD.

Tenez, monsieur, voilà votre congé en bonne forme; vous allez avoir à vous en aller, et promptement.

THÉODORE.

Pas possible; ça ne peut pas être! comment! lui, le plus brave homme de la terre!

(M. Lasserre, stupéfait, laisse tomber à terre sa caisse et ses capucines.)

MADAME POTAIN, à Olympe.

Vous voyez s'ils se soutiennent.

(Olympe pleure.)

THÉODORE.

Eh ben! qu'est-ce que vous avez donc, Olympe? ça vous fait de la peine, n'est-ce pas?

OLYMPE.

Laissez-moi, monsieur, c'est abominable!

THÉODORE.

Certainement, que c'est abominable!

OLYMPE.

Vous êtes un monstre!

THÉODORE.

Qui ça, moi?

OLYMPE.

Oui, vous!... vous vous entendez ensemble.

THÉODORE.

Entendons... pourquoi? avec qui?

MADAME BADOULARD.

Allons, monsieur, il faut s'expliquer; nous sommes ici entre nous; quelles sont vos intentions?

THÉODORE.

Je vous les ai dites ce matin, mes intentions; je veux me marier.

MADAME BADOULARD.

Je veux... je veux... Je n'veux pas, moi!... Où sont vos papiers?

THÉODORE.

Mes papiers? tenez, mes papiers... je les ai justement... M. Chamoiseau, mon bourgeois, me les a remis,

mes papiers... les voilà, mes papiers... Lisez-les, madame Potain...

MADAME POTAIN.

Ça ne me regarde pas, monsieur, je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas...

THÉODORE.

Lisez toujours, allez.

MADAME BADOULARD.

Lisez... lisez... madame Potain.

MADAME POTAIN, lit.

« L'an mil... etc... est comparu devant nous le sieur Jean-Stanislas-Eugène Beaudessous, et... Eustache-Philibert Bourson, demeurant à Saint-Cloud... » Ah! ciel! je me meurs.

(Elle tombe dans les bras des voisines.)

THÉODORE, continue.

Ah! mon Dieu!... « Et Georgette-Séraphine Bidois... »

M. LASSERRE.

Bidois! Ah! Seigneur Dieu!

THÉODORE.

« Lesquels ont déclaré un enfant du sexe masculin. »

MADAME POTAIN.

Ah! ciel! qui aurait pu s'attendre?... Viens, Théodore; viens, mon ami!

THÉODORE.

Ah! ben! ah! voilà, d'une sévère!

MADAME POTAIN.

Viens, mon cher fils... Oui, mesdames, oui, vous me voyez la plus heureuse des mères, des épouses... Ah! monsieur Saint-Amand, vous m'êtes donc rendu!

M. LASSERRE.

Moi, madame! je ne suis pas lié.

MADAME POTAIN.

J'ai votre parole... vous êtes son père, je suis sa mère... Olympe, viens, ma fille, embrasse son père... Tout, désormais, doit être oublié entre nous, cher Saint-Amand.

M. LASSERRE.

Je ne sais encore où j'en suis... Tous les jours se suivent et ne se ressemblent pas, heureusemnet; car je sens bien que je ne pourrais pas y tenir.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA

RÉVOLUTION, DE L'EMPIRE

ET

DE LA RESTAURATION

(La scène se passe aux Tuileries, en août 1830, entre un vieux sergent et Pacot, jeune soldat.)

LE SERGENT.

Comment que tu trouves la maison que nous y montons la garde? tu ne t'as jamais trouvé dans des endroits pareils?

PACOT.

Non, sergent.

LE SERGENT.

Eh bien! c'est un endroit qu'est pour le présent... présentement vacant, que ceux qui y habitaient on les a corrigés.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Que c'étaient des citoyens qu'on n'en était pas suffisamment satisfait.

PACOT.

Oui, sergent...

LE SERGENT.

Car, moi, qui te parle, j'ai vu ici des choses qui te feraient dresser les cheveux de dessus la tête.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Je ne suis pas fait d'hier, afin que tu ayes à le savoir. On ne sait pas ce qui peut arriver; tu peux avoir un jour à répondre là-dessus, je veux te le dire... et voilà... Je n'ai pas été toujours ce que je suis... J'étais simple enfant, et pas comme au jour d'aujourd'hui chevronné, décoré... et tout ce qui s'en a *suit*... Eh bien!... pour lors... il y avait donc ici un gouvernement... qu'on criait pour le changer, pour qu'il ne voulait pas absolument marcher au pas... On le fit descendre par les escaliers, plus vite que ça... et un matin, là-bas, au bout du jardin, il lui est arrivé l'accident de devenir un gouvernement... martyr, qu'on l'appelle!... Tu m'entends... c'était une bêtise... on en est revenu... on a un autre genre aujourd'hui pour que cela s'est perfectionné... Et *d'un*.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Eh bien! donc, pour lors...

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Laisse-moi donc articuler, et ne me coupe pas... qu'il n'y a rien qui soye plus désagréable aux personnes... Eh bien! donc, pour lors, il y eut du train longtemps. Il y en a beaucoup qui se sont en allés, quitte revenir

quand ça serait plus si chaud, ce qu'ils ont fait... Il y eut donc des choses... des abominations... enfin de tout... le tremblement, quoi!... Et alors, le gouvernement, c'était comme qui dirait toi et moi... Nous autres, les troupes, nous nous couvrions de gloire et de réputation, le tout sans pain et sans souliers... si bien que tous ceux qu'étaient restés y se battaient, y se tapaient, fallait voir... Si ce n'eût été que ça; mais ils s'envoyaient mourir... enfin les cent coups, quoi!... Aussi, voilà que c'était par trop fort de café, comme dit c't autre : il s'en montait, il s'en descendait tous les jours; à toi, z'à moi la paille de fer. Ça n'pouvait pas durer. Voilà, ma foi, qu'on nomme trois gouvernements, que, parmi eux, le plus petit était un malin fini, qui ne dit rien, qu'empoigne la grenouille, et qui fait des deux autres ses domestiques... lui pas bête... Et *de deux*. Ce farceur-là donc, que j'te dis, qu'était bon là et qu'entendait la manœuvre... un chien *nayé*, enfin... le voilà qu'y dit : « Je veux ceci, je veux cela... » On l'laisse faire et on le regarde... V'là qu'y dit, dit-y : « Je veux faire voir du pays aux troupes. » On l'laisse faire encore. Nous trimons... nous retrimons dans la Pologne, Russie et autres endroits où l'on fait les cent dix-neuf coups... c'était juste, pour que le soldat ne connaît que son drapeau... On avait la petite, la grande tenue, de l'argent... des femmes... des boucles d'argent à ses souliers... enfin c'était le bon temps... Les paysans qui disaient la moindre des choses, enfoncés... Toi, toi-même, t'aurais dans ce temps-là embêté les bourgeois qu'ont l'air présentement de nous faire la queue... C'était trop beau, ça pouvait pas durer! Les v'là qui se mettent dix, vingt, trente, soixante, deux cents contre un; en v'là de chez nous qui tirent le cordon, ouvrent la porte en manière de suisses, et v'là qu'on met mon gouvernement dedans à la porte. Et *de trois*.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Moi, pendant ce temps-là, j'étais tranquillement au dépôt, que j'étais blessé, que je puis te faire voir où; que je reviens ici ousce que nous sommes de garde, et que je vois le nouveau gouvernement... Marmite renversée! les autorités la même chose... C'était pour lors un gros vieux poudré, avec une queue et des épaulettes sur un habit bourgeois, qu'avait des guêtres plus grosses que toi, et de velours, encore!... Il ne marchait pas si bien que l'autre, celui-là!... Il n'marchait pas du tout... v'là qu'on l'pose là-haut sus c'te croisée... v'là que de sa croisée mon paroissien, sus son fauteuil, me passait en revue... Moi j'dis : « Eh bien! à la bonne heure; en v'là une sévère! » Qu'un petit jeune homme rose qu'était mon lieutenant me dit : « Vous me ferez l'amitié d'aller huit jours à la salle de police pour voir si j'y suis. » Et voilà le gouvernement que c'était.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

J'attendis pas longtemps... L'autre gouvernement r'arrive avec son petit chapeau et sa redingote grise, et voilà le gros vieux qui va se faire poudrer dans une autre garnison... Oui, mais v'là les autres qui r'viennent, les mêmes de d'chez nous r'ouvrent la porte. On fait mieux que ça, encore, et voilà le gros poudré qui revient... Ah! c'est pour le coup, que v'là qu'il en fait aussi, celui-là, des bêtises... v'là les farces qui recommencent... v'là l'infanterie en blanc... v'là les prêtres qui viennent manger la moitié de ma croix, v'là la guillotine qui s'met à jouer... on enlève le goût du pain au monde... ça allait

bien... v'là aussi les régiments d'officiers qui viennent nous relever... nous, on nous met à la porte du dehors... la garde nationale, on la met là-bas, dans le coin de la cour où qu'étaient les commodités. On ne dit rien, on se laisse faire... v'là le vieux poudré qui s'en va rejoindre mon grand-père! Et *de quatre*.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

V'là donc son remplaçant qui vient prendre sa chaise. C'est pas un fort, celui-là! Il a un enfant qu'est pas beau, qui fait des grimaces pendant la parade, et qui n'est pas solide sus l'école du peloton. C'est égal. On n'dit rien et la ligne non plus... ça n'va pas mieux... ça n'va pas plus pire... Mais v'là qu'ils envoient un de ces matins la garde faire l'exercice à feu dans Paris... la chose de rire!... Le bourgeois, lui, ça l'embête, ça te le trouble... y se fâche... V'là la garde qu'embêtait la ligne qui s'met à embêter le bourgeois, le bourgeois embête la garde, y vous y envoie des pavés sur les reins, que ça vous lui brise les pompons. Finalement, la garde est exterminée, la ligne a l'estime de la nation, et le gouvernement est enfoncé... Et *de cinq*.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Pour lors, nous obtenons un sixième gouvernement, qu'a l'air de se promener à pied en bourgeois avec son parapluie; que son fils a été à l'école nationale, et qu'a l'approbation du militaire et du civil; ils ont donné des poignées de main fraternelles à la patrie et qu'on a supprimé les quatre pointes de Saint-Louis, et qu'y n'y a

plus que les cinq de c'te croix-là, qu'on en touchera le revenu régulier : pour lors, tout est rentré dans l'ordre, et que nous pouvons voir le gouvernement et son épouse comme je te vois.

PACOT.

Oui, sergent, c'est fameux!

LE SERGENT.

Oui! si on veut... ça s'ra p't'être encore à r'commencer bientôt, attendons.



LES BOURGEOIS CAMPAGNARDS

OU

IL NE FAUT PAS SAUTER PLUS HAUT QUE LES JAMBES

PERSONNAGES

CIBOT, ancien épicier.
MADAME CIBOT, sa femme.
MAUGÉ, ami de la maison.
VALENTIN, domestique.
MARGUERITE, femme de chambre, cuisinière, factotum.

(La scène se passe aux environs de Paris, chez M. Cibot.)

Une salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, MAUGÉ.

MARGUERITE.

Quelle différence vous allez trouver dans la maison, mon bon monsieur Maugé! comme on s'y amuse, à pré-

sent! C'est tous les jours des parties, des fêtes, des promenades. Madame a bien toujours ses humeurs par-ci, par-là, mais bien moins. Quant à monsieur, il est ce qu'il a toujours été, ce qu'il sera toujours, la meilleure pâte des hommes.

MAUGÉ.

Oui, il paraît que ces bons amis sont fort occupés de leurs plaisirs, qu'ils s'amusent beaucoup; car toutes les lettres que je leur ai adressées sont restées sans réponse. Enfin j'ai pris le parti de venir voir par moi-même si c'est qu'ils ont tout à fait rompu.

MARGUERITE.

J'm'en vas vous dire, monsieur Maugé; vous sentez bien que toutes leurs connaissances n'ont guère le temps d'écrire non plus; ils sont si occupés chez eux! Ce n'est pas l'embarras, au dernier voyage que j'ai fait pour madame, j'ai encore été reçue tout comme autrefois; mais, voyez-vous, c'est plus guère leur genre, à monsieur et à madame; s'ils voient encore les personnes qu'étaient en rapport avec eux, c'est toujours à parler épiceries; et vous sentez bien que l'épicerie c'est pas amusant d'en parler, quand on en a fait trente ans.

MAUGÉ.

Cependant M. et madame Cibot ont de grandes obligations à l'épicerie.

MARGUERITE.

Vous avez raison, monsieur Maugé; mais moi, par exemple, je suis toujours la même, j'aime toujours à revoir nos anciennes connaissances de Paris.

MAUGÉ.

Vous êtes bien bonne; je vous en remercie, Marguerite.

MARGUERITE.

Voulez-vous prendre quelque chose, en attendant le déjeuner? car M. et madame sont rentrés si tard, que vous ne les verrez pas de sitôt.

MAUGÉ.

Eh bien! volontiers. La moindre chose.

MARGUERITE.

C'est qui y a rien. Ils ont pas dîné hier à la maison. C'est égal, je vas toujours voir.

(Elle sort.)

SCÈNE II

MAUGÉ.

Ce qu'on m'a dit de ces pauvres amis semble se vérifier. Il paraît qu'ils se sont retirés à la campagne pour devenir gens du monde, eux si simples, si candides. Je crains fort d'avoir à me repentir de ma visite. C'est singulier! Je ne sais quelle idée me vient de repartir avant même de les avoir vus; il paraît qu'ils tranchent ici du grand seigneur : une salle à manger magnifique, des peintures superbes! On ne m'a pas trompé, c'est admirable! Je suis curieux de les revoir au milieu de tout ce luxe, et puisque j'ai tant fait...

SCÈNE III

MAUGÉ, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ma foi, monsieur Maugé, faut attendre que madame ait sonné; car elle a les clefs de tout.

MAUGÉ.

Bien, bien, Marguerite. Ayez la bonté de déposer mon sac de nuit dans la chambre qui me sera destinée, si toutefois on veut bien me recevoir.

MARGUERITE.

Ah! monsieur Maugé.

MAUGÉ.

Oui, oui, je m'entends. Je vais faire un tour dans le village en attendant le réveil de madame.

SCÈNE IV

MARGUERITE.

Il n'a pas l'air content; tant pis, y se contentera. C'est vrai, ils ne sont pas gênés, ces Parisiens; ils viennent, comme ça, sans prévenir, à des cinq heures du matin, que j'étais encore tout endormie; que le jardinier, avec ça, ne se donnerait pas la peine d'ouvrir pour tout au monde, et ils se fâchent, encore! Par exemple! Comme dit madame; ils font des maisons de campagne de leurs amis de véritables auberges. Où est-il, encore, son gueux de sac de nuit?... Ah! tiens, c'est vous, Valentin? La porte est donc restée ouverte?

SCÈNE V

MARGUERITE, VALENTIN, DEUX CHIENS DE CHASSE.

VALENTIN.

Toute grande. Bonjour, Marguerite; et cette belle santé?

MARGUERITE.

Vous me faites honneur; mais, comme vous voyez, comme quelqu'un qui s'est levé deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Je dois avoir les yeux tout rouges, j'en suis sûre.

VALENTIN.

Mais non, pas trop.

MARGUERITE.

C'est que vous êtes trop bien élevé pour dire le contraire.

VALENTIN.

Milord, venez ici; diable de chien!... Biche, veux-tu venir!... Voyez-vous, ils veulent toujours manger vos petits poissons rouges.

MARGUERITE.

Oh! laissez-les, il n'y a point de mal à ça; madame croira qui se mangent entre eux. C'est comme leurs serins, il en a fallu plein une volière, elle les aurait mis coucher avec elle; maintenant ils sont dans l'escalier, tout en haut, on ne les voit jamais. Toutes ces manies-là, c'est autant de mal pour les domestiques;... mais, comme vous êtes matinal, vous!

VALENTIN.

C'est que j'ai une commission à faire ce matin à Roquencourt; j'ai le cabriolet, et, si vous vouliez...

MARGUERITE.

Valentin, vous oubliez qu'on pourrait trouver à redire... Je vous remercie de votre *intention*, mais je ne peux pas.

VALENTIN.

Un quart d'heure, tout au plus.

MARGUERITE.

Valentin, soyez raisonnable... soyez-le une fois. Allons, voyons... soyez-le. On est si méchant, à la campagne ! A Paris, ça ne souffrirait pas la moindre difficulté, au contraire. Mais ici, faut, comme dit madame, se sacrifier aux égards.

VALENTIN.

Vous avez donc déjà reçu des visites ce matin? car il y a deux heures que ce monsieur qui sort d'ici rôde à la porte. La diligence de Paris l'aura déposé au bout du parc à cinq heures. C'est bien commode d'arriver chez les gens à des heures pareilles!

MARGUERITE.

Ne m'en parlez pas, c'est à en mourir. Ils n'en font jamais d'autres! Aussi, madame a pris son parti, elle ne se gêne pas avec eux. Elle a eu soin de retirer la sonnette de la porte cochère; et puis, frappez tant que vous voudrez, amusez-vous. Et des gens si communs, encore! tous ces gens-là, des gens de rien du tout!

VALENTIN.

A propos, vous ne savez pas la grande nouvelle?

MARGUERITE.

Pas encore. Et vous?

VALENTIN.

J'm'en vas vous la dire; mais que ça n'aille pas plus loin...

MARGUERITE.

Valentin, vous me prenez pour une autre.

VALENTIN, lui passant les bras autour de la taille.

J'vous prends pour moi, méchante.

MARGUERITE, se débattant.

Allons, voyons, si vous allez encore commencer vos bêtises, je ne saurai rien.



VALENTIN.

Eh bien! j'm'en vas vous le dire : mam'zelle va se marier.

MARGUERITE.

Ernestine?

VALENTIN.

Oui, elle épouse Alfred, ce petit bonhomme qui vient tous les dimanches.

MARGUERITE.

Et qui s'amuse tant de M. et de madame, qu'ils en sont fous. Et madame donc, qu'elle se compromettrait avec, si elle était plus jeune; je le déteste, moi, ce petit monsieur avec ses petites moustaches rousses. Est-ce qu'il est militaire?

VALENTIN.

Oh bien! oui, militaire! pas même de la garde natio-

nale. C'est un avocat, pas même un avocat, il travaille pour ça, à ce qu'on disait l'autre jour dans la cuisine; je ne l'aime pas plus que vous. Qu'il est avec les domestiques insolent comme un valet de bourreau. Il paraît même qu'il est très-serré; car, depuis l'année dernière qu'il vient à la campagne, on n'a pas encore vu la couleur de son argent; mais il a, à ce qu'on dit, un oncle, entendez-vous? un oncle qu'est énormément riche. Moi, je le veux bien; mais le cocher prétend que c'est plus que son oncle. Mais ça ne fait rien à la chose, si bien qu'il en hérite et qu'on ne serait pas fâché de le voir marié avec mademoiselle, vu que les parents sont ruinés ou peu s'en faut, et que ça ne ferait pas mal.

MARGUERITE.

Oui, ça r'mettrait du beurre dans les épinards.

VALENTIN.

Comme vous dites. Si bien que je m'en vais ce matin à Roquencourt pour voir s'il n'y a pas une lettre d'arrivée, pour savoir si l'oncle vient toujours demain.

MARGUERITE.

Mais comment se fait-il que vous ne m'en ayez jamais parlé?

VALENTIN.

Parce que je vous vois si peu, et nous avons toujours à parler de tant de choses! Enfin, si bien que ça parait tout à fait décidé.

MARGUERITE.

Vraiment?

VALENTIN.

Oui, mais vous ne savez pas tout; c'est qu'il y a là-

dessous une machination d'enfer : c'est ici, chez vous, que l'oncle descendra.

MARGUERITE.

Comment, ici?

VALENTIN.

Ici, chez papa Cibot; c'est là la grande affaire. C'est que vous ne savez pas que, sous prétexte que madame tient tant à ce qui lui vient de ses père et mère, elle n'a jamais voulu, à ce qu'elle dit du moins, consentir à faire changer les meubles du château ni les murs non plus, que tout tombe en ruines. On a fait venir pour la frime deux maçons seulement la semaine dernière, et on attend un tapissier de Paris; qu'on lui a même écrit, à ce qu'on dit, et que personne n'a vu la lettre. Tout ça c'est pour en faire accroire; et comme les maçons n'auront jamais fini pour demain, et que le tapissier ne vient pas, c'est ici qu'on a décidé qu'on recevrait l'oncle du jeune homme.

MARGUERITE.

Mais c'est impossible, Valentin, c'est impossible. Comment loger tout ce monde-là? Car, s'il est riche, comme on dit, cet oncle, s'il fait quelque chose pour son neveu, il est bien aise que ça soit su, c'est tout naturel; et il doit avoir un carrosse et des domestiques.

VALENTIN.

J'crois bien qu'il y a de tout ça; mais laissez donc, vos bourgeois en seront enchantés. Une belle maison comme celle-ci. un si beau salon, d'aussi beaux meubles, qui ne voient jamais personne! Et d'ailleurs, pour les voitures, n'avez-vous pas des écuries et des remises superbes?

MARGUERITE.

Oui; mais on s'en sert pas.

VALENTIN.

Eh bien! raison de plus pour s'en servir.

MARGUERITE.

Oui, mais y ne voudront jamais.

VALENTIN.

Ils ont pourtant bien voulu; c'est fait.

MARGUERITE.

Comment! ils ont été assez bons?...

VALENTIN.

Assez bons, assez bons! assez bêtes, vous voulez dire. Papa Cibot ne s'en souciait pas trop; mais maman Cibot!...

MARGUERITE.

Ils se sont bien gardés de m'en parler!

VALENTIN.

Ils l'auront oublié.

MARGUERITE.

Je n'y aurais certainement pas consenti. Que de mal je vais avoir! Que je suis donc embêtée! (On sonne.) Voilà justement madame qui sonne.

VALENTIN.

Mais moi je m'oublie. (Il tire sa montre.) Je suis en retard. Adieu, trésor.

MARGUERITE.

Adieu, ma consolation.

SCÈNE VI

MARGUERITE, CIBOT, VALENTIN.

CIBOT.

Ah! te voilà, Marguerite; bonjour, ma fille. Va auprès de ma femme, elle a besoin de toi; va, mon enfant. Bonjour, Valentin, Valentinot.

(Marguerite sort.)

VALENTIN.

Bonjour, papa Cibot; ça va bien?

CIBOT.

Mais oui, oui, mon garçon, ça se soutient. Eh bien! à propos, quelles nouvelles?

VALENTIN.

Je m'en vas voir jusqu'à Roquencourt s'il n'y a pas de lettres d'arrivées; je suis même en retard. J'étais venu pour savoir des nouvelles de monsieur et de madame.

CIBOT.

Merci, mon garçon, merci; madame se porte bien, monsieur se porte bien aussi, et Marguerite se porte bien aussi. (Appuyant.) Elle se porte très-bien, Marguerite, elle se porte très-bien, mauvais sujet!

VALENTIN.

Comment? papa Cibot...

CIBOT.

Oui, oui, je m'entends; je sais ce qu'il en est.

VALENTIN.

Adieu, papa Cibot.

CIBOT.

Adieu, mon garçon, va à Roquencourt; va, tu es un peu en retard. (Valentin sort.) Dépêche-toi, Marguerite se porte bien, très-bien. Ah! mon gaillard!

SCÈNE VII



CIBOT.

J'l'aime tout plein, ce garçon-là, il est bon enfant. Nous nous sommes tourmentés toute la nuit avec ma femme pour savoir où nous nous logerions. Je ne sais vraiment pas trop où, car il faudra aussi loger les domestiques; et puisque nous faisons tant... Ma foi, si, dans la serre... mais il n'y a pas de place, dans la serre. Tiens, chez le jardinier?... il a ben des enfants! Ma foi, tant pis, à la guerre comme à la guerre, il faut s'y prêter un peu, avec d'aussi bons voisins. Il faut cependant que

je m'occupe aussi de ranger dans la maison; car si je ne m'en mêle pas... (Il aperçoit le sac de nuit de Maugé sur une chaise.) Eh bien ! qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ce sac de nuit fait là? (Il lit l'adresse). « M. Maugé, chez M. Cibot. » Comment! Maugé? Maugé est ici! Eh bien! en voilà, une drôle! Maugé ici? Mais comment cela se fait-il, sans nous avoir prévenus? Venir fondre comme ça sur les gens! Qu'allons-nous faire? Avec ça que ma femme ne peut pas le souffrir. Elle lui garde une dent pour s'être moqué de moi quand je me suis fait porter pour la croix d'honneur comme sergent-major. J'ai fait en cela comme tout le monde. Il n'y a pas à dire, elle ne lui a pas pardonné ça. Ce n'est pas l'embarras, on pourrait bien le recevoir, celui-là; car nos anciennes connaissances ne nous importunent pas beaucoup. Elles nous laissent bien tranquilles; ma femme les reçoit si bien qu'elles se gardent d'y revenir, et elles ont bien soin d'en dégoûter celles qui en auraient l'envie. Mon Dieu! mon Dieu! quel embarras! Justement, le voici.

SCÈNE VIII

CIBOT, MAUGÉ.

CIBOT, allant à lui.

Eh! bonjour, Maugé. Ce pauvre Maugé! te voilà donc? Ah ça! et depuis quand, dans ce pays-ci?

MAUGÉ.

Depuis ce matin cinq heures, mon cher ami. J'ai passé deux mortelles heures à sonner à ta porte.

CIBOT.

Je crois bien, il n'y a plus de sonnettes; ma femme les a enlevées.

MAUGÉ.

Aussi ai-je pris le parti de frapper, et cela m'a réussi. Marguerite est venue m'ouvrir, à la fin. Elle n'avait pas l'air enchantée de ma visite; je l'ai trouvée un peu changée à mon égard.

CIBOT.

Tu te trompes, Maugé, c'est toujours la même. C'est que, vois-tu, elle est amoureuse. J'ai découvert ça pas plus tard que ce matin. N'en dis rien à ma femme, au moins. Mais d'où viens-tu?

MAUGÉ.

De déjeuner. Elle n'avait rien à me donner, ton amoureuse. Madame avait les clefs dans sa chambre, m'a-t-elle dit. J'ai passé la nuit en voiture, et je t'assure que la faim commençait furieusement à me galoper.

CIBOT.

Mon pauvre Maugé!

MAUGÉ.

Que je te fasse des reproches. Comment, toi, n'avoir jamais répondu à aucune de mes lettres, moi, ton plus ancien ami, ton camarade d'école! Il faut que je vienne te relancer jusqu'ici! Tu n'as cependant rien à faire, toi, rien absolument.

CIBOT.

Je suis plus occupé que tu ne penses, va!

MAUGÉ.

Comment çà?

CIBOT.

Oh! oui, certainement (Il soupire.), mon pauvre Maugé!

MAUGÉ.

Mais tu soupires, Dieu me pardonne !

CIBOT.

Tu crois ?

MAUGÉ.

Oui, tu as soupiré.

CIBOT.

C'est possible.

MAUGÉ.

Je te fais mon compliment, mon cher ami ; vous avez là une propriété délicieuse ; je n'ai encore pu pénétrer nulle part, toujours par la raison que ta femme a les clefs dans sa chambre ; mais j'espère que tu me feras l'honneur de me faire visiter ton parc, dont ce matin j'ai mis trois bons quarts d'heure à faire le tour.

CIBOT.

Oui, tu verras, Maugé, c'est un joli parc.

MAUGÉ.

Comment passes-tu ton temps, ici ? On dit à Paris que vous êtes toute l'année dans les plaisirs. Vous voyez beaucoup de monde ?

CIBOT.

Oui, Maugé ; aujourd'hui ou demain nous recevons trente personnes.

MAUGÉ.

Trente personnes ?

CIBOT.

Au moins.

MAUGÉ.

Mais tu comptes donc recevoir toutes les autorités du département?

CIBOT.

Oh bien! oui, les autorités! qui ne pensent pas comme ma femme! Par exemple!... je reçois un homme qui a trois millions de fortune. C'est pour un mariage.

MAUGÉ.

Mais tu n'as ni enfants, ni neveux, ni nièces?

CIBOT.

Tu as raison, aussi ça ne me regarde pas; mais c'est pour rendre service à des voisins.

MAUGÉ.

C'est bien mériter de ses voisins, recevoir trente personnes pour les obliger.

CIBOT.

Mon Dieu! Maugé, tu ne sais pas ce que c'est que la campagne. Est-ce qu'on n'a pas besoin de tout le monde? est-ce qu'il ne faut pas s'entr'aider un peu? Eh bien! nos voisins marient leur demoiselle, il fallait bien leur être agréables. Et d'ailleurs, sais-tu ce qu'ils sont? Les anciens seigneurs d'ici. Rien que ça.

MAUGÉ.

Enfin, mon cher, si je comprends un mot, je veux...

CIBOT, l'interrompant.

Être pendu! Tu ne le seras pas. Mais laisse-moi t'expliquer; tu ne me donnes pas le temps. Ce monsieur que nous attendons de Paris...

MAUGÉ.

L'homme aux trois millions?

CIBOT.

Oui. C'est l'oncle du jeune homme, un homme superbe! l'oncle du jeune homme qui doit épouser mademoiselle de Barentinot. Tu as bien entendu parler des de Barentinot?

MAUGÉ.

Jamais.

CIBOT.

Ah çà! tu plaisantes?

MAUGE.

Jamais, sur ma parole. Mais qu'a de commun avec toi l'oncle du jeune homme qui doit s'allier aux Barentinot?

CIBOT.

De Barentinot.

MAUGÉ.

De Barentinot, soit, je le veux bien.

CIBOT.

Je n'ai rien de commun! Non, certainement, je n'ai rien de commun; mais, comme la famille des de Barentinot est dans les maçons jusqu'au cou, ils viennent loger demain à la maison.

MAUGÉ, appuyant.

Tous les Barentinot?

CIBOT.

Tous les de Barentinot, avec l'oncle du jeune homme;

c'est ici que se fera la première entrevue. Et tu crois que je ne suis pas occupé? j'avais bien raison de te dire que je l'étais plus que tu ne le pensais; et si je soupirais tout à l'heure, j'en avais bien sujet. Je ne l'ai pas dit d'abord, parce que tu te serais moqué de moi, comme à ton ordinaire.

MAUGÉ.

J'y suis maintenant; je comprends parfaitement. Je vois, d'après tout cela, qu'il y aurait de ma part plus que de l'indiscrétion à descendre chez toi.

CIBOT.

Oui, certainement, puisque nous-mêmes nous ne savons pas où loger. Tiens, Maugé, tu le sais, je ne peux rien te cacher; eh bien! apprends donc que tu vois devant toi, dans ton ami, le plus malheureux des hommes. Enfin, je ne vis plus depuis que j'ai quitté Paris : plus de plaisirs, plus rien pour moi. Tu sais si j'aimais le domino, Maugé? eh bien! ici c'est trop commun, on n'y joue qu'au cabaret; les boules, trop commun aussi. Il ne me restait donc que la pêche, la pêche à la ligne. Nous sommes entourés d'eau, c'est cependant un amusement bien raisonnable : on peut se suffire à soi-même, on n'a besoin de personne; eh bien! la pêche, c'est réputé trop bête... Tiens, Maugé, tu te plains de ce que je ne t'ai pas répondu; tu ne sais donc pas que ma femme t'a en horreur? parce que d'abord tu ricanes toujours, puis parce que tu t'es tant et tant moqué de moi dans le temps, que tu m'as fait rayer des listes pour la croix d'honneur. « Tenez, monsieur Cibot, me disait-elle encore hier en plein salon, chez des voisins, tenez, regardez tous ces messieurs, ils ont tous la croix, et vous, vous seul, regardez à votre boutonnière, et remerciez votre Maugé. » Elle t'appelle mon Maugé; et sais-tu comment elle te traite?

MAUGÉ.

Non. Comment?

CIBOT.

De jacobin, Maugé, de jacobin.

MAUGÉ.

Pauvre madame Cibot!

CIBOT.

Écoute, Maugé, ma femme dira ce qu'elle voudra; mais il faut que tu nous sortes d'embarras.

MAUGÉ.

Mais attends donc; certainement, je puis vous être d'un grand secours.

CIBOT.

Tu ris, Maugé?

MAUGÉ.

Pas le moins du monde. Écoute-moi : j'ai déjeuné ce matin à deux pas d'ici, dans le village, j'y ai trouvé une auberge qui m'a paru fort propre, fort bien tenue...

CIBOT.

C'est chez madame Duhamel.

MAUGÉ.

Est-ce madame Duhamel? Soit.

CIBOT.

Elle est veuve.

MAUGÉ.

Je n'en sais rien, c'est possible; mais toujours est-il qu'elle a fort bonne mine.

CIBOT.

Des yeux superbes!

MAUGÉ.

Oui, je crois, d'assez beaux yeux. Eh bien! je vais louer un appartement chez elle, et j'en mets une partie à votre disposition. Qu'en dis-tu?

CIBOT.

C'est impossible, Maugé, c'est impraticable; ma femme est jalouse de madame Duhamel.

MAUGÉ.

Lui auriez-vous donné occasion de l'être, monsieur Cibot?

CIBOT.

Non, Maugé; non, je t'assure.

MAUGÉ.

Je n'en répondrais pas. Enfin, il faut sortir de là; voulez-vous coucher dans la rue?

CIBOT.

Non, certainement. Madame Cibot non plus n'en serait pas flattée; mais...

MAUGÉ.

Il faut cependant vous décider; quant à moi, je vas toujours m'assurer d'un logement. Puisque j'ai tant fait que de venir à la campagne, je ne veux pas repartir sur-le-champ. C'est pour le coup qu'à Paris on s'égayerait sur mon compte, sur le tien.

CIBOT.

Bon Maugé! c'est vrai, au moins.

MAUGÉ.

Si le pays me plaît, j'y resterai huit jours, trois semaines, un mois, peut-être; j'ai marié mon fils, je n'ai plus d'enfants, je suis veuf...

CIBOT.

Tu n'en es que plus heureux, Maugé.

MAUGÉ.

Libre, libre comme l'air, je prends mon plaisir où je le trouve... Tiens, justement voilà mon sac de nuit que Marguerite ne s'est seulement pas donné la peine de changer de place. Adieu, adieu, Cibot, au revoir! Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas, au Cheval-Blanc. Adieu, ne te dérange pas.

SCÈNE IX

CIBOT.

Adieu, Maugé!... je suis sûr qu'il rit de nous dans sa barbe. Il a bien raison; à sa place j'en ferais autant, moi, et peut-être plus. Car, enfin, avec la fortune que nous avons, nous pourrions être si heureux! Pourquoi aussi nous être retirés de si bonne heure? C'est ma femme, toujours avec son idée fixe : « Pourquoi travailler ainsi toute notre vie? Nous n'avons pas d'enfants. » Tant pis; j'aurais toujours désiré en avoir, moi, des enfants; mais ma femme n'a jamais rien voulu de ce qui aurait pu me faire plaisir.

SCÈNE X

CIBOT, MADAME CIBOT.

MADAME CIBOT.

A merveille, monsieur Cibot! Les mains dans les poches, les pieds chauds, bien tranquille, bien à votre aise, comme si de rien n'était, comme si nous ne devions avoir personne aujourd'hui! Et je vais encore passer pour ridicule, n'est-ce pas? pour aimer toujours à dire?

CIBOT.

Je ne dis pas cela.

MADAME CIBOT.

Vous le pensez, c'est encore pire.

CIBOT.

Ah! Geneviève!

MADAME CIBOT.

Comment! Geneviève; allez-vous encore m'appeler de ce vilain nom-là? Si on vous l'entendait prononcer, je n'oserais certainement plus me présenter nulle part : je vous l'avais défendu, cependant; mais avec vous faut toujours répéter cent fois les mêmes choses, et encore, vous êtes incorrigible. Eh bien! n'avez-vous rien de nouveau à m'apprendre ce matin?

CIBOT.

Mais non.

MADAME CIBOT.

Non? Vous êtes un insigne menteur.

CIBOT.

Comment?

MADAME CIBOT.

Je sais tout : Maugé est ici, votre Maugé, et je n'en veux pas pour un empire, de celui-là!

CIBOT.

Aussi il comptait si bien sur ta bonne réception, qu'il est allé se loger à l'auberge.

MADAME CIBOT.

Ce n'est pas moi qui l'en ferai sortir. Vous voyez donc bien que c'est un envoyé de Paris pour espionner ce que nous faisons ici : ce sont les Fenouillet et les Pâtureau qui nous l'ont expédié.

CIBOT.

Lui, Maugé!

MADAME CIBOT.

Lui-même; je vous l'ai dit, monsieur Cibot, sans moi, les mauvaises connaissances vous auraient perdu. Vous a-t-il encore parlé de vos belles parties de dominos à quatre qui vous faisaient rentrer à des onze heures, minuit? de vos orgies, de vos réunions chantantes, de ces couplets qui nous coûtaient tout notre vin de la comète, que vous saviez si bien cacher sous votre redingote? Vous a-t-il aussi rappelé l'empressement qu'il mit à vous desservir auprès de vos camarades pour vous faire enlever de la liste des décorations? Sans lui, vous l'auriez déjà depuis longtemps. Et n'est-ce pas bien joli, de voir tous les dimanches le ruban à la boutonnière de votre jardinier, et vous pas!

CIBOT.

Il ne l'a pas volé, celui-là; c'est un ancien...

MADAME CIBOT, l'interrompant.

Un ancien, quoi? Un ancien sans-culotte, et voilà tout. Aussi il est resté ici ce qu'il y restera, entendez-vous? Mais il ne s'agit pas de ça, aujourd'hui; nous y reviendrons. Dites-moi, où coucherons-nous?

CIBOT.

Je n'en sais rien.

MADAME CIBOT.

Je le sais encore moins, moi. A la belle étoile, n'est-ce pas?

CIBOT.

Il n'y aurait que chez Jérôme.

MADAME CIBOT.

Je vous dis que je ne veux pas en entendre parler, de votre jardinier; je ne veux pas le voir, il me fait horreur. Mais vous aimez ces gens-là, vous, vous adorez les domestiques.

CIBOT.

Jamais Jérôme ne l'a été.

MADAME CIBOT.

Taisez-vous. On est indigné de votre conduite! Vous aimez tous ces gens-là parce qu'ils écoutent toutes vos histoires, c'est tout simple; aussi, sans moi, personne ne vous verrait. Vous me faites souffrir toute la journée, toute la vie; allez, vous ne serez jamais qu'un pauvre homme, un homme du commun.

CIBOT.

Un homme du commun! Il ne manquait plus que vous, qui me donniez cette belle qualification-là. Écoutez, madame Cibot, voilà trente-deux ans bientôt que je souf-

fre, vous ne pouvez certainement pas dire que j'aie manqué de patience, et je ne veux plus souffrir davantage, entendez-vous ? Vous m'avez éloigné de tous mes amis, vous avez voulu trancher du grand monde : j'en suis las, je n'en veux plus, je suis harassé de toutes vos sottises.

MADAME CIBOT.

Ah ! mes sottises ! Monsieur Cibot, vous êtes un impertinent, un polisson ! mes sottises !... mes sottises ! je reconnais là votre beau Maugé : allez, vous êtes son digne pendant !

CIBOT.

Nous y voilà revenu, à mon Maugé. C'est encore lui qui m'aura monté la tête, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, car toutes les fois que j'allais me plaindre à lui de vos humeurs et de votre caractère, je le trouvais toujours prêt à vous excuser ! c'était toujours lui qui me ramenait à la maison, et ce matin encore, quand je lui ai annoncé qu'il nous était impossible de le recevoir, il n'a pas proféré un seul mot, un seul, et il est allé se loger à l'auberge. Lui, Maugé, à l'auberge ! mon meilleur ami, le plus ancien de tous. C'est avec lui que nous avons commencé, c'est lui qui nous a montré dans tous les temps le plus de dévouement, le plus d'attachement. Lors de la faillite de la maison Duverrier, ne vint-il pas, aussitôt qu'il en apprit la première nouvelle, ne vint-il pas, je le vois encore, à deux heures du matin, par une pluie battante, nous consoler, nous offrir son temps, ses soins, sa bourse même ? Vous avez tout oublié, vous, ou du moins vous n'avez jamais voulu vous le rappeler. Toujours vous avez voulu vous élever au-dessus de votre condition : j'ai fait comme vous pour avoir la paix, et cela m'a bien réussi ! Cette rage de briller vous a fait abandonner tous vos amis. Eh bien ! allez dans ce monde, qui nous méprise, qui nous regarde

comme trop heureux d'être, depuis que nous nous sommes retirés ici pour notre malheur, le but de toutes ses plaisanteries, de tous ses persiflages. Enfin, vous y comptez si peu, sur ces nouvelles amitiés, que vous vous êtes trahie tout à l'heure en disant que si malheureusement on apprenait que vous vous appelez Geneviève Verdelet... Verdelet! vous n'oseriez plus vous présenter nulle part, vous seriez déshonorée à tout jamais.

MADAME CIBOT.

Vous êtes un monstre!

CIBOT.

Voilà bien vos réponses, à vous autres, quand vous n'avez pas de meilleures raisons à nous donner! Nous sommes des monstres! Je ne suis pas du tout un monstre, mais un bon homme que vous aurez rendu méchant. Vous qui craignez tant le ridicule, rendez encore grâce a Maugé de m'avoir donné l'excellent conseil de m'être retiré de bonne grâce de la liste pour la décoration : et c'est cependant de là, de là seul que vous vient cette haine implacable contre ce bon Maugé. Et que n'aurait-on pas dit, ici même, si je l'avais obtenue? Oui, je suis un bon homme, un homme du commun, comme on me le corne sans cesse aux oreilles; eh bien! tout bon homme et tout commun que je suis, si j'avais arraché cette décoration grâce à mon importunité, je rougirais de la porter, si le dimanche, au sortir de la grand'messe, je venais à passer devant Jérôme, votre jardinier, qu'il vous plaît aujourd'hui de mettre à la porte, mais que vous n'y mettrez pas. Non, madame, que vous n'y mettrez pas, parce que je l'aime, parce que c'est un brave homme, un vieux soldat qui a payé la sienne d'une de ses jambes, et, pour ce fait, décoré au bon temps, par l'Empereur!

MADAME CIBOT.

Par Bonaparte.

CIBOT, appuyant de toutes ses forces.

Par l'Empereur! Allez-vous aussi me traiter de sans-culotte parce que je l'aime? Eh bien! oui, je l'aime, l'Empereur; personne n'a le droit ici de m'imposer silence, personne!... Adieu, madame Cibot; je vous laisse avec vos nouveaux amis, dépêtrez-vous-en comme vous pourrez. Je vas retrouver le mien, moi, mon vieux Maugé, lui demander pardon de l'avoir si mal reçu ce matin : je suis las, à la fin, du rôle que vous me faites jouer ici. Bonsoir, madame Cibot, mes respects chez vous; au diable vous et les vôtres! Vive l'Empereur! vive l'Empereur! vive l'Empereur!

(Il est sorti qu'on l'entend encore au loin crier de toutes ses forces.)

SCÈNE XI

MADAME CIBOT, puis MARGUERITE.

MADAME CIBOT.

Que viens-je d'entendre? Est-ce bien là M. Cibot, mon mari? il est gris ou fou, il n'y a pas de milieu. Eh bien! puisqu'il le prend sur ce ton-là, moi aussi, je le prendrai : nous avons commencé tous deux avec rien, nous sommes riches aujourd'hui, nous partagerons, nous vivrons chacun comme nous l'entendrons, et nous n'aurons plus rien à désirer.

MARGUERITE, accourant.

Ah! madame, qu'est-il donc arrivé à monsieur? je viens de le voir traverser la cour en criant : Vive l'Empereur! à tue-tête. Est-ce qu'il est fou?



MADAME CIBOT.

Cela ne vous regarde pas. D'où venez-vous? qu'avez-vous fait ce matin? Répondez, mademoiselle. D'abord, il faut absolument qu'on change de conduite ici, ou l'on dira pourquoi; je suis lasse aussi, moi, à la fin, de voir aller tout sens dessus dessous.

MARGUERITE.

Mais, madame, je ne sais pas, moi; j'attends monsieur.

MADAME CIBOT.

Monsieur, monsieur! vous ne devez pas attendre monsieur; vous n'avez d'ordre à recevoir que de moi. Monsieur n'est rien ici, entendez-vous? Persuadez-le-vous bien, mademoiselle. Au surplus, je veux et je prétends que la maison soit rangée dans deux heures pour recevoir tout notre monde. Et qu'on ne réplique pas, s'il vous plaît.

(Elle sort.)

SCÈNE XII

MARGUERITE, puis VALENTIN.

MARGUERITE, la contrefaisant.

Ta, ta, ta, ta, ta, ta, on s'y conformera et on ne répliquera pas, mame j'ordonne! Au diable la baraque! (Appelant.) Valentin! Valentin!

VALENTIN, accourant.

Me voici. Êtes-vous seule?

MARGUERITE.

Oui. Eh bien! quoi de nouveau?

VALENTIN.

J'en ai de belles à vous apprendre, allez! Et l'oncle, qui ne vient pas.

MARGUERITE.

Il ne vient pas? tant mieux!

VALENTIN.

Tant mieux? Tant pis!

MARGUERITE.

C'est autant de mal de moins. Comment l'entendez-vous?

VALENTIN.

Je l'entends, je l'entends, que nous partons pour Paris!

MARGUERITE, effrayée.

Pour Paris?

VALENTIN.

Les chevaux sont commandés à la poste pour trois heures.

MARGUERITE.

Comment, vous vous en allez, vous partez? Ah! Valentin, que venez-vous donc me dire là, et aussi froidement, encore!

VALENTIN.

Voulez-vous que je fasse comme vous, que je me mette à pleurer?

MARGUERITE.

Vous pleureriez, vous, Valentin, qu'il n'y aurait déjà pas tant de mal à ça. C'est affreux! Vous ne m'avez jamais aimée.

VALENTIN.

Si, beaucoup; mais vous vous désolez, vous vous désespérez sans m'entendre. Tenez, voyez-vous, faut être philosophe.

MARGUERITE.

Allez, Valentin, vous n'êtes qu'un ingrat!

VALENTIN.

Il n'y pas d'ingratitude là-dedans. Que voulez-vous faire? Écoutez : vous êtes dans une bonne maison, vous y avez fait vos orges, rien de mieux; et bien! plantez ces braves gens là et marions-nous de suite. Vous faites d'eux ce que vous voulez en vous y prenant bien, et puisque personne ne viendra pour le repas qu'on a préparé pour demain, faites en sorte qu'il serve pour nos fiançailles; je me charge du papa Cibot, moi. A propos, j'ai là une lettre pour votre bourgeoise.

MARGUERITE.

Donnez, je la remettrai. Comment, ce mariage ne se fera pas?

VALENTIN.

Ah bien! oui, se faire; j'avais bien raison de vous dire qu'ils étaient tous ruinés, les Barentinot.

MADAME CIBOT, dans le fond.

Les Barentinot ruinés! Valentin avec Marguerite : écoutons.

MARGUERITE.

Tenez, Valentin, c'est peut-être un grand mal pour un grand bien; car, voyez-vous, sans cela je n'aurais peut-être jamais quitté la maison, et j'en ai cent pieds par-dessus la tête.

MADAME CIBOT, à part.

L'insolente!

MARGUERITE.

D'abord, figurez-vous que rien au monde n'est bête comme ce père Cibot, qui se laisse mener par le bout du nez par sa femme.

VALENTIN.

C'est ce qu'ils disent tous là-bas.

MARGUERITE.

Et sa femme donc, encore plus bête, vieille, carliste et méchante!

VALENTIN.

Oh! oui, qu'elle est méchante!

MADAME CIBOT, à part.

C'est une horreur!

MARGUERITE.

Elle a tous les défauts : coquette, bavarde, dévote et sournoise. Et puis dans les temps, voyez-vous, le pauvre père Cibot...

VALENTIN.

Ah! ah!

MARGUERITE.

Oui, oui, très-bien; et si commune, avec ça!

MADAME CIBOT, à part.

C'est trop fort!

VALENTIN.

Avez-vous su comme on s'est moqué d'elle chez nous quand on lui fit acheter cette robe de gaze rose, et son écharpe orange avec ce béret bleu-ciel? On avait invité toutes nos connaissances pour la voir, et que la cuisinière, la grosse Flamande, la singeait si bien!

MARGUERITE.

Parbleu! si je l'ai su, j'ai écrit tout ça à Paris. Lui, c'est un vieux jacobin qu'a donné, en plein, dans la révolution, et qu'a fait sa fortune dans les assignats. Ainsi, nous les planterons là demain.

MADAME CIBOT, s'approchant.

Vous y serez plantée avant, mademoiselle.

MARGUERITE.

Mais, madame, c'est...

MADAME CIBOT.

Ne cherchez pas à vous justifier, j'ai tout entendu. Ah! c'est comme ça que vous arrangez vos maîtres? Eh bien! c'est du propre, du joli, du ragoûtant. Et vous, monsieur, que faites vous ici!

VALENTIN.

Madame, c'est une lettre...

MADAME CIBOT, la lui arrachant des mains.

Donnez, monsieur, et ne remettez jamais les pieds ici!

(Il sort.) Vous, mademoiselle, remontez à vot'chambre voir si j'y suis. Allez faire vos paquets, et vous irez porter vous-même votre correspondance à Paris.

SCÈNE XIII

MADAME CIBOT.

Quelle journée ! Trente personnes à recevoir aujourd'hui, et toute seule, encore; c'est à en mourir! Que veut dire cette lettre ? (Elle la décachète.) C'est de la comtesse.

« Ma bonne madame Cibot,

» Nous avons changé d'avis : nous partons ce soir pour Paris, ne comptez pas sur nous. Venez à trois heures, nous voir monter en voiture.

» Comtesse DE BARENTINOT. »

Tout le monde m'abandonne. Et toutes nos commandes pour aujourd'hui, toute la maison renversée! Ah! M. Maugé, vous allez triompher. Eh bien! je vais partir, moi, je vais y aller à Paris; car je commence aussi à en avoir assez, de la campagne. Mais mon mari, où est-il? que va-t-il dire de moi? où le trouver, maintenant? Ah! que je suis malheureuse!

(Elle retombe sur son fauteuil et pleure à chaudes larmes.)

SCÈNE XIV

MADAME CIBOT, MAUGÉ, puis CIBOT.

MAUGÉ.

Viens donc, Cibot. Allons donc, sois raisonnable...

Bonjour, madame Cibot. Mais qu'avez-vous donc? Vous êtes toute en larmes.

MADAME CIBOT.

Ah! monsieur Maugé, je suis la plus malheureuse des femmes.

CIBOT, bas à Maugé.

Dis donc, Maugé, comme elle est douce, à présent!

MADAME CIBOT, apercevant son mari.

Vous voilà, monsieur? Venez-vous encore ajouter à mes chagrins?

MAUGÉ.

Calmez-vous, tout s'arrangera. Eh ben! d'où viennent tous ces reproches, ce changement dans votre intérieur, autrefois si calme, si paisible? Vous le savez, dans un ménage, on se prépare souvent ben des peines, ben des soucis, et cela faute de s'entendre, de s'expliquer franchement.

MADAME CIBOT.

Monsieur m'a traitée comme la dernière des créatures.

CIBOT.

Et vous, depuis trente-deux ans, comme le dernier des individus.

MAUGÉ.

Dans mon rôle de conciliateur, je ne dois donner raison à personne, parce que tous deux vous avez tort. Voyons, quels sont les griefs que vous pouvez articuler l'un contre l'autre? Je crois qu'ils se réduiront à bien peu de chose... Le plus grand de tous, celui que vous avez tous deux partagé, a été de vouloir sortir de votre condition, de vouloir fréquenter un monde qui ne vaut pas mieux que le nôtre. Arrivés une fois là, l'amour-

propre s'en est mêlé; vous n'avez pas voulu revenir sur vos pas, et vous vous êtes trouvés forcés d'accepter toutes les conséquences d'une pareille conduite. Peut-être ne voudrez-vous pas en convenir d'abord, c'est là, précisément, le tort, le seul, que vous pouvez avoir.

MADAME CIBOT.

Ah! monsieur Maugé, si vous saviez! Tenez, lisez.

(Elle lui présente la lettre.)

MAUGÉ.

C'est inutile; je sais tout ce dont ces gens-là sont capables. Nous sommes bien au courant, je vous assure. Les Barentinot sont ruinés.

MADAME CIBOT.

C'est donc bien vrai? ruinés!

MAUGÉ.

Ou à peu près. Le jeune homme qui recherchait la fille de la maison a ben effectivement un oncle fort riche dont il est l'unique héritier; mais, comme les renseignements que ce dernier a reçus sur la famille dans laquelle voulait entrer son neveu n'ont pas semblé de nature à lui inspirer grande confiance, il est parti, il y a deux jours, avec le tuteur, pour l'Italie.

CIBOT.

L'oncle a bien fait.

MAUGÉ.

Nous avons appris avec peine à Paris que vous vous étiez jetés à corps perdu dans ce monde, qui convenait si peu à votre caractère et à vos habitudes; que vous étiez exploités à qui mieux mieux, et que, pour prix de votre ignorance et de votre bonté, vous étiez le jouet de tous

ces gens-là. Nous avions laissé au temps le soin de vous faire ouvrir les yeux; mais, quand nous avons appris le mauvais état des affaires de la maison, nous avons craint qu'elle ne vous compromît dans quelque dangereuse spéculation, et je suis venu d'abord de mon propre mouvement, puis envoyé par tous vos amis, pour avoir à prévenir les dangers que vous pouviez avoir à courir.

CIBOT.

Eh bien! mame Cibot, a-t-il encore tort, mon Maugé?

MADAME CIBOT.

Bon monsieur Maugé! nous vous devons tout.

MAUGÉ.

Vous ne me devez rien, mes bons amis. Plus heureux que nous, vous vous êtes retirés des affaires de bonne heure; nous avons eu, nous autres, nos enfants à établir, des opérations à terminer, nous travaillons encore. Vous étiez pressés de jouir, vous n'avez pas voulu nous attendre, et vous vous êtes jetés dans un monde qui n'a pas su vous apprécier. Revenez à nous, à vos anciens amis, que vous retrouverez tels que vous les avez laissés, qui vous aimons toujours. Partons ce soir tous ensemble pour Paris, et n'oubliez pas :

Qu'il ne faut jamais sauter plus haut que les jambes.



UN VOYAGE EN DILIGENCE

Les scènes se passent dans la cour, dans les bureaux et dans l'intérieur de la diligence. Les parents, les amis, les connaissances, les portiers, les commissionnaires et les oisifs se pressent autour des voyageurs. Les chevaux sont à la voiture.

La cour de la diligence.

UN VOYAGEUR, UN AMI.

L'AMI.

Je crois que vous aurez du soleil sur le midi.

LE VOYAGEUR, *fermant son parapluie.*

Je n'en sais rien, le temps cependant a l'air pris pour toute la journée.

L'AMI.

Où êtes-vous placé?

LE VOYAGEUR.

Sur la banquette.

L'AMI.

C'est la place la plus agréable; on a de l'air, au moins.

LE VOYAGEUR.

Je me passerais bien du brouillard de ce matin.

L'AMI.

Pas moi; ça aura abattu la poussière.

LE VOYAGEUR.

Je vais un instant au bureau : vous ne partez pas encore?

L'AMI.

Non; je veux vous voir monter en voiture.

(Le voyageur entre au bureau.)

UN PETIT GARÇON DE SEPT A HUIT ANS, LE PÈRE, LA MÈRE, tenant un enfant dans ses bras, UN INCONNU.

LA MÈRE.

Êtes-vous sûr, au moins, que nous allons bientôt partir?

LE PÈRE.

Certainement, puisque les chevaux sont à la voiture.

LA MÈRE.

Que je suis fatiguée... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LE PÈRE.

Et moi donc! Tu dormiras dans la voiture.

LA MÈRE.

Avec un enfant sur les bras, n'est-ce pas?

LE PÈRE.

Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse... Allons, monte.

(La mère se place dans la rotonde.)

LE PETIT GARÇON.

Papa, je voudrais bien aussi y aller, dans la voiture.

LE PÈRE.

File... et laisse-nous tranquilles.

L'INCONNU.

Dès que vous serez arrivés, tu auras de mes nouvelles.

LE PÈRE.

Donne-moi le passe-port.

L'INCONNU.

J'allais l'oublier... le voici... On ne te le demandera peut-être pas... ce ne serait que dans le cas...

LE PÈRE.

Est-ce là tout?...

L'INCONNU.

Voici cent francs *qu'elle* m'a donnés.

LE PÈRE.

Tu n'as que ça... Donne; qu'on ne te voie pas avec moi.

L'INCONNU.

Adieu... Quand nous reverrons-nous?

LE PÈRE.

Oui... quand?

L'INCONNU.

Adieu.

LE PÈRE.

Jamais ici... je l'espère bien.

(L'inconnu s'éloigne, le père monte en voiture.)

UNE PARENTE, UN AMI, UN VOYAGEUR.

LA PARENTE.

Théodore, tu nous écriras, n'est-ce pas? Tu n'oublieras pas de voir les Duret?

LE VOYAGEUR.

Sois tranquille.

L'AMI.

Où es-tu placé?

LE VOYAGEUR.

Dans la rotonde.

L'AMI.

C'est la meilleure place... Tu diras à M. Borel qu'il nous envoie de nouveaux échantillons... Bien des choses à Dufour, à Magnien, à tout le monde. Tu as ma lettre?

LE VOYAGEUR.

Dans mon portefeuille.

LA PARENTE.

Si tu vois Félicité, tu lui diras ce que je t'ai dit relativement à Cabiran.

LE VOYAGEUR.

Qu'est-ce qu'on attend? les chevaux sont depuis deux heures à la voiture.

L'AMI.

Tu as ton manteau, n'est-ce pas?

LE VOYAGEUR.

Oui, dans la machine.

L'AMI.

Il ne fait pas froid de jour, on ne peut pas dire qu'il fasse froid; mais les nuits sont froides... Tu auras la complaisance, n'est-ce pas, de remettre toi-même la note à M. Deslandes?

LE VOYAGEUR.

Aussitôt arrivé.

LA PARENTE.

Tu diras aussi à Félicité que tout ce qui a eu lieu, c'est bien par sa faute, que si elle avait bien voulu...

L'AMI.

Vous arriverez demain?

LE VOYAGEUR.

Après-demain... Deux jours et deux nuits...

L'AMI.

Oui! tiens, c'est vrai; de bonne heure même... J'ai fait cette route-là trente fois au moins, je ne me rappelle jamais...

LA PARENTE.

Et à Sophie, si tu la vois chez son oncle, bien des choses : tu lui diras qu'elle m'écrive.

LE VOYAGEUR.

Je vais voir un peu au bureau où sont mes effets.

(Il entre au bureau.)

PERRIER, GIRAUD, PLUSIEURS VOYAGEURS.

PERRIER.

Tiens !... vous v'là, monsieur Giraud ?

GIRAUD.

C'est vous, monsieur Perrier... Vous partez aujourd'hui ! Je ne vous savais pas à Paris.

PERRIER.

Comme vous voyez.

GIRAUD.

Je suis bien aise d'être avec vous ; quand on est comme ça d'connaissance... Et votre frère ?

PERRIER.

Mais merci... Il est resté, lui... vous savez, il ne peut guère quitter ; il en faut toujours un de nous deux à la maison... Nous sommes trois de chez nous là-haut.

GIRAUD.

Qui donc çà ?... Où donc qui sont ?

PERRIER.

Ils étaient là tout à l'heure... Y a d'abord M. Lefèvre.

GIRAUD.

Bah ! M. Lefèvre est avec vous ?... Et puis qui encore avec ?

PERRIER.

Le fils Bourdin... le fils Pécoux.

GIRAUD.

Tiens, tiens, tiens... Et vous êtes venu à Paris faire vos bamboches, vous, farceur? chercher une femme?

PERRIER.

Oh! pas ici; elles ne voudraient pas de moi.

GIRAUD.

Pourquoi pas?... Allez, ici comme partout... y a du bon et du mauvais : c'est une loterie... Ah! le fils Bourdin est avec vous?

PERRIER.

Mon Dieu, oui.

GIRAUD.

Et sa sœur, comment s'en est-elle tirée avec son mari?

PERRIER.

Dame! Elle s'en est tirée que l'père Bourdin a tout remboursé.

GIRAUD.

Ah çà! combien sont-ils donc encore de ces Bourdins-là?

PERRIER.

Ils sont encore... deux garçons et trois demoiselles, en comptant celle qu'est mariée.

GIRAUD.

Oui-dà... J'ai vu un temps, moi, que ces gens-là étaient si bien! Je vous parle de quand ils ont commencé à faire bâtir. Tenez, rappelez-vous ce que je vous dis là, monsieur Perrier, c'est une fortune qui s'en ira en os de boudin.

PERRIER.

Je n'voudrais pas avoir à donner ce qu'ils ont à payer là-dedans..

GIRAUD.

Ni moi... Comme çà, vous n'êtes pas fâché de vous en retourner?

PERRIER.

C'est-à-dire, oui et non... Je suis fâché sans l'être.

(La conversation n'offre rien de bien remarquable jusqu'à l'arrivée du fils Bourdin.)

LES PRÉCÉDENTS, BOURDIN.

PERRIER.

Je vas un peu voir ousce que sont les autres.

(Il s'éloigne.)

GIRAUD.

Allez, allez... Bonjour, monsieur Bourdin... Vous êtes donc des nôtres?

BOURDIN.

Oui, monsieur Giraud. Vous v'là donc à Paris?

GIRAUD.

Comme vous voyez.

BOURDIN.

Vous n'avez pas vu Perrier par ici?

GIRAUD.

Il était là il n'y a pas deux minutes.

BOURDIN.

Nous sommes là-haut, tous pays.

GIRAUD.

Oui, Perrier m'a conté ça... Est-ce qu'il ne viendrait pas un peu à Paris pour se marier?

BOURDIN.

Lui, Perrier? oh! non. J'crois qu'c'est plutôt pour bambocher.

GIRAUD.

Je m'disais ben aussi... Ils n'ont pas d'affaires ici... Le père Perrier a laissé des écus, et ses garçons vont les faire rouler, j'vais ça d'ici. Dame! c'est tout simple, ils sont jeunes; après ça... le père n'était pas ben riche... ses enfants ly ont coûté gros.

BOURDIN, répétant la phrase de Perrier.

Je n'voudrais pas avoir à donner ce qu'ils ont à payer, là-dedans.

GIRAUD.

Ni moi.

UNE JEUNE PERSONNE, UN JEUNE HOMME.

LA JEUNE PERSONNE.

Adieu, chéri; tu m'écriras, n'est-ce pas? Tu adresseras tes lettres à madame Parmentier, rue du Vieux-Marché.

LE JEUNE HOMME.

Oui... allons, adieu... allons, voyons, ne fais pas l'enfant.

LA JEUNE PERSONNE, les larmes aux yeux.

Adieu! Tu ne m'embrasserais pas, toi.

LE JEUNE HOMME.

Si, voyons.

(Il l'embrasse.)

LA JEUNE PERSONNE.

M'écriras-tu?

LE JEUNE HOMME.

Oui, j'te dis.

LE CONDUCTEUR.

En voiture, messieurs, en voiture!

LA JEUNE PERSONNE, dans la diligence.

Chez madame Parmentier.

LE JEUNE HOMME.

Oui, oui... Allons, adieu.

LA JEUNE PERSONNE.

Rue du Vieux-Marché...

(La jeune fille cache sa figure dans son mouchoir. Le jeune homme s'éloigne en allumant un cigare.)

UNE VIEILLE DAME,

un petit chien sous le bras, suivie d'une servante portant une chaufferette.

LA VIEILLE DAME.

J'espère que vous n'avez pas donné un centime de plus à cette horreur de cocher?... J'aurais mille fois préféré venir à pied que dans son infernale voiture... Voyons, quand vous resterez là plantée comme une borne! Voyez à allumer ma chaufferette chez le portier. Où suis-je placée?... où est l'intérieur maintenant?

UN COMMISSIONNAIRE.

C'est ici, madame, donnez-moi votre petit chien.

(Le petit chien laisse échapper un cri d'effroi.)

LA VIEILLE DAME.

Voulez-vous bien ne pas porter la main sur ma petite bête, vilain butor?

LE COMMISSIONNAIRE.

Il est gentil, vot'chien!

LA VIEILLE DAME.

Il est ce qu'il est... insolent!

LE CONDUCTEUR.

Allons, allons, madame, finissons-en!

LA VIEILLE DAME.

J'en finirai, j'en finirai, quand cela me plaira.

LES VOYAGEURS.

Partirons-nous aujourd'hui, conducteur?



LE CONDUCTEUR.

Vous voyez, madame, c'est vous qui faites attendre.

LA VIEILLE DAME.

C'est moi, c'est moi... Ces messieurs ont bien peu d'égards pour une femme : j'attends ma domestique. (S'adressant à la jeune personne qui vient de monter.) Mademoiselle, donnez-moi ma place.

LA JEUNE PERSONNE.

Mais, madame...

LA VIEILLE DAME.

Il ne s'agit pas de tout cela, mademoiselle, je veux ma place, il me faut ma place.

LA JEUNE PERSONNE.

C'est ma place, madame; pourquoi voulez-vous me la prendre?

(Elle pleure.)

UN MONSIEUR aux moustaches épaisses.

Vous ne devez pas non plus, madame, prendre toute une diligence pour votre ménagerie.

LA VIEILLE DAME.

Ma ménagerie! ma ménagerie paye, monsieur; et d'ailleurs ça ne vous regarde pas. Vous ne voulez décidément pas me donner ma place?

LE VOYAGEUR aux moustaches épaisses.

Pas possible.

LA VIEILLE DAME.

C'est ce qu'il faudra voir. Ah! je n'aurai pas ma place! Je ne partirai plutôt pas.

(Elle entre au bureau.)

L'HOMME aux moustaches.

A l'honneur de vous voir... Voulez-vous ma place, mademoiselle ?

LA JEUNE PERSONNE.

Merci, monsieur.

LES VOYAGEURS.

Conducteur, partons-nous?

LE CONDUCTEUR.

Quand nous serons chargés. Nous avons des voyageurs en retard... Allons donc, là-bas! monsieur, est-ce pour aujourd'hui? C'est se moquer du monde, aussi ça, à la fin!

M. MIGNOLET.

Je me suis assez pressé; ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre, c'est ma femme qui me fourre un tas de choses dans les poches... elle aurait plus tôt fait de me donner quatre malles de plus... comme je lui disais : Stéphanie, donne-moi quatre malles de plus...

LE CONDUCTEUR.

Vous nous conterez cela demain.

M. MIGNOLET.

Toussaint, vous direz à madame Mignolet qu'elle vous envoie chez l'huissier, si le quinze, à deux heures, le premier n'a rien envoyé, et vous mettrez immédiatement après l'écriteau. Vous m'entendez?

LE PORTIER.

Oui, monsieur. Adieu, monsieur, bon voyage!

M. MIGNOLET.

Merci, Toussaint; et vous aussi. Prenez donc garde, monsieur le conducteur, vous allez briser cette petite caisse.

LE CONDUCTEUR.

Est-ce qu'elle est en cristal? Eh bien! chargez-vous-en alors.

(Il s'éloigne.)

M. MIGNOLET, au commissionnaire.

Vous prendrez attention à cette caisse, s'il vous plaît?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est donc vous qui faites attendre comme ça?

M. MIGNOLET.

Je me suis assez pressé : ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre, c'est ma femme qui me fourre un tas de choses dans les poches...

LE COMMISSIONNAIRE, lui donnant une bourrade.

Gare la graisse! Voulez-vous vous faire écraser?

M. MIGNOLET.

Vous êtes un brutal... Où faut-il m'adresser pour ma place?

LE COMMISSIONNAIRE.

Au bureau.

M. MIGNOLET.

En vous remerciant.

Le bureau.

M. MIGNOLET, QUATRE COMMIS.

M. MIGNOLET,
s'adressant au second commis, qui, le nez au vent, termine son déjeuner.

Monsieur, pardon si je vous dérange, seriez-vous assez bon pour m'indiquer la place que je dois occuper

dans la diligence, et que mon portier a dû arrêter avant-hier matin? Un nommé Toussaint.

LE SECOND COMMIS, ricanant.

Qu'est-ce que vous voulez?

M. MIGNOLET.

Monsieur, voulez-vous me faire l'honneur...

LE SECOND COMMIS, indiquant son voisin de droite.

Adressez-vous à monsieur.

M. MIGNOLET, au premier commis.

Monsieur, seriez-vous assez bon...

(Le premier commis ne répond pas.)

LE SECOND COMMIS, à son voisin.

As-tu vu Girard depuis son mariage?

LE PREMIER COMMIS.

Je l'ai vu une fois.

M. MIGNOLET.

Mille pardons, monsieur, si je vous interromps...

LE SECOND COMMIS.

Sa femme est assez gentille...

M. MIGNOLET.

Monsieur, puis-je savoir...

LE SECOND COMMIS.

Froidasse... Qu'est-ce que vous réclamez?

M. MIGNOLET.

Ce n'est point, monsieur, une réclamation que j'ai à faire... Je désirerais seulement savoir...

LE PREMIER COMMIS.

Savoir quoi ?

M. MIGNOLET.

Quelle place je dois occuper dans la diligence.

LE TROISIÈME COMMIS, arrangeant ses ongles, et de sa place.

Où Girard a-t-il trouvé cette femme-là ?

(Mignolet reste toujours immobile devant le premier commis.)

LE PREMIER COMMIS.

Adressez-vous au fond de la cour, au bureau de Valenciennes.

M. MIGNOLET.

Mais, monsieur, j'ai l'honneur de faire observer que je ne vais pas à Valenciennes.

LE PREMIER COMMIS.

C'est bien une femme de vingt-cinq ans, n'est-ce pas ?

M. MIGNOLET.

En vous remerciant, messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

LE PLUS PLAISANT DES COMMIS.

Enchantés d'avoir fait votre connaissance.

(Mignolet sort du bureau.)

La cour de la diligence.

M. DE VERCEILLES, ERNESTINE, sa fille, L'ABBÉ BLONDEAU, LAURENT, domestique.

M. DE VERCEILLES.

Eh bien ! mon cher abbé, avez-vous assez tourné autour de la voiture ? Êtes-vous persuadé à présent

qu'Ernestine et moi nous ne courons pas risque de la vie en voyageant dans le coupé d'une diligence?

L'ABBÉ.

C'est qu'il me paraît si extraordinaire de voir monsieur le comte voyager comme un premier venu!



M. DE VERCEILLES.

Un premier venu! Le temps n'est-il pas aux premiers venus? Il n'y a rien de plus à la mode que les premiers venus, aujourd'hui.

L'ABBÉ.

Enfin, vous avez préféré cela à la poste.

M. DE VERCEILLES.

Mais, mon Dieu! je sais fort bien que j'aurais pu prendre la poste, si j'avais voulu prendre la poste; mais je ne l'ai pas voulu. La poste, c'est toujours l'administration. Je me méfie de tout ce qui tient à l'administration; que voulez-vous? c'est plus fort que moi.

L'ABBÉ.

Je ne dis pas que monsieur le comte ait tort. Cependant...

M. DE VERCEILLES.

Les postillons, les préfets, tout cela se tient. La belle nécessité qu'on puisse me suivre à la piste tout le long de mon voyage!

ERNESTINE.

Mon père! mon père!

M. DE VERCEILLES.

Est-ce que ce que je dis est trop fort?

ERNESTINE.

Dans la cour d'une diligence! vous qui êtes si prudent!

M. DE VERCEILLES.

Vraiment, avec cette petite fille-là je ne pourrai bientôt plus rien dire.

L'ABBÉ.

Vous ne voulez pas entrer dans le bureau en attendant le départ?

M. DE VERCEILLES.

Dans le bureau! Pour être avec qui? Je suis sûr que cela incommoderait Ernestine. Les bureaux de voitures sentent toujours le poulailler.

L'ABBÉ.

Je crains que vous ne preniez de l'humidité ici.

M. DE VERCEILLES, à un garçon d'écurie.

Monsieur, quand partira-t-on?

LE GARÇON.

Tout de suite, monsieur, tout de suite.

M. DE VERCEILLES.

Allez-vous-en, l'abbé, allez-vous-en. La fraicheur du

matin ne vaut rien pour votre catarrhe; remontez dans la calèche et retournez à l'hôtel.

L'ABBÉ.

Je voudrais vous voir embarqués auparavant.

M. DE VERCEILLES.

Il me semble que vous en savez assez pour pouvoir tranquilliser la comtesse. Vous êtes bien sûr que la voiture est solide, qu'Ernestine, moi et Marie nous serons fort à l'aise dans le coupé...

L'ABBÉ.

Parce que mademoiselle Ernestine est mince.

M. DE VERCEILLES.

Il faut espérer que dans un voyage de vingt-quatre heures elle n'engraissera pas assez pour nous gêner.

L'ABBÉ.

Assurément.

M. DE VERCEILLES.

Alors, l'abbé, rien ne doit vous retenir. Allez-vous-en. Ma fille, où est donc Marie?

ERNESTINE.

Elle va revenir. J'avais oublié quelque chose dans la calèche.

M. DE VERCEILLES, à Laurent.

Laurent!

LAURENT.

Monsieur le comte?

M. DE VERCEILLES.

Vous allez dans l'intérieur; je vous répète encore de

ne pas dire un mot; ne parlez même pas de la pluie ni du beau temps.

ERNESTINE.

Quand nous serions des conspirateurs...

M. DE VERCEILLES.

Ernestine, Ernestine, croyez que je n'ai pas entièrement perdu la tête.

ERNESTINE.

Je ne dis pas cela, mon père.

M. DE VERCEILLES.

Ce n'est pas la première fois que je me trouve dans des temps comme ceux-ci. On n'a jamais trop de circonspection.

L'ABBÉ.

Il est certain que nous sommes sur un volcan...

M. DE VERCEILLES.

Ces jeunes têtes-là ne savent la conséquence de rien.

LE CONDUCTEUR.

Monsieur, excusez; c'est-il vous qu'est au coupé?

M. DE VERCEILLES.

Oui.

LE CONDUCTEUR.

Combien monsieur est-il?

M. DE VERCEILLES.

Les trois places.

LE CONDUCTEUR.

Alors, monsieur peut monter.

M. DE VERCEILLES.

Il va nous falloir attendre Marie, à cette heure.

ERNESTINE.

La voici, mon père.

M. DE VERCEILLES, à Marie.

Allons donc, mademoiselle; allons donc! Adieu, l'abbé. Faites travailler mon petit Paul; n'écoutez pas sa mère; vous connaissez ma femme, elle a toujours peur qu'on ne fatigue son fils.

L'ABBÉ.

L'enfant est délicat.

M. DE VERCEILLES.

Je ne dis pas de le forcer; mais il y a une mesure dans tout. Profitez aussi du temps que je n'y serai pas pour empêcher tout doucement le petit bonhomme du général de venir aussi souvent déranger vos leçons.

L'ABBÉ.

Depuis huit jours il a des engelures aux talons.

M. DE VERCEILLES.

Je ne le savais pas. Tant mieux. (Il va pour monter en voiture.) L'abbé, encore un mot; défendez à Simon, en vous reconduisant, de mettre les chevaux au galop; il n'en fait jamais d'autre quand je ne suis pas là.

L'ABBÉ.

Que monsieur le comte soit sans inquiétude, j'y veillerai. Bon voyage, mademoiselle.

ERNESTINE.

Et vous, monsieur Blondeau, soignez-vous bien.

(M. l'abbé s'éloigne. M. de Verceilles, sa fille et Marie sont placés dans le coupé.)

ADRIEN, une pipe à la bouche.

Eh bien! est-ce qu'on ne part pas aujourd'hui? Est-ce qu'on attend un changement de ministère? (Au commissionnaire.) Thomassin, où as-tu mis mon porte-manteau?

LE COMMISSIONNAIRE.

Un porte-manteau et un carton à chapeau?

ADRIEN.

Précisément.

LE COMMISSIONNAIRE.

J'viens d'monter tout ça.

ADRIEN.

Très-bien.

(Il chante.)

L'or est une chimère,
Sachons, sachons nous en servir.

LE COMMISSIONNAIRE.

Il y a longtemps qu'on n'vous a vu par ici, monsieur Adrien.

ADRIEN.

Oui, c'est vrai.

(Il chante.)

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu, soir et matin...

C'est Cherrier qui part aujourd'hui?

LE COMMISSIONNAIRE.

Non, monsieur, il est sur Toulouse.

ADRIEN.

Tiens, c'te farce... c'était un bon enfant... J'ai été bien des fois avec lui... un vrai chauffeur! C'est donc Fournais, alors?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, monsieur.

ADRIEN.

Sais-tu si c'est qu'il a vendu son chien d'chasse?

LE COMMISSIONNAIRE.

Faut croire que oui... j'ne le vois plus avec.

ADRIEN.

Il l'aura vendu.

LE CONDUCTEUR.

A cheval, à cheval!.. (Apercevant Adrien.) Tiens, c'est vous, farceur, qui vous faites attendre comme ça?

ADRIEN.

Bonjour, Fournais. Comment attendre? J'étais là, tranquillement, au café, avec Leclère et son épouse, à consommer un petit verre en attendant le son du galoubet. Il y a longtemps que nous avons été ensemble; et votre chien?

LE CONDUCTEUR.

Je n'l'ai plus... Bon! Tonnerre de Dieu! encore un voyageur?... nous coucherons ici, c'est sûr. Allons donc, monsieur, c'est ridicule aussi, ça!

M. PRUDHOMME, MADAME PRUDHOMME, CLOTILDE.

M. PRUDHOMME.

Ouf! je n'en puis plus... je suis tout en nage... je n'ai

pas un fil de sec... Figurez-vous que je me suis aperçu au milieu du chemin que j'avais oublié une partie de mes effets.

LE CONDUCTEUR.

Sacré n... de D...! vous ne risquez rien, vos effets partiront un autre jour.

MADAME PRUDHOMME.

Comment, un autre jour!

M. PRUDHOMME.

Calme-toi, Gabrielle, calme-toi... C'est le premier mouvement.

LE CONDUCTEUR.

Vous arrivez justement au moment de partir; il faut tout défaire à présent; que le diable vous...

(Le reste de la phrase reste dans ses dents.)

MADAME PRUDHOMME.

Vous emporte vous-même... Je n'ai jamais vu un manant pareil.

M. PRUDHOMME.

Méprise, Gabrielle, méprise ces invectives... Dieu que j'ai chaud!

MADAME PRUDHOMME.

Et dire qu'il n'y a pas ici un endroit où tu pourrais changer de chemise!

M. PRUDHOMME.

Que veux-tu! à la guerre comme à la guerre.

LE CONDUCTEUR, sur l'impériale.

Montez donc, monsieur!

M. PRUDHOMME.

Adieu, Gabrielle, tu m'écriras... adieu. Clotilde, ferme bien les portes... adieu.

MADAME PRUDHOMME.

Je veux te voir monter.

M. PRUDHOMME.

Ne reste pas sous la roue... adieu... (Il fait des efforts inouïs pour atteindre au marchepied). Je ne pourrai jamais parvenir à franchir cette distance. Conducteur, procurez-moi un gradin, un marchepied, quelque chose...

ADRIEN.

Le fait est que monsieur n'a pas l'élasticité d'une plume. On est allé chercher plusieurs gradins, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Ah! monsieur, mille remerciements... Je n'avais pas encore eu l'honneur de vous voir.

LES VOYAGEURS.

Allons donc, messieurs, allons donc!

ADRIEN.

Cette dame qui était là est votre épouse, monsieur?

M. PRUDHOMME.

Oui, monsieur... c'est un modèle...

ADRIEN.

Comme taille.

M. PRUDHOMME.

Sa taille, monsieur, n'est plus ce qu'elle a été; mais c'est une femme qui, à son âge, est encore à savoir ce que c'est qu'un corset... Eh bien, ce marchepied?

ADRIEN.

Je vais vous aider... hissez-vous... Hé houp!... houp-là!... aidez-vous, ou j'lâche tout.

(Adrien laisse M. Prudhomme suspendu, qui retombe sur le pied d'un voyageur.)

LE VOYAGEUR.

Que le diable vous emporte!

M. PRUDHOMME.

Je vous demande un million de pardons, monsieur; c'est par une cause bien indépendante de ma volonté si je vous ai écrasé le pied. Je vous en demande mille pardons.

LE VOYAGEUR.

On fait au moins attention à ce qu'on fait.

M. PRUDHOMME.

Ceci est une leçon pour moi, monsieur, une bien grande.

LA VIEILLE DAME.

Il n'y a pas moyen de se faire rendre justice. Je veux ma place... je veux ma place!

L'HOMME aux moustaches.

Vous voilà encore, madame... vous ne deviez pas partir?

LA VIEILLE DAME.

Eh bien, monsieur, je pars, ne serait-ce que pour vous faire damner.

(M. Prudhomme a pu se placer dans la diligence; Adrien est monté sur l'impériale; tous les voyageurs sont à leur place; le postillon est sur son siége. Les parents se précipitent aux portières. On entend ces mots : « Adieu, » adieu, tu nous écriras. Vous nous donnerez de vos nou- » velles. Bien des choses à tout le monde, vous n'oublierez » pas ce que je vous ai dit. Vous avez le petit panier? » Allons, adieu. » L'arrivée du conducteur impose silence, la diligence part au galop. Adrien, placé à la droite du conducteur, laisse de côté sa pipe pour lui disputer l'honneur de sonner la trompette.)

L'extérieur de la diligence.

LE CONDUCTEUR, ADRIEN, UN ANGLAIS.

LE CONDUCTEUR, au postillon.

Avançons donc, allons-nous rester en panne?

LE POSTILLON.

C'est c'te charrette qui barre la rue.

LE CONDUCTEUR.

Allons donc, vous! Hé! là-bas... allez-vous nous laisser moisir ici?... (Au postillon.) Coupe-lui donc la figure en deux avec ton fouet, à c'brigand-là... Allume! allume!

(La diligence part au grand trot, sans aucun égard pour les piétons, dont les réclamations sont accueillies à coups de fouet.)

LE CONDUCTEUR.

Il y a longtemps qu'on ne vous a vu par ici, mauvais sujet?

ADRIEN.

C'est vrai, j'allais toujours sur c'te route ici avec Cherrier. Il est donc sur Toulouse à présent, Cherrier?

LE CONDUCTEUR.

Il y a un mois environ.

ADRIEN.

C'est un bon enfant. Et votre chien de chasse?

LE CONDUCTEUR.

Ne m'en parlez pas. J'n'en aurai plus d'ces satanés chiens.

ADRIEN.

Pourquoi donc ça?

LE CONDUCTEUR.

Comment, entre le deuxième relais et celui-ci, dans un chemin uni comme la main, v'là la roue d'vant qui l'empoigne, v'là mon chien coupé en deux comme avec un couteau. Un chien que rien au monde ne l'aurait tué, il vous sautait de dessus l'impériale à terre que nous étions au grandissime galop, comme vous avaleriez un verre de punch.

ADRIEN.

C'est Pyrame que vous l'appeliez?

LE CONDUCTEUR.

Non, Zampa.

ADRIEN.

Ah, oui, c'est vrai; c'est le chien du café Vergé qui s'appelle Pyrame.

LE CONDUCTEUR.

Et dire encore que j'venais d'en r'fuser, il n'y avait pas deux jours, trois cents francs d'un Anglais.

ADRIEN.

C'est toujours comme ça... Prêtez-moi donc votre cornet.

LE CONDUCTEUR.

Quand nous serons sortis de Paris, tout à l'heure.

ADRIEN.

Vous êtes pas mal chargé aujourd'hui?

LE CONDUCTEUR.

Oui, c'est pour les jours où nous ne l'sommes pas; c'te route ici n'est pas ce qu'elle a été... Nous avons là-dessous une demi-douzaine de Savoyards; les autres ne monteront qu'après la barrière, à cause de la bascule.

ADRIEN.

Le soleil ne les incommodera pas, ceux qui sont là-dedans... mais y a de quoi étouffer!

LE CONDUCTEUR.

Il s'en étouffe aussi quelquefois... Que voulez-vous!

ADRIEN.

Dame! c'est tout simple... Avez-vous sur vous un peu d'amadou, hé, vieux, que je rallume ma pipe?

LE CONDUCTEUR.

Voilà.

L'intérieur.

L'HOMME aux moustaches.

Mademoiselle, vous avez bien tort de ne pas prendre ma place.

LA JEUNE PERSONNE.

Je vous remercie, monsieur.

LA VIEILLE DAME.

Nous avons eu affaire à de grands malotrus, n'est-ce pas, Mimire?

(Le petit chien ne répond pas.)

UN VOYAGEUR.

Ça n'a pas le sens commun de charger ainsi une voiture!

UN AUTRE VOYAGEUR.

C'est-à-dire que je suis toujours à me demander comment il se fait qu'il n'arrive pas encore plus d'accidents.

(M. Prudhomme garde le silence. Il est occupé à vider ses poches dans celles de la voiture.)

LE PREMIER VOYAGEUR.

La route est assez belle.

LE DEUXIÈME VOYAGEUR.

C'est en plein hiver qu'il faut la voir.

M. PRUDHOMME.

Règle générale, messieurs quand on monte en diligence, on devrait toujours faire son testament... Je solliciterai la faveur d'ouvrir de mon côté; ce concours d'haleines nécessite l'ouverture de l'une des deux portières; car il y a encore à éviter le courant d'air.

LA VIEILLE DAME.

Mais, monsieur, mieux alors vaudrait être sur l'impériale.

M. PRUDHOMME.

J'aurai, madame, l'honneur de vous faire observer que je ne puis cependant pas étouffer.

L'HOMME aux moustaches.

Vous ne pouvez pas, madame, empêcher d'ouvrir du côté opposé au vôtre.



LA VIEILLE DAME.

Je vous prie, monsieur, de ne pas m'adresser la parole davantage... Je ne vous dis rien, quand vous ricanez dans vos moustaches... je ne ris pas, moi... et n'en ai pas sujet.

M. PRUDHOMME, mettant la tête à la portière.

Le temps a l'air de se vouloir lever.

UN VOISIN.

Je crois plutôt que nous aurons de l'eau.

M. PRUDHOMME.

Je l'avais d'abord pensé. Pardon, monsieur... vous n'êtes pas de Paris ?

LE VOISIN.

Non, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Je m'en étais douté. Monsieur va-t-il à la même destination que la voiture?

LE VOISIN.

Non, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Alors monsieur s'arrêtera probablement en route? Monsieur est avocat?

LE VOISIN.

Non, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Mon chapeau dans le filet ne vous incommode pas, mademoiselle?

LA JEUNE PERSONNE.

Non, monsieur.

L'HOMME aux moustaches.

Donnez-moi votre petit panier, mademoiselle, je vais le mettre dans le filet.

LA JEUNE PERSONNE.

Merci, monsieur.

M. PRUDHOMME.

C'est la première fois, sans doute, que mademoiselle voyage?

LA JEUNE PERSONNE.

Non, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Je dis mademoiselle, je puis me tromper; je suppose que vous n'êtes pas mariée?

LA JEUNE PERSONNE.

Non, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Plus nous nous éloignerons de Paris, plus la route deviendra agréable. Tenez, mademoiselle, croisons nos jambes... bien... c'est cela... Ça fait que nous ne nous gênerons pas... Allongez... allongez, ne craignez rien... c'est cela. Monsieur est militaire?

L'HOMME aux moustaches.

Oui, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Je ne m'étais donc pas trompé! Je suis assez physionomiste; fantassin ou cavalier? si toutefois, monsieur, il n'y a pas d'indiscrétion...

L'HOMME aux moustaches.

Non, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Je vous en fais mon compliment... Ah! dame, quand, pendant trente années consécutives, un pays a envoyé des troupes dans les quatre coins de l'Europe, il n'est pas étonnant de se rencontrer avec des militaires. J'ai été réquisitionnaire, moi qui vous parle, monsieur, puis de la garde nationale dès sa première institution, sous M. de La Fayette. Je ne vous parle pas d'hier... Notre costume a subi depuis des modifications; de très-grandes modifications ont été apportées à notre costume; oui, monsieur. J'ai vu MM. nos officiers en laine... c'était fort original; mais c'était comme cela, il n'y avait pas à dire. J'ai vu Louis XVI, Mirabeau, le comte de Vergennes, Collot-d'Herbois, toute la Convention, les Girondins, et le siége et la prise de la Bastille, la Fédération... Aussi, je vous assure que rien de ce qui se fait de nos jours ne m'étonne.

LA VIEILLE DAME.

Je crois bien, après toutes ces horreurs-là.

M. PRUDHOMME.

Vous avez aussi vu cela, vous, madame?

LA VIEILLE DAME.

Oui, monsieur, dans les bras de ma nourrice; car vous n'avez pas, j'aime à le penser, la sotte prétention de me croire votre contemporaine!

M. PRUDHOMME.

Non, certainement, madame.

LA VIEILLE DAME.

J'ai beaucoup vu aussi, moi, monsieur, certainement. J'ai vu le monde... le grand monde... j'ai rencontré des malotrus aussi... quelquefois... mais je ne me suis jamais trouvée, si ce n'est aujourd'hui, pour la première fois, avec des gens assez peu généreux pour laisser une portière ouverte, quand c'est une dame qui en réclame la fermeture.

M. PRUDHOMME.

Ah! monsieur est militaire.

La rotonde.

M. MIGNOLET, à sa voisine.

Mais que diable! madame, il me semble que vous pourriez bien changer votre petit bonhomme de côté; voici bientôt une grosse demi-heure qu'il me frotte la joue avec la tartine de confiture qu'il tient à la main.

LA MÈRE.

Faut avouer que vous êtes peu complaisant, vous!

M. MIGNOLET.

J'en suis bien fâché, madame; mais j'ai déjà eu, ce me semble, l'honneur de vous faire observer qu'il y avait bien une grosse demi-heure que je souffrais sans me plaindre.

LA MÈRE.

Eh bien! je vous dis, moi, que vous n'aimez pas les enfants; c'est vrai, ça, vous ne l'avez peut-être jamais été?

M. MIGNOLET.

Je vous avouerai, madame, qu'il y a malheureusement si longtemps, que c'est tout au plus si je me le rappelle.

LE PÈRE.

Donne-moi un peu le petit; car il y a des gens si ridicules!

M. MIGNOLET.

Il me semble, monsieur, que mon observation n'était pas de nature à vous offenser.

LE PÈRE.

Qu'est-ce que vous avez encore à réclamer, vous? est-ce que je vous parle? Si vous vous sentez morveux, mouchez-vous, et que ça finisse.

M. MIGNOLET, prenant trois intonations différentes.

Ça me suffit, monsieur, ÇA ME SUFFIT, ÇA ME SUFFIT!

LE PÈRE.

C'est vrai, ça, aussi, qu'as-tu besoin de lui donner comme ça des confitures, à c't'enfant? ça vous fait avoir des désagréments de toute une voiture, et v'là tout.

LA MÈRE.

Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse aussi pour l'a-

muser, c't'enfant; si ça tachait encore, les confitures! Il faut avoir bien peu de bonne volonté ou détester furieusement les enfants, quand on peut leur faire plaisir, et qu'il ne vous en coûte que de passer une éponge sur vos effets, pour vous y refuser.

LE PÈRE, à son fils aîné.

Ferdinand, auras-tu bientôt fini de t'accrocher à cette portière, que tu vas la déchirer... allons, voyons, tenez-vous tranquille à la fin... Bien, c'est du propre, reprends donc vite le petit, que je suis tout trempé... Que le diable vous emporte, toi et ton moutard!

LA MÈRE.

Viens, mon trésor! Ah! mon Dieu! c'est vrai!... c'est la voiture qui l'aura secoué, c'pauvre chat; viens, mon trésor chéri (l'enfant pousse des cris), viens, trésor embaumé... viens, bonne chatte à sa maman.

UN VOISIN, s'éveillant.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? est-ce que nous versons?... Dieux! quelle odeur! il y a de quoi s'asphyxier... Est-ce qu'on devrait aussi recevoir des nouveau-nés dans une voiture?

LE PÈRE.

Qu'est-ce que ça vous fait?

LE VOISIN.

Comment, *qu'est-ce que ça me fait?...* vous êtes encore pas mal bon enfant, vous?... *qu'est-ce que ça me fait!* c'est-à-dire que si tout le monde de la voiture était comme moi, on vous fouetterait*, avec tout votre *bataillon*, sur la route, *v'là ce que ça ferait*, insolent!

* Nous ferons observer à nos lectrices que fouetter n'est même pas encore le mot propre.

LE PÈRE.

C'est ce qu'il faudrait voir!... nous avons payé.

LE VOISIN.

Qu'est-ce que ça me fait encore à moi, que vous ayez payé? moi aussi, j'ai payé... ce petit vieux là-bas a payé aussi.

M. MIGNOLET.

A telles enseignes, monsieur, qu'il y a quatre jours que la totalité de ma place a été remboursée, le jour où je l'ai envoyé arrêter par mon portier, un nommé Toussaint.

LE VOISIN.

Vous avez payé! Eh bien! vous êtes encore assez étonnant, vous! *vous avez payé!* c'est-il une raison parce que j'ai payé aussi, moi, pour que je fasse des horreurs et des infamies dans la diligence?... Qu'est-ce que vous aureriez à dire alors si je m'mettais à en faire, moi, des horreurs et des infamies dans la diligence, et si je vous disais : *j'ai payé!*

LE PÈRE.

Vous n'avez pas le sens commun!

LE VOISIN.

Tenez, si je n'respectais pas votre épouse qu'est une femme, il y a deux heures que j'm'aurais amusé à vous cracher à la figure... n'm'échauffez toujours pas les oreilles... C'est vrai, ça... vous infectionnez toute une voiture et vous n'êtes pas content encore! vous dites à ça : *j'ai payé!* imbécile!

LE PÈRE.

Comment, imbécile!

(Le père donne une bourrade à son voisin, qui la lui rend aussitôt, et la discussion prend un caractère plus sérieux.)

LA MÈRE.

Allons, allons, BERTÉCHÉ, tais-toi.

FERDINAND.

Papa! ah! mon papa!

M. MIGNOLET.

Je vais un peu ouvrir pour renouveler l'air.

(La lutte continue entre les deux voisins autant que le permet la capacité de la diligence, ils se calment peu à peu, ils resteront froids tout le temps du voyage.)

Le relais.

LES VOYAGEURS.

Conducteur! ouvrez-nous la portière, s'il vous plaît?

(Des boiteux, des aveugles, un crétin et des scrofuleux se précipitent aux portières de la diligence.)

UNE VIEILLE FEMME.

N'oubliez pas, bonnes âmes charitables! une pauvre vieille de quatre-vingt-dix-sept ans, qui n'pouvons plus gagner sa pauvr'vie.

(L'aveugle estropie sur la clarinette la valse de « Robin des Bois ».)

LE CRÉTIN.

Aboûum, aboûum! fâ, fâ! aboûum, aboûum!

(Il se présente à la portière du coupé.)

ERNESTINE.

Ah! mon père! quelle horreur!

M. DE VERCEILLES.

Qu'est-ce encore?

LE CRÉTIN.

Aboûum, aboûum! fà, fà! aboûum!

M. DE VERCEILLES.

Il est affreux! Retirez-vous, voulez-vous vous retirer?

ADRIEN, au crétin.

Tiens, te voilà, mon pauvre Pierre; tu n'as donc pas encore trouvé à te marier?

LE CRÉTIN.

Aboûum, aboûum! fà, fà! aboûum!

ADRIEN.

Tu dis toujours la même chose.

LE CRÉTIN.

Fà, fà! aboûum, aboûum!

ADRIEN.

Tiens, voilà un sou; fais le beau. (Le malheureux lève les bras en l'air et se tient en équilibre sur les pointes de ses sabots.) C'est bien, va-t-en, on en a assez... Hé! Fournais, voulez-vous prendre quelque chose?

LE CONDUCTEUR.

Nous avons bien le temps; allons, allons, messieurs, voyons, dépêchons-nous!

LES VOYAGEURS.

Conducteur, ouvrez-nous la portière.

LE CONDUCTEUR.

Oh! ben oui, vous ouvrir! j'vous connais; nous n'en finirons jamais... au prochain relais, ça n'est pas long.

M. PRUDHOMME.

Je vous intime l'ordre de m'ouvrir, m'entendez-vous, conducteur?

LE CONDUCTEUR.

Oui, mon gros papa. Allons donc, postillon, à cheval... allons-nous coucher ici?

LA VIEILLE DAME.

Conducteur, avez-vous demandé mon verre d'eau sucrée?

LE CONDUCTEUR.

On vous le fait, madame, vous l'aurez au prochain relais.

LA VIEILLE DAME.

Vous êtes un grossier personnage; je m'en plaindrai à vos chefs.

LE CONDUCTEUR.

Vous savez, madame, que nous en avons un qui est bien enrhumé. Allons, messieurs, voyons donc, en finirons-nous aujourd'hui?

ADRIEN.

Voilà! C'est la bonne qui ne veut pas me prendre en sevrage.

LE CONDUCTEUR.

Allons donc, farceur!

ADRIEN.

Adieu méchante; voilà, voilà!

LA SERVANTE D'AUBERGE.

Voulais-vous me laissais... taisais vos mains.

LE MONSIEUR à moustaches.

Vous ne voulez rien accepter, mademoiselle ?

LA JEUNE PERSONNE.

Je vous remercie, monsieur.

LE BOITEUX.

N'oubliez pas, messieurs, mesdames, un pauvre orphelin de cinquante-deux-ans, qui n'a plus ni père ni mère pour gagner sa pauvre vie. (Changeant de ton.) *Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum....*

M. PRUDHOMME.

Je vois qu'il faut en prendre son parti.

LE BOITEUX.

Fiat voluntas tua... adveniat regnum tuum....

M. PRUDHOMME.

Allez travailler!... Des gaillards comme ça, dans la force de l'âge... c'est inouï... les autorités s'endorment; elles laissent exister d'aussi coupables industries... Ah! mon Dieu! prenez donc garde à ce que vous faites, vous, monsieur de l'impériale, il paraît que c'est mon épaule qui doit vous servir de marchepied?

BOURDIN.

Je ne l'ai pas fait exprès.

M. PRUDHOMME.

Il n'aurait, parbleu! plus manqué que vous l'eussiez fait exprès!

LE CONDUCTEUR.

C'est des bêtises, ça, monsieur, d'rester aussi longtemps, c'n'est pas raisonnable, non plus.



LE POSTILLON.

En route!... Hé... hé! là-bas... Eh houp! houp là!... Allume! allume... eh! là-bas.

(Toutes les paroles qu'il adresse à ses chevaux sont précédées et suivies de grands coups de fouet.)

LE CONDUCTEUR.

Est-ce que Félicien est malade?

LE POSTILLON.

Oui!... Aie donc... holà! toi; hé... hé là-bas! Vigoureux... hup... allume, allume... Oui, il a la fièvre depuis bientôt trois jours.

LE CONDUCTEUR.

Bah!... Qu'est-ce que c'est donc que ce cheval que t'as là!

LE POSTILLON.

Qui ça ? l'porteur ?

LE CONDUCTEUR.

Non, là-bas.

LE POSTILLON.

Là ?

LE CONDUCTEUR.

Oui, là, à droite.

LE POSTILLON.

Il y a d'jà du temps que je l'avons... c'est un cheval que M. Camus a acheté de M. Fessard.

LE CONDUCTEUR.

Je n'vous l'connaissais pas.

LE POSTILLON.

Y n'valont rien, c'étiont une bête ruinée.

ADRIEN.

Comment, ruinée !... Comment, elle a éprouvé des pertes, c'te pauvre bête ?

LE CONDUCTEUR.

Alors, donnez-moi une pipe de tabac.

ADRIEN.

Voilà, prenez.

(Il lui présente sa blague, brodée de verroteries.)

LE CONDUCTEUR.

Excusez !... en voilà une jolie de blague !

ADRIEN.

Oui, c'est assez gentil... c'est c'te femme mariée, que

je vous ai parlé, qui me l'a faite... c'est son mari qui me l'a apportée.

LE CONDUCTEUR.

Il est encore bon enfant, celui-là!

ADRIEN.

Ils sont tous comme ça... uniques. . . . .
. . . .

(Ces blancs ont été placés dans l'intention de ne point admettre le public dans la confidence que M. Adrien va faire au conducteur de ses amours.)

LE CONDUCTEUR, après avoir entendu la confidence.

Alors, vous devez y être attaché, à c'te p'tite femme-là?

ADRIEN.

Vous voyez, d'après ce que j'viens d'vous dire, attaché à mort; aussi, vous m'f'rez l'amitié, Fournais, d'emporter de là-bas un bon pâté de foie gras à son adresse; ça vous procurera la satisfaction de la voir.

LE CONDUCTEUR.

Tout ce que vous voudrez.

ADRIEN.

Il n'est pas mauvais, c'tabac-là.

LE CONDUCTEUR.

Non, il se laisse fumer. Quand j'étais sur la route de Valenciennes, c'est là que j'en avais du crâne de tabac; j'les connaissais tous à la douane, j'passais tout ce que j'voulais. Que j'en ai gagné de c'te gueuse d'argent!

ADRIEN.

Aussi, en avez-vous d'ces polissons d'écus.

LE CONDUCTEUR.

Eh ! non. J'étais garçon, et j'les faisais sauter. Et puis, voyez-vous, une chose : maintenant l'état est perdu; les administrateurs, ils nous pillent tout, que c'est effrayant! Il leur z'y faut des costumes à nos frais, des casquettes, est-ce que je sais, moi : ils gagnent sur tout. Enfin, l'autre jour, croireriez-vous, j'avais emporté un melon avec moi? eh bien ! est-ce qu'ils ne me l'ont pas fait payer au bureau !

ADRIEN.

Aussi, vos administrateurs la passent douce.

LE CONDUCTEUR.

S'ils la passent douce! Ils sont tous gros qu'ils ne peuvent plus s'traîner.

ADRIEN.

Qu'est-ce que vous voulez, après tout, c'est dans tous les états, ça. — Mais, comme dit Potier dans son *Chiffonnier :* Faut être philosophe.

LE CONDUCTEUR.

Tiens ! Potier, je l'ai vu du temps qu'il était à la Porte-Saint-Martin. Dieu ! que c'crapaud m'a fait rire. On l'dit immensément riche.

ADRIEN.

Quatre-vingt dix mille livres de rente en maisons.

LE CONDUCTEUR.

Ça vaut mieux que d'être conducteur.

ADRIEN.

J'crois bien !

LE CONDUCTEUR.

Et dire qu'avec du toupet et d'la mémoire tout l'monde en f'rait autant. Moi, j'aurais aimé c'gredin d'état-là, la tragédie ! mais c'est les parents, tout ça, la famille qui n'veut pas...

ADRIEN.

Ah ! oui, les préjugés. Eh ben ! c'est encore des bêtises, tout ça. Voyez Talma, est-ce qu'il n'était pas admis à toutes les parties de l'Empereur ? c'est-à-dire que si l'Empereur avait suivi tous les conseils de Talma, il serait encore sur le trône, et nous n'y aurions pas vu tous les capucins que nous y avons vus.

LE CONDUCTEUR.

Talma ? je l'ai vu aussi. En voilà encore un qui en a fait de c't'argent !

ADRIEN.

Sept ou huit millions au moins ; y n'connaissait pas sa fortune. Fallait voir son enterrement, à Talma ! tout Paris s'y était porté : nous étions, nous, au moins soixante de connaissance ; et puis des ambassadeurs, des notaires, des auteurs, est-ce que je sais ; c'était bien autre chose qu'à Louis XVIII. Nous avons vu dans un magasin que j'ai été, un jeune homme que son père était chapelier à Talma.

LE CONDUCTEUR.

Je l'croirais bien.

Le dîner.

LE POSTILLON.

Ho ! ho !... hé ! là-bas... attendez que j'aveigne mon

sac d'avoine qu'est sous les pieds du conducteur. Vous pouvais vous vanter d'avoir été crânement menés.

LE CONDUCTEUR.

Attends, que j'te donne ton argent.

ADRIEN.

Je n'suis pas fâché de m'mettre quelque chose dans l'cornet*.

LES VOYAGEURS.

Voulez-vous nous ouvrir la portière, s'il vous plaît.

UN GARÇON D'AUBERGE.

Voici, messieurs... Madame dîne-t-elle ?

LA VIEILLE DAME.

Présentez-moi une chaise pour descendre... tenez mon petit chien.

L'HOMME aux moustaches.

Mademoiselle, descendez-vous ?

LA JEUNE PERSONNE.

Merci, monsieur.

LA VIEILLE DAME, à la servante.

Vous me ferez donner un cabinet, mademoiselle.

PERRIER.

Ah! on respire au moins. Nous sommes comme des veaux sous c'cuir-là-haut. J'ai les jambes que je n'les sens plus. Monsieur Giraud, v'nez-vous avec nous?

* Le cornet est mis là pour l'estomac.

GIRAUD.

Où est-ce que vous allez ?

PERRIER.

A deux pas d'ici, avec les autres; on est assassiné dans c't'auberge ici.

GIRAUD.

J'veux ben; et le fils Bourdin ?

PERRIER.

Il est avec.

LE PÈRE.

Viens-tu avec ton p'tit ? sortiras-tu de c'te voiture ?... Ferdinand, où allez-vous ? V'nez ici, monsieur; vous allez avoir tout à l'heure sur votre derrière.

M. DE VERCEILLES.

Donnez-moi un marchepied pour descendre.

UN GARÇON DE L'AUBERGE.

Monsieur dîne-t-il ?

M. DE VERCEILLES.

Donnez d'abord un marchepied.

(On apporte un marchepied.)

LE GARÇON.

Monsieur dîne-t-il ?

M. DE VERCEILLES.

Marie, voyez si vous ne laissez rien dans la voiture.

LE GARÇON.

Monsieur dîne-t-il ?

M. DE VERCEILLES.

Qu'est-ce que vous dites ?

LE GARÇON.

Monsieur dîne-t-il ?

M. DE VERCEILLES.

Sans doute, si vous avez de quoi me donner à dîner.

LE GARÇON.

Ah ! monsieur, ce n'est pas là ce qui manque.

M. DE VERCEILLES.

Laurent, vous verrez cela.

LE GARÇON.

De sorte que monsieur dîne à part ?

M. DE VERCEILLES.

Qu'est-ce que c'est qu'à part?

LE GARÇON.

Monsieur ne dîne pas avec les autres voyageurs ?

M. DE VERCEILLES.

Je ne crois pas.

LE GARÇON.

Charlotte, conduisez monsieur et mademoiselle au n° 13.

L'auberge.

ADRIEN.

Bonjour, madame Hamelin.

MADAME HAMELIN.

Tiens ! c'est vous, mauvais sujet? vous voilà donc encore une fois dans notre pays ?

ADRIEN.

Comme vous voyez.

(Il chante.)

Et l'on revient toujours,
Toujours, toujours, toujours,
A ses premiers amours,
A ses premiers amours.

MADAME HAMELIN.

En avez-vous fait des farces, hein?

ADRIEN.

Oui, j'en ai bien quelques-unes à me reprocher... mais j'n'en fais plus.

MADAME HAMELIN.

Vous v'là donc rangé?

LE PÈRE.

Eh bien! serons-nous servis aujourd'hui?

MADAME HAMELIN.

Charlotte?

LA SERVANTE.

Madame!

MADAME HAMELIN.

Apportez le potage.

ADRIEN, à M. Mignolet.

Vous êtes dans la rotonde, j'crois, monsieur?

M. MIGNOLET.

Oui, monsieur, si cela peut vous être agréable.

ADRIEN.

Mais beaucoup. Vous n'avez pas, monsieur, un fils dans le 2e hussards?

M. MIGNOLET.

Non, monsieur, je n'ai pas cet avantage, n'ayant pas d'enfants.

ADRIEN.

Pardon, excuse.

M. MIGNOLET.

Il n'y a pas de mal à ça, monsieur, il n'y a pas de mal à ça.

M. PRUDHOMME, en dehors.

La fille, je solliciterais une serviette pour mes mains.

LA SERVANTE.

Oui, monsieur, en voilà une.

M. PRUDHOMME.

Elle est encore toute mouillée. Je payerai ce qu'il faut, donnez-m'en une vierge; vous me présentez un torchon.

LA SERVANTE.

Nous n'en avons pas d'autres.

M. PRUDHOMME.

Je ne vous en fais pas mon compliment. (Il entre dans la salle à manger.) Ah! me voilà enfin. Ces dames et ces messieurs sont, je le vois, en bonnes dispositions. Donnez-moi du potage... Merci, monsieur, je vous rends mille grâces... Quelle mauvaise voiture nous avons là?... je crains bien d'être encore trois ou quatre jours sans pouvoir m'asseoir... ces diables de banquettes sont d'un dur!

ADRIEN.

J'crois ben, on les rembourre avec des noyaux de pêches.

M. PRUDHOMME.

Oui, monsieur, je crois votre observation excellente, avec des noyaux de pêches... Eh bien, mademoiselle, comment nous trouvons-nous? Bien, sans doute?

LA JEUNE PERSONNE.

Oui, monsieur.

L'HOMME aux moustaches.

Voulez-vous du bouilli, mademoiselle?

LA JEUNE PERSONNE.

Merci, monsieur, je veux bien.

M. MIGNOLET.

Mademoiselle la bonne, voici deux fois que je demande du potage.

LA SERVANTE.

On est allé en faire venir, monsieur.

M. MIGNOLET.

Dépêchez-vous, mademoiselle; la voiture va partir, je n'aurai rien pris.

M. PRUDHOMME.

Par une singulière concordance du calendrier, c'est aujourd'hui qu'à deux différentes époques, bien entendu, François Ier et Bonaparte sont passés par cette ville.

ADRIEN, les yeux hagards, s'agitant sur sa chaise.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

(Tous les voyageurs se tournent du côté d'Adrien.)

M. PRUDHOMME.

Qu'avez-vous, monsieur, qu'avez-vous? aurais-je,

dans l'observation historique que je viens de faire, blessé vos susceptibilités politiques?...

ADRIEN.

Non, monsieur; mais j'ai oublié de me faire attacher pour boire ce vin-là. C'est à vous faire sauter au plafond.

MADAME HAMELIN.

Vous n'en faites jamais d'autres, c'est si bête!

ADRIEN.

Prenez-vous-en à votre marchand de vin, ou attachez-nous... Bon! v'là une belle pomme... Qui est-ce qui veut jouer du champagne*... j'en réponds, de celui-là, c'est moi qui l'fournis... Ne parlez pas tous à la fois... Personne ne dit mot... une fois, deux fois... Adjugé.

(Il retire sa proposition.)

M. MIGNOLET.

Madame, faites-moi donner du potage, je vous en supplie.

MADAME HAMELIN.

Pardon, monsieur, dans l'instant on va vous l'apporter... C'est ici à côté, à la table de MM. les officiers... Charlotte?

LA SERVANTE.

Madame!

MADAME HAMELIN.

Voyez au n° 7 si MM. les officiers ont encore affaire au potage.

* Dans les tables d'hôte, les commis-voyageurs, surtout ceux dans les vins, proposent, au dessert, de jouer du champagne. Ils fixent une pomme sur une fourchette qui fait le tour de la table; chaque joueur doit enlever avec son couteau un morceau de la pomme, celui qui la sépare de la fourchette perd la partie.

M. PRUDHOMME.

Voici une poule qui est centenaire au moins.

M. MIGNOLET.

Madame, faites-moi donner autre chose, ce potage est glacé.

(L'arrivée de plusieurs musiciens impose silence aux justes récriminations des voyageurs.)

LE CONDUCTEUR.

Allons, messieurs, dépêchons-nous.

M. PRUDHOMME.

Dépêchons-nous, dépêchons-nous... mais, conducteur, vous-même n'avez pas encore préludé.

LE CONDUCTEUR.

Ça ne sera pas long; en deux temps, deux mouvements; passez-moi le poulet.

ADRIEN.

Voilà, vous avez du cachet vert, vous... pas gêné!

LE CONDUCTEUR.

Oui, je n'peux pas m'habituer au vin d'pays.

ADRIEN.

Moi, difficilement.

LE PÈRE.

Madame, combien est-ce que c'est?

MADAME HAMELIN.

Vous êtes?

LE PÈRE.

Mon épouse et deux enfants.

MADAME HAMELIN.

C'est douze francs.

LA MÈRE.

Combien que vous dites, madame?

MADAME HAMELIN.

Douze francs.

LA MÈRE.

Douze francs!!! douze francs!!!

LE PÈRE.

Est-ce que vous vous moquez du monde, à la fin?

LA MÈRE.

Nous donnerons quatre francs pour nous deux, mon mari et moi, et cinquante sous pour nos deux petits, et c'est bien honnête, c'est à prendre ou à laisser... Douze francs! une gargote de dîner pareil! douze francs!

MADAME HAMELIN.

Encore, je n'vous compte pas un seau d'eau chaude pour votre enfant.

LE PÈRE.

Faites donc taire votre musique, s.... n.. de D..., on ne s'entend pas, à la fin. (A sa femme.) Tais-toi et laisse-moi parler. Ah ça! madame, c'est une farce, n'est-ce pas?

LA MÈRE.

Si c'est une farce? j'crois bien, douze francs!

MADAME HAMELIN.

Vous n'voulez pas payer, n'est-ce pas? Eh ben, nous allons voir.

LA MÈRE.

Non, sûr que nous ne payerons pas. C'est une injustice... Douze francs! Si jamais je r'mets les pieds ici, plutôt être pendue! Douze francs!!!

LE PÈRE.

Laisse-moi donc m'expliquer; toi, tu es là à crier, tu t'emportes, laisse-moi faire. Madame, vous êtes une vraie voleuse.

MADAME HAMELIN.

Vous en êtes un autre, vous, monsieur, avec votre cravate rouge; vous allez voir à qui que vous avez affaire... Oh! je suis une voleuse... j'en suis bien aise.

LE CONDUCTEUR.

Payez, allez, ce sera plus tôt fait.

LE PÈRE.

Je payerai si ça m'fait plaisir; gardez vos conseils pour qui vous les demandera.

LE CONDUCTEUR.

Ce que j'vous en dis, moi...

LA VIEILLE DAME, arrivant.

Mon Dieu! que l'endroit d'où je viens est mal tenu; c'est mieux chez les sauvages. Peut-on tenir des garde-robes aussi malpropres... Faites-moi servir un bouillon... Un bouillon seulement... Ai-je affaire à des sourds... un bouillon... mademoiselle, un bouillon seulement, et une pâtée bien légère, une toute petite pâtée... bien légère.

LE PÈRE.

Je n'sais ce qui m'retient de tout briser ici.

(La vieille dame se trouve, en cherchant une place disponible, derrière le père des enfants, qui, en gesticulant, jette à terre le petit chien qu'elle tenait dans ses bras.)

LA VIEILLE DAME.

Zémire! Ah! Dieu! vous m'avez donné, vilain butor, un coup de coude abominable dans les seins. Mimire, pauvre Mimire, es-tu blessée?

LE PÈRE.

Ne m'dites rien, vous! Je l'écrase sous mes pieds, votre sacré chien!

LA VIEILLE DAME.

Arrêtez cet homme! il est furieux. Mimire, Mimire!

ADRIEN.

Prenez garde! ils ont la gendarmerie dans leur manche.

LE PÈRE, exalté.

Qu'est-ce que ça me fait, à moi, votre gendarmerie! Qu'est-ce qu'on m'fera! on me tuera. Eh bien, tant mieux! ça m'est égal.

(Il saisit une chaise qu'il lève en l'air, et brise quelques verres sur la table)

ADRIEN.

Bon! quarante-cinq à quinze.

FERDINAND.

Papa! papa! papa!!!

LA VIEILLE DAME.

A la garde! A l'assassinat! Mimire! Mimire!

LA MÈRE.

Bertéché! Bertéché!! Arrêtez mon mari... il va tout briser, je le connais.

LE PÈRE.

Laissez-moi!

LA MÈRE.

Emmenez-le... J'vas payer, puisqu'on ne peut faire autrement... Mais j'vas mettre la table dans mes deux paniers.

(Le père est emmené.)

ADRIEN.

C'est ça, emportez tout dans vos paniers; voulez-vous que je vous aide?...

M. MIGNOLET.

Je n'ai pas dîné, madame.

ADRIEN.

C'est pas une raison.

M. PRUDHOMME.

Il serait si agréable de voyager, si les auberges savaient concilier leurs intérêts et ceux des voyageurs.

LE CONDUCTEUR.

Messieurs, en voiture, les chevaux sont après.

LA SERVANTE.

N'oubliez pas la bonne?

M. PRUDHOMME.

Pour votre serviette, que je n'ai pas eue, n'est-ce pas?

LA SERVANTE.

N'oubliez pas la bonne?

M. MIGNOLET.

Je me suis passé de souper.

LA SERVANTE.

N'oubliez pas la bonne?

LA VIEILLE DAME.

Est-ce que je n'ai pas payé mon bouillon? Ma pauvre Mimire était si troublée qu'elle n'a pas seulement pu commencer sa pâtée; c'est autant de gagné pour vous.

LA SERVANTE.

Merci!

LA VIEILLE DAME.

Laissez-moi en repos, dévergondée, avec vos papillotes.

L'HOMME aux moustaches.

Tenez, la bonne, pour mademoiselle et pour moi.

ADRIEN.

Fournais, prenons-nous le café ici?

LE CONDUCTEUR.

J'veux bien.

ADRIEN.

Charlotte, du café et deux petits verres... Quel rageur que c't'individu-là!...

LE CONDUCTEUR.

A quoi qu'ça sert? puisqu'il faut toujours payer.

ADRIEN, à la servante qui apporte le café.

Merci; baisez papa, vilain loulou.

LA SERVANTE.

Voyons, Adrien, laissez-moi; voyons, finissez avec vos bêtises.

LE CONDUCTEUR.

Allons, en route, mauvaise troupe.

ADRIEN.

Voilà.

LA SERVANTE.

N'oubliez pas la bonne?

ADRIEN.

Jamais dans mes prières; tiens, méchante.

LA SERVANTE.

Merci, bien obligée.

L'impériale.

LE CONDUCTEUR.

Allons, en route, nous sommes en retard. Y sommes-nous?

ADRIEN.

J'vas un peu m'arranger, moi pas bête; j'vas mettre mon manteau; tant pis.

LE CONDUCTEUR.

J'ai cru que nous n'démarerions jamais d'chez c'te mère Hamelin.

ADRIEN.

J'ai vu l'moment que c't'enragé d'homme allait tout saccager.

Le coupé.

M. DE VERCEILLES.

Je ne voyagerai plus qu'en diligence : c'est admirable! pas de retards, pas de relais qu'il faille attendre; on est servi à point nommé; personne ne vous parle; pas d'écrous à resserrer; rien à démêler avec les postillons; je le répète, c'est admirable. Ne trouvez-vous pas, Ernestine?

ERNESTINE.

Ah! mon père, il y aurait bien quelque chose à dire...

M. DE VERCEILLES.

Quoi donc?

ERNESTINE.

On est bien; mais on n'est pas à son aise comme dans une voiture à soi.

M. DE VERCEILLES.

Je ne vois pas cela.

ERNESTINE.

On voudrait s'arrêter, on ne le pourrait pas.

M. DE VERCEILLES.

On voyage pour aller et pas pour s'arrêter.

ERNESTINE.

Quand mon cousin saura que nous sommes passés devant sa préfecture sans seulement lui dire un petit bonjour...

M. DE VERCEILLES.

Il saura que nous sommes passés en diligence. C'est positivement ce passage devant sa préfecture qui m'a

déterminé à ne pas prendre la poste, puisque vous voulez le savoir.

ERNESTINE.

Vraiment?

M. DE VERCEILLES.

C'est une de mes raisons, au moins. J'approuve mon très-cher neveu en tout ce qu'il fait; mais, certes, s'il m'eût consulté et qu'il eût voulu suivre mes conseils, il se serait tenu tranquille. Ce n'est pas l'argent qui pouvait le tenter.

ERNESTINE.

Il est jeune; il ne savait que faire.

M. DE VERCEILLES.

Je ne le blâme pas. Est-ce que je vous ai dit que je le blâmais. Seulement, je n'aurais pas voulu le déranger en descendant chez lui.

ERNESTINE.

Nous n'y serions restés qu'un instant.

M. DE VERCEILLES.

Vous connaissez bien les préfets!... enchantés de se montrer dans toute leur gloire. Il aurait fallu dîner, coucher peut-être, afin d'avoir le temps de nous entourer de toutes les notabilités fonctionnaires et industrielles du département. Nous aurions été là comme dans un omnibus. Autant passer notre chemin.

ERNESTINE.

Il faut avouer que nous avons dans la diligence ou sur la diligence un monsieur qui se donne bien du mouvement.

M. DE VERCEILLES.

Ce diable d'homme, à lui seul, fait autant de bruit qu'une émeute.

ERNESTINE.

Voilà, par exemple, mon père, un inconvénient qu'on n'aurait pas dans une voiture de poste.

MARIE.

Mademoiselle trouve ça un inconvénient?

M. DE VERCEILLES.

Je croyais que vous dormiez, Marie.

MARIE.

Non, monsieur; c'est un commis-voyageur, tout le monde le trouve aimable. Tantôt, à l'auberge, il a sauté de la croisée d'un premier étage sans sourciller. Un chat n'aurait pas fait mieux.

ERNESTINE.

Et c'est donc très-aimable, cela, Marie?

MARIE.

Mais, dame! mademoiselle, vingt autres s'y seraient tués. Sans compter qu'il a donné à Laurent un paquet de cigares.

M. DE VERCEILLES.

Est-ce que Laurent fume?

MARIE.

Non, monsieur. D'ailleurs Laurent fumerait, que, comme il sait que monsieur le comte n'aime pas qu'on fume, il ne fumerait pas; c'est seulement pour dire.

L'intérieur.

L'HOMME aux moustaches.

Comment vous trouvez-vous, mademoiselle?

LA JEUNE PERSONNE.

Très-bien; merci, monsieur. Comme ce monsieur m'a fait peur à l'auberge!

L'HOMME aux moustaches.

Oui, il s'est fâché tout rouge.

LA JEUNE PERSONNE.

Il a l'air bien méchant.

L'HOMME aux moustaches.

Vous avez peur des gens qui ont l'air méchant, mademoiselle?

LA JEUNE PERSONNE.

C'est-à-dire j'en ai peur... je ne les aime pas.

L'HOMME aux moustaches.

Si vous aviez froid cette nuit, vous me demanderiez mon manteau : il est à votre service.

LA JEUNE PERSONNE.

Merci, monsieur. Et vous?

L'HOMME aux moustaches.

Nous partagerons.

LA JEUNE PERSONNE.

Comme vous avez de grosses moustaches.

L'HOMME aux moustaches.

Vous ne les aimez pas ?

LA JEUNE PERSONNE.

Si, monsieur. Au surplus, tout le monde en a à présent. Il y a dans notre maison un jeune homme, c'est cependant un clerc de notaire, il a des cheveux longs comme un marchand de salade et de la barbe comme une chèvre.

L'HOMME aux moustaches.

A la jeune France?

LA JEUNE PERSONNE.

Oui, monsieur... Oh! ça nous fait rire, toutes les demoiselles du magasin.

L'HOMME aux moustaches.

Ne demeurez-vous pas, mademoiselle, dans le quartier de la Bourse?

LA JEUNE PERSONNE.

Oui, monsieur, près de la rue Vivienne, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 17.

L'HOMME aux moustaches.

C'est extraordinaire : j'ai justement un de mes amis qui demeure dans votre maison.

LA JEUNE PERSONNE.

Au troisième?

L'HOMME aux moustaches.

Au troisième.

LA JEUNE PERSONNE.

Ce n'est pas M. Leblond?

L'HOMME aux moustaches.

C'est précisément cela, Leblond.

LA JEUNE PERSONNE.

Nous l'appelons Jules.

L'HOMME aux moustaches.

Jules Leblond, Jules est son nom de baptême. Comme on se rencontre!

LA JEUNE PERSONNE.

Oh! je connais bien M. Jules. Il doit épouser une jeune personne du magasin, une nommée Clarisse.

L'HOMME aux moustaches.

Je crois lui en avoir entendu parler... Elle est jolie?

LA JEUNE PERSONNE.

Très-jolie...: Elle a de beaux yeux, de beaux cils, de très-belles dents, de beaux cheveux, et puis elle a beaucoup d'esprit, ce qui ne gâte rien.

L'HOMME aux moustaches.

Dire que je n'ai jamais été assez heureux pour vous rencontrer!

LA JEUNE PERSONNE.

C'est bien drôle... et je ne le savais pas... Enfin, si nous n'avions pas parlé...

M. PRUDHOMME.

Mon Dieu! que je suis mal à mon aise! diables de choux!

LA VIEILLE DAME.

Eh bien! Mimire, comment vous trouvez-vous?

M. PRUDHOMME.

Comme les jours raccourcissent! Il faut dîner à la chandelle : il n'y a pas à dire, on n'y voit déjà plus. Mon Dieu! que je suis mal à mon aise!

UN VOISIN.

On finit par s'y habituer.

M. PRUDHOMME.

Monsieur, nous ne devons pas encore nous plaindre. J'ai voyagé à une époque, vous êtes trop jeune pour l'avoir connue; j'ai donc, dis-je, voyagé à une époque où il fallait toujours compter quinze jours, au bas mot, pour aller de Paris à Lyon. On couchait alors en voiture. Bref, on perdait un temps considérable. Eh bien! nous voici, arrêtés, je pense.

LE CONDUCTEUR.

Les personnes qui veulent monter la côte à pied?

M. PRUDHOMME.

Conducteur, je voudrais volontiers descendre.

UN VOISIN.

Moi aussi.

LA VIEILLE DAME.

J'espère que vous ne me ferez pas faire la route à pied?

LE CONDUCTEUR.

Non, madame.

LA VIEILLE DAME.

C'est qu'il ne manquerait plus que cela pour combler la mesure de vos impertinences.

L'HOMME aux moustaches.

Nous descendons, n'est-ce pas, mademoiselle?

LA JEUNE PERSONNE.

Ah! oui, par exemple; moi, j'aime bien *de* marcher.

L'HOMME aux moustaches.

N'ayez pas peur, appuyez-vous sur moi.

LA JEUNE PERSONNE.

Comme le temps est doux.

L'HOMME aux moustaches.

Donnez-moi le bras.

LA JEUNE PERSONNE.

Comment, vous n'avez jamais vu Clarisse?...

M. PRUDHOMME.

Ça soulage un peu de marcher.

LE CONDUCTEUR.

Vous ne descendez pas, dans la rotonde?

M. MIGNOLET.

Voilà cinq fois que je vous l'ai demandé, monsieur.

LE CONDUCTEUR.

Je ne l'avais pas entendu.

M. MIGNOLET.

Je l'ai demandé lorsque ce monsieur qui est en face de moi est sorti en allumant sa grosse pipe.

LE CONDUCTEUR.

Vous ne descendez plus, personne?

LE PÈRE.

Allez vous promener.

LA MÈRE.

Ce sera-t-il encore douze francs?

LE CONDUCTEUR, refermant la portière.

Allons, ne nous fâchons pas.

ADRIEN, au postillon.

Pamphile! confie-moi un instant ton fouet, hein? Qûe j'fasse un peu aller tes chevaux.

LE POSTILLON.

Prenez garde au débord.

ADRIEN.

N'aie pas peur... prends ma pipe.

LE POSTILLON.

Merci; vous pouvez les fouetter; ils ne prendront pas le galop ici : amusez-vous.

M. PRUDHOMME.

Il ne fera pas chaud cette nuit : ça commence déjà à pas mal pincer.

M. MIGNOLET.

Oui, monsieur, je crois que cette nuit ça pourra bien pincer.

M. PRUDHOMME.

Quant à moi, j'aime mieux la gelée : un temps sec est toujours préférable à l'humidité.

M. MIGNOLET.

Sans contredit, préférable à l'humidité.

M. PRUDHOMME.

Je ne vois pas ce monsieur qui était si monté à dîner.

M. MIGNOLET.

Je suis avec lui dans la rotonde... Il est bien brutal.

M. PRUDHOMME.

Je lui soupçonne effectivement assez peu de manières : il a employé à table plusieurs épithètes d'assez mauvais goût. Monsieur voyage pour son plaisir?

M. MIGNOLET.

Je vais passer quelque temps à la campagne, oui, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Vous avez grandement raison, monsieur; car, à Paris, on est tellement claquemuré, que c'est un bonheur, un très-grand bonheur de pouvoir s'échapper un moment... Monsieur est avocat?

M. MIGNOLET.

Non, monsieur; mais j'ai deux neveux qui le sont... Je suis retiré des affaires; j'étais quincaillier.

M. PRUDHOMME.

Fort jolie partie. Ah! c'est à un quincaillier, c'est-à-dire à un ex-quincaillier que j'ai l'avantage de parler?

M. MIGNOLET.

Mon Dieu! oui, monsieur, et maintenant je ne fais plus rien.

M. PRUDHOMME.

Vous avez amassé au temps chaud.

M. MIGNOLET.

Oui, monsieur, je suis dans ma maison... Je ne suis pas, du reste, bien frileux, et puis je suis bien couvert.

LE CONDUCTEUR.

Allons, messieurs, en voiture !

M. PRUDHOMME.

A l'avantage de vous voir, monsieur.

M. MIGNOLET.

Vous aussi, monsieur; j'ai l'honneur de vous saluer.

LA VIEILLE DAME.

Prenez donc garde, monsieur, vous n'avez aucun égard pour une femme.

M. PRUDHOMME.

Je fais ce que je peux, madame.

LA VIEILLE DAME.

Vous ne pouvez pas grand'chose, je le crains bien, mon cher monsieur.

LE CONDUCTEUR.

Mais il me manque encore deux places dans l'intérieur.

M. PRUDHOMME.

Oui, ce monsieur à moustaches et l'amie de mademoiselle Clarisse...

ADRIEN.

Tenez, je les vois qui arrivent tout essoufflés.

LE CONDUCTEUR.

Allons donc! hé là-bas. Allons donc!

ADRIEN.

Dame! donnez-leur donc le temps...

M. PRUDHOMME.

Jeune homme! nous avons ici des dames.

ADRIEN.

On peut bien rire.

M. PRUDHOMME.

Certainement, je suis parfaitement de votre avis : rions, badinons... mais n'allons pas plus loin.

L'HOMME aux moustaches.

Nous voilà.

LA JEUNE PERSONNE.

Je n'en puis plus d'avoir couru.

L'impériale.

ADRIEN.

Moi, j'adore les chevaux!

LE CONDUCTEUR.

Si vous aviez été comme moi pendant douze ans avec eux, dans la cavalerie, vous ne les adoreriez pas tant.

ADRIEN.

Vous avez donc servi, vous, Fournais? Je n'en savais rien.

LE CONDUCTEUR.

J'crois bien que j'ai servi. J'ai été en Prusse, en Silésie, en Allemagne, en Bohême, partout; j'ai vu du pays, allez!

ADRIEN.

Tiens, tiens, tiens!

LE CONDUCTEUR.

J'étais marchi-chef au 7e chasseurs, à Wagram.

ADRIEN.

A la bataille de Wagram?

LE CONDUCTEUR.

Eh! quoi donc?

ADRIEN.

Ah! vous étiez à Wagram?

LE CONDUCTEUR.

Un peu! J'n'en suis pas plus riche pour ça.

ADRIEN.

Il y faisait chaud, hein!

LE CONDUCTEUR.

Oui, qu'il y faisait chaud.

ADRIEN.

Contez-moi ça?

LE CONDUCTEUR.

Est-ce que j'sais, moi, je n'me rappelle plus, y a si longtemps, c'était en 1809. Étiez-vous né seulement, vous, en 1809?

ADRIEN.

Oui; mais j'étais moutard *.

* *Un moutard*, un enfant. (Expression populaire.)

LE CONDUCTEUR.

C'était une fameuse affaire, allez, que celle-là; je me rappelle que, le matin de Wagram, un cap'taine d'chez nous, un nommé Lefèvre, un homme plein d'esprit, qu'est maintenant retiré du côté de la Loire, par là-bas. Ce capitaine, c'était donc, comme j'vous disais, un homme plein d'esprit; il avait des moustaches grises énormes, comme vot'avant-bras... Il avait trente-sept ans de service. Il n'appelait rien comme tout l'monde; par exemple, des bouteilles de vin, il appelait ça des godiveaux. Il disait chez les bourgeois : Apportez-moi un godiveau; on était fait à ça, on lui apportait une bouteille de vin. Deux godiveaux, deux bouteilles de vin, trois godiveaux, trois bouteilles de vin; il comptait comme ça jusqu'à cent. Eh bien! ce capitaine-là, qui s'appelait Lefèvre, qu'était plein d'esprit, qu'appelait des bouteilles de vin des godiveaux, qu'avait des moustaches longues comme le tuyau d'vot'pipe, qu'avait trente-sept ans de service... eh bien! cet homme-là, le brave des braves, c'était le brave, le plus brave des braves! eh bien! il n'est ni décoré ni rien, tandis que chez nous tous les administrateurs, les inspecteurs le sont tous; ceux qui ne le sont pas, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu. (Adrien s'endort.) Pour lors, le capitaine Lefèvre, qu'était mon capitaine, me dit comme ça le matin : Fournais! Je réponds : Capitaine? Il me dit, dit-il : Fournais, attention, aujourd'hui ça s'ra chaud! Moi, j'ly réponds : Oui, capitaine. Mon cheval était déferré de la veille, pas moyen de l'faire ferrer; enfin, j'dis tant pis; v'là le 1er escadron qui donne; nous, le 2e, nous restons. Mon sacré cheval, qu'entendait le canon, sautait aussi haut qu'la diligence, c'était un plaisir; enfin nous restons vingt-quatre heures sans descendre de cheval, sans rien prendre, enfin, c'était un carnage, une tuerie, quoi!

v'là donc pour le jour. Le lendemain, nous nous mettons en route, nous allons à dix lieues plus loin ; c'est là seulement que mon cheval a pu être ferré ; nous faisons donc dix lieues sans nous reposer. Dame ! fallait les voir, les Autrichiens, les Kinserliks ; uniques... Tiens ! mais j'suis bête, moi : vous v'là parti, vous ? (Adrien est profondément endormi.) Bonne nuit ! (Au postillon.) Dépêchons-nous, nous sommes en retard.

LE POSTILLON.

Je n'vous voyons pas v'ni, j'disions, y a pas d'bon Dieu, faut qui z'y soye arrivé quet'chose.

LE CONDUCTEUR.

C'est au dîner... J'ai cru que nous y coucherions.

LE POSTILLON.

Vous savez bien, Baptiste ?

LE CONDUCTEUR.

Qui ça, Baptiste ?

LE POSTILLON.

Baptiste, qu'on appelle la *Coloquinte ?*

LE CONDUCTEUR.

Parbleu ! si j'la connais, la Coloquinte, oui, j'la connais ; tu dis Baptiste... Eh bien ! après... quoi qu'il a fait la Coloquinte ?

LE POSTILLON.

Il a fait... qui s'a marié, quoi !

LE CONDUCTEUR.

Comment, c'vieux serpent-là !

LE POSTILLON.

Oui, c'vieux serpent-là, il a épousé une jeunesse qui s'nommons Zéphirine, qu'a pas core dix-sept ans, qui les aura à la Saint-Martin, la nièce à père Coville.

LE CONDUCTEUR.

Oh! le vieux brigand!

LE POSTILLON.

Aussi, on les a amusés assez. On leu z'y a fait une musique d'enragés; y z'étions tous avec des casseroles, des clarinettes, des serpents, des poëles, est-ce que j'savons, des marteaux, des tonneaux avec des pierrailles d'dans, ça a duré jusqu'à trois heures, hier matin.

LE CONDUCTEUR.

C'était un charivari ?

LE POSTILLON.

Non; un charivari, c'est ce qu'ils ont donné au sous-préfet quand il a été nommé préfet. Oh! ça, c'étions core aut'chose. En v'là un *chouan*, c'gredin-là! je l'avons conduit une fois. J'vous l'ons m'né ventre à terre, à tout brésiller sur les pavés, il m'a core donné pour boire par là-dessus, le scélérat!

LE CONDUCTEUR.

T'as reçu son argent?

LE POSTILLON.

J'crois ben, l'argent du gouvernement.

(Silence. Le conducteur s'endort.)

Le relais de nuit.

La diligence est endormie. Le postillon, descendu de cheval, frappe avec son fouet à coup redoublés à la porte de l'écurie.

LE POSTILLON.

Eh ! là-bas, la maison, c'est-il que vous n'entendais point? Eh ! là-bas !

LE CONDUCTEUR, se réveillant.

Est-ce qu'ils sont sourds aujourd'hui?

LE POSTILLON.

Faudrait pour le réveiller, s't'ilà, faire comme à la Coloquinte, c'étions encore un nouveau marié. (Les chevaux se mordent.) Oh là ! j'vas aller à toi, gueux d'*carliste*... gare à toi, hé ! *Polignac** *!* (Il lui donne un coup de fouet.) Mets ça dans ta poche. Eh ! là-bas... Y sont fichus de n'point ouvrir... Y faut donc enfoncer la porte pour les éveiller, ces *chouans*-là.

UN GARÇON D'ÉCURIE.

J'croyons qu'vous viendrais point, j'm'avions endormi.

LE POSTILLON.

J'm'avions endormi ! Fichue bête; j'demanderons à ton bourgeois si c'est qu'tu dois t'endormir, grand singe ! Ousce qu'est le postillon?

LE GARÇON D'ÉCURIE.

C'étions un nouveau marié. T'nez, l'voilà.

LE POSTILLON.

Eh ! Thomas, faut donc aller t'enlever? Tu t'as donc

* Historique.

oublié? Comment qu'alle va, ta femme... Pauvre femme! veux-tu qu'j'allions la consoler d't'avoir épousé?

LE SECOND POSTILLON.

Alle n'a pas besoin d'ta consolation.

LE PREMIER POSTILLON.

T'es c'pendant pas un fort gas, toi.

LE SECOND POSTILLON.

Alle s'en contente. (Les chevaux hennissent.) Holà! hé! là-bas! j'allons vous régaler, vous autres.

LE PREMIER POSTILLON.

Tu n'me f'ras pas croire qu'alle étiont amoureuse d'un vieux masque comme toi, ta femme.

LE SECOND POSTILLON.

Voyez-vous ça!

UNE SERVANTE, sortant du bureau.

Conducteur, avez-vous un carton à chapeau, qu'il y a un chapeau d'dans, pour madame Laroche d'Montagny?

LE CONDUCTEUR.

C'est pas un chien de chasse?

LA SERVANTE.

C'est un carton à chapeau, qu'il y a un chapeau d'dans pour madame Laroche d'Montagny.

LE CONDUCTEUR.

Ça s'ra été envoyé à Toulouse. Adrien, n'vous éloignez pas, nous n'allons pas rester longtemps.

ADRIEN.

J'ai bien trop froid aux pieds, j'vas faire un temps d'galop.

(Il s'éloigne en courant.)



LA SERVANTE.

C'est un carton à chapeau, qu'il y a un chapeau d'dans pour madame Laroche d'Montagny.

LE PREMIER POSTILLON.

C'est-y vrai qu'ta femme est caressante?

LE SECOND POSTILLON.

Vas-y voir.

(Plusieurs voyageurs sortent de l'auberge.)

UN DES VOYAGEURS.

Conducteur, avez-vous deux places d'intérieur?

LE CONDUCTEUR.

Non; et vous?

UN SECOND VOYAGEUR.

Comment, vous n'avez pas de places?

LE CONDUCTEUR.

Où voulez-vous que j'en trouve? ma voiture est pleine.

LE PREMIER VOYAGEUR.

Mais c'est inouï : nous avons payé et arrêté nos places au bureau; nous sommes ici depuis hier.

UN TROISIÈME VOYAGEUR.

Ça n'se passera pas comme ça!

UNE DAME.

Certainement.

LE CONDUCTEUR.

Attendez la voiture de d'main; qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

LE PREMIER VOYAGEUR.

Vous aurez beau faire : il n'y a pas de concurrence, le gouvernement les soutient; nous n'avons rien à réclamer.

LE SECOND VOYAGEUR.

Je vas prendre la poste à leurs frais.

LE PREMIER VOYAGEUR.

Mais, pour prendre la poste, il faut une voiture, des chevaux.

LA DAME.

C'est une infamie.

LA SERVANTE.

Conducteur, avez-vous un carton à chapeau, qu'il y a un chapeau d'dans pour madame Laroche d'Montagny?

M. PRUDHOMME, s'éveillant et bâillant.



Eh bien! nous n'allons plus; est-ce que nous sommes arrêtés? (Il met la tête à la portière.) Mais je ne m'étonne plus si nous restons en place! il n'y a plus de chevaux à la voiture. (Il tire sa montre et la fait sonner.) Trois heures; ça ne peut être que trois heures du matin. Postillon, mon ami, où sommes-nous, ici?

LE GARÇON D'ÉCURIE, bégayant.

Au Val d'Abadou.

M. PRUDHOMME.

Comment?

LE GARÇON D'ÉCURIE.

Au Val d'Abadou.

M. PRUDHOMME.

Ah! ah! fort bien; merci.

SON VOISIN.

Où sommes-nous, monsieur?

M. PRUDHOMME.

Je ne sais pas... j'ai fait semblant de comprendre pour ne point désobliger ce garçon... Je descendrais volontiers; ce n'est point impunément que l'on séjourne si longtemps en voiture; j'éprouve le besoin de prendre l'air... Diables de choux! je les aime, j'en mange, et puis... va te promener...

LA JEUNE PERSONNE, bas, à l'homme aux moustaches.

Finissez, vous êtes un mauvais sujet, finissez.

M. PRUDHOMME.

Je ne m'étonne pas si nous restons en place, il n'y a plus de chevaux à la voiture. Conducteur! ouvrez-moi la portière, s'il vous plaît; j'éprouve le besoin de prendre l'air... (Il met la tête à la portière.) Eh bien ! où est-il donc passé, ce maudit homme! Conducteur!... Il n'y a pas moyen de se faire entendre. Conducteur... ouvrez-moi, que diable ! j'ai besoin de sortir. (Rassemblant toutes les forces de ses poumons.) Conducteur ! m'ouvrirez-vous à la fin? je vais devenir insupportable à la diligence, et ça pour une cause indépendante de ma volonté! (Le garçon d'écurie ouvre la portière.) Il ne fait pas chaud, ce matin... hum, hum, brrr, brrr, il tombe du givre.

LE CONDUCTEUR.

Qu'est-ce qui a encore ouvert? nous allons coucher ici.

M. PRUDHOMME.

Vous vous arrangerez comme vous voudrez; mais vous ne partirez pas sans moi.

LE CONDUCTEUR.

Où allez-vous donc?... n'allez- donc pas si loin.

M. PRUDHOMME.

Je n'ai pas été élevé à commettre ces sortes de choses devant des dames (d'un ton très-sec) entendez-vous.

LA SERVANTE.

C'est un carton à chapeau, qu'il y a un chapeau dedans pour madame Laroche d'Montagny.

LE CONDUCTEUR.

Allons, en voiture... Et mon gros monsieur de l'intérieur?

M. PRUDHOMME.

Me voici, me voici... me voilà débarrassé d'un grand poids. (A un autre voyageur placé dans la même position.) Monsieur, je suis enchanté de l'occasion qui m'a procuré l'avantage de faire votre connaissance.

LE VOYAGEUR.

Monsieur...

M. PRUDHOMME.

Monsieur est avocat?

LE VOYAGEUR.

Non, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Dans le commerce?

LE VOYAGEUR.

Pas davantage.

M. PRUDHOMME.

Militaire?

LE VOYAGEUR.

Allez-vous faire..... (*Le mot est lâché.*)

M. PRUDHOMME.

Ça me suffit, monsieur, ça me suffit... Il y a tout à parier que ce monsieur a des raisons à lui connues pour cacher son état;... c'est bien comme il voudra.

LE CONDUCTEUR.

Allons donc! là-bas, monsieur!

M. PRUDHOMME, se rajustant.

Voici... on n'a seulement pas le temps de se reconnaître.

LE CONDUCTEUR.

Bon ! et Adrien... Si c'était aussi bien un autre, nous partirions, bien sûr. (Appelant.) Adrien, monsieur Adrien !

ADRIEN, accourant à toutes jambes.

Voilà ! voilà !

(Il grimpe sur l'impériale.)

LE CONDUCTEUR.

En route !... nous sommes en retard, les autres vont nous rattraper.

LE POSTILLON.

Pas core ; hier, c'est point l'embarras, y étiont en avance.

LE CONDUCTEUR.

Qu'est-ce que vous avez donc fait ?... Vous soufflez comme un vieux bidet.

ADRIEN.

J'crois ben, si vous saviez ce que j'viens de faire pour me réchauffer. J'étais mort de froid.

LE CONDUCTEUR.

Quoi donc que vous avez fait ?

ADRIEN.

J'ai réveillé toute la ville, j'ai frappé à plus de quarante maisons.

LE CONDUCTEUR.

Farceur ! si une patrouille vous avait pincé ?

ADRIEN.

J't'en moque ! Je lui en veux à c'te ville ici.

LE CONDUCTEUR.

Pourquoi ça donc?

ADRIEN.

Ils m'ont fait payer une fois un p'tit verre trente sous, que j'étais pressé, j'ai donné une pièce d'trente sous pour un sou.

LE CONDUCTEUR.

Vous m'en direz tant.

ADRIEN.

J'ai dormi comme dans mon lit, moi; c'est le froid aux pieds qui m'a réveillé; et vous?

LE CONDUCTEUR.

Je n'ai pas perdu connaissance : est-ce que j'peux dormir! C'est pas l'embarras, j'en aurais bon besoin; j'ai pas pu me r'poser à Paris; chose est malade.

ADRIEN.

Qui ça, chose?

LE CONDUCTEUR.

Bourret.

ADRIEN.

Qu'est-ce qu'il a donc?

LE CONDUCTEUR.

Je ne sais pas.

ADRIEN.

Allons, une petite polissonne de pipe; ça vous va-t-il?

LE CONDUCTEUR.

Non, merci; je ne fume pas comme vous.

ADRIEN, lui présentant une fiole qu'il tire de sa poche.

Voulez-vous une gorgée de fil-en-quatre?

LE CONDUCTEUR.

Je veux bien... Elle est bonne, votre eau-de-vie.

ADRIEN.

Oüi, elle est assez chouette.

LE CONDUCTEUR, redoublant.

A votre santé!

ADRIEN.

A la vôtre... Est-ce que vous ne déposez personne en route?

LE CONDUCTEUR.

Si fait, le coupé descend à deux lieues d'ici.

ADRIEN.

Sa demoiselle est fièrement jolie à c'monsieur du coupé.

LE CONDUCTEUR.

Je ne trouve pas ça. Vous l'aimez, parce qu'elle est bien mise; vous êtes encore un enfant en fait d'femmes, vous.

ADRIEN.

Enfin, à ce voyage ici, vous n'avez pas mieux.

LE CONDUCTEUR.

C'est-à-dire que, pour ma consommation, j'aimerais

mieux la femme de la rotonde, celle que son mari est si mauvais.

ADRIEN.

Laissez donc!... une nourrice, une femme énorme.

LE CONDUCTEUR.

C'est égal, toujours une bien belle femme... Tenez, dernièrement, le jour du mardi gras, nous étions partis volontiers à vide de Paris; il n'y avait dans la rotonde qu'une grosse femme, comme celle que je vous parle, une femme superbe enfin. J'ai été le soir lui tenir compagnie; elle ne voulait d'abord pas causer; enfin nous avons causé. Elle était magnifique, plus encore que celle d'aujourd'hui, un port de reine.

ADRIEN.

Voyez-vous? Après ça, on ne doit pas disputer des goûts et des couleurs; moi, j'adore les petites femmes! T'nez il y a c'te petite du théâtre du Palais-Royal, c'est là une petite femme qu'est gentille et pleine de talent! Eh bien! elle est d'mes femmes, c'te petite-là; je s'rais riche aujourd'hui pour demain que je la couvrirais d'or, si elle voulait, bien entendu.

LE CONDUCTEUR.

C'est possible, on fait des folies à tout âge.

ADRIEN.

La connaissez-vous, Fournais, c'te petite femme-là?

LE CONDUCTEUR.

Je n'crois pas; je ne vais plus au spectacle, depuis Talma.

ADRIEN.

Allez la voir, vous m'en direz des nouvelles.

LE CONDUCTEUR.

Joue-t-elle la tragédie?

ADRIEN.

Est-ce qu'il y a encore de ça?... enfoncée la tragédie, perruque!

Le coupé.

M. DE VERCEILLES.

Je ne sais pas si Gallois aura l'esprit d'envoyer au-devant de nous la berline.

ERNESTINE.

Je pense que oui.

M. DE VERCEILLES.

J'ai oublié de le lui recommander.

ERNESTINE.

Nous avons si peu de temps à rester en voiture.

M. DE VERCEILLES.

Mais encore, je ne vois pas que ce soit une raison, parce que nous avons peu de temps à rester en voiture, pour que nous soyons exposés à tous les vents, comme dans le char-à-bancs, par exemple.

MARIE.

J'en vois un là-bas, de char-à-bancs.

M. DE VERCEILLES.

Où ça, là-bas? Vous parlez toujours à tort et à travers, Marie.

ERNESTINE.

Je crois aussi apercevoir un char-à-bancs sur la route de traverse.

M. DE VERCEILLES.

Ce n'est pas une raison pour que ce char-à-bancs soit précisément le nôtre.

ERNESTINE.

Oh! oui certainement, je reconnais bien les chevaux et le char-à-bancs.

M. DE VERCEILLES.

Vous êtes sûre que c'est bien la voiture?

ERNESTINE.

Bien sûre.

M. DE VERCEILLES, se mettant à la portière du coupé.

Conducteur! conducteur! arrêtez.

(La diligence s'arrête et les voyageurs descendent.)

M. DE VERCEILLES.

Voyez bien, Marie, si nous ne laissons rien dans la diligence. (Au cocher du char-à-bancs.) Comment avez-vous pu venir, par un temps pareil, au-devant de nous avec le char-à-bancs?

ANDRÉ.

Mais, monsieur le comte, c'est M. Gallois qui m'a dit de prendre le char-à-bancs.

M. DE VERCEILLES.

Gallois a eu tort, parce qu'on ne voyage pas en char-à-bancs dans cette saison et par un temps comme celui-ci.

ANDRÉ.

La berline est à réparer, monsieur le comte le sait bien.

M. DE VERCEILLES.

Je n'en sais rien. Si elle est à réparer, ii fallait presser les ouvriers et l'envoyer aujourd'hui au-devant de nous. Vous demanderez, André, au conducteur, ma petite malle, et vous aiderez Marie à transporter les cartons dans le char-à-bancs... Ça n'a pas de nom, envoyer un char-à-bancs! Dépêchons-nous, je vous prie.

ERNESTINE.

Vous prendrez bien garde à mes cartons, Marie.

MARIE.

Oui, mademoiselle.

LE CONDUCTEUR, de l'impériale.

Est-ce tout c'que vous avez, monsieur?

M. DE VERCEILLES.

Mais oui, je crois.

(Les voyageurs montent dans le char-à-bancs, qui reprend le chemin de traverse.)

LE CONDUCTEUR.

Allons, monsieur, là-bas! nous partons.

LE VOYAGEUR.

Je suis à vous.

LE CONDUCTEUR, à la portière de l'intérieur.

Vos passe-ports, messieurs, s'il vous plait?

(Les voyageurs donnent leurs passe-ports.)

M. PRUDHOMME.

Je déteste les Anglais de tout mon cœur; mais je les admire néanmoins, quand je pense qu'ils peuvent impunément parcourir les trois royaumes, l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre, sans avoir le moins du monde besoin de remplir cette formalité ridicule.

LE CONDUCTEUR, à la portière de la rotonde.

Messieurs, vos passe-ports, s'il vous plaît?

LE PÈRE.

Vous me descendrez avant la porte, conducteur.

LE CONDUCTEUR.

J'veux bien; mais vous êtes sur la feuille, il me faut votre passe-port.

LE PÈRE.

T'nez, le voilà, êtes-vous content?

LE CONDUCTEUR.

Tout est dit, on vous descendra. En route!

(Il remonte à sa place sur l'impériale.)

ADRIEN.

Voyons donc vos passe-ports?

LE CONDUCTEUR.

Prenez garde, vous allez les laisser tomber.

ADRIEN.

N'ayez pas peur, soyez paisible.

LE CONDUCTEUR.

Pourquoi donc faire que vous voulez voir ces passe-ports?

ADRIEN.

C'est le nom de c't'homme de la rotonde que j'cherche, j'veux savoir quel état qu'il est. *Chambéry*, *mécanicien; Liodot*, *négociant; Tallois*, *médecin; Campan*, *marchand de vins; Levesque*, *huissier; Loquemans;* c'est l'officier, le chauffeur de la petite; *Prudhomme*, *professeur d'écriture;* c'est le gros vieux embêtant. Je ne trouve pas mon homme.

LE CONDUCTEUR.

Attendez, il n'y a qu'à voir sur la feuille (il cherche sur sa feuille); trois places de rotonde... trois places... Ah! voici : Saint-Victor.

ADRIEN.

Saint-Victor! c'n'est pas un nom, ça. Voici! j'y suis : *Saint-Victor*, *agent d'affaires*. Bon, je sais à quoi m'en tenir.

LE CONDUCTEUR.

Est-ce que vous croireriez?...

ADRIEN.

Oui, oui, c'est c'que j'crois, c'n'est pas grand'chose.

LE CONDUCTEUR.

Il a demandé à descendre avant les portes.

ADRIEN.

C'est bien ça.

LE CONDUCTEUR.

Ma foi! j'vas l'descendre de suite.

ADRIEN.

Il n'y a pas d'mal, allez, débarrassez-nous-en.

LE CONDUCTEUR, au postillon.

Arrêtè-nous un peu ici.

(Le conducteur descend, la diligence s'arrête.)

LE CONDUCTEUR, ouvrant la portière de la rotonde.

Descendez-vous, monsieur?

LE PÈRE.

Oui, puisque je vous l'ai demandé.

LA MÈRE.

Ferdinand, laisse passer ton papa.

LE PÈRE, à sa femme.

Ne fais toujours pas de bêtises, toi, j'te recommande ça.

(Le père descend de la voiture; il entre dans un cabaret.)

LE CONDUCTEUR, regagnant sa place.

En route!

ADRIEN.

Il paraît connaître les localités... c'monsieur...

LE CONDUCTEUR.

Oui, il est allé se rafraîchir.

ADRIEN, ricanant.

Il fait si étouffant avec ça, ce matin!

La rotonde.

M. MIGNOLET, à son voisin.

Monsieur, pardon.

LE VOISIN.

Faites, monsieur.

M. MIGNOLET.

Connaissez-vous M. Bossuet?

LE VOISIN.

M. Bossuet?

M. MIGNOLET.

Oui, M. Bossuet.

LE VOISIN.

Il n'a pas un autre nom?

M. MIGNOLET.

Non, pas que je sache.

LE VOISIN.

Quel état qu'il est, M. Bossuet?

M. MIGNOLET.

Mais il est... attendez donc, il est... comme procureur... Je ne sais pas, moi...

LE VOISIN.

Si vous n'savez pas, c'est assez difficile de vous dire où c'est.

M. MIGNOLET.

M. Bossuet, attendez donc, c'est bien M. Bossuet? (Il cherche son portefeuille.) Bossuet, Bossuet; qu'est-ce que c'est que ça? M. Méchin; ce n'est pas ça.

LE VOISIN.

Non, pas tout à fait.

M. MIGNOLET.

Ah! j'y suis : M. Bossuet, avoué près le tribunal civil, rue Sainte, 46.

LE VOISIN.

Je vois ça d'ici, c'est tout cont'la cathédrale. J'vous y conduirai, j'passe par là, c'est mon ch'min.

M. MIGNOLET.

Bien volontiers, monsieur, si toutefois on n'vient pas au-devant de moi.

UN VOYAGEUR, nonchalamment.

M. Bossuet? parbleu! il est assez connu, il a perdu son épouse, il y a deux mois environ, une demoiselle Flachat, clarinette dans la garde nationale.

LE VOISIN.

Je ne le connais pas, je ne connais pas de Bossuet.

LE VOYAGEUR.

Il a acheté l'étude à M. Truand; M. Bossuet, c'est un petit mince, en lunettes; il demeure rue Sainte, en face madame Libour, n° 46.

LE VOISIN.

Dans la maison à M. Truand?

LE VOYAGEUR.

Dans la maison de M. Truand, puisqu'il a acheté son étude, à M. Truand.

LE VOISIN.

M. Truand a donc vendu son étude?

LE VOYAGEUR.

Il le faut bien, puisque M. Bossuet l'a achetée.

LE VOISIN.

Ah! je ne savais pas.

LE VOYAGEUR.

On n'en a pourtant pas fait un mystère.

LE VOISIN.

C'est possible; mais j'étais à Paris.

LE VOYAGEUR.

Je n'dis pas; mais c'est pourtant comme ça.

LE VOISIN.

Puisque vous l'saviez, pourquoi, quand on me l'a demandée, ne l'avez-vous pas donnée, l'adresse de M. Bossuet?

LE VOYAGEUR.

Pourquoi s'est-on adressé à vous de préférence?

LE VOISIN.

Est-ce que monsieur n'a pas l'droit de demander à qui qu'ça lui fait plaisir?

LE VOYAGEUR.

Et moi! j'ai le droit de répondre si cela me plaît.

LE VOISIN.

Vous êtes encore unique, vous.

LE VOYAGEUR.

Je suis comme ça.

M. MIGNOLET.

Mon Dieu! messieurs, que je suis fâché d'être la cause involontaire d'une discussion...

LE VOISIN.

Il n'y a pas de discussion là-dedans...

LE VOYAGEUR.

C'est comme monsieur voudra.

LE VOISIN.

C'est comme vous voudrez aussi; j'ai pas peur de vous.

LE VOYAGEUR.

Ni moi, Dieu merci!

M. MIGNOLET.

Je suis vraiment fâché d'être la cause involontaire...

(La diligence s'arrête aux portes de la ville.)

L'intérieur.

UN VOYAGEUR.

Nous allons attendre ici une bonne heure.

UN SECOND VOYAGEUR.

Vu qu'ils ont des paquets à déposer.

M. PRUDHOMME.

Ce n'en est pas moins fort ennuyeux. Je suis certain que nous avons perdu trois heures pendant le cours de notre voyage, avec tous ces retards.

LA JEUNE PERSONNE.

Restez-vous en ville, monsieur?

L'HOMME aux moustaches.

Et vous?



LA JEUNE PERSONNE.

Je resterai peut-être... si l'on ne vient pas au-devant de moi.

L'HOMME aux moustaches.

Je ne resterai pas, je repars de suite.

M. PRUDHOMME.

La valeur n'attend pas!...

L'impériale.

ADRIEN, à son voisin.

Vous n'avez pas dit grand'chose tout le long de la route.

L'ANGLAIS.

I do'nt speak French.

ADRIEN.

Vous ne m'entendez pas. Je... dis... que... vous... n'a-

vez... pas... dit... grand... chose... tout... le long... de... la... route...

L'ANGLAIS.

No, sir.

ADRIEN.

C'est pas faute d'avoir pris assez de notes. Quel écrivain!

LE CONDUCTEUR, remontant à sa place.

En route!

ADRIEN.

Nous avons complétement oublié mon voisin.

LE CONDUCTEUR.

C'est un Anglais.

ADRIEN.

Ils sont drôles, ces gens-là... ça ne sait pas un mot de français, et ça vient en France pour s'amuser. Je n'aimerais guère ça, moi.

(La diligence s'arrête, arrivée à sa destination.)

La cour de la diligence.

ADRIEN, à un garçon d'écurie.

Morisset, donne-moi l'échelle, que j'descende.

M. PRUDHOMME.

Je ne suis pas fâché d'être arrivé.

LA VIEILLE DAME.

Ce n'est pas une raison pour marcher sur ma robe.

M. PRUDHOMME.

Pardon, madame.

UNE SERVANTE.

Ces messieurs veulent-ils descendre ici ?

UN GARÇON D'AUBERGE, distribuant des adresses.

Messieurs, l'hôtel des Bains !

UN SECOND GARÇON.

L'hôtel de la Tête-Rouge!

UN TROISIÈME GARÇON.

L'hôtel des Princes, monsieur! on y est très-bien.

UN QUATRIÈME GARÇON.

L'hôtel de la Poste!

L'HOMME aux moustaches.

Laissez-moi donc avec vos adresses.

LE PREMIER GARÇON, au second.

J'vas tout à l'heure t'flanquer ma main sur la figure, toi.

LE SECOND GARÇON.

Viens-y donc !

LE PREMIER GARÇON, lui allongeant un soufflet.

J'y suis t'y?

(Les autres garçons d'auberge prennent fait et cause dans la discussion, et livrent un combat des plus acharnés dans la cour de la diligence.)

L'HOMME aux moustaches.

Canaille, aurez-vous bientôt fini?

UN DES GARÇONS.

Canaille? c'est vous qu'en êtes une.

(L'homme aux moustaches saisit le provocateur par le collet de sa veste et le lance sous les pieds des chevaux.)

M. PRUDHOMME.

C'est une horreur, une semblable conduite! Venir insulter des voyageurs paisibles!

LA VIEILLE DAME.

A l'assassin! à l'assassin! ah! oh! Mimire!

(Tous les voyageurs entrent au bureau.)

Le bureau.

L'HOMME aux moustaches, au directeur du bureau.

C'est une infamie, monsieur, d'être insulté par tous les garçons des hôtels.

LE DIRECTEUR.

Ce n'est pas ma faute, monsieur, cela ne me regarde pas.

M. PRUDHOMME.

Comment, cela ne vous regarde pas? est-ce que vous ne devez pas répondre de la tranquillité des voyageurs?

LE DIRECTEUR.

Je ne peux pas être dans la cour et à mon bureau.

TOUS LES VOYAGEURS.

C'est une indignité! c'est affreux! c'est abominable!

ADRIEN.

Il ne vous est rien arrivé de fâcheux, mademoiselle?

LA JEUNE PERSONNE.

Non, monsieur.

ADRIEN.

Eh bien! vous l'avez vu ce monsieur qui vient de sortir avec ses moustaches? il est gentil!...

LA JEUNE PERSONNE.

Il est ce qu'il est.

ADRIEN.

Voyez-vous, je le connais, c'est un farceur, c'est un homme qui dépensera un vingtaine de francs avec vous, et qui vous plantera là après, c'est son genre. Vous connaissez la ville?

LA JEUNE PERSONNE.

Oui, monsieur.

ADRIEN.

Tant pis, j'vous aurais conduit partout...

LA VIEILLE DAME.

Ah! si jamais je remets les pieds en diligence! Vous avez, monsieur le directeur, un conducteur qui est la grossièreté personnifiée.

LE DIRECTEUR.

Il revient encore dix francs sur votre place, madame.

LA VIEILLE DAME.

On n'est pas grossier comme votre conducteur.

LE DIRECTEUR.

Il y a aussi des voyageurs qui sont d'un ridicule...

M. PRUDHOMME.

Je suis à toi dans une seconde, monsieur Robinot.

ROBINOT.

Fais, fais.

M. PRUDHOMME.

Madame Robinot se porte bien?

ROBINOT.

Très-bien! Chez toi aussi?

M. PRUDHOMME.

A merveille! merci. Je cherche un monsieur de la diligence, auquel je serais charmé de faire mes adieux. C'est extraordinaire comme on se quitte dans ces bureaux de diligence.

LE DIRECTEUR.

Vous avez encore soixante-douze francs à payer pour vos places.

LA MÈRE.

Comment, monsieur?

LE DIRECTEUR.

Oui, soixante-douze francs.

LA MÈRE.

Tout n'est donc pas payé?

LE DIRECTEUR.

Il n'y a qu'une partie des places de donnée.

LA MÈRE, *effrayée.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

LE DIRECTEUR.

Mais, est-ce que vous n'avez personne avec vous?

LA MÈRE.

Ah! mon Dieu! me laisser toute seule avec deux enfants!

(Elle tombe évanouie.)

ADRIEN.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc? une femme qui se trouve mal.

LA JEUNE PERSONNE.

C'est cette dame du dîner.

ADRIEN, la retenant dans ses bras.

Du vinaigre! (La jeune personne apporte une chaise : l'aîné des deux enfants se jette au cou de sa mère.) Dire que son mari est descendu avant d'entrer en ville! Il ne reviendra pas, il passera la frontière cette nuit.

LA JEUNE PERSONNE.

Laisser une mère avec deux enfants!

ADRIEN.

C'est une abomination! abandonner une pauvre femme comme ça.

(Tous les voyageurs ont quitté le bureau. Adrien et la jeune personne sont seuls restés près de la mère et des enfants.)

ADRIEN, au directeur.

Monsieur Lemoine, je prends tout sur moi, j'ai des connaissances dans la ville, je réponds de sa place.

LE DIRECTEUR.

C'est bien.

LA JEUNE PERSONNE, à Adrien.

Monsieur, voici cinq francs.

ADRIEN, tirant vingt francs de sa bourse.

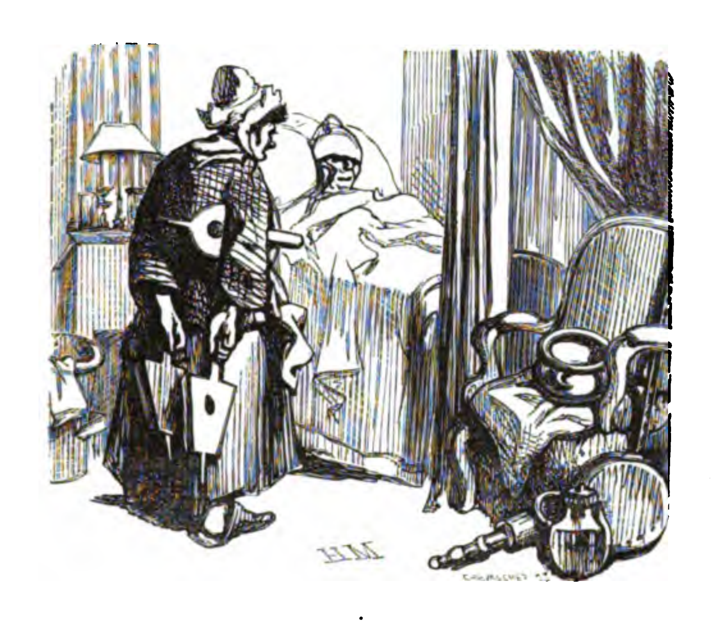
Voilà vingt-cinq francs, monsieur Lemoine, mes effets répondront du reste. Attendez-moi, mademoiselle, je vais revenir.

(Il remet la mère dans les bras de la jeune personne.)

LA JEUNE PERSONNE.

Je ne la quitterai pas. Pauvre femme!...

(Le directeur et son commis reprennent leur travail.)



LA GARDE-MALADE

La scène se passe dans une pièce qui précède la chambre à coucher du malade.

MADAME BERGERET, UNE VOISINE.

MADAME BERGERET, purifiant ses chaussures.

Il y a de c'te crotte aujourd'hui dans ce Paris, que c'n'est en vérité pas pour dire.

LA VOISINE.

Oh! oui, qu'il y en a. Dites donc, madame Bergeret, vot'médecin n'est pas core venu?

MADAME BERGERET.

Pas encore; il ne peut pas tarder, c'est approchant son heure; comment qu'ça va, à ce matin?

LA VOISINE.

Mais, merci, à la douce; j'ai toujours mes tiraillements d'estomac; je veux bien présumer que c'n'est pas l'ver solitaire, puisque rien ne s'est présenté jusqu'à présent; mais bien sûr, j'ai quet'chose dans mon estomac, et j'veux voir vot'docteur quand y sera ici; je veux l'consulter là-dessus.

MADAME BERGERET.

Eh ben! c'est dit, on vous préviendra dès qu'il sera arrivé; mais entrez donc une minute, mame Madou! Parbleu! vous n'êtes pas si pressée?

LA VOISINE.

C'est-à-dire j'suis pressée sans l'être; j'suis pressée et je ne la suis pas; je suis pressée si vous voulez; j'ai laissé ma porte tout contre.

MADAME BERGERET.

On n'entrera pas chez vous tant que vous resterez là, n'ayez pas peur. Je ne vous engage pas à entrer dans l'autre chambre, c'est une infection!

LA VOISINE.

J'vous crois sans peine; comment est-ce que va M. Lasserre?

MADAME BERGERET.

Je n'vous dirai pas, je ne l'ai pas encore vu d'aujourd'hui, j'arrive; je ne sais si c'est qu'il est mort ou si c'est qu'il est vivant : tout ce que je sais, c'est qu'hier au

soir, quand je suis donc partie, il n'allait pas fort; faut croire, voyez-vous, qu'il s'aura assoupi c'matin, que je ne l'entends pas. Il y a une chose, mame Madou, à considérer, c'est qu'c'est un coffre usé, il n'y a pas grand'huile dans la lampe; et puis c'qui l'étouffe, c't'homme-là, c'est la méchanceté; il est si méchant, si méchant! que c'est, en vérité, pas pour dire.

LA VOISINE.

Il était pourtant si bon enfant quand y se portait bien, y ne soufflait jamais mot à personne; et honnête qu'il était! y vous aurait salué un enfant dans les escaliers.

MADAME BERGERET.

C'était de la fausseté; moi, voyez-vous, je reste ici, parce que c'est M. Chapellier, son médecin, qui m'a fait avoir ce malade-là, sans ça, est-ce que vous croyez que j'y resterais, au mal que j'ai, pour dix malheureux sous par jour? oh! non, par exemple!

LA VOISINE.

Dame! le pauvre cher homme n'est pas fortuné.

MADAME BERGERET.

Quand on n'est pas fortuné, faut pas avoir d'amour-propre, on va n'à l'hôpital; là on est bien forcé de vous guérir.

LA VOISINE.

Dans ce bas monde, on n'fait pas toujours c'qu'on veut.

MADAME BERGERET.

On fait ce qu'on peut, je sais bien. Dites donc, à propos, est-ce que ça n'serait pas M. Peguchet que j'viens d'voir en officier, dans les escaliers?

LA VOISINE.

Oui, probablement; il est d'garde aujourd'hui.

MADAME BERGERET.

Il est donc aussi officier, celui-là?

LA VOISINE.

Bon Dieu! oui; est-ce que tout le monde ne l'est pas? c'est là précisément sa brouille avec le propriétaire.

MADAME BERGERET.

Ils ne se fréquentent donc plus?

LA VOISINE.

Ah! ben oui, s'fréquenter! bien mieux qu'ça, y s'exècrent; quand j'dis qu'y s'exècrent, j'n'entends pas dire par là que c'est par rapport à M. Vassal, qu'est le meilleur des humains, la crème de son sesque; mais c'est sa femme, quand j'dis sa femme, c'est sa femme, voyez-vous (avec intention) du côté gauche. On parle des femmes mauvaises, en v'là une de femme qu'est mauvaise, et menteuse, et gourmande, et fausse; elle a toutes les qualités. Y faut qu'a *save* tout, d'abord c'qu'on fait dans la maison, et quand n'y a rien, elle invente. Il est bon d'vous dire qu'a ne fait œuvre d'ses dix doigts toute la sainte journée; v'là ce qu'a fait : elle se plante le derrière sur une chaise, en d'dans de sa porte, et crac, sitôt qu'elle entend quet'chose dans les escaliers, la v'là aux aguets.

MADAME BERGERET.

Oui-da! Eh ben, j'm'en serais doutée, je ne descends pas de fois que je n'la rencontre; elle est toujours à faire celle qui nettoie son paillasson : j'm'ai dit d'suite, toi t'es t'une curieuse, tu n'vaux rien.

LA VOISINE.

Moi, je ne l'appelle que mame Bribri, à défaut d'son nom qu'je n'connais pas, et qu'je n'veux pas connaître. Eh bien! pour vous en finir, elle en veut à la mort à mame Peguchet.

MADAME BERGERET.

Pourquoi donc ça?

LA VOISINE.

Parce que mame Peguchet, dame, c'est tout naturel, c'te p'tite femme qu'est mariée, elle, a ne s'rait pas flattée de faire sa société d'eune femme qui vit avec un homme.

MADAME BERGERET.

Ça tombe sous l'sens.

LA VOISINE.

Qu'est-ce que fait l'autre? elle en dit des horreurs : qu'a n'est pas mariée, est-ce que je sais, moi?... que c'est des banqueroutiers, et ça, partout, chez l'épicier, chez la bouchère, de tous les côtés.

MADAME BERGERET.

Voyez-vous ça!

LA VOISINE.

Lui, de son côté, M. Vassal, qu'aurait aussi été ben aise, par amour-propre, d'être officier, quand j'dis ben aise, pas pour lui toujours, car y n'a pas d'volontés à lui, l'pauvre cher homme, mais pour faire plaisir à *sa madame*, qui lui a persuadé que comme propriétaire ça lui revenait de droit d'être nommé officier, que non pas M. Peguchet.

MADAME BERGERET.

Oui, c'est toujours les riches qui veulent tout avoir.

LA VOISINE.

Qu'ça menait à la croix d'honneur, et patati, et patata; enfin, si bien que deux hommes qui devaient mourir ensemble, qu'étaient les meilleurs amis du monde, qui n'faisaient qu'un, comme deux cœurs dans une même culotte; toute c't'amitié-là a été coupée dès que mame Bribri est rentrée dans la maison.

MADAME BERGERET.

Comment donc ça, rentrée, elle en avait donc sorti?

LA VOISINE.

Oui, certainement, parce qu'il est bon d'vous dire, mame Bergeret, que M. Vassal l'avait priée de circuler plusieurs fois pour sa santé, pour mille et une bamboches qu'a y avait faites; enfin il l'a reprise, parce que, le pauvre cher homme, courir à l'âge qu'il a... et puis y n'est pas heureux quand y court... c'n'est qu'pour ça qu'y s'est remis d'avec.

MADAME BERGERET.

Vous v'nez de m'éclairer, mame Madou, elle n'a pas l'air d'y toucher quand on la voit. L'autre jour, elle passait d'vant la porte cochère, elle disait à la portière : *Mame Desjardins, j'vas à la boucherie, voulez-vous quet'chose?* c'était pour la trahir après.

LA VOISINE.

Comme c'est joli, la propriétaire qui fait celle qui fait la boucherie d'sa portière! Moi, a ne peut pas m'sentir.

MADAME BERGERET.

Vous aussi?

LA VOISINE.

Oui, moi aussi, parce que, voyez-vous, il est bon d'vous dire, mame Bergeret, qu'y a environ deux mois d'ça, on a enlevé à M. Lasserre un petit cellier qu'il avait à la cave. Dès que je l'ai appris chez la portière, j'ai dit que c'était l'infamie des infamies; que j'savais qui qu'en était l'auteur, et que c'n'était ben sûrement pas eune femme honnête. Ça n'a pas manqué de lui être reporté, je ne l'disais que pour ça.

MADAME BERGERET.

Vous avez fait c'que j'aurais fait moi-même à vot'-place. Elle vous a donc dit des sottises?

LA VOISINE.

Des sottises! non, elle n'en dit jamais, pas si bête; et puis on y en répondrait, c'est ce qu'a veut pas; mais je l'ai su par leux chien. Pauvre petite bête! a v'nait toujours dans ma chambre, a me f'sait toutes sortes de caresses; à présent, dès qu'a m'voit, a ne m'souffle pas le mot, a passe sans me rien dire, raide comme un soldat aux gardes. J'm'attends à être aboyée un d'ces matins.

MADAME BERGERET.

Eh bien! foi d'femme honnête, j'vous jure que c'te princesse-là m'a toujours eu l'air ben mauvaise, ben mauvaise. Dites donc, à propos, est-ce que ce monsieur Peguchet n'est pas un peu?...

LA VOISINE.

Un peu quoi?

MADAME BERGERET.

Vous m'entendez bien.

LA VOISINE.

Carlisme?

MADAME BERGERET.

Oui.

LA VOISINE.

M. Peguchet?

MADAME BERGERET.

Oui... un peu.

LA VOISINE.

Oh! ben oui, carlisme! C'est lui, avec l'épicier, M. Tremollot, qu'a fait la première barricade de not'rue... Ah! ben oui! lui? carlisme! M. Peguchet? Ben du contraire, il méprise ben trop les prêtres pour ça!

MADAME BERGERET.

Excusez-moi... j'avais cru entrevoir...

LA VOISINE.

Vous avez mal entrevu.

MADAME BERGERET.

Moi, ce n'est pas encore tant Charles X que je méprisais, que son frère Louis XVIII. Ah! par exemple, celui-là... de tout mon cœur. Je n'ai jamais pu lui passer, et je ne lui passerai jamais, le massacre des chevaux café au lait de l'Empereur.

LE VOISINE.

Comment, comment? les chevaux café au lait?

MADAME BERGERET.

Les chevaux du sacre, enfin.

LA VOISINE, avec indignation.

Les chevaux du sacre ont été massacrés! C'est Louis XVIII qui les a massacrés! On a donc massacré les chevaux du sacre?

MADAME BERGERET.

Mais donnez-moi donc l'temps d'vous expliquer la chose : vous v'là comme une soupe au lait que vous allez réveiller mon pauvre homme. Quand j'vous dis que les chevaux du sacre ont été massacrés, c'est vrai, parce que leur massacre a évu lieu.



LA VOISINE.

On les a massacrés?

MADAME BERGERET.

On les a massacrés; mais je n'entends pas, quand j'vous dis ça, prétendre que c'est Louis XVIII en personne qu'a fait ça. Parbleu! lui qui ne pouvait pas s'traîner, n'a pas été, avec un grand sabre, massacrer

toutes ces pauvres bêtes; et puis, toutes bonnes qu'elles étaient, elles ne s'auraient pas laissé faire, elles s'auraient r'vengées!

LA VOISINE.

Je les r'connais bien là, par exemple.

MADAME BERGERET.

Quand l'Empereur a été trahi, que tout le monde y a tourné le dos, c'était pas facile de l'remplacer...

LA VOISINE.

Je crois ben, le plus grand capitaine de son époque!

MADAME BERGERET.

Ils ne savaient plus comment faire, car nous les faisons, les révolutions, nous les aimons, puis après, va te promener! Comme si qu'on accouchait sans layettes dans le ruisseau. Si bien que ne sachant où donner de la tête, y sont allés trouver Louis XVIII qui n'a pas mieux demandé, lui qu'était à la mendicité; seulement il a eu la petitesse, car c'en était une grande, de répondre à Talleyrand : « Je ne remettrai jamais le pied en » France, tant que je ne verrai pas les têtes des chevaux » café au lait du sacre. »

LA VOISINE.

Des pauvres bêtes qu'on aimait tant!

MADAME BERGERET.

Et qui l'méritaient; car, certes, elles n'avaient jamais fait de mal! Je les vois encore comme je vous vois, ces pauvres petites bêtes, avec leurs petites plumes blanches sur leurs petites têtes; comme elles n'étaient pas fières dans leur position, comme elles saluaient le

peuple! tenez, je les vois encore, elles faisaient comme ça au peuple avec leurs petites têtes.

(Elle imite le mouvement des têtes des chevaux café au lait.)

LA VOISINE.

Tenez, j'en ai un poids d'cent livres sur l'estomac, de ce que vous v'nez de m'dire là.

MADAME BERGERET.

J'vous crois bien, d'autant que j'ai évu ça assez longtemps aussi... Si bien donc que quand on l'a débarqué, pour not'malheur, à Calais, Louis XVIII, qu'on a même coulé son gros pied sur un bronze, que ça n'y est plus, heureusement; mais ça y a été; il a demandé les têtes des chevaux café au lait, c'est la première chose qu'il a demandée : *Je veux voir les têtes des chevaux café au lait*, qu'il a dit. Tout de suite on les a apportées dans plusieurs paniers, à la vérité, mais on les a apportées.

LA VOISINE.

Et dire qu'on n'a pu y rien faire!

MADAME BERGERET.

Comme c'est mesquin! Aussi, quand j'voyais passer Louis XVIII, j'demeurais alors faubourg du Roule, que j'y étais portière, toujours il passait par là, jamais par la place de la Révolution ; dès que j'apercevais le bout du nez du premier cheval de son escorte, je sortais de ma loge tout doucement, tout doucement, et savez-vous c'que j'faisais?

LA VOISINE.

Pas encore.

MADAME BERGERET.

Je m'plantais sur l'trottoir; et quand il était devant

moi, je m'baissais comme pour... vous m'entendez bien... on n'pouvait rien m'dire, j'aurais répondu : Ça vient de me prendre. V'là c'que j'faisais, je n'en ai jamais fait d'autres tout l'temps qu'il a été sur l'trône ; et ça, toutes les fois que je m'rencontrais avec lui. Le tout pour l'humilier. Bien des personnes comme ça m'ont dit : Mais vous avez tort, mame Bergeret, vous finirez par vous compromettre. J'leur z'y répondais froidement : Ce que j'fais là, je l'ferais sur l'échafaud, tant j'étais montée.

LA VOISINE.

Vous étiez comme... exaltée.

MADAME BERGERET.

Pire que ça encore... Quand je pense que tout ça n'aurai pas évu lieu si l'Empereur s'avait voulu tenir tranquille.

LA VOISINE.

Oh ! bien sûr que s'il n'avait pas évu autant d'ambition ; car c'est bien sa trop grande ambition qui l'a perdu et nous avec.

MADAME BERGERET.

Vous n'y êtes pas du tout, vous, mame Madou. Son ambition, il la fallait son ambition pour faire diminuer le sucre et les cafés, qu'étaient hors de prix, et que les Anglais ne le voulaient pas. C'n'est pas pour son ambition que je lui adresserai jamais des reproches, il la fallait !

LA VOISINE.

Il est vrai qu'on n'pouvait pas en approcher ni des cafés ni du sucre, que c'était hors de prix ; aullieurs qu'en Angleterre, à c'qu'on disait dans ces temps-là, ils en donnaient aux cochons, tant qui z'en regorgeaient.

MADAME BERGERET.

C'est très-vrai, ça, on me l'a encore rapporté; mais ce n'est pas tout, la voilà, la chose. L'Empereur, comme vous, comme moi, comme tout l'monde, avait fait des bêtises, comme tout l'monde, comme j'en ai fait, comme vous avez pu en faire; mais quand on a l'bonheur d'avoir eune Joséphine, voyez-vous, eune Joséphine, sus le trône, pour épouse, on doit se t'nir tranquille, voilà ce qu'on doit faire, et c'est ce qu'il a pas fait. Si c'était son tempérament qui voulait qui s'en aille courir, il avait assez de moyens pour ne pas manquer de trouver... vous m'entendez. Si c'était un fils qu'il réclamait pour sa couronne, il en avait un; car, si à cette époque-là il avait seulement voulu suivre mes conseils, je ne me suis pas cachée pour dire, et ça en plein Champélysées : Tu veux un garçon? adope Eugène. Il n'y avait rien d'beau comme Eugène en guide*. Eh ben! non; je n'ai pas seulement été écoutée, et il a épousé qui? une Autrichienne, un belle chute, qui depuis a épousé un maréchal des logis chef, dans son pays.

LA VOISINE.

La femme à l'Empereur!

MADAME BERGERET.

La femme à l'Empereur, l'Autrichienne, bien entendu, une intrigante; moi, quand j'ai appris que c'était fini d'avec Joséphine, j'avais le cœur qui m'tournait, voyez-vous, qui m'tournait comme à mon premier enfant; je ne voulais pas rester dans la loge; mon mari était en journée; si j'avais aussi bien évu ce jour-là sous la main quelqu'un pour tirer mon cordon, j'n'en aurais fait ni

* Depuis, régiment de chasseurs à cheval de la garde impériale, commandé par le général Lefèvre-Desnouettes en 1815.

une ni deux, j'aurais volé, toute femme que j'étais, j'aurais volé tout d'suite à la Malmaison, j'aurais été pleurer avec Joséphine, mêler mes larmes avec les siennes, j'y aurais dit : Me v'là, j'viens vous consoler.

LA VOISINE.

Toute femme l'aurait fait à vot'place.

MADAME BERGERET.

Ça lui a bien réussi aussi à c'pauvre Empereur, que tout depuis son divorce y a tourné, et puis son Autrichienne, sauf le respect que j'vous dois, pour ne pas s'donner la peine de saluer le peuple, elle avait dans sa voiture, qu'elle faisait partager à l'Empereur, un siége en gomme élastique; elle donnait un petit coup dessus avec son derrière, et crac, le peuple était salué. J'vous l'dis, elle n'a jamais voulu s'donner le moindre mal pour la France; tandis que l'autre, pauvre Joséphine! c'était comme une procession de Paris à la Malmaison, tout l'monde voulait la voir après son divorce.

(La voisine et la garde-malade fondent en larmes.)

LA VOISINE.

Tenez, mame Bergeret, c'est des bêtises que d'être comme ça pour des choses qu'on ne r'verra jamais.

MADAME BERGERET.

Qu'on ne r'verra jamais? Je m'attends, mame Madou, à des grands changements... Écoutez une chose... que ça ne sorte pas de nous deux...

LA VOISINE.

Je le jure sur la tête de mon aîné!

MADAME BERGERET,
s'approchant de la voisine avec le plus grand mystère.

L'Empereur n'est pas mort.

LA VOISINE.

Laissez donc!

MADAME BERGERET.

Il doit nous arriver un de ces jours à la tête de trois cent mille nègres.

LA VOISINE.

Je l'croirai quand je l'verrai.

MADAME BERGERET.

J'ose me flatter de vous mettre un jour à même de le voir, sans trop présumer de mes forces.

LA VOISINE.

Enfin, ça serait bien ce jour-là le plus beau de ma vie; mais renvoyez-moi donc, que j'ai mon ménage à faire. Je resterais là toute la journée.

MADAME BERGERET.

Je ne vous retiens pas, j'vas faire mon déjeuner.

LA VOISINE.

Eh ben! n'à revoir, mame Bergeret : vous m'avertirez pour le médecin?

MADAME BERGERET.

Oui; tout de suite qu'il s'ra venu j'suis chez vous.

LA VOISINE.

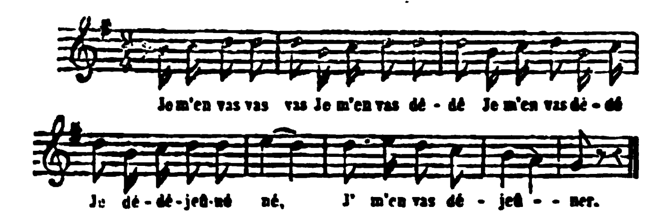
Eh ben! c'est convenu.

(Elle sort.)

MADAME BERGERET.

Mon Dieu! rien d'fait à c'te heure ici... faut qu'j'allume mon fourneau pour mon déjeuner, j'meurs de faim.

(Elle chantonne.)



(On entend le malade tousser dans la pièce voisine.)

MADAME BERGERET.

Il paraît que ça ne sera pas encore pour aujourd'hui.

LE MALADE, d'une voix éteinte.

Madame Bergeret... madame Bergeret.

MADAME BERGERET.

Comme c'est ragoûtant d'avoir affaire avant son déjeuner à un graillonneur pareil.

LE MALADE.

Madame Bergeret, êtes-vous là?

MADAME BERGERET.

Oui; après?

LE MALADE.

Pouvez-vous v'nir un instant... madame Bergeret?

MADAME BERGERET, dans le haut de sa voix.

On y va! (A part.) Vieille bête*!

(Elle sort.)

* Cette idée est empruntée à l'une des plus spirituelles lithographies de mon ami Pigal.

La chambre à coucher.

LE MALADE, MADAME BERGERET.

LE MALADE.

Madame Bergeret...

MADAME BERGERET.

Eh ben! me voilà. Qu'est-ce que vous avez à crier encore après moi?

LE MALADE.

J'ai passé une nuit affreuse... j'ai bien cru... que c'était fini... (Il tousse.) Dieu!... que j'ai souffert... (Il tousse.) Ah! c'est trop souffrir... vous êtes partie hier de si bonne heure...

MADAME BERGERET.

De si bonne heure! il était le quart après neuf heures : si vous appelez ça de bonne heure! Vous croyez donc, bonnement, que pour dix malheureux sous que vous m'donnez par jour, je m'en vas m'échiner le tempérament à vous passer des nuits pour vous faire plaisir; non merci : j'sors d'en prendre.

LE MALADE.

C'est bien dur... ce que vous me dites-là... madame Bergeret.

(Il lui prend une plus forte quinte.)

MADAME BERGERET, après la quinte.

T'nez, voyez-vous c'que c'est que d'vous mettre en colère... l'bon Dieu vous punit.

LE MALADE.

Mon Dieu!... mon Dieu!... comme si... ce n'était... pas assez de mon mal!

MADAME BERGERET.

J'suis raisonnable au moins, moi, je n'suis pas plus ridicule qu'un autre; vous vous mettez dans des colères...

LE MALADE.

Donnez-moi ma potion...

MADAME BERGERET.

Vous direz *s'il vous plaît* une autre fois, n'est-ce pas?

LE MALADE.

Ma potion... j'ai la bouche brûlante...

MADAME BERGERET.

Tenez, la v'là... j'suis trop bonnė.

LE MALADE.

Merci...

MADAME BERGERET.

C'est bien heureux... où allez-vous mettre la tasse maintenant, donnez-la moi... Vous savez que vous n'avez bientôt plus de bois?

LE MALADE.

Comment, déjà?

MADAME BERGERET.

Déjà, certainement déjà... Je l'emporte peut-être le soir, vot'bois, dans mon tabellier? Je sais bien qu'il y a des gens assez méchants pour vous l'dire, madame Bribri, par exemple...

LE MALADE.

Je ne connais pas cette dame... qu'est-ce que vous appelez ainsi, madame Bergeret?...

MADAME BERGERET.

La femme qu'est avec M. Vassal, donc...

LE MALADE.

Il n'est pas venu... me voir... M. Vassal... depuis que je suis malade... pas une seule... fois.

MADAME BERGERET.

Il serait bien venu, lui... mais c'est madame qui l'en aura empêché... car c'est un bien digne homme, lui, M. Vassal.

LE MALADE.

Madame Bergeret... cette dame... est très-bonne aussi.

MADAME BERGERET.

Ça n'empêche pas que l'autre jour, chez la portière, on a bien assuré à mame Madou que c'était à elle que vous aviez dû, dans le temps, de vous voir retirer votre petit cellier à la cave.

LE MALADE.

Il me devenait inutile... (Il tousse.) puisque mes moyens ne me permettaient pas d'avoir... du vin... chez moi.

MADAME BERGERET.

Puisque c'était pour vot'bois.

LE MALADE.

Je n'aime pas... entendre dire du mal... d'une personne respectable.

(Il tousse.)

MADAME BERGERET.

Je n'en parlerai plus; mais vous n'me forcerez toujours pas de la saluer dans les escaliers, j'n'ai jamais pu

m'soumettre à saluer Louis XVIII. Ainsi, je n'commencerai pas par elle.

LE MALADE.

Mon Dieu!... ah!... ah!... j'ai la peau brûlante.

MADAME BERGERET.

Vous n'avez pas d'patience non plus pour deux liards; vous voulez être malade et être guéri en deux heures.

LE MALADE.

Et ce médecin... qui n'arrive pas...

MADAME BERGERET.

J'm'en vas prendre un peu mon balai, car c'est d'un sale ici... Si j'donnais un peu d'air?...

LE MALADE.

Mais vous n'y pensez pas... je suis tout... en moiteur.

MADAME BERGERET.

Vous ferez comme vous voudrez, alors, j'm'en vas commencer par déjeuner, je n'déjeunerai certainement pas ici.

LE MALADE.

Vous allez encore une fois... me laisser seul...

MADAME BERGERET.

La clef est sur la porte...

LE MALADE.

Mon Dieu!... mon Dieu!

(Il tousse.)

MADAME BERGERET.

Voilà encore l'bon Dieu qui vous punit, t'nez, comme vous toussez.

LE MALADE.

Ah!... ah!... ah!... ah! c'est fini...

MADAME BERGERET.

Voulez-vous l'bassin? Comme c'est gentil!

LE MALADE, *expectorant.*

C'est à en mourir.

MADAME BERGERET.

T'nez, j'ai déjeuné, c'est tout profit, j'n'ai plus faim. Quand on voit des horreurs semblables...

LE MALADE.

Vous êtes une méchante femme.

MADAME BERGERET.

Et vous un vieux dégoûtant, v'là ce que vous êtes. Si vous n'aviez pas été toute votre vie un vieux coureur, vous n'sereriez pas si bien hypothéqué; qu'vous vous enirez en PUTRIFACTION; ça, c'est sûr.

LE MALADE.

Et personne au monde pour venir à mon secours!

MADAME BERGERET.

C'qui prouve bien qu'vous n'avez jamais été bon d'votre vie, c'est qu'il n'y a pas un chat qui s'intéresse à vous, tout l'monde vous plante là... et c'est bien fait.

LE MALADE.

Vous m'assassinez.

MADAME BERGERET.

J'm'en vas m'en aller, car si vous m'mettez en colère, je n'sais pas ce que je vous ferais. Allez au diable...

LE MALADE.

C'est me faire mourir à petit feu... Ah! mon Dieu!

(On frappe à la porte de l'appartement)

MADAME BERGERET.

Entrez!...

La pièce d'entrée.

MADAME BERGERET, LE DOCTEUR.

MADAME BERGERET.

Bonjour, monsieur Chapellier.

LE DOCTEUR.

Eh bien?

MADAME BERGERET, à voix basse.

Il vient d's'assoupir un peu. J'crains bien pour cette nuit, monsieur Chapellier; il est bien bas c'matin; il a toujours de ses mêmes quintes à l'enlever, ça m'fait un mal de l'entendre tousser!...

LE DOCTEUR.

Très-bien, nous allons voir ça.

(Ils entrent dans la chambre du malade.)

La chambre à coucher.

LE DOCTEUR, LE MALADE, MADAME BERGERET,
puis LA VOISINE.

LE DOCTEUR, s'approchant du lit du malade.

Bonjour... Eh bien! comment nous trouvons-nous aujourd'hui?

LE MALADE.

Bonjour, docteur; je suis bien aise de vous voir, j'ai été bien mal... bien mal... j'ai passé une nuit affreuse.

MADAME BERGERET.

Que j'vous débarrasse un peu d'vot'chapeau, monsieur Chapellier.

LE DOCTEUR.

Non, merci.

MADAME BERGERET.

Monsieur a passé une bien mauvaise nuit... Monsieur a bien souffert.

LE DOCTEUR.

Vous avez encore beaucoup toussé?

MADAME BERGERET.

Monsieur n'a fait que ça, c'est continuel.

LE DOCTEUR.

Bien.

MADAME BERGERET.

C'est tout des horreurs que monsieur a rejetées.

LE DOCTEUR.

Bien, très-bien!

LE MALADE.

J'ai la poitrine en feu.

MADAME BERGERET.

Sa pauvre poitrine est en feu.

LE DOCTEUR.

Très-bien! Toujours de l'étouffement?

MADAME BERGERET.

Toujours.

LE DOCTEUR, impatienté.

Laissez-moi parler, de grâce, laissez-moi parler... Avez-vous toujours des étouffements?... Il n'y a moyen de rien savoir; que diable! Ce n'est pas vous que j'interroge... Toujours de l'étouffement?

LE MALADE.

Toujours.

LE DOCTEUR.

Voyons ce pouls? (Il lui prend le pouls et réfléchit.) Comme hier.

LE MALADE.

Vous venez bien tard aujourd'hui, docteur.

LE DOCTEUR.

Je suis venu plus tard qu'à l'ordinaire, oui, effectivement, j'ai un peu tardé à venir, et cela par un cas fortuit, une cause indépendante de moi, de ma volonté. J'ai rendu ce matin, je viens de rendre les derniers devoirs à un digne homme, un homme excellent, M. Duponchel, un de mes malades, dont le... la situation, la position offrait, ou du moins avait de l'affinité, de l'analogie avec la

vôtre. (Le malade est très-oppressé.) J'ai été appelé trop tard, beaucoup trop tard à lui donner mes soins; plusieurs de mes confrères, je dirai de mes amis, avaient refusé leur concours ou plutôt avaient refusé de s'en charger. J'ai fait, en mon âme et conscience, tout ce qu'il était humainement possible de faire pour améliorer son état, sa pénible situation; et, ma foi, mes efforts empressés n'ont pu parvenir au but que je m'étais proposé. Nous ne faisons malheureusement pas de miracles, et c'eût été un miracle qu'il eût fallu opérer pour l'extraire, le tirer, le sortir de ce mauvais pas.

LE MALADE.

On ne revient jamais (Il tousse.) de ce que j'ai là...

LE DOCTEUR.

Rarement; mais encore en revient-on quelquefois; nous avons quelques exemples de cela. Continuez de suivre l'ordonnance que je vous ai prescrite, et je reviendrai demain. A demain.

MADAME BERGERET.

Monsieur Chapellier, excusez, voici une petite dame qu'aurait à vous consulter.

LA VOISINE.

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que vous avez?

LA VOISINE.

J'ai, monsieur le médecin, dans l'estomac, comme une espèce de chose qui trifouille, qui se promène... qui va, qui vient... c'est comme un mouvement perpétuel... Je crois que c'est un cricri.

MADAME BERGERET.

En v'là une sévère, un cricri! que c'n'est pas pour dire...



LE DOCTEUR, à la garde-malade.

Taisez-vous! (A la voisine.) Si vous m'eussiez appelé lorsque vous ressentîtes les premiers symptômes de votre indisposition pour vous donner mes soins et que j'eusse jugé convenable de vous ordonner de garder le lit, je pourrais peut-être attribuer à la diète cette espèce de... que vous dirai-je... de... enfin il serait alors constant qu'à la suite d'un régime sévère votre tête se fût trouvée faible, ce serait même assez naturel; mais comment voulez-vous, aujourd'hui, admettre cette conséquence dans une semblable circonstance?

LA VOISINE.

Ça n'peut être que ça... qui se promène ainsi.

LE DOCTEUR.

Non, non, certainement non; vous ne me verrez ja-

mais rangé de votre avis, jamais partager votre opinion; comment voulez-vous qu'un grillon, car c'est le nom que vous devriez donner à cet insecte?...

MADAME BERGERET.

J'ai toujours entendu dire un cricri.

LE DOCTEUR.

Je vais vous céder la place.

MADAME BERGERET.

Excusez, monsieur Chapellier, mais...

LE DOCTEUR.

Taisez-vous, je ne sais plus où j'en étais, avec vos maudites interruptions... m'y voici. Comment voulez-vous que ces insectes, dis-je, qui, de préférence, se rencontrent dans les lieux chauds, dans une température douce en général, dans les magasins, les ateliers où se trouvent les gens qui, par état ou par goût, se dévouent à la fabrication du pain, dans les boulangeries enfin, comment voulez-vous que ces insectes aient pu prendre naissance chez vous, et quel intérêt auraient-ils d'ailleurs à y séjourner?

Je conçois parfaitement qu'ils prennent leurs habitudes, qu'ils se puissent acclimater, par exemple, sous nos toits, parce qu'ils ont accompagné, dans leur transport, le blé, le seigle, le froment, que sais-je? l'orge peut-être, parce qu'ils ont été transportés ensemble des champs qui les ont vus naître, pour de là aller dans les granges, pour y être battus dans ces mêmes granges, puis déposés, mis dans des sacs, dans des vases, dans n'importe quoi enfin; et de là charriés, conduits, menés, transportés chez le meunier, dans les mains, dans le moulin duquel ils auront dû passer, et assister aux dif-

férentes métamorphoses qu'à leur arrivée, à leur entrée et à leur séjour, il aura plu au propriétaire de faire subir au seigle, au blé, à l'orge et au froment.

N'ayant jamais eu l'occasion de fréquenter ces établissements, ces laboratoires, où cesdits insectes prennent leurs habitudes, je ne puis donc dans aucun cas admettre votre supposition.

MADAME BERGERET.

Je m'ai toujours dit ça.

LA VOISINE.

Mais puisque ce n'est pas non plus le ver solitaire.

LE DOCTEUR.

Si, à la suite d'une partie de campagne, vous vous étiez arrêtée au coin d'un mur... ou bien encore que vous vous fussiez mise à l'abri de la chaleur du jour sous un orme, un chêne, un sureau, ou de quelque autre arbre quelconque...

LA VOISINE.

Ah! mon Dieu! monsieur, je voudrais bien m'y trouver; je ne sors jamais.

LE DOCTEUR.

Si vous étiez aussi bien femme à sortir, à vous aller promener, il serait possible qu'arrêtée au coin de ce mur, ou à l'abri de la chaleur du jour, sous l'ombrage de quelque arbrisseau, vous vous fussiez endormie la bouche ouverte, un têtard, ce qui n'est autre chose qu'un crapaud en bas âge, aurait pu prendre, faire élection de domicile chez vous, en saisissant cette occasion qui lui était offerte, aurait pu s'introduire...

LA VOISINE, saisissant l'idée du médecin.

C'est un crapaud : il me semble voir ses deux gros yeux insolents à fleur de tête.

LE DOCTEUR.

Laissez, laissez-moi développer mon idée, mon opinion, qui encore n'est pas celle de bien des gens. Il arrive souvent qu'à cette époque de l'année où les chaleurs sont excessives, que le ciel ou l'atmosphère en général faisant, dans leur intérêt propre, un emprunt à la terre, en attirant à eux, en pompant en quelque sorte, si j'ose m'exprimer ainsi, toute l'humidité que cette dernière peut encore recéler, l'humidité, dis-je, les molécules dont elle se trouve encore richement, abondamment répartie, il survienne plus tard des pluies à la suite desquelles ces emprunts se trouvent être remboursés.

Or, quelquefois, à la suite de ces mêmes pluies, survient une apparition subite de petits têtards, de jeunes crapauds, quelquefois encore de jeunes grenouilles, à la surface de la terre, du globe, et cela, souvent même à l'endroit seulement où vous vous trouvez, et dans les lieux où il ne semblait pas en exister auparavant. Ce qui a fait croire que ces insectes, que ces animaux tombaient du ciel.

On trouve en effet dans quelques passages d'Œlien et de l'Athénée, des traces de cette croyance, puis dans Aristote; on peut l'apercevoir encore dans chose... un nom en er... chose, machin... comment donc?

MADAME BERGERET.

L'accoucheur du roi de Rome, M. Dubois?

(Le médecin lance un regard de pitié sur la garde-malade, prend un temps de repos et continue en ces termes.)

LE DOCTEUR.

Gessner, c'est Gessner. On peut l'observer dans Gessner, chez plusieurs savants encore, chez plusieurs auteurs qui ont inséré le fruit de leurs veilles, de leurs observations dans les *Mémoires curieux de la nature*, 12 volumes in-8°, imprimés à Leipsick, puis dans les ouvrages de chose... de... et parbleu ! de Redi.

Je termine en deux mots. Il s'est donc établi à cet égard de grandes discussions; on a beaucoup écrit, beaucoup travaillé à ce sujet. Scaliger, en particulier, a vivement attaqué Cardan pour avoir cru, supposé, pour s'être permis de manifester la croyance dans laquelle il était, qu'il avait, de croire à cette sorte de génération. Cardan a répondu à Scaliger, Scaliger, de son côté, a de nouveau répondu à Cardan, et cela dans des termes peu mesurés, qui souvent se sont trouvés même entachés d'aigreur; bref, cette discussion, cette polémique a duré des années.

Lentilius est arrivé sur ces entrefaites, et il a ajouté, il a prétendu, toutefois sans vouloir imposer en aucune façon son opinion, il a donc, dis-je, ajouté, chose... Lentilius, que ce mode de génération était chimérique. Chose alors, dont nous parlions tout à l'heure... aidez-moi donc... Redi, prétend, affirme, dit, que les crapauds et les grenouilles, suivant l'expression, l'opinion des peuples, tombent des nues avec la pluie, et qu'ils ne paraissent en effet que lorsqu'il a plu un peu.

LA VOISINE.

J'ai quelquefois sorti sans parapluie.

LE DOCTEUR.

Mais, s'il vous est arrivé, comme vous le confessez, de sortir, de vous aller promener, et d'omettre, d'ou-

blier dans votre sortie, dans votre promenade, de prendre votre parapluie, toujours est-il que, premièrement, vous ne sortez pas la tête ou le chef en l'air, que vous avez l'attention bien louable, bien délicate, bien naturelle, du reste, de baisser, au contraire, le chef ou la tête dans votre châle, dans votre fichu ou dans votre collerette.

D'ailleurs, Redi, comme je viens de vous le dire, Redi ne prétend imposer en aucune façon son opinion ni à vous, ni à moi, M. Chapellier, ni à personne en général ou même en particulier; Redi, au contraire, est bien éloigné de cela; il dit seulement que telles ont été l'opinion, la croyance de certains peuples qu'il ne nomme pas, qu'il se garde bien de nommer, de désigner par le nom qui leur est propre, qu'il ne veut pas compromettre; c'est de sa part l'indice d'un caractère franc et généreux, d'un tact et d'une finesse remarquables.

En partageant l'opinion, la croyance des peuples dont feu Redi a bien voulu nous révéler l'existence, et dont il se garde bien de nous révéler le nom, vous voilà tout à fait rangée sous la bannière, sous les drapeaux de Cardan, en opposition ouverte avec Scaliger.

LA VOISINE.

Mais non, monsieur.

LE DOCTEUR.

Mais si fait, si fait, j'admets toutefois, je veux bien admettre cette dernière hypothèse. Eh bien! comment avez-vous pu croire, avez-vous pu vous abandonner à cette supposition, à l'existence d'un grillon dans votre individu? vous avez l'esprit frappé de cette idée, et vous avez tort. (Il se lève.) Si cependant dans quelques jours vous n'éprouviez pas plus de soulagement, nous verrions à vous prescrire quelque chose. (Le docteur se tourne du côté du malade.) Allons, bonjour.

MADAME BERGERET.

Il ne vous entend pas, allez, monsieur Chapellier; il roupille comme ça toute la journée, le v'là parti.

(Le médecin sort de la chambre à coucher du malade, accompagné des deux dames.)

La pièce d'entrée.

LE DOCTEUR, MADAME BERGERET, LA VOISINE.

MADAME BERGERET.

Qu'est-ce que vous en dites, monsieur Chapellier, de monsieur?

LE DOCTEUR.

Vous m'enverrez chercher s'il avait une crise ce soir.

MADAME BERGERET.

Vous n'en attendez pas grand'chose, pas vrai, monsieur Chapellier?

LE DOCTEUR.

C'est un oiseau pour le chat*.

MADAME BERGERET.

Prenez garde en vous en allant, monsieur Chapellier, il y a un pas... Bien, c'est çà, prenez la rampe... Vot' servante, monsieur Chapellier.

(Elle ferme la porte du carré.)

LA VOISINE.

Je ne sais plus c'qu'il m'a dit de faire.

* Historique.

MADAME BERGERET.

Il vous a cependant dit assez d'choses...

Comme il parle, c't'homme-là, n'y a pas à dire, c'est comme un livre! Il n'a c'pendant pas la tête ben grosse, eh ben! que d'esprit là dedans!

LA VOISINE.

Je m'creuse la mienne, je n'me rappelle rien, mais rien du tout. Allons, j'verrai quand y reviendra.

MADAME BERGERET.

A vot' service, mame Madou.

LA VOISINE.

En vous r'merciant, mame Bergeret.

(Elle sort.)



MADAME BERGERET.

Il faudrait cependant bien que je m'mette à déjeuner, je n'peux pas non plus mourir de faim. Où est-ce qu'est

la pelle? faut aller chercher un peu d'feu chez la voisine pour mon fourneau!

LE MALADE, de son lit.

Madame Bergeret!

MADAME BERGERET.

Qu'est-ce que vous avez encore à crier après moi?

LE MALADE.

Voulez-vous venir, s'il vous plaît?

MADAME BERGERET.

Un instant.

LE MALADE.

Madame Bergeret!

MADAME BERGERET.

J'y vas, vilain tourment!

La chambre à coucher.

LE MALADE, MADAME BERGERET.

LE MALADE.

Que vous a dit le docteur?

MADAME BERGERET.

Il ne m'a rien dit.

LE MALADE.

Si fait, j'ai entendu qu'il vous disait quelque chose.

MADAME BERGERET.

Peut-être bien, je n'm'en rappelle plus.

LE MALADE.

Je m'en doute bien !

MADAME BERGERET.

Si vous vous en doutez, pourquoi que vous me le demandez? si vous vous en doutez.

LE MALADE.

Je voudrais bien ma potion.

MADAME BERGERET.

Il faut tout vous mettre dans la main, à vous. Tenez, la v'là.

LE MALADE.

En vous remerciant.

MADAME BERGERET.

Qu'est-ce que vous avez besoin de deux soufflets ici? Est-ce que je n'pourrais pas bien emporter c'lui d'vot' chambre à coucher?

LE MALADE.

Pourquoi donc ça? j'ai besoin de mes soufflets.

MADAME BERGERET.

Pour souffler dans vot' lit, n'est-ce pas? mais je savais bien que vous n'me donneriez rien; allez, vous êtes si généreux! avec ça que vous me payez cher.

LE MALADE.

Je vous paye selon mes moyens.

MADAME BERGERET.

J'm'en vas déjeuner, puisque c'est comme ça, je ne peux pas déjeuner ici; ça sent bien trop le renfermé.

LE MALADE.

Vous allez être encore aujourd'hui par voie et par chemin, me laisser tout seul.

MADAME BERGERET.

Je n'reste ici que par égard pour M. Chapellier, allez, que le ciel vous confonde!

(Elle tire la porte en s'en allant de toute la force du poignet.)

LE MALADE.

Ah! ah! mon Dieu...



SCÈNES

DE LA

VIE BUREAUCRATIQUE

INTÉRIEURS DE BUREAUX

BIOGRAPHIES

M. de SAINT-MAUR, *chef de division*, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Athénée et de plusieurs sociétés savantes, électeur du grand collége, ancien chef de bataillon dans la garde nationale, sous la Restauration.

Né à Tours, département d'Indre-et-Loire, fils aîné de Dominique-Marie-Joseph Torterue, dit Saint-Maur, de son vivant huissier à Chinon, et de dame Élisabeth-Ursule-Marie Théphot, son épouse.

Élevé à la place importante qu'il occupe au ministère, grâce à l'influence qu'exerçait alors un cousin de sa mère, un parvenu, l'une des grandes capacités de l'époque ayant occupé les premières places sous l'Empire, M. de Saint-Maur se montra fort oublieux envers ce parent, ignorant sans doute ce qu'avait dit Massillon: *Que la religion de l'homme n'est souvent que son amour et sa reconnaissance*, ou persuadé que c'était à son mérite personnel seulement qu'il était redevable de son élévation. Idolâtre de lui-même, il devint, d'après l'opinion de l'auteur immortel du *Petit-Carême*, l'athée le plus endurci. Cette bonne opinion de lui-même lui fit pousser l'obstination jusqu'à continuer à écrire, et cela de la meilleure foi du monde : *Je vous observe*, dans les circulaires qu'il envoyait à MM. les préfets, malgré toutes les observations qui lui furent faites, pour ne pas blesser son amour-propre, dans des termes convenables, avec tous les ménagements possibles.

Célibataire, égoïste et vaniteux, emporté, gourmand et libertin. D'une grande souplesse quand l'occasion le réclame, par conséquent fier, hautain et dédaigneux avec ses inférieurs; vivant en garçon, dînant toute l'année en ville, se réservant cependant la semaine sainte, époque à laquelle il fait pénitence, dans un cabinet du café Anglais.

Quarante-cinq à cinquante ans, teint échauffé, cheveux rares; taille, quatre pieds; d'un embonpoint tolérable.

Habit noir ou bleu de roi, gilet de casimir noir ou de cachemire, pantalon gris ou noir, chaîne d'or, lorgnon, mouchoir de batiste, bottes criant sur le parquet.

M. Dumont, *chef du premier bureau*, ancien avocat, entré au ministère à la première révolution, en 89. Célibataire, homme d'une grande portée et d'un génie supérieur; seul chargé, et pour cause, de tout le travail de la division. Sortant rarement de son cabinet, et ne mettant jamais les pieds dans son bureau. Méprisant les bassesses et les flagorneries, détestant les visites et les compliments de nouvelle année, aidant ses employés de son crédit et de sa bourse, allant au-devant de leurs besoins, plaçant les enfants dans des colléges, et vivant ignoré au milieu de sa division. Ne dînant jamais en ville; plein de dignité avec M. de Saint-Maur, tenant toujours M. Clergeot, son collègue, à une très-grande distance. Bon et affable avec tout le monde.

Soixante-cinq à soixante-dix ans, physionomie douce et mélancolique, d'une bonne constitution, cheveux blancs, taille élevée.

Grande redingote grise, cravate blanche, gilet noir, croisant sur la poitrine, pantalon brun, bas gris, souliers couverts, chapeau à larges bords.

M. Clergeot, *chef du second bureau*, membre de la Légion d'honneur, ex-compagnon du Lys, de la Société royale d'horticulture, électeur, garde national à cheval, par amour pour l'uniforme, louant une monture les jours de garde et de revue.

Né à l'étranger, pendant l'émigration, neveu d'un ancien maître d'hôtel de la maison de Condé, il entra dans les bureaux en 1815, au second retour des Bourbons. L'éducation qu'il avait reçue, mal dirigée, plus négligée encore, le rendait d'un placement difficile; enfin, à l'aide de recommandations, sa famille, alors toute-puissante, avisa aux moyens, pour s'en défaire d'une manière convenable, de le faire entrer dans l'administration. Le titulaire de la place qui paraissait lui convenir, fut admis à la retraite, et, par suite de cette vacance, le neveu de l'ancien maître d'hôtel de la maison de Condé acquit une position.

Comme il inspira, dès son entrée, assez peu de confiance, on lui intima l'ordre formel de ne jamais se mêler du travail et de ne jamais rien faire sans avoir obtenu des supérieurs une autorisation préalable, autorisation qui, par parenthèse, ne fut jamais sollicitée. Il devint fort embarrassé de l'emploi de sa journée; il n'aimait pas la lecture, et il avait le bon esprit de croire qu'il n'était pas convenable qu'il passât tout le temps de la séance sur le dos de ses employés; par surcroît de tribulations, les fenêtres de son cabinet donnaient sur une petite cour étroite et sombre; il n'avait pas même, pour charmer les ennuis de la solitude à laquelle il était voué, la consolation de voir circuler les passants.

Le ciel eut pitié de lui : il trouva un procédé qui, sans être nouveau dans les administrations, le mit à même d'acquérir un peu plus de consistance. Pendant une absence du chef de sa division, il fut chargé seulement d'apposer son visa au bas des rapports, circulaires, états, etc., etc., et de tout le travail de son bureau qui devait lui passer sous les yeux; car, malgré la défense qui lui avait été faite, il lui était encore permis d'avoir les yeux ouverts. A l'aide d'une encre très-épaisse, il raturait des phrases entières et les répétait exactement au-dessus de ses prétendues corrections : il poussa même l'envie de bien faire jusqu'à improviser quelques jambages pour rendre encore plus méconnaissable le travail raturé. Cette découverte lui donna de l'occupation; elle pouvait tant soit peu blesser l'amour-propre de l'employé corrigé, mais c'était pour lui si peu de chose que jamais cette considération ne l'arrêta.

Le neveu du maître d'hôtel de la maison de Condé fut bien aise, peu de temps avant la révolution de 1830, de connaître Lectoure, le berceau de ses pères, et d'y promener l'étoile de la Légion d'honneur, dont sa boutonnière venait d'être décorée. Il partit accompagné des vœux et des bénédictions de tous ses

subordonnés. Son arrivée produisit un grand effet. on le reçut avec enthousiasme, on lui donna des fêtes magnifiques; un ancien député du Gers lui offrit la main de sa fille, Clergeot l'accepta. Ce fut un mariage purement de convenance; parti fort avantageux, pour le mari seulement, sous le rapport de la fortune. Madame Clergeot était, est même encore, une jeune personne brune, d'une belle taille, des yeux magnifiques et les plus belles dents du monde, de dix-huit à dix-neuf ans, peu comprise de son mari, qu'elle rend père tous les ans de charmants enfants, bien que faisant lit à part, dit la chronique scandaleuse de la division.

De retour à Paris, après la révolution de juillet, M. Clergeot, non-seulement conserva sa place, mais il redoubla d'aplomb, et tous ses défauts prirent un développement extraordinaire. Bavard, vaniteux et commun, il n'eut plus de frein; M. de Saint-Maur, devant lequel il avait toujours été petit garçon, s'aperçut du notable changement qui venait de s'opérer en lui, et M. Dumont se vit dans la nécessité de lui défendre la porte de son cabinet. Ce fut alors qu'il devint grand faiseur de jeux de mots et de calembours, qu'il parla à tort et à travers; qu'il attribua à Bolivar la découverte de l'Amérique, le poëme de *la Vestale* au duc d'Angoulême, et qu'il commença à se rendre de bonne heure à son bureau pour surprendre les employés en retard.

Quarante ans, beaucoup d'embonpoint, prenant du tabac en grande quantité, transpirant facilement, cheveux rares, blonds et bouclés, favoris roux, yeux à fleur de tête, nez épaté, lèvres épaisses, lunettes d'écaille.

Habit bleu barbeau à boutons jaunes, gilet chamois, cravate de couleur, des breloques, foulard, pantalon gris sans sous-pieds, pieds larges, toujours mal chaussés.

M. Fortin, *sous-chef du premier bureau.* — Père de famille, homme tranquille, taillé sur le patron de M. Dumont, dont il partage les principes et la manière de voir.

Quarante à cinquante ans, mise fort simple.

M. Laudigeois, *sous-chef du deuxième bureau.* — Célibataire, cousin par alliance de M. Clergeot; voix flûtée, se trouvant mal à l'odeur d'une pipe, n'ayant de sa vie pénétré dans un café, candide comme une jeune fille, d'une apathie et d'une monotonie désespérantes, possédant une belle main, élevé dans l'horreur des mauvaises sociétés : dans son lit à dix heures, levé à sept; envié pour leurs demoiselles par toutes les mères de famille de sa connaissance.

Doué de plusieurs petits talents de société, jouant assez proprement la contredanse sur le flageolet, empaillant des petits

oiseaux, écrivant tout le testament de Louis XVI dans une pièce de vingt sous, et le *Pater* dans une pièce de cinquante centimes; de ces gens à l'instar de Thomas Diafoirus, dont tous ceux qui les voient parlent comme de garçons n'ayant pas de méchanceté; conduisant les dimanches et les fêtes ses petits cousins, les petits Clergeot, à la promenade.

Vingt-neuf à trente ans, très-maigre, cheveux longs, yeux cernés et battus, peu de barbe, bouche malpropre, habits mal taillés, pantalons larges, gilets trop courts, bas blancs en toute saison, coiffure à petits bords, souliers lacés; chapeau chinois dans la garde nationale pour éviter les nuits au corps de garde.

M. Doutremer, *commis principal.* — Plat et hautain, rapporteur, véritable mouche du coche, arrivant le dernier à son poste, faisant tous les matins son rapport au chef de division; confident et messager de ses amours; pédant et taquin; joueur et débauché; l'effroi des expéditionnaires et des surnuméraires sur lesquels il exerce un pouvoir absolu, illimité; ne faisant grâce d'un point ni d'une virgule; s'occupant, une partie de la séance, de ses ongles, de ses mains et de ses oreilles; employant l'autre partie en visites dans l'intérieur de la division, à la cheminée de M. de Saint-Maur, auquel il conte des gaudrioles, ou dans le cabinet de M. Clergeot, épiant une invitation à dîner. Rentré à son bureau à trois heures, il se campe dans son fauteuil de canne, percé au milieu du siége en maroquin vert. Une fois installé, il tue le temps en classant quelques dossiers dans ses cartons, ou contrôlant le travail des infortunés que leur mauvaise étoile a placés sous ses ordres.

Cinquante à cinquante-deux ans, sec et élancé; cheveux gris, crépus, front bas, sourcils épais, nez retroussé, lèvres pincées, bilieux.

Habit brun, gilet noir, pas de montre, pantalon brun, bas de soie noirs, souliers découverts, fort propre sur sa personne; déménageant deux fois l'an, afin, dit-il, de ne pas monter sa garde.

M. Grisard, *commis d'ordre.* — Père de famille, depuis une vingtaine d'années dans les administrations, après avoir quitté sa maison de commerce, qu'il a vendue pour venir au secours de son beau-frère, compromis dans une faillite. Brave garçon, d'humeur joviale, bien avec tout le monde; ayant ses deux fils placés, par les soins de M. Dumont, dans un collége de Paris; d'une ignorance complète en politique; courant toutes les fêtes des environs de Paris; organisant pendant la belle saison des parties de campagne et des dîners sur l'herbe; aimant assez la bonne chère; grand joueur de boston et de bouillotte; recevant le jeudi

seulement, et toute la semaine passant ses soirées avec madame Grisard, bonne grosse maman, excellente femme de ménage, pleine d'ordre et d'économie, qui, depuis que ses deux garçons sont au collége, se passe de domestique et fait tout elle-même. M. Grisard est du très-petit nombre des employés enchantés de leur sort.

Quarante-cinq à quarante-huit ans, faux toupet, physionomie franche et ouverte, teint coloré, trapu, boucles d'oreilles imperceptibles.

Habit marron, cravate de couleur, linge blanc, pantalon bleu, guêtres en casimir noir, gilet de couleur, un rotin, un carrick à trois collets l'hiver, fumant sa pipe le matin, à sa fenêtre, en se levant; sergent-major dans une compagnie de chasseurs.

M. Riffé. — Né à Troyes en Champagne, trente-deux ans de service, ancien commis libraire, poussant jusqu'au fanatisme le respect envers ses supérieurs; admis dans l'administration sous le régime de la Terreur; longtemps en butte aux persécutions des jeunes gens de la division; réglé comme un papier de musique; inscrivant, depuis son départ de Troyes, tous les événements, toutes les actions de sa vie, jour par jour, semaine par semaine, année par année.

M. Riffé, pendant sept années consécutives, porta le même chapeau, qu'il aimait comme le premier jour où il en fit l'acquisition; il le porterait probablement encore, sans un déplorable accident qui l'en sépara à jamais. Ce chapeau, qui sans doute avait été acheté dans l'intention de préserver le teint de son propriétaire des atteintes du soleil, avait d'immenses bords, et, bien qu'il le brossât plusieurs fois par jour, le teneur de livres ne s'apercevait pas que les bords de sa coiffure diminuaient insensiblement. Enfin, un jour, à quatre heures dix minutes, moins pressé de quitter le bureau qu'à l'ordinaire, au moment où il se disposait à en orner sa tête, il ne put se refuser à l'évidence, les bords du chapeau avaient entièrement disparu, et il n'en restait exactement plus que la calotte.

Il concentra toute son indignation en lui-même, ce qui n'était pas peu de chose, si l'on s'en rapporte à M. Lacretelle aîné, qui prétend qu'une indignation contrainte est la plus énergique des impressions que le cœur humain puisse recevoir et conserver! Peut-être même, à la suite de cette affaire, il eût été possible que M. Riffé devînt poëte, car Juvénal dit aussi quelque part que l'indignation fait le vers. Riffé eut la force de recevoir et de conserver la plus énergique des impressions; mais il ne devint pas plus poëte pour cela. Il ne proféra pas une parole, il ne sourcilla même point; sa physionomie, sans devenir pour cela plus spirituelle, conserva néanmoins toute sa sérénité; et,

avec un sang-froid, une résignation et une présence d'esprit dignes des plus grands éloges, il déposa les restes de son malheureux couvre-chef sur un des cartons qui décoraient son casier. Il confia seulement, en s'en allant, l'aventure à Laurent, le garçon de bureau, qui, après lui avoir fait avaler un grand verre d'eau, lui prêta son chapeau.

Rentré chez lui, sans pour cela avoir avancé d'une seconde l'heure habituelle de son retour au logis, la malheureuse calotte lui apparut. Après avoir changé de chaussure, avoir éteint son rat, allumé sa chandelle, il s'achemina lentement du côté de sa commode et s'y appuya la tête dans les deux mains. Après être resté quelque temps dans cette position, qui à la longue aurait pu devenir fatigante, il retira du fond de l'armoire placée derrière son lit un grand livre dont la poussière qui le couvrait témoignait de l'usage peu fréquent qu'il en faisait. Riffé le déposa sur sa commode, l'ouvrit et inscrivit à l'encre rouge l'événement de la journée au-dessous d'un autre événement rapporté en ces termes : *Le 7 février 1829, à huit heures trente-cinq minutes du matin, en me rendant à mon bureau, tombé sur mon derrière dans la rue des Saints-Pères, en mettant le pied gauche sur un fragment de poireau étendu à terre.* Il referma son livre, le remit en son lieu et place, poussa la porte de l'armoire, en enleva la clef qu'il déposa dans un des tiroirs de sa commode, et il reprit sa posture favorite dans une vieille bergère devant le cheminée, en proie à la mélancolie la plus profonde.

Le lendemain, il arriva à son bureau comme à l'ordinaire, la tête couverte d'une casquette, et remit à Laurent la coiffure qui lui avait été confiée la veille. Quelques jours après, sur les dix heures, il rentra à son bureau le dernier de la division, ayant sur la tête un chapeau neuf, dont les bords étaient au moins le double de celui qu'il avait perdu : il était suivi d'un individu portant un étui énorme. Arrivé à sa place, il solda le prix du chapeau et de son étui, il déposa le chapeau neuf dans l'étui, le ferma à la clef et garda toute la journée le silence le plus absolu.

Ce fut à la persévérance d'un de ses collègues qu'il fut redevable de la métamorphose de sa coiffure, à M. Desroches, qui, tous les jours, pendant la sieste que faisait M. Riffé après son déjeuner, diminuait les bords du chapeau jusqu'à ce qu'il fût amené à l'état déplorable où il le trouva réduit; il eut beau s'avouer coupable, M. Desroches, de cette mauvaise plaisanterie, qu'il expia en n'en faisant plus de nouvelles, le vieil employé, loin de lui en vouloir le moins du monde, l'en estima davantage, persuadé qu'il fut que la confession de cette faute n'était de sa part qu'un acte d'un dévouement sublime; qu'il voulait tout bonnement, en s'avouant le coupable, désarmer sa colère, et

que le véritable auteur de la sottise impardonnable à lui faite, et dont la mutilation du chapeau n'était que le prétexte, était M. Cardouin, à qui, depuis ce jour, il voua une haine implacable.

M. Riffé, dans la crainte des enfants qu'il abhorre, n'a jamais pris de compagne; il fait lui-même son petit ménage, et jamais n'a pu se résoudre à confier à un étranger la clef de son domicile. Toujours il fut excellent, d'une obligeance extrême, mais d'un amour-propre excessif au domino. Depuis trente-trois ans, un an juste avant son entrée au ministère, il dîne au même endroit, à la même place, et si par hasard il arrive, lors du changement d'un des garçons du restaurant, que sa place soit occupée, il s'assied dans un coin de la salle, bien en vue, le chapeau de travers, agitant convulsivement les jambes, témoignant ainsi de son mécontentement jusqu'à ce que sa place lui soit restituée.

Jamais notre homme ne fréquenta d'autre café que celui dont il est devenu le doyen et du mobilier duquel il fait partie, sans jamais s'être douté qu'il fut vendu plusieurs fois comme achalandage de l'établissement. Après son dîner, tous les jours que Dieu fait, à six heures précises du soir, M. Riffé se rend à son café, où il fait une petite méridienne en attendant ses partners au domino. Il lisait autrefois les journaux, mais il y a renoncé depuis une discussion qu'il eut à ce sujet avec la dame du lieu. Dès qu'il était arrivé, après avoir accroché sa canne et son chapeau à une patère, il faisait le tour du café, s'emparaît de tous les journaux qu'il trouvait libres, commençait à s'endormir à la seconde colonne et finissait par se coucher sur la pile qu'il avait amassée. On avait toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise, il prétendait qu'il avait le droit de ne les rendre qu'après en avoir pris lecture; la maîtresse se rangea du côté de la majorité pour lui donner tort; il la prit en grippe et ne lui pardonna jamais ce qu'il appelait la dernière des grossièretés qu'il venait de subir. D'autres à sa place, ayant à se plaindre, auraient choisi un autre endroit pour y passer leurs soirées; pendant une heure ou deux, il en eut l'idée; mais il recula devant la pensée qu'il lui faudrait renoncer à ses anciennes habitudes. Il inscrivit cette aventure dans le grand livre, avisa aux moyens de tirer une vengeance éclatante de l'oubli des convenances et de l'emploi des mauvais procédés à son égard. Il s'ingéra, le tout dans l'intention d'humilier la dame, de payer d'une façon toute particulière. Connaissant parfaitement le prix de tous les objets de consommation, il savait toujours à combien se montait la dépense qu'il venait de faire; au moment de se retirer, il avait soin de tenir sa monnaie toute prête dans la main, et, saisissant l'instant où sa victime était seule, se diri-

geant doucement de son côté, il arrivait à deux ou trois pas de sa destination; avançant à reculons, il jetait, en tournant le dos, son argent sur le comptoir.

Ce petit manége dura pendant trois années : le café passa alors en d'autres mains; M. Riffé avait tellement contracté l'habitude de ce nouveau mode de payement qu'il paya encore longtemps de cette manière le successeur qui croyait avoir hérité de sa vieille rancune.

Depuis son arrivée à Paris, il occupe le même petit logement, il a conservé les mêmes fournisseurs, les fils ou les neveux. A onze heures un quart, il quitte le café et rentre chez lui. Il va sans doute en rentrant se mettre au lit, comme vous l'auriez supposé; pas du tout. Immédiatement après avoir changé de chaussure, avoir éteint son rat, allumé sa chandelle, endossé une petite carmagnole, s'être couvert la tête d'un bonnet de coton, avoir fait un grand feu dans la cheminée, il vient se camper dans sa vieille bergère, les pieds étendus sur les chenets, et s'endort dans cette position; ce n'est ordinairement que la chute d'une bûche sur ses jambes, ou le froid qui vient le saisir quand le feu s'éteint, qui l'obligent à regagner son lit. Il est alors trois heures du matin; c'est cette heure qu'il choisit de préférence pour faire son lit : malgré les plaintes réitérées de ses voisins, rien au monde ne lui fera changer sa manière d'être. Tous les ans, il sollicite un jour de congé, un seul dans l'année, pour faire sa provision de bois.

Arrivé le premier au bureau, il est le premier à lire le journal dont on l'a chargé de faire l'abonnement et de classer la collection. Il sort le premier. Depuis trente-deux ans, à l'exception des fêtes et dimanches, du jour de sa provision de bois et du séjour forcé dans sa chambre à la suite de la chute sur son derrière dans la rue des Saints-Pères, à quatre heures moins un quart il commence à promener la brosse sur ses effets, et son tiroir est fermé au premier coup de quatre heures à l'horloge du ministère.

Soixante-cinq ans. De ces physionomies qui ne disent pas grand'chose. Front chauve, des dents excellentes, bon pied, bon œil, belle main, aimant la gaudriole et la pratiquant.

Redingote blanche en été, houppelande en hiver, gilet de couleur, pantalon sans bretelles, bas chinés, souliers à boucle sur le côté jouant la botte, grosse canne d'épine, chapeau connu, habit râpé et parapluie en permanence à son bureau.

M. Cardouin, *vérificateur*. — Né à Saint-Just-de-Lussac, près de Brouage en Saintonge, cadet d'un quatrième mariage. Au sortir du collége, on lui fit embrasser l'état ecclésiastique. A l'époque de la Révolution, le jeune Cardouin jeta le froc aux orties, et

après avoir pendant quelque temps travaillé chez un avocat au Parlement, il entra au ministère sous le Directoire.

Célibataire marqué au B, d'un tempérament secondaire, bardé en toute saison de flanelle de la tête aux pieds, vivant seul, mangeant seul, dormant seul et s'amusant seul; faisant lui-même son ménage et sa cuisine. Gourmand comme tous les égoïstes, vieux coureur, sournois et vindicatif, cultivant des fleurs sur sa terrasse; s'occupant de chimie, de physique et de distillation, grand amateur de tableaux, de gravures, de médailles et de curiosités.

Envieux de toute espèce de mérite ou de réputation. Possédant à fond le grand talent de tout avoir pour rien, et rencontrant toujours des occasions extraordinaires. Au courant de tous les débats de la cour d'assises, quittant à trois heures son bureau les jours d'exécution. Ayant sur la conscience la mort de plusieurs chats surpris sur sa terrasse et la fin malheureuse d'un vieux carlin qui s'oublia sur son paillasson. Méprisant de tout son cœur ses collègues, qui le lui rendent bien; recherchant avec empressement l'occasion de lancer quelque épigramme, quelque bonne méchanceté, sans toutefois avoir l'air d'y toucher. Jamais de sa vie M. Cardouin n'a rendu une visite à un collègue malade; il n'assista jamais à un enterrement. Brusque et impoli avec ses supérieurs, il est grossier et suffisant avec ses camarades.

Soixante-six ans, l'œil cave, le teint plombé, d'une maigreur effrayante; perruque noire, grande redingote brune, aucune apparence de linge, gilet noir boutonné, culotte de velours noir, bas de filoselle, souliers couverts, un parapluie toute l'année à la main, chapeau à forme basse.

M. Desroches, *expéditionnaire*. — Décoré de Juillet, célibataire, bon, serviable, ennemi de l'arbitraire et du despotisme en général. Destiné, par suite de l'indépendance de ses opinions, à végéter toute sa vie aux appointements de quinze cents francs.

Orphelin dès l'âge de dix ans, il resta abandonné aux soins d'un oncle, son tuteur, qui obtint pour son neveu, fils d'un militaire mort au service, son admission dans un collége, aux Pyrénées. Le jeune Desroches eut toujours en lui le germe de cet amour de l'indépendance, qui jamais ne lui permit de s'adonner à des études sérieuses : il avait quatorze ans, qu'il n'était pas encore de seconde force sur l'orthographe, mais il était de première sur la clarinette et la balle au mur. Intimement persuadé que le latin était une langue morte qui ne le mènerait à rien, et que l'étude des mathématiques ne le ferait jamais entrer à l'École polytechnique, puisque dans toutes les lettres que lui avait adressées son oncle, il lui faisait toujours entrevoir la

carrière administrative comme la plus belle des carrières, qu'il fallait avant tout se faire une belle main, qu'une belle main conduisait à tout, une fois qu'il crut avoir obtenu une belle main, il se reposa. Un matin, après le déjeuner, une chaise de poste s'arrêta devant la porte; l'écolier y monta et quitta le collége, sans savoir s'il devait le regretter, à peu près aussi avancé que lorsqu'il y était entré, accompagné de son oncle, qui, le lendemain de leur arrivée à Paris, le plaça dans le ministère, aux appointements de douze cents francs, après deux mois de surnumérariat. Il n'entendit plus parler de son oncle, qui, pour les soins qu'il avait prodigués à son neveu, préleva une quarantaine de mille francs qui devaient revenir à ce dernier sur la succession de ses père et mère.

Desroches fut longtemps le persécuteur du papa Riffé, son collègue, devenu son ami le plus dévoué depuis la mauvaise plaisanterie du chapeau. Partout il se fait le champion des opprimés; il aime de passion les bals et les grisettes, auxquelles il procure des billets de spectacle. D'une certaine force sur la clarinette, il remplace souvent ses camarades musiciens attachés à des théâtres, enchantés de l'occasion.

Plusieurs fois il avait prévenu M. Doutremer qu'il commençait à se fatiguer d'être depuis longtemps la victime de ses tracasseries; le commis principal n'en tint aucun compte : Desroches ne trouva pas d'autre moyen, pour tenir la promesse qu'il s'était faite, sa parole, que de lui faire l'application sur la face de deux soufflets, à la suite d'un rapport que le bon apôtre avait fait contre lui au chef de bureau, le chevalier Clergeot. Riffé pensa tomber malade en pensant aux suites de cette affaire, qui aurait pu lui enlever son ami. M. Dumont, qui l'aimait beaucoup, intercéda pour lui auprès de M. de Saint-Maur, et Desroches en fut quitte pour ne pas être compris cette année-là sur l'état des gratifications, et la part qui devait lui revenir alla de droit à l'ami Doutremer, qui l'avait sollicitée.

Desroches était artilleur de la garde nationale lors de son licenciement; depuis, il fait partie d'une compagnie de voltigeurs dans laquelle il a eu l'honneur d'être nommé sous-lieutenant, à l'unanimité, au grand regret de M. Clergeot.

Vingt-cinq à vingt-six ans, beau garçon, taille de cinq pieds cinq pouces, moustaches noires et épaisses, favoris sous le menton, épaules larges.

Redingote noire boutonnée, col noir, pantalon d'uniforme, bottes à talons, grosse canne, chapeau bas de forme.

M. Franchet, *expéditionnaire.* — Ex-maréchal des logis au deuxième régiment de cuirassiers de l'ex-garde royale. Entré au ministère en 1827. Marié depuis à une jeune veuve qui tient un bureau

de tabac, et père de deux enfants. Attaché le soir, comme teneur de livres, dans une maison de commerce. Consacrant, lui et sa femme, grands amateurs de spectacle, toute la semaine aux affaires et le dimanche aux plaisirs. Franc, loyal et intelligent, doux et poli avec tout le monde, conservant sa dignité avec ses supérieurs, bon et serviable avec ses collègues.

Vingt-neuf à trente ans, physionomie régulière, nez aquilin, lèvres épaisses, moustaches et favoris blonds, tournure distinguée.

Redingote tête-de-nègre, col noir, gilet de couleur, pantalon bleu et bottes, chapeau ordinaire. Caporal de grenadiers dans la deuxième légion de la garde nationale.

Eugène Morisseau. — Né à Paris, fils unique de M. Morisseau, ancien commis d'ordre, décédé dans l'exercice de ses fonctions, depuis deux ans environ, à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Enlevé à ses études avec la promesse de remplir un jour la place qu'occupait son père. Le jeune Morisseau et sa mère infirme n'ont pour subsister qu'une très-petite rente que son père leur a laissée. Madame Morisseau sollicita une pension comme veuve d'un ancien employé; mais elle lui fut refusée par la raison que son mari était décédé avant d'avoir atteint ses trente années de service. Accablé de travail pendant la semaine, esclave des volontés du digne M. Doutremer, le pauvre enfant passera les plus belles années de sa vie dans les privations de toute espèce, soutenu par le seul espoir d'obtenir un jour la survivance de la place de son père.

Le dimanche et les fêtes, quand le temps est beau, Eugène se promènera avec sa mère dans une allée déserte du jardin du Luxembourg ou des Tuileries, redoutant de rencontrer d'anciens camarades de collége avec les costumes desquels le sien, celui de tous les jours, sera loin de rivaliser.

Depuis son entrée au ministère, il est chargé de mettre en ordre la bibliothèque de son chef de bureau, M. Dumont, prétexte qu'a pris cet excellent homme pour lui abandonner sur son traitement une centaine d'écus; son crédit et ses instances réitérées n'ont pu parvenir encore à faire passer aux appointements le jeune Morisseau.

Seize à dix-sept ans, doux, intelligent, bien élevé, d'une grande politesse avec tout le monde, faible, étiolé; menacé, comme son père, de succomber à une maladie de poitrine.

Mise très-simple.

Laurent, *garçon de bureau.* — Né en Savoie. Depuis longtemps dans les ministères. Ayant acquis la connaissance intime des *us* et coutumes de la bureaucratie; devinant toutes les pensées,

toutes les intentions de l'employé à son pas et à son allure; esclave de sa consigne, économe, soigneux, discret. Prêtant à la petite semaine, achetant et retirant les reconnaissances du Mont-de-Piété; vendant à tempérament draps, argenterie, bijoux, etc.; redevable à son industrie d'une certaine indépendance de position qui le met à même de remplir sa place pardessous la jambe.

Soixante à soixante-deux ans, cheveux blancs taillés en brosse, taille moyenne, bourgeonné, replet, col court, apoplectique.

Tenue de garçon de bureau, abandonnent le costume de l'État après la séance, et sortant du bureau avec un habit indépendant.

Appointements, 900 fr. Étrennes et revenants-bons, 300 fr. Casuel, commissions prélevées sur les déjeuners, messages, reconnaissance de solliciteurs, etc., 150 à 200 fr. Gratifications, de 60 à 80 fr. Habillement, chaussure et coiffure, etc., etc., aux frais de l'État. Ce qui met le revenu des garçons de bureau à 1,200 fr., 800 fr. et 600 fr. au-dessus de celui des expéditionnaires de deuxième, troisième et quatrième classes, et de beaucoup au-dessus encore de celui des surnuméraires, qui ne touchent rien.

DUFLOS, *garçon de bureau.* — Ex-canonnier de marine, neveu du précédent. Promettant de marcher sur les traces de son oncle; chiqueur, ancien carotteur de régiment; bon diable au fond; faisant, comme on dit, son balai neuf.

Vingt-huit à trente ans, joli brun, petite taille; favoris épais encadrant le menton, comme qui dirait un sous-pied de guêtre; ne se croyant pas encore assez d'importance pour sortir en ville avec un autre costume que celui que lui octroie le gouvernement.

L'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURENT, DUFLOS, tous deux en manches de chemise.

LAURENT, terminant sa barbe.

Laisse là un peu ton journal et va voir si l'eau que j'ai mise à chauffer sur le poêle du petit bureau est chaude; tu me l'apporterais.

DUFLOS, remettant le journal sur la table.

Il n'est pas bien intéressant, allez, aujourd'hui le journal.

LAURENT.

Tu as bientôt dit ça, toi, il n'est pas bien intéressant; un journal c'est toujours intéressant, ça aide à passer le temps. As-tu fini dans le cabinet?

DUFLOS.

J'ai tout fini, j'vas voir à votre eau.

(Il sort.)

LAURENT.

Bien, bien.

SCÈNE II

LAURENT, seul.

J'aurais bien dû, quand j'ai porté l'autre jour les rasoirs de M. Doutremer à repasser, faire donner un coup aux miens, ça ne m'aurait pas coûté davantage. Je m'ai haché toute la figure. (Il met ses rasoirs dans leur étui.) On n'en a jamais fini ici : je voulais me mettre les pieds à l'eau, ce matin, déjà la demie sonne : ce sera pour demain, d'autant que je n'aurai pas de barbe à faire.

SCÈNE III

LAURENT, DUFLOS.

DUFLOS.

Voilà votre eau chaude.

LAURENT.

Le feu va-t-il dans le petit bureau?

DUFLOS.

Il n'allait déjà plus. On leur a mis un poêle énorme,

dans ce petit bureau; il faudrait au moins une voie de bois par semaine pour l'alimenter; il n'y avait pas de bois, je viens de le remplir.

LAURENT.

Aïe! aïe! aïe!

DUFLOS.

Eh! ben, qu'est-ce que vous avez donc?

LAURENT.

Parbleu! j'ai que ton eau est bouillante, et que j'ai manqué de m'échauder le menton.

DUFLOS.

Et votre bain de pied, est-ce que vous ne le prenez pas aujourd'hui?

LAURENT.

Non, pas aujourd'hui, demain. Il est trop tard aujourd'hui, la demie vient de sonner.

(Il renferme son plat à barbe dans une armoire.)

DUFLOS.

Demain vous n'aurez pas le temps. (Il passe son habit.) C'est jour de signature, et vous savez quel train *il** nous fait ce jour-là. Vous rappelez-vous la dernière fois?

LAURENT.

Ce n'est pas toujours comme ça heureusement; moi d'abord, je suis bon cheval de trompette, le bruit ne m'effraye point; aussi, les jours de signature, je m'attends à tout; c'est pas l'embarras, faut croire qu'il aura reçu une fameuse chasse *en bas*** pour être remonté si

* *Il* est mit là pour désigner le chef de division.
** *En bas*, le cabinet du ministre.

en colère, et nous qu'étions les premiers là sous sa main en arrivant, nous avons reçu la première bordée, c'est tout simple.

(Il passe son habit.)

DUFLOS.

Je m'en vas voir si le feu va dans le cabinet.

(Il sort.)

SCÈNE IV

LAURENT, mettant ses lunettes et prenant le journal.

Voyons ce qu'il dit aujourd'hui celui-ci...

GRÈCE

« Napoli, 30 novembre.

« Les lettres de l'ouest de la Grèce annoncent l'éruption d'une insurrection générale en Albanie; la population belliqueuse de cette province s'est déclarée indépendante de la Porte!... » C'est bien fait pour les Turcs de la Porte! « Taphil-Mugis à la tête de six mille hommes, occupe Parali et les Z...S...O, les Zso...k...i...kl... les Ksoklides Tepeleni et Argyrokastron... » C'est des noms comme du temps des Polonais; impossible de pouvoir lire les journaux dans ce temps-là. Et Argyrokastron, voilà un drôle de nom, Argyrokastron. « Les chefs des insurgés ont repoussé partout les autorités turques... »

SCÈNE V

LAURENT, DUFLOS.

DUFLOS.

J'entends déjà monter dans l'escalier.

LAURENT.

Comment, déjà M. Riffé?

(Il cache le journal sous sa pancarte.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Bonjour, messieurs.

LAURENT ET DUFLOS.

Bonjour, monsieur Eugène.

LAURENT.

Monsieur Eugène, vous finirez par vous mettre mal avec M. Riffé, voilà deux jours de suite que vous arrivez avant lui.

EUGÈNE.

La dernière fois que maman est venue, M. de Saint-Maur lui a fait espérer que, si je redoublais de zèle, il pourrait bien faire quelque chose pour moi.

DUFLOS.

Qu'est-ce qu'il veut donc que vous fassiez de plus, vous restez jusqu'à cinq heures, quelquefois plus, à vous amuser à collationner avec M. Doutremer. Ça lui est bien égal, à lui, de rester; on ne dîne qu'à six heures à sa gargote.

LAURENT.

C'est-à-dire qu'il profite de ça pour avoir de la société. Tenez, monsieur Eugène, je vous parle par expérience, voyez-vous, dans les bureaux plus vous en ferez, plus on vous en fera faire. Combien y a-t-il que vous êtes ici?

EUGÈNE.

Deux ans au mois de mars.

DUFLOS.

Déjà deux ans?

LAURENT.

Certainement, monsieur est entré à peu près deux ans après toi.

DUFLOS.

C'est vrai, il y aura bientôt quatre ans que je suis ici. Comme le temps passe!

LAURENT.

Je ne trouve pas ça, moi, et il y a longtemps que j'y suis.

EUGÈNE.

Bonjour, messieurs.

(Il entre dans son bureau.)

SCÈNE VII

DUFLOS, LAURENT.

DUFLOS.

Il me fait de la peine ce pauvre petit bonhomme, il n'est pas plus question de le mettre aux appointements... (Laurent a repris son journal, Duflos est assis de l'autre côté de la table.) On vous y mettra aux appointements un tas de flâneurs qui ne font rien de rien, qui disent qui font leur droit, et qui viennent une fois par mois pour émarger l'état des appointements! Encore nous faut-il souvent aller le leur porter chez eux à signer; eh ben, tous ces gens-là lui montent sur son dos. Le bon Dieu n'est pas juste.

LAURENT, *interrompant sa lecture.*

Ah! dame! pourquoi n'est-il pas né quelque chose au ministre, ou seulement le cousin de la femme de son chef?

DUFLOS.

J'ai en horreur tous les protégés, moi. Au jour de l'an, qu'est-ce qu'ils nous donnent? trois francs, tant que ça peut s'étendre; *aullieurs* que ce pauvre petit M. Eugène, qui ne touche rien, n'a jamais manqué de nous donner ses cinq francs. Aussi si jamais il devient quelque chose, celui-là!...

LAURENT.

Il fera comme les autres.

(On entend du bruit à la porte, Laurent cache son journal.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, M. RIFFÉ.

M. RIFFÉ.

Bonjour. Le journal est-il arrivé?

LAURENT, *hardi comme un page.*

Pas encore, monsieur Riffé.

M. RIFFÉ.

Je serais venu plus tôt ce matin; mais j'ai fait la rencontre en venant, vous ne devineriez jamais de qui, de M. Cochin. Je craignais même de m'être attardé; c'est lui qui m'a arrêté ici, au coin de la rue Dauphine, car je ne le voyais point. Comme il est engraissé!

LAURENT.

Il y a bien longtemps qu'on ne l'a vu par ici, M. Cochin; il ne vient donc plus jamais nous voir?

M. RIFFÉ.

Non, il ne vient plus. Et puis, vous savez? il est un peu singulier, M. Cochin; il m'a cependant demandé des nouvelles de tout le monde, il demeure maintenant avec ses enfants.

LAURENT.

Où çà donc?

M. RIFFÉ.

Ici, au diable, à Vaugirard. L'été dernier, j'ai été me promener un dimanche de ces côtés-là, je l'ai rencontré avec toute une société; j'étais seul de la mienne. Il m'a dit qu'il demeurait tout près de là.

LAURENT.

Sa demoiselle était bien belle personne. Vous rappelez-vous quand elle venait voir son papa à son bureau?

M. RIFFÉ.

Elle est bien changée depuis ce temps-là, allez. Les enfants l'ont tuée, cette femme-là; mais elle n'est pas encore à jeter de côté. Vous me remettrez le journal sitôt qu'il sera arrivé, sans vous commander.

LAURENT, en aparté.

Prends garde de le perdre.

(M. Riffé entre dans son bureau; Laurent reprend la lecture de son journal.)

SCÈNE IX

EUGÈNE, M. RIFFÉ.

M. RIFFÉ, apercevant Eugène.

Comment ! encore le premier arrivé aujourd'hui? Ah! ça, vous couchez donc ici ?

EUGÈNE.

Bonjour, monsieur. Non, je viens d'arriver.

M. RIFFÉ.

Si je n'avais pas été arrêté en route, je vous aurais bien défié d'arriver le premier aujourd'hui, par exemple. J'ai rencontré M. Cochin au coin de la rue Dauphine, et, ma foi, de fil en aiguille, tout en causant, j'ai entendu sonner huit heures à la Monnaie, et je l'ai bien vite quitté; sans ça je serais encore au Pont-Neuf. Vous ne l'avez pas connu, M. Cochin? (M. Riffé a retiré ses socques, il a brossé son chapeau et remplacé sa redingote par un vieil habit de travail.) Je vous demandais si c'est que vous l'avez connu, M. Cochin?

EUGÈNE.

Pardon, monsieur; non, je ne l'ai pas connu.

(M. Riffé, après avoir promené un plumeau sur son bureau, retiré son petit pain de la poche de sa redingote et du papier qui l'enveloppait, prend une chaise et vient s'installer à la porte du poêle.)

M. RIFFÉ.

C'était un grand sec, M. Cochin, une assez belle prestance; il n'avait pas ce qu'on peut appeler une très-belle main, mais il avait une écriture de genre, de ces petites

écritures bien propres, toutes petites, bien tondues, bien lisibles. Il occupait la place qu'occupe M. Cardouin, près de la cheminée. J'ai été avec lui à la Trésorerie. Nous sommes venus tous trois de la Trésorerie à la même époque : M. Godard, M. Cochin et moi.

EUGÈNE.

Combien avait-il de traitement?

M. RIFFÉ.

Qui ça, M. Godard?

EUGÈNE.

M. Cochin.

M. RIFFÉ.

M. Godard était premier teneur de livres, il avait trois mille, il est mort à deux mille sept; M. Cochin était commis d'ordre, il a été pendant cinq ans à deux mille cinq, on l'a remis à deux mille au retour des Bourbons; mais il n'est pas à plaindre, il lui est revenu quelque petite chose; et puis sa fille s'est fort bien mariée à M. Levasseur : c'est madame Levasseur, sa fille.

EUGÈNE.

Deux mille francs sont quelque chose.

M. RIFFÉ.

Oui, oui, c'est quelque chose, et ne les a pas qui veut. J'ai été diminué aussi au retour des Bourbons, moi qui vous parle : j'étais à deux mille cinq, on m'a remis à deux mille, et plus de gratifications. Ah! tout n'est pas rose dans les bureaux.

(Laurent lui remet le journal; M. Riffé met une bûche au feu, prend une chaise et vient s'installer devant le poêle.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, DESROCHES.

DESROCHES.

Bonjour, messieurs. Oh! quelle chaleur il fait! quel gouffre! mais c'est une étuve!

(Il ôte son chapeau et le met dans un carton. Il sort un autre chapeau du même carton, pour figurer, en cas d'absence, sa présence dans le bureau.)

EUGÈNE.

Il fait froid dehors?

DESROCHES.

Oui, il fait froid. (Il vient embrasser le tuyau du poêle.) J'ai l'onglée.

M. RIFFÉ.

Comme vous êtes peu conséquent avec vous-même, monsieur Desroches; vous trouvez que cette pièce est une étuve, un gouffre, je ne sais dans quelle exagération vous venez de tomber, et vous allez vous jeter à corps perdu sur ce poêle.

DESROCHES.

Parbleu! quand on vient du dehors. Je n'ai froid qu'aux mains et aux oreilles. Je ne sens plus mes oreilles, mais je n'ai pas froid aux pieds; j'ai au contraire les pieds brûlants. Qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui?

M. RIFFÉ.

On vient de me remettre le journal à l'instant, je n'ai pas encore eu le temps de le parcourir.



DESROCHES.

Et la rente?

M. RIFFÉ.

Elle a eu l'air de vouloir remonter, puis elle est retombée.

DESROCHES, à Eugène.

Eh bien! Eugène, avez-vous fini vos lettres de faire part de l'accouchement de madame Clergeot?

EUGÈNE.

J'ai eu tout fini à onze heures et demie.

DESROCHES.

Je ne regrette pas de ne pas m'être proposé pour ces lettres.

EUGÈNE.

J'en ai bien écrit deux cents.

DESROCHES.

Comment, deux cents? mais est-ce qu'elles n'étaient pas lithographiées? Vous avez donc écrit les lettres entièrement?

EUGÈNE.

Mais oui, entièrement, et les adresses encore qu'il a fallu mettre. Quand je suis parti, toutes les boutiques étaient fermées; je croyais qu'il était bien plus tard encore. Maman était inquiète.

DESROCHES.

Vous l'aviez prévenue?

EUGÈNE.

Oh! oui, je l'avais prévenue. Elle était si contente de me savoir passer la soirée chez mon chef de bureau!

DESROCHES.

Vous n'y avez donc pas dîné?

EUGÈNE.

Non, je n'y ai pas dîné. Je n'étais engagé que pour y passer la soirée; j'ai même attendu qu'on ait dîné.

DESROCHES.

C'est charmant! Avez-vous été admis à l'honneur de voir monsieur et madame?

EUGÈNE.

J'ai vu M. Clergeot, c'est lui qui a eu la bonté de me faire mettre dans la salle à manger; mais, comme ma-

dame est malade, on dîne dans la chambre à coucher, et la salle à manger est bien froide.

DESROCHES.

Il n'y avait donc pas de feu?

EUGÈNE.

Non, il n'y en avait pas.

DESROCHES.

C'est bien aimable! Quelle différence avec celui qui l'a précédé, M. Vasselot! comme il agissait avec ses employés! Quel homme! Quand vous aviez un travail à faire chez M. Vasselot, il commençait d'abord par vous inviter à dîner, et comme il était dans l'habitude de sortir tous les soirs, il avait toujours la politesse, si c'était en hiver, de vous laisser dans son cabinet, devant un bon feu; si c'était l'été, il vous faisait venir de la bière et des échaudés, mais comme ça, c'est mieux, c'est tout profit.

(M. Riffé témoigne par la progression de sa lèvre inférieure du mécontentement que lui fait éprouver la conversation de Desroches.)

EUGÈNE.

Il est si bon pour moi, M. Clergeot!

DESROCHES.

Vous avez raison; le fait est que depuis deux ans que vous êtes ici il a beaucoup fait pour vous. Si j'avais votre âge, je ne serais pas à croupir comme vous le faites dans les bureaux; d'ailleurs je suis trop franc pour jamais faire mon chemin; et j'ai le malheur de ne pas adorer les injustices, je ne suis pas un plat valet, moi, Dieu merci!

M. RIFFÉ.

Allons, Desroches, vous allez encore recommencer vos jérémiades.

DESROCHES, exalté.

Oui, je n'aime pas les injustices, moi. Je dirai toujours la vérité, et je ne veux pas qu'un chef me fasse la loi, je veux la liberté, je suis pour la liberté, vive la liberté!

M. RIFFÉ.

Oui, je vous conseille d'invoquer ce régime-là, c'était bien joli, on vous menait par milliers à l'échafaud.

DESROCHES, après avoir bu un verre d'eau.

Vous voulez porter des fers, vous, vous adorez l'esclavage, monsieur Riffé! libre à vous, laissez-moi mon opinion.

M. RIFFÉ.

Écoutez, monsieur Desroches, en vous adressant à moi, vous pouvez me faire beaucoup de tort, et qui plus est, me compromettre. Je vous prie de croire que j'ai aussi bien qu'un autre le sentiment de ma dignité; j'aime la liberté, mais je déteste et j'abhorre la licence.

(M. Riffé reprend la lecture de son journal, et Desroches boit un second verre d'eau.)

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, M. CARDOUIN.

M. CARDOUIN.

Bonjour, messieurs. Vous savez que j'ai appris ce matin le nom de l'assassin de la rue Saint-Marc. C'est un nommé... attendez donc... mon Dieu! je ne connais

que ce nom-là... je l'ai sur le bout de la langue... Ah! j'y suis, c'est un nommé Courtin ou Dussaussoy, enfin, un nom dans ce genre-là; on le dit très-bien de figure.

M. RIFFÉ, remettant le journal à M. Desroches.

Le journal n'en dit pas un mot.

M. CARDOUIN.

Mais on persiste toujours à s'abonner à ce journal. (Il passe des manches de couleur pour préserver celles de son habit.) Mais c'est le plus mauvais journal que je connaisse, il n'y a jamais rien d'intéressant. Il est toujours le dernier à donner des nouvelles. J'aimerais mieux les *Petites Affiches*.

M. RIFFÉ.

Vous allez d'une extrémité à l'autre, monsieur Cardouin.

M. CARDOUIN.

Est-ce vrai, ce que je vous dis? rappelez-vous il y a deux mois, dans cette affaire qui a été jugée, pour ce viol : à peine s'il en a parlé.

M. RIFFÉ.

Oui, j'avoue que dans cette affaire il n'a pas dit grand'-chose.

M. CARDOUIN.

Ah! vous en convenez. Je vous cite celle-là, parce que c'est celle-là qui me tombe sous la main, mais c'est toujours comme ça. J'ai bien envie de mettre une petite bûche dans le poêle pour entretenir la chaleur.

DESROCHES, interrompant sa lecture du journal.

Comment, vous trouvez qu'il ne fait pas assez chaud?

M. CARDOUIN.

Non, monsieur, je ne trouve point qu'il fasse assez chaud.

DESROCHES.

Mettez votre bûche, monsieur Cardouin; mais je vous préviens que je vais ouvrir la fenêtre de mon côté.

M. CARDOUIN.

Je vois qu'il faut vous céder, je ne suis point entêté, moi.

(On entend dans la pièce des garçons de bureau la petite toux sèche de M. Clergeot.)

M. CARDOUIN.

Je vous annonce, messieurs, la visite de M. Clergeot.

(Il regagne sa place. M. Riffé est à la sienne, donnant un coup de brosse à ses guêtres et à son pantalon. Eugène expédie depuis son arrivée. Tous les tiroirs s'ouvrent à l'arrivée du chef de bureau. Desroches a interrompu sa lecture et place son chapeau sur le bureau d'un voisin absent. Tous les employés sont à leur place.)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, M. CLERGEOT.

M. CLERGEOT.

Bonjour, messieurs. M. Franchet serait-il malade?

DESROCHES.

Il était là il n'y a qu'un instant, monsieur.

M. CLERGEOT.

M. Grisard était-il aussi là il n'y a qu'un instant, monsieur Desroches?

DESROCHES.

Je ne sais pas, monsieur.

M. CLERGEOT.

Vous avez l'air si bien au courant de tout, monsieur Desroches, que je croyais que vous auriez pu me donner des nouvelles de M. Grisard. Bonjour, Eugène.

EUGÈNE, embarrassé.

J'ai l'honneur de vous saluer.

M. CLERGEOT.

Avez-vous disposé de votre soirée aujourd'hui?

EUGÈNE, de plus en plus embarrassé.

J'ai l'honneur...

M. CLERGEOT.

C'est très-bien. Venez donc encore passer la soirée à la maison; nous comptons sur vous.

EUGÈNE.

Monsieur...

M. CLERGEOT.

Bonjour, monsieur Riffé. Comment vous portez-vous?

M. RIFFÉ.

Vous me faites bien de l'honneur.

M. CLERGEOT.

Vous avez toujours bonne mine : vous vivrez cent ans.

M. RIFFÉ.

Je n'ose l'espérer...

M. CLERGEOT.

Si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, monsieur Riffé, je vous serais bien obligé de renouveler mon abonnement à la *Gazette musicale*, ce sera ma femme, madame Clergeot, à laquelle vous aurez rendu ce service. C'est pour elle. N'est-ce pas votre chemin?

M. RIFFÉ.

Non, monsieur; mais n'importe...

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, FRANCHET.

FRANCHET.

Bonjour, messieurs. Qui n'a pas vu la pièce de Franconi n'a rien vu.

M. CLERGEOT.

Je ne l'ai pas encore vue, monsieur Franchet, la pièce de Franconi; mais quand ma femme sera rétablie, je compte l'y mener. C'est donc fort beau?

FRANCHET.

Monsieur, si je suis un peu en retard... c'est que...

M. CLERGEOT.

Comment donc? pas du tout. Vous n'étiez pas en retard aujourd'hui; M. Desroches prétend qu'il n'y a qu'une minute vous étiez là. Je le croyais aussi en voyant ce chapeau à votre place. N'êtes-vous pas nouvellement marié, monsieur Franchet?

FRANCHET.

Oui, monsieur, depuis deux ans.

M. CLERGEOT.

Je n'en savais rien. Bonjour, messieurs. Je regrette beaucoup de ne pas avoir vu M. Grisard, je vous en prie, faites-lui bien mes compliments.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS.

DESROCHES.

Ça fait pitié! Tu me fais avoir de belles affaires, toi. Tu arrives là sur son dos avec ta pièce de Franconi... Est-ce qu'ils n'ont pas pu te dire, à côté, qu'il était ici?

FRANCHET.

Non; mais c'est fait exprès pour moi, ça: pour une fois que cela m'arrive, c'est avoir du malheur, parole!

DESROCHES.

Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

FRANCHET.

Non, mais c'est ennuyeux.

(M. Cardouin glisse furtivement une assez forte bûche dans le poêle, M. Riffé taille ses plumes, M. Cardouin ne perd pas le poêle de vue, Desroches continue la lecture de son journal, Franchet brosse son chapeau, Eugène expédie toujours.)

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, M. GRISARD.

M. GRISARD.

Bonjour, messieurs. Je vous recommande les petits

pains de la rue du Mail; regardez, n'est-ce pas blanc comme de la neige?

M. CARDOUIN.

Si vous étiez arrivé deux minutes plus tôt, vous les auriez fait admirer à un amateur.

M. GRISARD.

Qui donc?

M. CARDOUIN.

M. Clergeot.

M. GRISARD.

Déjà arrivé?

M. CARDOUIN.

Et reparti.

M. GRISARD.

Ces choses-là sont faites pour moi : pour une fois par hasard que cela m'arrive...

M. CARDOUIN.

Il nous a chargés de vous faire ses compliments.

DESROCHES.

Oui, il était d'une humeur ravissante, ce matin; à mettre sous verre. Monsieur Cardouin, voici le journal. Je vous vois là tournailler autour du poêle, vous avez l'intention de nous fourrer encore quelques petites bûches, je vous vois venir.

M. CARDOUIN.

Je fais, monsieur, ce que bon me semble.

DESROCHES.

Ce qui vous semble bon ne l'est toujours pas pour tout le monde.

M. CARDOUIN.

Je ne vous répondrai pas, ce serait à n'en plus finir.

(Il regagne sa place avec son journal.)

DESROCHES, debout, s'approchant du bureau de Grisard.

Tiens, monsieur Grisard, vous ne nous disiez pas que vous aviez fait l'acquisition d'un pantalon noisette.

M. GRISARD.

Prout! C'est que je n'y ai pas pensé.

DESROCHES.

C'est la première fois que vous le mettez?

M. GRISARD.

Pardonnez-moi, je l'ai mis dimanche dernier; je dînais chez M. Pillars, du secrétariat.

FRANCHET.

Vous avez choisi là une couleur bien claire.

M. GRISARD.

C'est un pantalon pour mettre tous les jours.

FRANCHET.

Raison de plus, il est trop clair.

M. CARDOUIN, interrompant sa lecture.

Voyons donc ce fameux pantalon! (Il abandonne son fauteuil.) C'est plus clair que noisette, une idée plus clair. Vous avez payé ça?...

M. GRISARD.

J'ai là une aune un quart à 22 francs, puis 6 francs pour la façon.

M. CARDOUIN.

Ce n'est pas une donnée. Tenez, voici un pantalon que j'ai depuis près de deux ans, que je n'ai presque pas quitté, et c'est un drap qui avait bien plus de corps que le vôtre; on ne peut pas en juger maintenant; mais il m'est revenu tout fait à 21 francs.

DESROCHES.

Vous avez toujours tout pour rien; je ne sais, en vérité, pas comment vous faites, monsieur Cardouin.

FRANCHET.

Le fait est que M. Cardouin est fort heureux dans ses marchés.

M. CARDOUIN.

Mais quand vous voudrez, messieurs, je vous mènerai aux magasins dans lesquels je me fournis.

M. GRISARD.

Certainement, pour un pantalon de tous les jours, je trouve que ce n'est pas cher.

M. CARDOUIN.

Ce pantalon-là aurait dû vous revenir tout fait de 19 à 20 francs. Après cela, j'ai beaucoup acheté de drap, et j'en ai l'habitude.

DESROCHES.

Vous avez trouvé aussi une adresse pour des chapeaux superfins à 7 francs?

M. CARDOUIN, *sèchement.*

Mais oui, monsieur, à 7 francs.

DESROCHES.

Laissez donc!

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, M. DOUTREMER.

M. DOUTREMER.

Bonjour, messieurs.

(Il fait beaucoup de bruit avant de s'installer à son bureau. Il ôte son habit, il peigne ses cheveux et ses favoris, ôte ses souliers, en remet d'autres; il ouvre les tiroirs de son bureau, prend une liasse de papiers et commence la distribution du travail aux expéditionnaires.)

M. RIFFÉ.

Comment se porte ce matin monsieur Doutremer?

M. DOUTREMER.

Merci, très-bien. Monsieur Eugène, et l'état d'appointements, quand le commencerez-vous? Sera-ce aujourd'hui?

EUGÈNE.

Mais, monsieur, je ne savais pas qu'il fallût le commencer déjà.

M. DOUTREMER.

Comment déjà! est-ce que vous croyez que l'on ne payera pas ce mois-ci?

DESROCHES.

Ça lui est bien indifférent que l'on paye ou non, pour ce qui lui revient.

M. DOUTREMER, à Eugène.

Mais qu'avez-vous donc fait ce matin?

EUGÈNE.

J'ai expédié une douzaine de circulaires.

M. DOUTREMER.

Il s'agit bien de cela, nous avons le temps. Vous n'entendez jamais quand on vous dit une chose; je vous ai recommandé hier, en quittant le bureau, l'état d'appointements.

EUGÈNE.

Je vais m'y mettre.

M. DOUTREMER.

Mettez-vous-y de suite, et ne restez pas deux heures dans cet état d'incertitude; faut-il vous l'apporter?

EUGÈNE.

Je vais le chercher, monsieur.

(Il se lève pour la première fois.)

M. DOUTREMER, de sa place.

Je ne conçois pas ce jeune homme; il est d'une apathie... à son âge! j'aurais fait vingt tours pendant qu'il se lève de dessus sa chaise.

DESROCHES, à M. Doutremer.

Qu'est-ce que vous m'apportez là?

M. DOUTREMER.

Ce sont des brevets de pension dont on a besoin pour demain; ils doivent passer à la signature.

DESROCHES.

Je ne demande pas mieux, mais ce que je fais est aussi pour demain la signature. Voulez-vous que je vienne ce soir?

M. DOUTREMER.

Mais il faudra bien revenir, si nous sommes écrasés de besogne comme ces jours-ci nous l'avons été.

DESROCHES.

Merci!

M. DOUTREMER.

Monsieur Cardouin, voulez-vous me faire cette lettre? Vous lirez votre journal après, je vous le remettrai.

M. CARDOUIN.

Ça suffit. (A part.) Goujat!

(M. Doutremer emporte le journal.)

Onze heures.

(Taille des plumes; déjeuner de MM. les employés; visites au poêle; repassage des canifs.)

M. RIFFÉ, au poêle.

J'ai rencontré ce matin, en venant, M. Cochin, dans la rue Dauphine : il m'a chargé, messieurs, de vous dire bien des choses.

M. CARDOUIN, tout en écrivant.

Il ne vient plus nous voir, M. Cochin.

M. RIFFÉ.

Il demeure si loin!

M. CARDOUIN.

Où demeure-t-il donc ?

M. RIFFÉ.

Il demeure avec ses enfants.

M. CARDOUIN.

Et où demeurent ses enfants?

M. RIFFÉ.

Ici... parbleu! à...

M. CARDOUIN.

Ici... où ici... à Constantinople ?

M. RIFFÉ, piqué.

Non, monsieur, pas à Constantinople... à Vaugirard.

M. GRISARD.

Sa demoiselle a, dit-on, beaucoup d'enfants?

M. DOUTREMER, interrompant sa lecture.

Sa demoiselle? Elle n'était donc pas mariée?

M. GRISARD.

Si fait; moi je dis sa demoiselle comme je dirais sa fille.

M. DOUTREMER.

Vous devez dire sa fille ou la désigner par son nom de femme. Je sais bien qu'elle est mariée : mais toute autre personne, qui ne la connaîtrait pas comme nous la connaissons, serait tenté de croire qu'elle ne l'est pas; et, sans le vouloir, vous pourriez tout bonnement lui faire beaucoup de tort.

M. GRISARD.

On sait bien que je n'ai pas de raison pour vouloir lui faire du tort.

M. DOUTREMER.

Certainement; je sais bien, moi, que vous n'avez nullement l'intention de lui porter préjudice; mais je serais à côté de vous dans un café, n'importe où, que ne connaissant pas M. Cochin comme je le connais, en entendant parler de sa demoiselle comme ayant beaucoup d'enfants, j'aurais, à part moi, une fort mauvaise opinion de M. Cochin d'abord, de mademoiselle Cochin et de toute la famille Cochin.

DESROCHES.

J'entendrais parler d'une personne que je ne connaîtrais pas, je n'y ferais aucune attention.

M. DOUTREMER.

Vous, monsieur Desroches, vous avez la science infuse.

M. RIFFÉ.

Il est toujours bien engraissé, M. Cochin.

M. DOUTREMER.

Oui, il promettait de devenir gras; je ne sais si vous l'avez remarqué, mais il avait de petits os, M. Cochin.

DESROCHES.

Je n'ai jamais fait cette remarque-là; je sais seulement qu'il était bien sec.

FRANCHET.

Dis donc, Desroches, quand comptes-tu aller à Franconi?

DESROCHES.

Je ne sais pas, la semaine prochaine.

FRANCHET.

Ah! bien! nous en parlerons; j'y retournerais bien encore.

M. DOUTREMER.

Il paraît que c'est fort beau?

FRANCHET.

Oui, très-beau.

(Les employés se mettent au travail, M. Doutremer quitte le bureau en emportant le journal.)

Midi.

SCÈNE XVII

M. CARDOUIN,
quittant sa place et courant au bureau du commis principal.

Il a emporté le journal... c'est bien agréable!

(Il retourne à sa place, toutes les conversations de MM. les employés se font en général sans changer de place.)

DESROCHES.

Oui, en allant faire son petit rapport au chef de division, il trouve fort simple de lui porter le journal. Qu'est-ce que cela lui fait que nous ne le lisions pas; nous sommes abonnés, nous ne devons pas le lire : et je m'y abonnerais encore! Oh! non, jamais, par exemple; ce serait par trop bête.

FRANCHET.

Tais-toi donc. Mon Dieu! que tu es ennuyeux, à te faire comme ça le redresseur des torts...

DESROCHES.

Mais non; mais c'est qu'une injustice me révolte : je n'étais pas né pour vivre dans les bureaux.

M. CARDOUIN, le persiflant.

Une ambassade vous aurait mieux convenu, vous qui aimez tant les voyages!

DESROCHES.

J'aimerais voyager, c'est vrai, mais avec vous, monsieur Cardouin; vous me feriez part de vos impressions, ce serait divin. Quels moments délicieux vous nous avez fait passer en nous racontant ces épisodes de votre voyage dans votre pays, l'année dernière, quand vous revîntes des vendanges! Pourquoi ne pas livrer à l'impression ces ravissants souvenirs?

M. CARDOUIN.

Vous êtes un manant.

DESROCHES.

Ceci est bien prosaïque, par exemple.

M. CARDOUIN.

Laissez-moi tranquille.

M. GRISARD.

Monsieur Riffé, j'ai mangé hier de la choucroute; elle était excellente.

DESROCHES.

Oh! la choucroute, je la déteste...

M. RIFFÉ.

Comment était-elle accommodée votre choucroute?

M. GRISARD.

C'était chez M. Pillars, du secrétariat. Ma femme ne m'en ferait pas manger pour un empire. De tout ce qu'elle n'aime pas, on n'a pas de peine à ne pas lui en faire manger. C'était accommodé comme on l'accommode ordinairement, je crois, avec des saucisses. D'ailleurs, madame Pillars est de ce pays-là, elle est de Strasbourg, de ces côtés-là, de l'Alsace, madame Pillars.

M. RIFFÉ.

Je ne la connais pas.

M. GRISARD.

C'est une grande blonde, très-belle femme, comme toutes les Allemandes; elle a un faux air de Marie-Antoinette, mais plus jeune.

M. RIFFÉ.

Ah! elle a ce port-là?

M. GRISARD.

Oui, un port de reine.

M. RIFFÉ.

Ils n'ont pas d'enfants?

M. GRISARD.

Pardon, une petite fille qui est en nourrice à Chatou, près Saint-Germain.

M. RIFFÉ.

Je connais bien Chatou et tout ce pays-là, j'y suis allé bien souvent, je vous parle de vingt-cinq ans.

(On entend beaucoup de bruit dans la salle des garçons de bureau.)

DESROCHES.

Ah! voici l'aristocratie qui nous arrive.

SCÈNE XVIII

LES PRÉCÉDENTS, M. DE POCHOLLE, M. DE FAVRICE.
(Ces deux messieurs entrent en riant aux éclats.)

M. DE POCHOLLE.

Je ne rirai jamais comme j'ai ri ce matin au cours de M. Pigeau.

M. DE FAVRICE.

Je ne vous ai vu que dans la cour en sortant.

M. DE POCHOLLE.

Dînez-vous aujourd'hui chez le secrétaire général?

M. DE FAVRICE.

Je ne pourrai pas me rendre à son invitation; ma sœur, madame de Limoux, est toujours à Paris.

M. DE POCHOLLE.

J'en suis fâché; je ne connaîtrai personne.

M. DE FAVRICE.

M. de Saint-Maur y sera sans doute invité?

M. DE POCHOLLE.

Il n'est pas très-amusant, M. de Saint-Maur!

SCÈNE XIX

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-MAUR, suivi de son commis principal, M. DOUTREMER.

(MM. de Pocholle et de Favrice sont parvenus à quitter leurs chapeaux.)

M. DE SAINT-MAUR.

Bonjour, messieurs. Aura-t-on le plaisir de vous voir ce soir chez M. le secrétaire général?

(Doutremer sourit à la fin de chaque phrase du chef de division. Il garde le plus profond silence, et reste toujours placé à ses côtés.)

M. DE POCHOLLE.

Je compte bien m'y rendre.

M. DE SAINT-MAUR.

Et vous, monsieur de Favrice?

(Doutremer sourit.)

M. DE FAVRICE.

J'en suis désolé; mais ma sœur, madame de Limoux, étant encore à Paris, je ne puis me dispenser de passer mes soirées avec elle.

(Les employés gardent le plus profond silence pendant la visite de M. le chef de division.)

M. DE SAINT-MAUR.

Madame votre sœur est une admirable personne!

(Doutremer sourit.)

M. DE FAVRICE.

Oui, je n'hésite pas à la trouver telle; elle est si bonne!

M. DE SAINT-MAUR.

M. de Limoux ne se rend donc pas à sa préfecture?

(Doutremer sourit.)

M. DE FAVRICE.

Il compte cependant partir cette semaine.



M. DE SAINT-MAUR.

Il doit être très-difficile pour madame votre sœur de quitter la capitale; elle y est fêtée, entourée d'hommages; Paris est le paradis des femmes. (Il sourit. Doutremer ricane.) Je ne vous dis pas adieu, messieurs.

(MM. de Pocholle et de Favrice s'inclinent et se mettent à leurs bureaux.)

M. DOUTREMER.

J'aurai l'honneur de vous faire observer, monsieur,

que j'ai remis toutes les pièces à l'appui de la demande de M. de Bouras à M. Clergeot.

M. DE SAINT-MAUR.

Je vous observerai, moi, que Clergeot ne m'en a pas ouvert la bouche.

(M. Doutremer sourit par habitude.)

M. DE SAINT-MAUR.

Bonjour, messieurs.

(Il sort; Doutremer le conduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE XX

LES PRÉCÉDENTS, excepté M. DE SAINT-MAUR.

M. DOUTREMER, à MM. de Pocholle et de Favrice.

Messieurs, l'état d'appointements n'est pas encore fait; M. Eugène n'a pas jugé convenable de le faire... Voulez-vous qu'on l'envoie chez vous?

M. DE POCHOLLE.

Mais oui, je serai peut-être bien occupé d'ici à quelques jours.

M. DOUTREMER.

J'enverrai Laurent. Et monsieur de Favrice?

M. DE FAVRICE.

Il serait bien possible que je revinsse.

M. DOUTREMER.

Comme vous voudrez.

M. DE POCHOLLE.

Avez-vous gardé votre cabriolet?

M. DE FAVRICE.

Voulez-vous que je vous jette quelque part?

M. DE POCHOLLE.

Volontiers.

(Ils sortent; Doutremer les salue.)

SCÈNE XXI

LES PRÉCÉDENTS, excepté MM. DE POCHOLLE et DE FAVRICE.

M. DESROCHES.

Voilà des appointements bien gagnés!

M. DOUTREMER.

Pourquoi n'êtes-vous pas né sur le trône, vous seriez plus heureux que ces messieurs.

(Il se dispose à nettoyer ses ongles.)

FRANCHET.

Je crois que six mille livres de rente valent bien un trône, n'est-ce pas, Desroches?

DESROCHES.

Je crois bien, six mille livres de rente, et même moins!

M. GRISARD.

Si mon beau-père ne s'était pas remarié, ma femme aurait plus que ça!

M. CARDOUIN.

Vous n'avez pas entendu parler de l'assassinat de la rue Saint-Marc, monsieur Grisard?

M. DOUTREMER, arrangeant ses ongles.

Est-ce qu'il y a des détails aujourd'hui?

M. GRISARD, déjeunant.

Je n'en sais rien.

M. CARDOUIN.

J'ai ouï dire que l'assassin était un tailleur.

M. RIFFÉ.

Ils sont tous tellement pétris d'ambition, ces gens-là, que cela ne m'étonnerait pas. Ils ne volent pas encore assez leurs pratiques, ils assassinent!

(M. Cardouin se lève et se dirige du côté du poêle.)

DESROCHES.

Monsieur Cardouin, je vais ouvrir la fenêtre si vous approchez du poêle.

M. CARDOUIN.

Je vous prie, une fois pour tout, de me laisser tranquille, monsieur Desroches.

M. DOUTREMER, toujours occupé à nettoyer ses ongles.

Pour toutes, monsieur Cardouin, si vous voulez bien.

M. CARDOUIN.

Je le sais bien, nous ne sommes pas ici à l'école.

M. DOUTREMER.

Il n'en coûte pas plus de dire bien.

M. RIFFÉ.

Étiez-vous beaucoup de monde à dîner hier, monsieur Grisard?

M. GRISARD.

Non, c'était un dîner sans cérémonie; mon épouse n'y était même pas.

M. DOUTREMER, terminant ses ongles.

Votre femme, s'il vous plaît; il n'y a que les ouvriers qui se servent de ce terme d'épouse pour désigner leurs femmes.

M. GRISARD.

Depuis bientôt quarante-huit ans que je suis au monde, je n'ai jamais dit autrement, et je ne m'en suis pas plus mal trouvé.

M. DOUTREMER, promenant son cure-dent dans sa bouche.

Vous avez parlé de bonne heure.

M. GRISARD, reprenant sa conversation interrompue.

Il y avait un frère à madame Pillars, un Alsacien, une petite demoiselle et un de leurs cousins décoré, un jeune homme; il chante comme un ange.

M. DOUTREMER, son cure-dent dans la bouche.

On chante donc encore à table?

M. GRISARD.

On chante partout où je vais. On chantera, j'espère, toujours à la maison.

M. DOUTREMER, nettoyant son cure-dent.

Monsieur Eugène, voyons si vous ne faites pas encore quelques sottises, montrez-moi votre besogne.

EUGÈNE.

La voici, monsieur.

M. DOUTREMER, se servant du cure-oreille.

Je vous avais défendu de faire encore de ces vilaines grandes lettres-là. Ce n'est point une écriture tondue : que voulez-vous que je vous dise? c'est affreux.

(Desroches quitte son bureau, il va rendre quelques visites dans les bureaux; il est sans chapeau.)

SCÈNE XXII

LES PRÉCÉDENTS, excepté DESROCHES.

M. DOUTREMER, toujours son cure-dent à la main.

Si vous voulez en faire à votre tête, mieux vaudrait rester chez vous. Qu'est-ce que cette nouvelle manière de faire vos jambages? maintenant c'est un nouveau genre, où avez-vous vu que l'on écrivît comme cela? Je vous avais recommandé de vous procurer les exemples de *Brard*, de *Saint-Omer*, de *Petit*, de *Bourgoin*, vous ne l'avez pas fait.

EUGÈNE.

Maman n'a pas...

M. DOUTREMER.

Votre mère n'a pas voulu. Oh! vous ne manquerez pas de trouver d'excellentes raisons pour ne jamais faire ce que l'on vous recommande.

(Il sort. Eugène regagne tristement sa place.)

SCÈNE XXIII

LES PRÉCÉDENTS, M. DESCOINGS.

M. GRISARD.

Tiens, voilà M. Descoings. Comment se porte madame Descoings, mademoiselle Descoings, toute la famille? venez donc par ici, voilà une chaise.

M. DESCOINGS.

Je vous remercie, tout le monde se porte bien; madame aussi?

M. GRISARD.

Vous êtes trop bon; à merveille.

M. DESCOINGS.

Vous ne venez plus nous voir.

(La conversation, en devenant plus intéressante, est moins intelligible; les deux interlocuteurs parlent très-bas, dans la crainte qu'ils ont d'initier à leur entretien tout le bureau.)

SCÈNE XXIV

LES PRÉCÉDENTS, DESROCHES.

DESROCHES.

Savez-vous la nouvelle; messieurs? on dit que M. Pacoret remplace M. Birague à la comptabilité; M. Birague aurait une sous-préfecture je ne sais plus où.

FRANCHET.

Cela n'arrangera guère M. Dalivoy.

DESROCHES.

M. Dalivoy n'a pas besoin de sa place.

FRANCHET.

Il faut croire cependant qu'il y tient, puisqu'il y reste.

DESROCHES.

Ce n'est pas une raison.

M. RIFFÉ.

Messieurs, ne laissons pas mourir le feu.

DESROCHES.

Monsieur Cardouin, vous ne répondez pas à l'appel.

M. CARDOUIN.

Il me semble que vous pourriez bien sonner le garçon de bureau ; vous avez la sonnette derrière votre fauteuil.

DESROCHES.

C'est vrai ; je croyais vous rendre service.

(Il tire le cordon de la sonnette.)

M. CARDOUIN.

Vous me rendrez service quand vous voudrez bien ne plus vous occuper de moi.

LAURENT.

Me voilà, messieurs.

M. RIFFÉ.

Laurent, voulez-vous voir un peu au poêle?

(Laurent met du bois au feu.)

FRANCHET.

Laurent, vous me ferez le plaisir de demander les pièces de ce dossier à M. Nebel.

(Il remet le dossier au garçon de bureau qui sort.)

SCÈNE XXV

LES PRÉCÉDENTS, M. DOUTREMER.

M. DOUTREMER.

Je viens de voir la cousine de M. de Saint-Maur, elle est charmante; elle descend. (Il va à la fenêtre.) Venez, messieurs, nous pourrons la voir passer dans la cour.

(Les employés, à l'exception de M. Grisard, qui reçoit une visite, et d'Eugène, qui expédie, se précipitent aux deux croisées du bureau.)

M. RIFFÉ.

Je ne l'ai pas aperçue, cette dame, j'ai la vue si basse!

M. CARDOUIN.

Elle a l'air fort bien.

FRANCHET.

Elle est de la taille de madame Clergeot.

M. DOUTREMER.

Bien plus grande, bien plus élancée.

DESROCHES.

Je ne lui trouve rien d'extraordinaire, moi; elle ne sait pas marcher, cette femme-là.

M. DOUTREMER.

Vous ne vous y connaissez pas.

DESROCHES.

Non, mais c'est vrai, parce que c'est la cousine du chef de division, c'est une divinité. Vous êtes bien drôle, allez.

M. DOUTREMER.

Ça suffit, n'en parlons plus. Dès que vous ne la trouvez pas bien, cette dame, nous n'avons pas besoin d'entrer dans d'autres détails; restons-en là, s'il vous plaît. Eugène, venez, nous allons collationner.

(Eugène se rend à l'invitation du commis principal.)

DESROCHES.

Je crois m'y connaître aussi bien qu'un autre, en jolies femmes.

M. DOUTREMER.

Monsieur Grisard, nous allons collationner; s'il vous était possible de remettre votre entretien?

M. DESCOINGS.

Je vois que je vous dérange, monsieur Grisard, je vais me retirer; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de madame Grisard.

(Il se lève.)

M. GRISARD.

Je vais vous conduire.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XXVI

LES PRÉCÉDENTS, excepté MM. GRISARD et DESCOINGS.

DESROCHES.

C'est ignoble ce que vous venez de faire là, monsieur

Doutremer, à M. Grisard. Vous vous garderiez bien de faire à un autre une pareille sottise.

M. DOUTREMER.

Je ne suis pas arrivé à mon âge sans savoir me conduire, Dieu merci!

DESROCHES.

Vous avez cependant besoin, à l'âge auquel vous êtes arrivé, de petites leçons de temps en temps.

M. DOUTREMER.

Vous devriez tout le premier les mettre en pratique, les leçons dont vous vous montrez si prodigue envers les autres!

M. RIFFÉ.

Allons, Desroches, allez-vous encore recommencer?

DESROCHES.

Je ne souffrirai jamais de choses semblables sous mes yeux tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines. S'adresser à qui encore, à M. Grisard, le meilleur homme du monde, un saint.

M. DOUTREMER.

Il est bien extraordinaire qu'il ne me soit plus permis la moindre observation; ces messieurs faisaient un bruit à ne pas s'entendre...

DESROCHES.

Vous avez l'ouïe bien fine, monsieur Doutremer; à peine si je les entendais de ma place, moi qui étais plus près que vous de ces messieurs; mais non, vous avez été enchanté de jouer un peu au chef de bureau, c'est votre *dada;* n'avez-vous pas reçu la semaine dernière

une lettre adressée à M. le chef de bureau Doutremer? Tout cela, c'est de la gloriole, pas autre chose.

M. DOUTREMER, à Eugène.

Commençons notre collation; car si je me mettais à répondre à M. Desroches, nous en aurions jusqu'à demain.

DESROCHES.

Il vous faudrait plus de temps encore pour me donner une bonne raison.

M. DOUTREMER, s'emportant par degrés.

Je vous prie de ne pas interrompre mon travail.

DESROCHES.

Ce n'est pas à moi que vous imposerez silence.

M. DOUTREMER, roulant ses yeux dans leur orbite.

Monsieur Desroches!

DESROCHES.

Voici une belle occasion pour annoncer à M. de Saint-Maur que je ne trouve pas sa cousine magnifique.

M. DOUTREMER, que la colère a rendu cadavéreux.

J'aime mieux vous céder la place, monsieur, j'aime mieux vous la céder.

(Il ferme son tiroir avec violence.)

DESROCHES.

N'oubliez pas de revenir avec une poignée de verges.

(M. Doutremer sort; Eugène reste immobile sur sa chaise en attendant son retour.)

SCÈNE XXVII

LES PRÉCÉDENTS, excepté M. DOUTREMER.

FRANCHET.

Tu n'as pas le sens commun; pourquoi aussi toujours te mêler de ce qui ne te regarde pas?

M. RIFFÉ.

C'est bien vrai.

DESROCHES.

Je ne vous conçois pas, vous autres, vous verriez égorger un homme sous vos yeux, que vous resteriez calmes et impassibles; je ne suis pas comme vous, moi, la moindre injustice me révolte.

M. RIFFÉ.

Depuis bientôt trente-trois ans, il y aura trente-trois ans au 9 février prochain que je suis dans les bureaux, jamais personne ne fut égorgé.

M. CARDOUIN, persiflant.

C'est au figuré.

(Il profite de l'exaspération croissante de Desroches pour fourrer une petite bûchette dans le poêle.)

FRANCHET, à Desroches.

Tu ne seras jamais qu'un grand enfant.

M. RIFFÉ.

Vous m'aviez cependant bien promis, Desroches, d'être plus raisonnable.

DESROCHES.

Que voulez-vous? C'est plus fort que moi ; on ne peut pas changer son organisation, n'est-ce pas?

M. RIFFÉ.

Si vous saviez le mal que vous vous faites! Je voudrais pour je ne sais combien que ces scènes-là n'aient jamais lieu.

DESROCHES.

Est-ce ma faute, à moi?

M. CARDOUIN.

Mais, monsieur Riffé, vous n'avez donc pas entendu que M. Desroches prétend que cela est plus fort que lui : l'empêcher de parler, ce serait vouloir s'opposer à ce que la rivière coulât.

M. RIFFÉ.

Monsieur Cardouin, je me crois en droit de dire ce que je dis à M. Desroches; je vous ai prouvé, ce me semble, que dans l'occasion je savais prendre sur moi... (Appuyant sur les deux derniers mots de sa phrase.) et beaucoup.

M. CARDOUIN.

Je ne sais pourquoi, monsieur, vous prenez à tâche de revenir sur la même chose, quand ma parole et celle de monsieur votre ami, M. Desroches, auraient dû suffire pour détourner tous les soupçons qui pesaient sur moi.

M. RIFFÉ.

Je n'accuse personne, monsieur, j'aime mieux penser que les bords de mon chapeau se sont détruits eux-mêmes.

SCÈNE XXVIII

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.



LAURENT.

Monsieur Desroches, voulez-vous passer chez M. de Saint-Maur, s'il vous plaît?

DESROCHES.

Je n'irai pas.

M. RIFFÉ, quittant son fauteuil.

Allons, Desroches, allez-y, pour moi.

DESROCHES.

Je n'irai pas; je ne suis pas un enfant.

FRANCHET.

Pour éviter une explication?

SCÈNE XXIX

LES PRÉCÉDENTS, M. DUMONT.

M. DUMONT.

Qu'est-il donc arrivé, messieurs? On vous entendrait du bas du grand escalier.

DESROCHES.

M. Doutremer a voulu humilier M. Grisard, j'ai pris la défense de M. Grisard; M. Doutremer est allé faire son rapport à M. de Saint-Maur, qui m'envoie demander.

M. DUMONT.

Et naturellement vous refusez de vous rendre à son invitation?

DESROCHES.

Plutôt mourir...

M. DUMONT, l'interrompant.

Vous ne mourrez pas, et vous allez m'accompagner dans son cabinet.

DESROCHES.

Mais, monsieur...

M. DUMONT, avec fermeté.

Vous allez sur-le-champ m'accompagner au bureau de M. de Saint-Maur.

DESROCHES.

Je n'ai rien à vous refuser.

(M. Dumont sort, accompagné de Desroches. Laurent les suit et referme la porte du bureau.)

M. CARDOUIN, ricanant.

Plutôt mourir... C'est vraiment plaisant!

(MM. Riffé et Franchet se sont remis à leur place. M. Cardouin n'a quitté la sienne que dans l'intention de pousser un peu le poêle. Eugène est resté dans la même position sur sa chaise depuis le départ de M. le commis principal.)

SCÈNE XXX

LES PRÉCÉDENTS, M. GRISARD.

M. GRISARD.

Messieurs, il ne fait pas chaud dehors.

M. RIFFÉ.

S'il ne fait pas chaud dehors, il fait étouffant ici; je suis tout en nage.

M. GRISARD.

Je vous assure que, moi, je suis glacé; j'ai eu l'imprudence de ne pas prendre mon chapeau en allant reconduire M. Descoings, je crains de m'être enrhumé.

FRANCHET.

Il s'est passé une fameuse affaire depuis votre départ.

M. GRISARD.

Que s'est-il donc passé, messieurs?

M. RIFFÉ.

Parbleu ! il s'est passé que vous êtes cause que M. Desroches va perdre sa place.

M. GRISARD, *dans le plus grand étonnement.*

Moi !

M. RIFFÉ.

Certainement, vous !

M. GRISARD, *passant de l'étonnement à la stupeur.*

Monsieur Riffé, je suis un honnête homme, entendez-vous, je suis incapable...

FRANCHET, *l'interrompant.*

On ne vous accuse pas, monsieur Grisard, on ne vous accusera jamais d'une mauvaise action ; M. Riffé veut vous dire que vous êtes la cause...

M. GRISARD, *les yeux hagards.*

Moi ! moi ! dénoncer quelqu'un...

FRANCHET, *continuant sa phrase.*

La cause involontaire de ce qui vient d'avoir lieu.

M. GRISARD, *avec force.*

Je suis un honnête homme ! un père de famille !

M. RIFFÉ.

Il n'y a pas moyen de vous rien dire...

M. GRISARD, *exalté, frappant du poing sur son bureau.*

Je jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde...

FRANCHET, *allant à lui.*

Monsieur Grisard, écoutez-moi.

M. GRISARD, de plus en plus exalté.

Sur la tête de mes enfants...

FRANCHET.

Mais écoutez-moi...

M. GRISARD, au dernier degré d'exaltation.

Moi, dénoncer quelqu'un! moi, Grisard! Ma pauvre femme!

FRANCHET.

Monsieur Grisard...

M. GRISARD.

J'en mourrai... Laissez-moi...

(Eugène fond en larmes.)

FRANCHET.

Desroches a trouvé le procédé de M. Doutremer à votre égard inconvenant, il le lui a reproché dans des termes qui l'ont blessé; il est allé se plaindre à M. de Saint-Maur, qui vient de faire appeler Desroches.

M. GRISARD, après un silence.

Pauvre Desroches! moi, je serais la cause... Non, non, je veux accepter cette responsabilité. Pauvre garçon! Desroches!

(Il se dégage des bras de Franchet et court à la porte.)

FRANCHET, l'arrêtant et le saisissant à bras-le-corps.

Monsieur Grisard, restez, allons... restez...

M. GRISARD, se débattant dans les bras de Franchet.

Laissez-moi; moi, dénoncer quelqu'un!

SCÈNE XXXI

LES PRÉCÉDENTS, M. CLERGEOT,

M. CLERGEOT,
apercevant en entrant Grisard dans les bras de Franchet.

Eh bien, messieurs! Comment, monsieur Grisard, vous vous colletez avec M. Franchet? mais c'est donc une insurrection complète organisée dans la division?

FRANCHET.

Je m'opposais à ce que M. Grisard allât prendre la défense de M. Desroches.

M. GRISARD.

Oui, monsieur, puisque je suis la cause de cette malheureuse affaire, j'en dois assumer toute la responsabilité!

M. CLERGEOT.

Je ne dois pas, messieurs, vous dissimuler que M. de Saint-Maur est furieux. Je dois le dire, M. Desroches professe des opinions qui ne sont pas tolérables dans un ministère; il se persuade, ce monsieur, qu'il va dicter des lois, il se croit ici dans sa compagnie de voltigeurs; il se trompe : nous ne pouvons ni ne devons souffrir de pareilles choses. Au surplus, il a un excellent avocat. (Il prend un ton ironique.) M. Dumont s'est chargé de plaider son affaire; elle ne pouvait tomber en de meilleures mains. (Abandonnant l'ironie pour le ton goguenard.) Que dites-vous de tout cela, papa Riffé?

M. RIFFÉ.

Je dis, monsieur... que je ne dis rien.

M. CLERGEOT.

Mais encore...

M. RIFFÉ.

Je dis, monsieur, que c'est très-malheureux.

M. CLERGEOT.

C'est certainement ainsi que j'envisage la chose, comme très-malheureuse pour M. Desroches. Vous demeurez toujours au diable, vous, monsieur Riffé?

M. RIFFÉ.

Oui, monsieur, vous êtes bien bon.

M. CLERGEOT.

Vous êtes dans les boues, Riffé. (Il rit aux éclats; Riffé sourit d'assez mauvaise grâce au calembour de son chef de bureau.) Et monsieur Eugène, que dit-il de tout cela?

EUGÈNE.

Monsieur...

SCÈNE XXXII

LES PRÉCÉDENTS, M. DOUTREMER.

M. CLERGEOT.

Eh bien! Doutremer, quel est le résultat du plaidoyer de M. Dumont?

M. DOUTREMER.

Le résultat est que j'ai eu tort, et que M. Desroches, pour prix de son manque de procédés à mon égard, va passer dans le cabinet de M. Dumont, qui le fera travailler à ses côtés.

(La physionomie de M. Riffé prend une teinte plus gaie.)

M. CLERGEOT.

C'est admirable! Nous voici, messieurs, entièrement à votre disposition. C'est une indignité!

(Il sort en poussant la porte avec violence.)

M. DOUTREMER, à Eugène.

Retournez à votre place, je ne suis pas en état de m'occuper d'aucun travail aujourd'hui; j'ai la tête brûlante.

SCÈNE XXXIII

LES PRÉCÉDENTS, DESROCHES.
(M. Riffé abandonne son fauteuil et saute au cou de Desroches.)

M. CARDOUIN, à part.

C'est réellement touchant!

DESROCHES, les yeux humides.

Quel homme que ce M. Dumont! Comme j'aimerais à me faire tuer pour cet homme-là!

(M. Riffé regagne sa place en sanglotant; Eugène essuie ses yeux avec son mouchoir. Un grand silence succède à l'agitation des scènes précédentes; on n'entend plus que le mouvement des plumes et des grattoirs sur le papier.)

Une heure et demie.

SCÈNE XXXIV

LES PRÉCÉDENTS, M. TUPINIER.

M. TUPINIER, venant se poser devant le poêle, la main sur le marbre.

Bonjour, messieurs. Comment pouvez-vous tenir ici, avec une chaleur pareille? C'est à en mourir, parole

d'honneur. Dans notre bureau, c'est une glacière, ici c'est une étuve... Je venais me réchauffer avec vous; mais vous avez aussi par trop poussé votre poêle.

(Personne ne répond.)

Aujourd'hui, messieurs, le budget doit être discuté à la Chambre. On va encore nous travailler les côtes, vous allez voir ça, proposer des suppressions. Eh! mon Dieu, laissez-nons donc un peu en repos! Vraiment, bientôt le métier ne sera plus tenable. C'est une chose terrible que d'être tous les ans comme nous sommes à l'époque de la discussion du budget.

(Prolongation du silence.)

J'ai un fils; mais si jamais celui-là devient employé, je veux être damné. Je ne sais encore ce que j'en ferai; mais au moins il ne sera pas employé. Quel métier que celui-là maintenant! il est devenu atroce! Monsieur Riffé, quand me donnerez-vous ma revanche?

(M. Riffé ne répond pas.)

Je suis moralement persuadé que le métier d'employé, car on en a fait un métier, est le dernier des états. Personne de vous, messieurs, ne vient nous voir, vous nous abandonnez donc à notre malheureux sort? M. Cardouin a-t-il lu le journal, ce matin?

M. CARDOUIN.

Je ne l'ai point lu, non, monsieur; je l'aurais lu, il n'y a pas à cela le moindre doute, si je n'y eusse pas été abonné; je le suis, je ne l'ai point lu. Non, monsieur, je ne l'ai point lu.

(Il ouvre un livre.)

M. TUPINIER.

Ma foi, je ne lis que fort peu de journaux, et m'en

trouve fort bien; la politique m'ennuie, que voulez-vous? Quand nous nous mettrons l'esprit à la torture, qu'en résultera-t-il? Nous nous ferons du mal et nous ne changerons rien à l'ordre de choses, c'est que c'est à remarquer au moins, on ne change rien, on... ne... change... rien...

(Silence.)

...Je crois que voilà un temps noir qui nous annonce de la neige; je n'aime pas ces vilains temps gris comme nous en avons depuis dix jours, ça rend tout triste. Parlez-moi de l'été, vive l'été! j'aime mieux l'été que l'hiver. Chacun son goût, après cela; moi, je préfère l'été. Au moins l'été, vous avez la promenade, la campagne.

(Personne encore ne répond.)

Qu'est-ce qui n'aime pas la campagne? J'adore la campagne, moi. Il y a quatre ans, j'avais obtenu un congé de quelques jours, je n'en demande pas souvent, je l'ai passé à la campagne, dans le pays de ma femme, au mois de mai; comme je me suis amusé! Mais quand je dis que je me suis amusé, je me suis amusé comme un enfant. Aussi quand nous en sommes revenus, je n'en pouvais plus... Ah! j'aime bien la campagne, pas la campagne à la ville, la campagne. L'hiver, qu'est-ce que vous voulez faire? toujours au coin du feu, il n'y a rien de plus triste; j'aime mieux l'été, décidément j'aime mieux l'été.

(Il reste encore quelque temps devant le poêle.)

Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort piqué.)

Deux heures.

SCÈNE XXXV

(M. Doutremer est plongé dans ses réflexions, M. Riffé roupille, M. Cardouin parcourt un livre dont il a fait l'aquisition le matin en venant à son bureau; M. Grisard est toujours abattu; Franchet taille sa plume; Desroches déploie beaucoup d'activité; Eugène travaille comme à l'ordinaire.)

M. CARDOUIN, fermant son livre.

Je n'ai jamais connu un bavard, un diseur de riens comme ce M. Tupinier; j'ai cru qu'il allait coucher ici.

FRANCHET.

C'est un bon enfant.

M. CARDOUIN.

Ah! est-ce encore un bon enfant, celui-là? Mon Dieu! vous êtes en vérité vous-même bien bon enfant de qualifier ainsi toutes vos connaissances; mais vous ne savez donc pas, monsieur Franchet, qu'il n'y a rien au monde de plus commun qu'un bon enfant? Depuis Cadet Roussel, qui était aussi un bon enfant, combien de gens prennent cette qualité? Le premier venu vous fera-t-il une sottise, ça n'aura pas été de sa faute, c'est un bon enfant. Je ne me gêne pas, vous dira un autre, parce que je trouve qu'il n'y a rien de si ridicule que de se gêner avec ses amis. On vous rendra votre parapluie avec deux énormes taches de graisse, un parapluie tout neuf, et l'on vous dira, en le rendant : Je ne me gêne pas avec vous, sans cela je l'aurais fait recouvrir; mais à quoi bon entre amis? Bien obligé.

(M. Riffé se réveille.)

Quand vous aurez vécu comme moi, monsieur Franchet, vous saurez ce que valent les choses.

FRANCHET.

Vous lui tiendrez donc toujours rancune à ce pauvre M. Tupinier, pour ce malheureux parapluie?

M. CARDOUIN.

Je ne lui garde pas rancune, pas le moins du monde; je dis seulement qu'il est inouï, lorsqu'on perd un objet, de ne pas avoir la délicatesse de le remplacer.

M. RIFFÉ, avec intention.

Je me le suis dit il y a longtemps.

FRANCHET.

M. Tupinier vous aurait donné un autre parapluie, que vous auriez regretté le vôtre.

M. RIFFÉ.

Ça c'est bien vrai.

M. CARDOUIN.

Monsieur Franchet, tenons-nous-en là, je vous en supplie; car vraiment notre bureau va devenir incessamment une arène.

M. RIFFÉ.

A qui la faute?

(M. Doutremer sort.)

SCÈNE XXXVI

LES PRÉCÉDENTS, excepté M. DOUTREMER.

M. GRISARD, quittant son fauteuil.

Monsieur Desroches, si vous aviez perdu votre place, je mourais ce soir.

DESROCHES.

Comment ça?

M. GRISARD.

Oui, certainement, je n'aurais pas survécu aux reproches que vous étiez en droit de m'adresser.

DESROCHES.

Est-ce que vous avez jamais mérité des reproches, vous, monsieur Grisard?

M. GRISARD.

Mais toujours est-ce en prenant mon parti que vous vous êtes compromis.

DESROCHES.

Voyez-vous, monsieur Grisard, je ne suis jamais allé chez vous...

M. GRISARD,

C'est le tort que vous avez eu...

DESROCHES.

Si fait, une fois, une seule fois, pendant la maladie d'un de vos enfants. Eh bien! je vous aime, après M. Dumont, comme mon père; vous et M. Riffé, vous êtes mes plus grands amis.

FRANCHET.

Moi, je suis un chien?

DESROCHES.

Toi, je t'aime bien aussi; j'aime bien aussi Eugène, bon petit homme! Eugène, vous êtes un charmant garçon; je n'oublierai jamais, quand je vivrais cent ans,

que vous avez essuyé vos yeux quand je suis rentré au bureau. Je ne l'oublierai jamais : auriez-vous besoin de moi, je suis là. Vous tenez de famille. Votre père était un de mes grands amis. Quant au reste du bureau, je sais ce que j'en pense.

M. CARDOUIN.

Heureusement que le reste du bureau se soucie fort peu de l'opinion que vous pouvez formuler sur son compte.

DESROCHES.

Monsieur Riffé, je veux dîner aujourd'hui avec vous.

M. RIFFÉ.

J'allais vous le proposer.

DESROCHES.

Si aussi bien M. de Saint-Maur m'avait dit des choses désagréables, je lui donnais ma démission. J'aime bien trop ma liberté pour rester dans les bureaux, je m'engageais de suite dans le 9e chasseurs.

M. CARDOUIN.

Toujours par amour pour votre liberté?

DESROCHES.

Monsieur Cardouin, il est deux heures et demie, vous avez une bonne heure à me faire enrager; je vous accorde encore le quart après quatre heures. Demain, je ne suis plus des vôtres.

M. CARDOUIN.

Qu'est-ce que cela me fait?

DESROCHES.

Cela me fait beaucoup à moi.

(M. Cardouin commence sa promenade habituelle de long en large dans le bureau.)

M. GRISARD.

Je crois que je ferai bien, par précaution, de me faire mettre quelques sangsues en rentrant.

M. RIFFÉ.

Vous ne feriez pas mal de passer un peu avant chez votre médecin.

M. GRISARD.

Croyez-vous?

M. RIFFÉ.

Il n'y a pas le moindre doute.

M. CARDOUIN.

C'est bien étonnant; j'avais mis ma plume près de mon encrier, il n'y a qu'un instant, je ne peux pas la retrouver. Ce sera la seconde de la semaine que j'aurai égarée.

FRANCHET.

Il ne s'est présenté personne à votre place.

M. CARDOUIN.

Je n'accuse personne, je dis seulement que cela est bien étonnant; il n'y a pas à dire, je l'ai posée là; va te promener, elle ne s'y trouve plus. Allons, il en sera de celle-ci comme de mon grattoir, je n'en entendrai jamais plus parler.

FRANCHET.

Messieurs, j'oubliais de vous dire que demain je suis de garde.

DESROCHES.

Où ça?

FRANCHET.

A la mairie.

DESROCHES.

Tu as bien tort de ne pas entrer dans notre compagnie, ce sont tous gens charmants, tous bons enfants.

FRANCHET.

Je suis très-bien dans la mienne.

DESROCHES.

Cet été nous aurons des agréments au bonnet comme dans la vieille garde. Tu connais notre capitaine?

FRANCHET.

Parbleu! si je le connais, son cousin a servi dans mon régiment.

DESROCHES.

C'est un charmant garçon.

FRANCHET.

Il est donc bien changé?

DESROCHES.

Je l'ai toujours vu bon enfant.

FRANCHET.

C'est selon.

M. RIFFÉ.

Desroches, si vous voulez, nous mangerons de la choucroute à dîner?

DESROCHES.

Je veux bien, j'aime assez la choucroute. Ah! mon Dieu, je ne suis pas difficile, quand je dis que j'aime la choucroute, j'aime tout.

FRANCHET.

Tu aimes tout ce qui est bon; tu n'es pas difficile.



M. RIFFÉ.

Monsieur Eugène, en prévenant votre maman, vous pourriez peut-être dîner avec nous?

EUGÈNE.

Je vous remercie, monsieur.

DESROCHES.

Est-ce merci oui ou merci non? expliquez-vous.

M. DOUTREMER.

Monsieur Eugène, vous n'avez pas oublié que vous avez ce soir à travailler chez M. Clergeot?

EUGÈNE.

Non, monsieur.

Trois heures un quart.

SCÈNE XXXVII

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GRISARD.

M. GRISARD.

Tiens, te voilà?

(Tous les employés, à l'exception de Cardouin et de Doutremer, s'inclinent et saluent madame Grisard.)

MADAME GRISARD.

Oui, me voilà. Tu ne m'attendais déjà plus? Mais comme tu es donc rouge : que t'est-il donc arrivé?

M. GRISARD.

Rien, rien; c'est le sang qui me porte à la tête. Assieds-toi.

MADAME GRISARD.

Je serais venue plus tôt; mais je suis allée rendre une visite à madame Bachellerie.

M. GRISARD, commençant ses préparatifs de départ.

Comment l'as-tu trouvée?

MADAME GRISARD.

Mais bien souffrante toujours. Elle a une vilaine toux que je n'aime pas lui voir.

(MM. Riffé, Franchet et Desroches viennent se grouper l'un après l'autre auprès du couple Grisard.)

FRANCHET.

Comment se porte madame Grisard?

MADAME GRISARD.

Vous êtes bien bon, monsieur Franchet; et madame Franchet?

FRANCHET.

Très-bien, vous êtes bien bonne.

MADAME GRISARD.

Elle a toujours de si belles grossesses!

FRANCHET.

Mais oui, assez, Dieu merci!

MADAME GRISARD.

J'espère qu'après ses couches, nous la verrons plus souvent?

FRANCHET.

Il faut l'excuser, madame, elle est si tenue à la maison.

MADAME GRISARD.

Je me mets bien à sa place; à qui le dites-vous? Est-ce qu'il n'y a pas toujours à faire après M. Grisard? Vous lui direz que j'irai la voir, pas demain, demain c'est vendredi; je n'irai pas la voir demain, mais lundi sans faute, lundi ou mardi de la semaine prochaine.

FRANCHET, retournant à sa place.

Vous lui ferez toujours honneur et amitié.

MADAME GRISARD.

Vous ne voulez donc pas absolument vous marier, monsieur Desroches?

DESROCHES.

Quelle est, madame, la malheureuse qui voudrait de moi, bon Dieu!

MADAME GRISARD.

Tenez, monsieur Desroches, si vous voulez, j'ai votre affaire : une jeune personne très-bien, dans nos connaissances.

DESROCHES.

A-t-elle quelque chose?

MADAME GRISARD.

Elle est fort bien élevée.

DESROCHES.

Est-elle jolie?

MADAME GRISARD.

Elle n'est ni laide ni jolie, de ces figures plutôt bien que mal; elle touche un peu du piano.

DESROCHES.

Non, madame; je ne me sens pas encore toutes les qualités requises pour me fixer.

MADAME GRISARD.

Venez me voir quand vous serez décidé; nous vous trouverons quelque chose.

(Desroches retourne à sa place.)

M. RIFFÉ.

J'ai l'honneur de vous saluer, madame. Comment vous portez-vous?

MADAME GRISARD.

Merci, très-bien. Il ne faut pas vous demander ça, à vous, monsieur Riffé; vous vous portez toujours comme un charme.

M. RIFFÉ.

Si ce n'était mes maux de reins...

MADAME GRISARD.

Je vous ai vu passer, monsieur Riffé, il y a environ quinze jours, dans la rue Dauphine; vous alliez comme un vent.

M. RIFFÉ.

Je venais sans doute ici.

MADAME GRISARD.

Vous n'aviez pas mal aux reins, je vous assure, ce jour-là.

M. RIFFÉ.

Je n'ai pas eu celui de vous voir.

MADAME GRISARD.

Et votre nièce, comment va-t-elle?

M. RIFFÉ.

Elle est toujours avec son mari, merci. Madame, j'ai bien l'honneur...

MADAME GRISARD.

A l'honneur de vous voir, monsieur Riffé.

(M. Riffé regagne sa place; M. Grisard termine sa toilette.)

EUGÈNE.

Bonjour, madame; comment vous portez-vous?

MADAME GRISARD.

Très-bien, monsieur Eugène. Et madame vot' mère?

EUGÈNE.

Vous êtes bien bonne, madame; elle est toujours souffrante.

MADAME GRISARD.

Vous lui direz que je l'irai voir bientôt.

EUGÈNE.

Oui, madame. Et Edmond, Arthur, comment se portent-ils?

MADAME GRISARD.

Très-bien, très-bien, merci; ils sont toujours à leur collége. Quand les jours seront plus longs, il faudra venir nous voir avec votre maman : nous irons nous promener tous ensemble.

EUGÈNE.

Vous êtes bien bonne, madame.

MADAME GRISARD.

Eh bien! Grisard, as-tu bientôt fini avec tous tes tours? Mon Dieu, que tu es échauffé! tu as le teint ponceau, ma parole d'honneur.

M. GRISARD.

Oui, j'ai besoin de prendre l'air.

MADAME GRISARD.

Bien le bonjour, messieurs, votre servante.

(MM. Riffé, Desroches, Franchet et Eugène s'inclinent; MM. Doutremer et Cardouin conservent leur immobilité.)

DESROCHES.

C'est une femme excellente, madame Grisard.

M. RIFFÉ.

Je ne me rappelle pas l'avoir rencontrée dans la rue Dauphine.

FRANCHET.

Je ne connais pas d'êtres plus obligeants que ces gens-là.

(Cardouin commence sa promenade en long dans le bureau, qui a lieu tous les jours un quart d'heure avant l'heure du départ.)

DESROCHES.

Madame votre mère n'est-elle pas très-liée avec madame Grisard, monsieur Eugène?

EUGÈNE.

Oui, monsieur; elle a soigné papa dans sa maladie.

DESROCHES.

Je la reconnais bien là.

M. CARDOUIN, persiflant.

Ce sont en général des gens très-liants.

M. RIFFÉ.

Ce ne sont pas des égoïstes.

M. CARDOUIN.

Sont-ce encore des bons enfants, monsieur Desroches?

DESROCHES.

Vous avez l'air enchanté aujourd'hui, monsieur Cardouin. Avez-vous encore à vous féliciter de la mort de

quelque chat surpris sur votre terrasse, ou de l'empoisonnement d'un malheureux carlin qui se sera oublié sur votre paillasson?

M. CARDOUIN.

Quand je plaisante, monsieur Desroches, je n'aime pas m'entendre dire des impertinences; je vous dis cela une fois pour toutes.

DESROCHES.

Messieurs, c'est le dernier jour que je passerai avec vous.

FRANCHET.

M. Dumont te prend donc sérieusement dans son cabinet?

DESROCHES.

Oui, en vérité; il veut, dit-il, essayer de me convertir.

SCÈNE XXXVIII

LES PRÉCÉDENTS, DAMICOURT.

DAMICOURT. (Il a son chapeau et sa canne à la main.)

Bonjour, messieurs. Eh bien! Franchet, tu n'es donc pas prêt?

FRANCHET.

Si, dans cinq minutes.

(Continuation de la promenade de M. Cardouin.)

DESROCHES.

Bonjour, Damicourt; et ta femme?

DAMICOURT.

Merci, elle se porte bien. Tu n'es pas encore allé à Franconi?

DESROCHES.

Pas encore, mais j'irai; Franchet m'en a dit trop de bien pour ne pas y aller.

DAMICOURT.

Ah! c'est à voir, en vérité!

DESROCHES.

J'aime bien les Franconi, moi; ce sont des patriotes éprouvés.

DAMICOURT.

Eh bien! monsieur Doutremer, vous boudez donc aujourd'hui? Vous ne nous dites rien.

M. DOUTREMER.

Bonjour, monsieur Damicourt.

DAMICOURT.

Vous avez la physionomie toute renversée...

M. DOUTREMER.

Cependant je n'ai rien.

DAMICOURT.

Et monsieur Riffé, comment se porte-t-il?

M. RIFFÉ.

C'est bien heureux; je croyais que vous ne me diriez rien aujourd'hui.

DAMICOURT.

Je ne vous voyais pas; vous êtes enterré dans votre garde-vue.

M. RIFFÉ.

Et votre femme?

DAMICOURT.

Merci ; elle va assez bien.

M. RIFFÉ.

On ne vous voit plus là-bas ?

DAMICOURT.

Oui, c'est vrai ; j'ai été un peu enrhumé tous ces jours-ci.

(Continuation de la promenade de M. Cardouin.)

FRANCHET.

Pourquoi ne portes-tu pas des socques ?

M. RIFFÉ.

Oui, ce sont de belles inventions, vos socques, pour se casser le cou. On tombe bien assez sans ça.

DAMICOURT.

J'en porterai cependant l'hiver prochain, car je suis trop sujet aux rhumes de cerveau.

(M. Cardouin brosse son chapeau après avoir retiré ses manches de toile.)

DESROCHES.

Moi, je ne porterai jamais de socques ; je n'aime pas les entraves.

DAMICOURT.

Oui, cela contrarierait tes idées d'indépendance. Et ta compagnie est-elle toujours bien belle ?

DESROCHES.

Il faudra la venir voir au printemps ; peut-être aurons-nous l'autorisation de porter le pantalon garance, comme la ligne.

DAMICOURT.

A la bonne heure!

(M. Cardouin se dirige vers la porte.)

DESROCHES.

Monsieur Cardouin, je vous fais mes adieux.

M. CARDOUIN, la main sur le bouton de la porte.

Et moi aussi, monsieur, avec le plus grand plaisir.

(Il sort.)

Quatre heures.

SCÈNE XXXIX

LES PRÉCÉDENTS.

M. RIFFÉ.

Desroches, vous apprêtez-vous?

DESROCHES.

Je suis prêt.

DAMICOURT.

Dépêche-toi, Franchet; nous descendrons ensemble.

FRANCHET.

Je suis prêt; je n'ai plus que mon chapeau à brosser.

(MM. Riffé, Desroches, Franchet et Damicourt sortent du bureau.)

SCÈNE XL

M. DOUTREMER.

Monsieur Eugène, venez, nous allons collationner.

EUGÈNE, tristement.

Oui, monsieur.



LE PREMIER DE L'AN

PERSONNAGES :

M. PARENT, chef de bureau.
MADAME PARENT.
Leur ENFANT.
LA BONNE.
MADAME DUBOULOZ.
M. TRÉMIAUD, } employés.
M. POPELIN, }
M. DEVAUX, propriétaire.
MADAME DEVAUX.
LA PORTIERE.

Un porteur d'eau, Auvergnats, Tambours de la garde nationale, Voisins, Voisines, Caporal, Fusiliers.

La scène se passe chez M. Parent.

La cuisine.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BONNE, L'ENFANT.

LA BONNE.

Assez de risettes comme ça; voyons, mon minon, que

j'finisse de t'habiller; tu sais bien que tu m'as promis que tu serais bien gentil, c't'année ici.

L'ENFANT.

Est-ce que j'ai pas été gentil l'année passée?

LA BONNE.

Faut l'dire vite. D'abord, fais attention à ça : c'est qu'on s'ra toute l'année ce qu'on sera été le jour de l'an; prends-y garde; si t'es méchant aujourd'hui, tu seras méchant toute l'année, j' t'en préviens.

L'ENFANT.

Eh bien! moi s'ra pas méchant.

LA BONNE.

Que l' ciel t'entende!... Attends, que j'te mouche une idée, t'y verras plus clair.

L'ENFANT.

Te souhaite une bonne année, ma bonne.

LA BONNE.

Et toi pareillement, mon minon; je te souhaite aussi d'être bien sage et bien obéissant... Ne remue donc pas comme ça que je n' peux pas venir à bout de t'arranger.

L'ENFANT.

Te souhaite aussi une parfaite santé.

LA BONNE.

Je me porterai toujours bien, si t'es raisonnable, d'abord; ça dépendra de toi, ma santé. Qu'est-ce que t'as fait de tes jarretières?

L'ENFANT.

J'sais pas.

LA BONNE.

Vilain enfant, pour ne jamais savoir c' qu'il fait d' ses affaires. Tu n' sais pas; moi non plus, je n' sais pas. Vous verrez que nous ne finirons pas d' nous habiller. Voyons, passe toujours les jambes dans ton pantalon, en attendant; pas celle-ci, l'autre; à la bonne heure... C'est mon petit garçon qui va-t-être *hureux aujord'hui*. Combien qui va n'avoir de joujoux, et de beaux!

L'ENFANT.

J'aurai-t-y un grand cheval qui galope tout seul, comme Alfred?

LA BONNE.

J' crois bien; trois fois plus beau que celui d'Alfred, si tu te laisses bien débarbouiller.

L'ENFANT.

Ah ben! non.

LA BONNE.

Est-ce que nous allons déjà r'commencer nos méchancetés ordinaires?

L'ENFANT.

Veux pas tu me débarbouilles le jour de l'an.

LA BONNE.

C'est pour le coup qu' ça s'rait du propre de n' pas être débarbouillé un jour que tout l' monde s'embrasse!

L'ENFANT.

Moi veux pas.

LA BONNE.

Alors, pisque c'est comme ça, nous n'aurons pas de grand cheval qui galope tout seul, ni bonbons, ni rien du tout.

L'ENFANT.

Moi dis que si.

LA BONNE.

Et moi je dis que non; voilà la différence.

L'ENFANT.

Moi veux pas.

LA BONNE.

Heureusement que tout c' que tu diras et rien c'est approchant la même chose.

L'ENFANT.

Vilaine!

LA BONNE.

Nous y voilà; j' savais bien que la paix ne durerait pas longtemps.

L'ENFANT.

Vilaine méchante!

LA BONNE.

Et méchante, par-dessus le marché! Eh bien! nous commençons gentiment l'année; ça promet.

L'ENFANT.

Pourquoi es-tu méchante?

LA BONNE.

J' voudrais bien savoir qu'est-ce qu'est le plus méchant d' nous deux?

L'ENFANT.

C'est toi.

LA BONNE.

Ah! c'est moi... Eh bien! puisque c'est ainsi, j' vas m'en aller à mon pays, c'est décidé.

L'ENFANT.

Veux pas que tu t'en ailles.

LA BONNE.

Tout c' que vous direz et rien, c'est comme si qu' vous chantiez; quand j' s'rai partie, j' s'rai partie.

L'ENFANT.

Pourquoi tu es méchante?

LA BONNE.

J' sais bien; on est toujours méchante avec vous, quand on n' veut pas faire toutes vos volontés... C'est pourtant si beau, un p'tit garçon qu'est doux et poli avec tout le monde, qu'aime bien sa bonne, à la place d'un p'tit enfant qui l'appelle vilaine méchante. Fi! que c'est laid?

L'ENFANT.

Pourquoi tu veux toujours me débarbouiller?

LA BONNE.

Vous n' savez donc pas qu' si vous n' voulez pas qu'on vous débarbouille, il vous poussera toutes sortes de vilaines affaires sur la figure? Vous ne savez donc pas ça?

L'ENFANT.

Tu le dis, mais j' sais bien qu' c'est pas vrai.

LA BONNE.

Pourquoi que le mari à la portière a de ces machines-là au visage? Parce qu'il ne se débarbouille jamais... Au fait, ça m'est bien égal; si vous n' voulez pas, j' vous laisserai aller comme un vilain petit enfant des rues.

L'ENFANT.

Moi veux pas.

LA BONNE.

C'est pourtant l'air que vous aurez, si vous n' voulez pas qu'on vous nettoie.

L'ENFANT.

Moi veux être débarbouillé à l'eau chaude.

LA BONNE.

Ta, ta, ta, ta; il n' fait pas assez froid pour ça; et vous voulez être militaire! un joli militaire, ma foi! Ça s'rait si beau pourtant d'aller chercher ses étrennes dans le lit de son petit papa et de sa petite maman, qu'aiment tant leur p'tit garçon quand il est bien sage et bien nettoyé!

L'ENFANT.

Ah! oui; et pis nous irons-t'y voir dans la cheminée à maman si l' bon Dieu a mis queq'chose dans mon petit panier?

LA BONNE.

Nous verrons tout ça dans la chambre à sa maman, si nous sommes gentil.

L'ENFANT.

A sa maman et à son papa.

LA BONNE.

Allons, y sommes-nous?

L'ENFANT.

Y fait trop froid.

LA BONNE.

Ne sois donc pas mauvais comme ça; si tu savais combien qu' t'es laid... Tiens, vois-tu, tu n'as pas voulu que j' te débarbouille hier en t' couchant, t'as encore tout l' tour de la bouche plein d' confitures... Voyons, mon p'tit prince, ça va-t-être l'affaire de rien... Quand j' pense à tous les beaux joujoux qu'il a sous son oreiller, ton petit papa!

L'ENFANT.

A-t'y le grand cheval qui galope tout seul?

LA BONNE.

Tout à côté d' son lit, si tu veux qu'on te débarbouille.

L'ENFANT.

Et le fourniment, l'a-t'y aussi tout à côté de son lit, mon petit papa?

LA BONNE.

Sous son oreiller, le fourniment.

L'ENFANT.

Avec la giberne?

LA BONNE.

J' crois bien, avec la giberne!

L'ENFANT.

En quoi qu'elle est-t-y, la giberne?

LA BONNE.

Je n' te dirai pas précisément en quoi qu'elle est, vu

que je n' le sais pas; mais j' crois qu'elle est en quoi qu'elles sont d'ordinaire; elle est bien belle, v'là tout : c'est une belle giberne.

L'ENFANT.

C'est-t'y une grande giberne?

LA BONNE.

J' crois bien qu'elle est grande!

L'ENFANT.

Est-elle grande, grande, grande?

LA BONNE.

Grande, grande, grande : elle est énorme.

L'ENFANT.

Est-elle plus grande que celle à Alfred?

LA BONNE.

Trois fois plus grande. Si tu veux bien te laisser débarbouiller, elle sera plus grande encore.

L'ENFANT.

Y a-t'y aussi une bergerie?

LA BONNE.

J' crois bien, qu'il y en a... c'est même ce qu'il a de plus, des bergeries; et des p'tits moutons! trois troupeaux de p'tits moutons.

L'ENFANT.

Avec leurs bergers?

LA BONNE.

Avec tous leurs bergers, et des p'tits agneaux blancs,

blancs, blancs, et de toutes sortes; quand j' te dis qu'il y a de tout.

L'ENFANT.

Moi t'aime bien, Célestine.

LA BONNE.

Moi aussi, surtout si tu veux que j' te débarbouille.

L'ENFANT.

Pas encore.

LA BONNE.

Plus tu tarderas, moins tu verras tes beaux joujoux; prends-y garde.

L'ENFANT.

Ah! mais non.

LA BONNE.

Ah! mais si.

L'ENFANT.

Moi veux y aller tout de suite!

LA BONNE.

Eh bien! je ne le veux pas, puisque vous le prenez sur ce ton-là.

L'ENFANT.

Moi vas appeler maman.

LA BONNE.

Eh bien! moi, je vas appeler le commis des gendarmes, si vous appelez vot' maman; vous allez voir si je ne l'appelle pas, le commis des gendarmes.

L'ENFANT.

Non, non, ne l'appelle pas.

LA BONNE.

Arrivez un peu, monsieur le commis; il y a là un petit garçon qui tourmente sa bonne.

L'ENFANT.

Non, non, non, t'en prie!...

LA BONNE.

Arrivez avec votre grand sabre, s'il vous plaît.

L'ENFANT.

Non, non, non, t'en prie; viens me débarbouiller...

LA BONNE.

Ah dame! c'est que je l'dirais comme je vous l'dis, d'abord...

L'ENFANT.

Non, t'en prie!

LA BONNE.

Ah! mais si!

SCÈNE II

LES MÊMES, LA PORTIÈRE.

LA PORTIÈRE.

Quoi que c'est qui n'y a donc ici, que j'viens d'voir l'commis des gendarmes qu'est tout plein en colère, qui dit qu'il veut éventrer tous les petits garçons qui n'est pas sages? C'est pas ici, j'espère?

LA BONNE.

Oh! non, mame Desjardins, j' n'crois pas.

LA PORTIÈRE.

C'est qu'ça ne serait pas bien flatteur d'être comme ça éventré un premier de l'an.

LA BONNE.

J' crois bien, et avant d'avoir reçu ses étrennes, encore!

LA PORTIÈRE.

A propos, je vous la souhaite bonne et *hureuse*, mon enfant.

LA BONNE.

Et vous pareillement, mame Desjardins; excusez...

LA PORTIÈRE, tendant ses deux joues.

Comment donc, j'crois bien!

LA BONNE.

Et une parfaite santé, ainsi qu'à M. Desjardins.

LA PORTIÈRE.

Tant qu'à ça, n'y a pas de danger, allez; y s'portera toujours assez bien;... ce que j'vous souhaite à vous, c'est un bon mari.

LA BONNE.

Tenez, mame Desjardins, j'suis encore à me demander si je me marierai jamais.

LA PORTIÈRE.

Faut jurer de rien; moi, j'm'ai mariée au moment que j'y pensais le moins.

LA BONNE.

Tout ça c'est de la chance.

LA PORTIÈRE.

Ah ! mon Dieu, oui ; faut pas dire *Fontaine*...

L'ENFANT.

Vous souhaite une bonne année, mame Desjardins...

LA PORTIÈRE.

Tiens, tiens, tiens, y a donc un petit garçon, par ici?

L'ENFANT.

Et une parfaite santé.

LA PORTIÈRE.

Et toi pareillement, mon bijou ; il est beau comme le jour.

LA BONNE.

Quand nous voulons.

LA PORTIÈRE.

Est-ce que nous ne voulons pas toujours?

LA BONNE.

Y a trois heures que je suis là à attendre monsieur pour se débarbouiller.

LA PORTIÈRE.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA BONNE.

Voyons, mon minon chéri, montre à madame combien que t'es sage, montre-z'y.

LA PORTIÈRE.

Je suis sûre qu'il va se laisser faire bien gentiment.

LA BONNE.

Parce que vous êtes là, sans ça...

LA PORTIÈRE.

V'là qu'est fait; ça m'aurait bien étonnée aussi, qu'un joli petit garçon comme lui ne soye pas raisonnable; mais aussi, v'là ce qu'on gagne à être bien sage; tiens, mon bibi.

LA BONNE.

Qu'est-ce qu'on dit, monsieur?

L'ENFANT.

Merci, madame.

LA BONNE.

C'est pas malheureux!

L'ENFANT.

Tiens, regarde donc, Célestine, vois donc la musique de mon joujou.

LA BONNE.

C'est plus joli que vous ne méritez, mauvais sujet!

L'ENFANT.

Pisque je m'ai laissé débarbouiller.

LA BONNE.

C'est pas sans peine.

LA PORTIÈRE.

A propos, c'est-t'y vous qu'est venu ce matin à la maison, mon enfant?

LA BONNE.

Avec trois oranges? oui, madame.

LA PORTIÈRE.

Eh ben, v'là qu'est des folies !

LA BONNE.

Pourquoi donc ça, des folies? moi, je ne trouve pas.

LA PORTIÈRE.

Si fait, si fait, je m'entends; c'est toujours des folies, n'y a pas jusqu'à la cuisinière du deuxième, qu'est venue m'apporter une paire de bas *manifique,* j'dis encore à ça que c'est des folies.

LA BONNE.

Où donc qu'elle les a pris, ces bas-là?

LA PORTIÈRE.

Vous sentez bien que c'était pas à moi à lui demander.

LA BONNE.

C'est vrai, elle qu'est toujours à chanter partout que ses maîtres n'y donnent jamais un sou; comment que ça se fait qu'elle en a toujours? Elle a donc des rentes?

LA PORTIÈRE.

Je n'ai que faire d'y fourrer mon nez, vous concevez. Ah ça! mais, vos bourgeois n'en finissent pas de se lever, j'm'en vas.

LA BONNE.

Vous êtes bien pressée.

LA PORTIÈRE.

Si vous saviez les choses que j'ai à faire, c'est à ne pas oser y penser.

LA BONNE.

C'est vous qui va être *hureuse* aujourd'hui!

LA PORTIÈRE.

En de quoi *hureuse*, s'il vous plaît?

LA BONNE.

Mais en d'étrennes donc. Est-ce que vous n'allez pas en recevoir de tous les côtés?

LA PORTIÈRE.

Pas assez pour tout le mal qu'on s'donne tout le long de l'année; allez, le monde d'à présent n'est déjà pas si tant généreux.

LA BONNE.

Je n'y regarde pas de si près. Quand vous voudrez, *nous sangerons.*

LA PORTIÈRE.

J'ai été comme vous avant d'être comme je suis; si y avait facilité de sanger, je sangerais bien, et tout de suite, encore... Je vas voir en bas si j'y suis.

LA BONNE.

Eh bien! vous v'là donc décidément en allée?

LA PORTIÈRE.

Faut-t'y pas que je soye toujours à ma porte!

LA BONNE.

Comme ça, vous n'voulez pas attendre une seconde qu'ils soient levés?

LA PORTIÈRE.

Ah ben! oui, j'ai ben d'autres chiens à fouetter; j'tenais à vous voir, v'là tout; j'vous ai vue, ça m'suffit pour ma consommation.

LA BONNE.

Ben obligée, en vous r'merciant, mame Desjardins.

LA PORTIÈRE.

Vous leur z'y direz que j'ai venu, sans vous commander.

LA BONNE.

Soyez sûre.

LA PORTIÈRE.

Adieu, trésor.

LA BONNE.

Eh ben! Léon! Il est tout à son joujou... Est-ce qu'on n'dit rien à madame?

L'ENFANT.

Adieu, mame Desjardins.

LA PORTIÈRE.

A r'voir, mon charnel... N'vous dérangez pas.

SCÈNE III

LA BONNE, L'ENFANT.

LA BONNE.

A-t-on jamais vu une horreur pareille! Recevoir comme ça à bouche que veux-tu, et pas être contente encore! Quand j'vois ces choses-là, ça m'met dans des

colères, mais des colères que je n'sais, en vérité, plus c'que j'fais!

L'ENFANT.

Dis donc, Célestine?

LA BONNE.

Après?

L'ENFANT.

C'est-t'y madame Desjardins qu'est une horreur?

LA BONNE.

Les horreurs, c'est les petits garçons qui rapportent ce qu'on dit : les v'là les horreurs.

L'ENFANT.

Je l'dirai à maman.

LA BONNE, le contrefaisant.

Je l'dirai à maman. Quand vous l'diriez à votre maman, qu'est-ce que ça m'fait à moi, ça m'est bien égal... Allez-vous nous laisser un peu tranquille avec votre musique, qu'on ne s'entend pas.

L'ENFANT.

Faut bien que j'm'amuse avec mon joujou.

LA BONNE.

On a *évu* là une jolie idée, d'vous donner un bêta d'joujou comme ça.

L'ENFANT.

Je l'dirai à madame Desjardins.

LA BONNE.

Dis-le au diable... tu m'embêtes à la fin, avec tous tes *tu diras.*

L'ENFANT.

Je l'dirai à maman.

LA BONNE.

Dis-le en même temps à ton papa; j'ai autant peur de l'un comme de l'autre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PORTEUR D'EAU.

LE PORTEUR D'EAU.

Bonjour, *mademichelle.*

LA BONNE.

Tiens, c'est vous, François?

LE PORTEUR D'EAU.

Je vous la *chouette* bonne et *hureuse*, *mademichelle.*

LA BONNE.

Et vous pareillement, François.

LE PORTEUR D'EAU.

A vous *penché* de ce que j'vous *j'ai* dit, *mademichelle?*

LA BONNE.

J'vous dirai ça plus tard, François.

LE PORTEUR D'EAU.

J'y *penche* toujours d'mon *côtais*, *mademichelle;* et vous?

LA BONNE.

Nous reviendrons *sus* tout ça dans n'un autre moment... A propos, t'nez, v'là c'que madame m'a dit d'vous remettre pour vos étrennes.

LE PORTEUR D'EAU.

Merchi, mademichelle.

LA BONNE.

Si ça vous tombe *sus* l'pied, ça n'vous fera pas d'mal.

LE PORTEUR D'EAU.

N'a r'voir, mademichelle.

LA BONNE.

Au plaisir, François.

SCÈNE V

LA BONNE, L'ENFANT.

L'ENFANT.

J'dirai à maman qu'il t'a embrassée, le porteur d'eau.

LA BONNE.

Si vous lui dites, j'vous donnerai le fouet, moi.

L'ENFANT.

C'est pas vrai.

LA BONNE.

Il y a longtemps que j'vous l'promets; vous verrez si je ne vous tiens pas parole une bonne fois.

L'ENFANT.

Je l'dirai à maman.

LA BONNE.

Elle ne vous croira pas, vot'màman; on ne croit pas les menteurs; vous savez bien qu'on ne les croit pas.

L'ENFANT.

Bon! v'là maman qui vient.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME PARENT.

L'ENFANT.

Maman, te souhaite une bonne année.

MADAME PARENT.

Moi aussi, cher ami; de la sagesse, voilà tout ce que je te demande. Eh bien! Célestine, ça a-t-il le sens commun?

LA BONNE.

Je vous la souhaite bonne et heureuse, madame.

MADAME PARENT.

Et vous aussi, Célestine. Comment! le petit n'est pas encore habillé?

LA BONNE.

Une bonne année et une parfaite santé.

MADAME PARENT.

Et vous aussi, Célestine; voici vos étrennes.

LA BONNE.

En vous remerciant, madame.

MADAME PARENT.

Vous savez pourtant que son père et moi nous aurions tant aimé de voir le petit dans notre lit.

LA BONNE.

C'est pas de ma faute.

MADAME PARENT.

Ni la mienne non plus.

LA BONNE.

Mais puisqu'il ne voulait pas que je le débarbouille.

MADAME PARENT.

Parce que vous êtes trop faible.

L'ENFANT.

Maman, dans la cheminée de ta chambre, y a-t-il quelque chose dans mon panier?

MADAME PARENT.

Nous verrons ça plus tard... Et votre compliment, le savez-vous?

L'ENFANT.

Oui, maman; te le dirai dans ton lit.

MADAME PARENT.

Il est bien temps! Je vais aller me remettre au lit à présent! Êtes-vous fou?

L'ENFANT.

T'en prie.

MADAME PARENT.

Ah bien! par exemple!... pas pour un empire!

L'ENFANT.

Te dirai mon compliment.

MADAME PARENT.

Non, vous dis-je... Célestine?

LA BONNE.

Est-ce à moi que vous parlez, madame?

MADAME PARENT.

Vous appelez-vous Célestine?

LA BONNE.

Oui, madame.

MADAME PARENT.

Donnez-moi sa culotte, alors... La culotte du petit, bien entendu.

LA BONNE.

La voilà, madame.

MADAME PARENT.

Je vous remercie... A-t-elle été brossée?

LA BONNE.

Oui, madame.

MADAME PARENT.

On ne le dirait pas; n'importe... Vous m'apporterez ses chaussures... On n'en finit jamais avec ces malheureux enfants... Est-il déjà venu beaucoup de monde ce matin?... Ne remue donc pas continuellement comme ça.

LA BONNE.

Oui, madame; il est venu approchant toutes les personnes chez qui qu'on prend toute l'année.

MADAME PARENT.

Sont-ce les fournisseurs que vous voulez dire? Tiens donc ton pied tranquille.

LA BONNE.

Oui, madame.

MADAME PARENT.

Eh bien! qu'ai-je de commun avec les fournisseurs? Est-ce que je leur dois des étrennes à ces gens-là?

LA BONNE.

C'est pas eux précisément.

MADAME PARENT.

Qui donc, alors?

LA BONNE.

C'est les jeunes gens d'chez eux.

MADAME PARENT.

Ah! leurs garçons?

LA BONNE.

Oui, madame.

MADAME PARENT.

Expliquez-vous donc... Il n'y a bientôt plus un bouton à ton pantalon... quel brise-tout que cet enfant-là!... Je finirai par t'en faire mettre en acier, des boutons; nous verrons si tu en viendras à bout... Et vous les avez renvoyés, ces garçons, bien entendu?

LA BONNE.

Oui, madame; j'ai dit que vous étiez au lit avec monsieur.

MADAME PARENT.

C'est le tort que vous avez eu.

LA BONNE.

Moi, madame?

MADAME PARENT.

Oui, sans doute; je n'ai pas besoin que l'on sache dehors ce que je fais chez moi.

LA BONNE.

Je ne vois pas de mal qu'une femme...

MADAME PARENT.

Je ne vous dis pas qu'il y ait du mal... mais vous êtes entrée dans des détails dans lesquels vous n'avez nullement besoin d'admettre les étrangers... Donnez-moi de l'eau chaude.

LA BONNE.

Vous voulez de l'eau chaude?

MADAME PARENT.

Apparemment... Ses oreilles sont à faire peur... Où y a-t-il de l'eau chaude, ici?

LA BONNE.

Tenez, madame, à côté de vous, dans la bouillotte.

MADAME PARENT.

Et quels sont ces messieurs qui sont venus?... Votre eau ne l'est pas.

LA BONNE.

Le boucher, le boulanger...

L'ENFANT.

Maman, il est venu aussi le porteur d'eau, qu'a embrassé ma bonne.

MADAME PARENT.

Je finirai par le changer, ce porteur d'eau-là.

LA BONNE.

Madame, ça n'est pas vrai.

L'ENFANT.

Maman, elle a dit qu'elle dirait que ça n'était pas vrai, si je te le disais; voilà ce qu'elle a dit qu'elle dirait.

MADAME PARENT.

Écoutez, mademoiselle, le petit n'a pas l'habitude de mentir; il a des défauts comme tous les enfants; mais, à coup sûr, il n'a pas celui-là. Au surplus, ce monsieur a toujours embrassé toutes les bonnes; c'est un cynique, et cela me déplaît souverainement.

LA BONNE.

M. François, madame?

MADAME PARENT.

Je ne sais si c'est Pierre ou Paul, c'est le porteur d'eau, et je tiens à ce que ce monsieur se conduise au moins décemment chez moi, sinon... Donnez-moi un peu le démêloir.

LA BONNE.

Il a donc déjà embrassé d'autres bonnes, madame?

MADAME PARENT.

Toutes, généralement... Je vous dis que c'est un mauvais sujet, un coureur, un polisson!... Eh bien! que faites-vous donc là?



LA BONNE.

Moi, madame?

MADAME PARENT.

Vous me renversez toute la bouillotte sur ma robe, à présent.

LA BONNE.

Je ne l'ai pas fait exprès.

MADAME PARENT.

Vous m'avez inondée... Que Dieu vous bénisse!... Qu'est-ce que je vois là-bas, sur le buffet?

LA BONNE.

C'est les pains de sucre que l'épicier a apportés.

MADAME PARENT.

Vous a-t-il dit combien?

LA BONNE.

Non, madame; mais il est bien beau, c'est du joli sucre.

MADAME PARENT.

Lui avez-vous dit pourquoi c'était faire? que c'était pour cadeaux?

LA BONNE.

Oui, madame, j'y ai dit.

MADAME PARENT.

Que je ne voulais pas ce qu'il y avait de mieux?

LA BONNE.

Oui, madame, j'y ai dit tout ça.

MADAME PARENT.

C'est bien.

L'ENFANT.

Maman, veux t'aller voir dans ton lit.

MADAME PARENT.

Mon Dieu! que cet enfant est tourmentant! Quand il a quelque chose dans la tête, le diable ne le lui retirerait pas... C'est bien comme son père.

L'ENFANT.

T'en prie, maman, t'en prie.

LA BONNE.

Est-ce que vous *aureriez* le cœur de lui refuser, madame?

L'ENFANT.

Ma petite maman!

LA BONNE.

Regardez s'il ne fait pas tout ce qu'il veut de son corps, comment qu'y s'tourne.

MADAME PARENT.

C'est bien ennuyeux aussi de faire toute l'année les volontés de tout le monde. Je ne fais que ça depuis le matin.

L'ENFANT.

Ma petite maman!...

MADAME PARENT.

Il faut donc toujours en passer par où vous voulez, monsieur? Vous n'en êtes pas meilleur.

L'ENFANT.

T'en prie!

MADAME PARENT.

Ce sera à une condition... c'est que vous m'allez dire votre compliment... Sans cela, je ne me recouche pas; faites-y bien attention.

L'ENFANT.

Oui, maman.

MADAME PARENT.

Donnez-moi un peu la bouillotte, que je passe un linge sur sa figure... Et ce compliment?

LA BONNE.

Va, mon minon.

L'ENFANT.

Chère maman!

MADAME PARENT.

Après?

L'ENFANT.

Ma chère maman!

MADAME PARENT.

Et son papa?... Est-ce qu'il n'en sera pas question, de son papa?

L'ENFANT.

Si, maman.

MADAME PARENT.

Eh bien! voyons alors, dépêchons.

L'ENFANT.

Cher papa et chère maman!

LA BONNE.

Tenez, madame, si on ne lui donnerait pas le bon Dieu sans confession comme il est là; c'est comme un roi.

MADAME PARENT.

Si vous allez toujours parler, mademoiselle, nous serons encore ici ce soir... *Cher papa et chère maman.* Après?

L'ENFANT.

Mon cœur avec l'année...

MADAME PARENT.

Sent la nécessité...

L'ENFANT.

De vous faire agréer...

MADAME PARENT.

De vous faire agréer...

L'ENFANT.

De vous faire agréer...

MADAME PARENT.

Les vœux que j'ai... Allons-nous coucher ici?... *Les vœux que j'ai...*

L'ENFANT.

Formés...

MADAME PARENT.

Et pour vos deux santés...

L'ENFANT.

Votre félicité...

MADAME PARENT.

L'objet de tous...

L'ENFANT.

Mes vœux...

MADAME PARENT.

Vivez, vivez heureux...

L'ENFANT.

C'est l'objet de mes vœux.

MADAME PARENT.

Vivez... vivez...

L'ENFANT.

Heureux.

MADAME PARENT.

Vivez.., vivez... je ne veux pas vous céder; *vivez... vivez...* je ne vous céderai pas.

L'ENFANT.

Pour moi.

MADAME PARENT.

C'est bien heureux... Continuons pendant que le fer est chaud.

L'ENFANT.

J'existerai...

MADAME PARENT.

Pour vous.

L'ENFANT.

J'engage... ici ma foi.

MADAME PARENT.

Je serai...

L'ENFANT.

Bon pour tous.

MADAME PARENT.

Eh bien ! franchement, dois-je m'aller recoucher?

L'ENFANT.

Oui, maman, t'en prie.

LA BONNE.

Il est si gentil, quand il veut !

MADAME PARENT.

Voyez comme votre bonne est bonne... dites-le?

L'ENFANT.

Oui, maman.

MADAME PARENT.

Je vous avertis d'une chose, c'est que je ne me remets au lit que pour un instant.

L'ENFANT.

Oui, maman.

MADAME PARENT.

Je vous sonnerai, Célestine, quand je serai recouchée.

LA BONNE.

Oui, madame.

(Elle sort.)

Le salon.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BONNE, L'ENFANT, puis M. POPELIN.

L'ENFANT.

Tiens, Célestine, voilà encore qu'on sonne.

LA BONNE.

C'est bon, j'y vas.

M. POPELIN.

Pardon; M. Parent, s'il vous plait?

LA BONNE.

Il n'y est pas, monsieur.

M. POPELIN.

C'est bien ici M. Parent?

LA BONNE.

Oui, monsieur, il est sorti.

M. POPELIN.

Je désirerais lui remettre une carte... Pardon, seriez-vous assez bonne pour vous en charger?

LA BONNE.

Oui, monsieur.

M. POPELIN.

Je vais vous la donner, puisque vous le permettez... J'en ai plusieurs ensemble... je ne sais où je les ai mises... pardon...

LA BONNE.

Vous les avez pt'être laissées chez vous, vos cartes?

M. POPELIN.

Pardonnez-moi, je les avais il n'y a qu'un instant dans la main... Je suis seulement fâché d'abuser ainsi de vos moments... C'est une chose extraordinaire de ne pas savoir ce que j'ai fait de ces cartes... j'ai beau chercher de tous les côtés... Ah! les voici... pardon, je savais bien les avoir... les voici... Une... pour madame... l'autre pour monsieur... Je vous prie d'agréer mes remerciements.

LA BONNE.

N'y a pas de quoi.

M. POPELIN.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

LA BONNE.

Bonjour, monsieur.

M. POPELIN.

Pardon, monsieur n'est-il pas le fils de la maison?

LA BONNE.

Oui, monsieur.

M. POPELIN.

Monsieur Parent fils?

LA BONNE.

Réponds donc, mon minon.

L'ENFANT.

André-Léon Parent, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 27, quartier du Palais-Royal.

M. POPELIN.

Enchanté, monsieur, d'avoir fait votre connaissance; j'ai bien l'honneur de vous saluer. Bonjour, mademoiselle.

LA BONNE.

Bonjour, monsieur.

M. POPELIN.

De tout mon cœur. Ne vous dérangez pas.

SCÈNE II

LA BONNE, L'ENFANT.

LA BONNE.

En voilà un drôle d'homme avec ses politesses! Il est si poli, qu'on ne voit pas sa figure; il l'a toujours fourrée dans son estomac.

L'ENFANT.

Qu'est-ce qu'il m'a apporté, ce monsieur-là, dis, ma bonne?

LA BONNE.

Un petit rien entre deux plats.

L'ENFANT.

Je l'aime pas.

LA BONNE.

Et moi pas davantage.

L'ENFANT.

Tiens, Célestine, voilà encore qu'on sonne : je m'en vas voir maman.

(Il sort.)

LA BONNE.

C'est en vérité comme une procession *aujord'hui*... Un instant donc, on y va!

SCÈNE III

LA BONNE, M. TRÉMIAUD.

LA BONNE.

Tiens, c'est vous, monsieur Trémiaud!

M. TRÉMIAUD.

Voilà des oranges que je viens de trouver dans les escaliers; serre-moi-les bien qu'on ne les y retrouve plus.

LA BONNE.

Merci, monsieur Trémiaud. Je vous la souhaite bonne et *hureuse*, monsieur Trémiaud.

M. TRÉMIAUD.

Et moi aussi, mon enfant.

LA BONNE.

C'est pas l'embarras, y a pas grand'chose à vous souhaiter à vous, vous vous portez comme le Pont-Neuf.

M. TRÉMIAUD.

Tu trouves?

LA BONNE.

Vous engraissez tous les jours.

M. TRÉMIAUD.

Mais je ne me porte pas mal, Dieu merci; et les Parent?

LA BONNE.

Ils sont encore au lit.

M. TRÉMIAUD.

Je reviendrai plus tard; mais c'est que plus tard je cours risque de ne pas les rencontrer, n'est-ce pas?

LA BONNE.

Dame! c'est à craindre.

M. TRÉMIAUD.

Il n'est encore venu personne du bureau?

LA BONNE.

Je crois que si.

M. TRÉMIAUD.

Qui ça donc? M. Desroches, peut-être?

LA BONNE.

Non, pas lui. Je connais bien M. Desroches, c'est celui qu'a la manie des petits oiseaux, c'est lui qu'a donné les ceux qu'a madame, M. Desroches.

M. TRÉMIAUD.

Précisément, qui traîne un peu une jambe.

LA BONNE.

C'est pas lui qu'est venu.

M. TRÉMIAUD.

Et celui qu'est venu, le connais-tu?

LA BONNE.

Pas du tout; c'est la première fois qu'il vient, celui-là.

M. TRÉMIAUD.

Ce ne serait pas par hasard un tout petit homme?

LA BONNE.

Qu'a des tout petits yeux, une toute petite figure et qui salue toujours.

M. TRÉMIAUD.

C'est Popelin.

LA BONNE.

Tenez, au surplus, j'ai là sa carte.

M. TRÉMIAUD.

Popelin, c'est bien ça... *vérificateur!* il est charmant, *avec son vérificateur*, à moins que ce ne soit pour ses étrennes, ce que je ne crois pas. *Expéditionnaire*, chère amie, *deux mille deux* et pas un sou de plus... *Véri-*

ficateur!... c'est du dernier comique... J'ai là, dans mes poches, deux ou trois paquets dont je serais bien aise de me débarrasser... *Vérificateur!*

LA BONNE.

C'est-t'-y des joujoux pour le petit?

M. TRÉMIAUD.

Mais je crois que oui... *Vérificateur!* M. Popelin!

LA BONNE.

Avez-vous des *bergeries*, monsieur Trémiaud? il n'aime que les *bergeries*, d'abord, notre petit.

M. TRÉMIAUD.

Je n'en sais rien; des *bergeries*, tu dis?

LA BONNE.

Oui.

M. TRÉMIAUD.

Qu'est-ce que c'est que ça?... *Ménage en cuivre.*

LA BONNE.

C'est pas ça.

M. TRÉMIAUD.

Ménage en porcelaine.

LA BONNE.

C'est pas encore ça.

M. TRÉMIAUD.

Ménage...

LA BONNE.

C'est rien que des *ménages* que vous avez pris.

M. TRÉMIAUD.

J'ai pris ce qu'on m'a donné... Attends, voilà encore un paquet... *Cavaliers.*

LA BONNE.

Oh ! des cavaliers, nous n'en manquons pas.

M. TRÉMIAUD.

Il ne t'a pas dit qu'il fût *vérificateur?*

LA BONNE.

Qui ça?

M. TRÉMIAUD.

M. Popelin.

LA BONNE.

Il ne m'a rien dit... Eh bien! rien de ce que vous apportez là ne convient au petit.

M. TRÉMIAUD.

Eh bien! qu'il aille se promener, le petit.

LA BONNE.

Mon Dieu! vous n'êtes guère complaisant.

M. TRÉMIAUD.

Laisse-moi donc tranquille!

LA BONNE.

Je suis sûre que le marchand qui vous les a vendues ne demanderait pas mieux que de vous les *sanger*, vos boîtes.

M. TRÉMIAUD.

Tu crois? Au fait, ce n'est pas bien loin.

LA BONNE.

Vous n'avez qu'à demander une boîte de *bergeries;* ils savent ce que c'est, les personnes qui en vendent.

M. TRÉMIAUD.

Je vais aller jusque-là... Qu'est-ce que j'ai encore là, dans ma poche?... Ah! je sais, des bonbons.

LA BONNE.

Si vous voulez les laisser pendant que vous serez dehors?

M. TRÉMIAUD.

Je ne demande pas mieux, d'autant que tout ça vous prend une place du diable dans vos poches... Je ne serai pas longtemps dehors, entends-tu?

LA BONNE.

Ne vous pressez pas, allez, ils ne pensent seulement pas encore à déjeuner... vous avez le temps.

M. TRÉMIAUD.

M. Popelin, *vérificateur!...* C'est vraiment drôle!

SCÈNE IV

LA BONNE.

Voyons donc un peu le goût qu'ils ont, les bonbons du père Trémiaud... Tiens, c'est des pralines... Je ne les déteste pas, les pralines... Ça se prend sans faim... Si vraiment on ne se faisait pas une raison, on en mangerait toute la journée. (On sonne.) Un moment! que je mette un peu mes bonbons de côté... Quand j'en aurai besoin, je saurai oùs-ce qu'ils sont.

SCÈNE V

LA BONNE, MADAME DEVAUX.

MADAME DEVAUX.

Bonjour, tout le monde.

LA BONNE.

Bonjour, mame Devaux; je vous la souhaite bonne et *huréuse.*

MADAME DEVAUX.

Et toi pareillement, ma fille.

LA BONNE.

Ainsi qu'une parfaite santé, mame Devaux.

MADAME DEVAUX.

Tiens, voilà tes étrennes.

LA BONNE.

Merci bien, mame Devaux.

MADAME DEVAUX.

Et les petits voisins?

LA BONNE.

Ils sont encore couchés.

MADAME DEVAUX.

Dieu de Dieu! Encore couchés! mais quelle heure donc est-ce qu'il est? Tiens, déjà dix heures!... Je vais avec la Ville... Comme le temps passe!

LA BONNE.

Vous voilà en course de bonne heure, mame Devaux?

MADAME DEVAUX.

Ne m'en parle pas, c'est-à-dire que je ne fais que rentrer; voilà au moins quatre heures que je suis à battre le pavé de Paris... J'ai passé chez les Dubourg que je n'ai pas trouvés; j'ai profité de ça pour aller dire un petit bonjour à ma nièce, tu sais, celle qu'a épousé un commissaire de police, j'ai été entendre une messe à Saint-Merry, et me voilà.

LA BONNE.

Et mamzelle Sophie?

MADAME DEVAUX.

Elle est encore tout de son long dans son lit, mademoiselle Sophie; ça c'est sûr.

LA BONNE.

Elle ne se foule pas la rate, celle-là.

MADAME DEVAUX.

Quand t'auras son âge, ma fille, tu ne seras pas fâchée non plus de te goberger... Sais-tu combien voilà qu'elle est avec nous, Sophie?

LA BONNE.

Mais je pense qu'il y a du temps.

MADAME DEVAUX.

Vingt-deux ans, chère amie, *ne* plus *ne* moins; ce n'est pas un jour.

LA BONNE.

On ne *resse* plus ce temps-là dans les places à l'heure qu'il est.

MADAME DEVAUX.

Et cependant il y a bien meilleur que moi.

LA BONNE.

Faut pas dire ça, mame Devaux.

MADAME DEVAUX.

Ecoute, je me connais, je suis *vife*, c'est ça le fond de mon caractère.

LA BONNE.

Vous êtes *vife*, c'est vrai, mais *jusse*.

MADAME DEVAUX.

Ah! dame, il faut bien s'en passer un peu dans la société; mais j'ai ça de bon, moi, c'est que j'ai jamais été petite maîtresse.

LA BONNE.

Et vous ne *la* serez jamais.

MADAME DEVAUX.

J'ai d'abord pas été élevée à ça. Nous étions cinq demoiselles, dont madame Dubouloz qu'est la dernière; mais y avait pas à broncher. Mon papa était très-bon, mais très-juste; il vous aurait plus tôt donné un revers de main à ses demoiselles qu'un pape sa bénédiction... Aussi nous nous sommes toujours tenues par rapport à ça... Ah ça mais, j'aurais bien aimé de les voir ce matin, les petits voisins... Y a-t-il pas moyen de les aller trouver dans leur lit? Où est-ce qu'est le petit?

LA BONNE.

Avec eux.

MADAME DEVAUX.

Alors, dès qu'ils l'ont avec eux, je ne risque rien d'entrer.

LA BONNE.

Je pense que oui.

MADAME DEVAUX.

Tu vas me faire le plaisir avant tout de monter à la maison.

LA BONNE.

Oui, mame Devaux.

MADAME DEVAUX.

Tu diras à Sophie que si parfois l'on venait à me demander je suis chez les petits voisins.

LA BONNE.

Oui, mame Devaux.

MADAME DEVAUX.

Tu monteras en même temps ce paquet ici avec toi.

LA BONNE.

Celui-là?

MADAME DEVAUX.

Non, celui-ci; l'autre, c'est pour rester ici... Va, dépêche-toi; tu devrais être déjà revenue!

(La bonne sort.)

SCÈNE VI

MADAME DEVAUX.

Je ne sais pas si ce que je leur ai pris leur fera plaisir. Ah! ma foi, tant pis; comme dit la chanson : *A cheval*

donné on ne regarde pas à la bride. Voilà toujours pour le petit... pour la maman et pour le père.

SCÈNE VII

MADAME DEVAUX, LA BONNE.

LA BONNE.

V'là ma commission faite.

MADAME DEVAUX.

Bien obligée, ma fille; tiens, un bonbon pour ta peine; *ouve* la bouche et ferme les yeux.

LA BONNE.

Merci, mame Devaux.

MADAME DEVAUX.

Prends donc; n'as-tu pas peur qu'il te morde?

LA BONNE.

Je peux aussi vous en offrir, des bonbons; j'en ai, des bonbons.

MADAME DEVAUX.

Voyons voir tes bonbons?

LA BONNE, allant à l'armoire.

Tenez, mame Devaux, prenez donc... prenez.

MADAME DEVAUX.

Non, merci, j'en ai suffisamment; ça vous colle les intestins. Tu n'as pas vu monsieur Devaux à la maison?

LA BONNE.

Si, madame; il était qui faisait sa barbe dans la cuisine.

MADAME DEVAUX.

T'a-t-il embrassée?

LA BONNE.

Dame! madame, je ne sais pas...

MADAME DEVAUX.

Dis donc, va... Je ne suis pas jalouse; dis la vérité.

LA BONNE.

Oui, madame.

MADAME DEVAUX.

A la bonne heure; j'aime à savoir à quoi m'en tenir... Dis donc, je m'en vas un peu dans la chambre aux petits voisins; je vas leur faire une farce.

LA BONNE.

Vous pouvez y aller; vous êtes sûre de leur faire plaisir.

MADAME DEVAUX.

Tiens, j'oubliais le plus bon et le meilleur; donne-moi tous ces machins-là.

LA BONNE.

Quels machins?

MADAME DEVAUX.

Tous ces paquets.

LA BONNE.

Tout ça?

MADAME DEVAUX.

Oui, ma fille; je ne serai pas longtemps... Je n'ai pas

encore pu trouver un moment pour prendre mon café, et je me suis levée avant six heures. Arrange ça!

SCÈNE VIII

LA BONNE.

En v'là une bonne créature, et riche! Pas plus fière avec ça que rien du tout... Je suis sûre qu'elle va encore leur z'y en fourrer de tous les côtés, aux autres; elle ne leur doit pourtant rien; c'est égal, faut toujours qu'elle donne, c'te femme-là. (On sonne à coups redoublés.) Eh ben! en v'là qui sonnent en maîtres, j'espère... Ne vous gênez pas, dites donc.

SCENE IX

LA BONNE, TAMBOURS DE LA GARDE NATIONALE.



PREMIER TAMBOUR.

Une bonne année et une parfaite santé, mamselle!

LA BONNE.

Tiens, vous v'là, vous autres; j'aurais dû m'en douter.

DEUXIÈME TAMBOUR.

On vous la souhaite bonne et heureuse, mamselle.

LA BONNE.

Et vous aussi. Voyons, à bas les pattes!

PREMIER TAMBOUR.

Et le major, comment qui va, sans vous commander?

LA BONNE.

Il est couché, le major... Comment qu'on vous a laissé monter?

TROISIÈME TAMBOUR.

Pourquoi qu'on ne nous aurait pas laissé monter?

LA BONNE.

Vous êtes gentils, allez!

DEUXIÈME TAMBOUR.

C'est connu.

LA BONNE.

Vous n'avez pas de honte, faut croire, de réveiller les gens avec vos musiques dès cinq heures du matin!... Dites donc, hé! là-bas? Qu'est-ce donc qu'il a mangé, vot'camarade? Il est tout chose!

PREMIER TAMBOUR.

Faites pas attention; il est ému.

LA BONNE.

Comment, que je ne fasse pas attention!

TROISIÈME TAMBOUR.

C'est rien du tout.

LA BONNE.

Est-ce qu'on s'présente chez l'monde dans des états pareils? Je vous aime encore de ce caractère-là, monsieur Chauvet.

DEUXIÈME TAMBOUR.

Allons, voyons, Borel, *soye* un peu raisonnable.

QUATRIÈME TAMBOUR.

Veux appeler Camion.

LA BONNE.

Le v'là qui ouvre la fenêtre à c't'heure; arrêtez-le donc!

PREMIER TAMBOUR.

Il n'fera jamais plus d'mal qu'y n'en fait là, soyez sûre.

LA BONNE.

Je vous dis que je n'veux pas que cet homme-là reste ici davantage, c'est positif.

QUATRIÈME TAMBOUR.

Veux voir Camion.

LA BONNE.

Donnez-y vite son Camion, et qui nous laisse en repos.

QUATRIÈME TAMBOUR.

J'suis un honnête homme...

LA BONNE.

Il est propre l'honnête homme, parlons-z'en !

QUATRIÈME TAMBOUR.

Y m'faut Camion!

LA BONNE.

Dites donc, si vous vouliez mettre vos mains dans vos poches, monsieur Chauvet, vous me feriez plaisir, je vous l'ai déjà dit.

PREMIER TAMBOUR.

Excusez!

LA BONNE.

Ose-t-on venir chez le monde quand on est dans le vin comme vous l'êtes tous?

DEUXIÈME TAMBOUR.

Faut pas dire ça, mamselle.

LA BONNE.

Ah ça on vous dit que monsieur n'est pas levé, c'est-y clair?

QUATRIÈME TAMBOUR.

Veux voir Camion.

TROISIÈME TAMBOUR.

Voyons, Borel, tiens-toi un peu.

LA BONNE.

Prenez garde, qu'il s'tienne!

QUATRIÈME TAMBOUR.

Eh! Camion!

TROISIÈME TAMBOUR.

Tu vas l'voir, Camion; il est en bas, Camion, avec la femme à grand Duc.

LA BONNE.

Voyons, allez-vous-en; vous verrez que vot'camarade va vous faire avoir des désagréments.

PREMIER TAMBOUR.

Y a pas meilleur enfant... Mais, quand une fois y vous a un verre de vin dans la tête, y n'connaît plus personne.

LA BONNE.

Dans ces cas-là, on n'en prend pas.

TROISIÈME TAMBOUR.

C'est la chose qu'il est avec des amis, sans ça! Voyons, Borel, t'en viens-tu?

LA BONNE.

Mais, prenez donc garde, il veut toujours aller à la fenêtre... Mon Dieu! mon Dieu!

QUATRIÈME TAMBOUR.

Où est-ce qu'est Camion?

LA BONNE.

Que l'ciel vous confonde, allez! m'amener des gens pareils... Le voilà qui pleure à présent.

QUATRIÈME TAMBOUR.

Veux voir Camion, y m'faut Camion!

LA BONNE.

Je n'ai jamais vu un être comme ça.

PREMIER TAMBOUR.

Nous n'commençons pas gaiement l'année, p'tite mère!

LA BONNE.

Et vous donc, et chez vot' sergent-major, encore; j'vous conseille de parler.

PREMIER TAMBOUR.

Tout le monde est susceptible d'être étourdi, mamselle.

LA BONNE.

Vous appelez ça être étourdi, ne pas pouvoir se tenir sur ses jambes, merci!

TROISIÈME TAMBOUR.

Tiens, voilà que tu deviens méchant, vois-tu, Borel?



QUATRIÈME TAMBOUR.

Y m'faut Camion... ou j'vous tue tous.

LA BONNE, effrayée.

Oh! mon Dieu! le v'là qu'il entre en fureur! A la garde!... à la garde!

TROISIÈME TAMBOUR.

Ne criez donc pas comme ça, ne dirait-on pas le feu à la maison!

LA BONNE.

A la garde! à la garde!

PREMIER TAMBOUR.

Voyons, Borel, t'es avec des amis.

QUATRIÈME TAMBOUR.

Veux qu'on m'rende Camion.

DEUXIÈME TAMBOUR.

Tu l'auras, t'en es sûr.

LA BONNE.

Tenez, le v'là qu'enfile la chambre à madame; empêchez-le donc... A la garde!

(Le quatrième tambour se précipite dans l'intérieur de l'appartement, ses camarades le suivent.)

SCÈNE X

LA BONNE.

Plus souvent que j'vas les laisser faire, ces brigands-là! (Elle ouvre la porte de l'appartement donnant sur l'escalier; on l'entend crier :) A la garde! à la garde! Faites venir la garde, mame Desjardins, s'il vous plaît, on s'assassine par ici.

SCÈNE XI

M. PARENT, en caleçon; MADAME PARENT, échevelée; L'ENFANT, en larmes; MADAME DEVAUX, calme et sereine; LE QUATRIÈME TAMBOUR, sans connaissance, dans les bras de ses camarades.

M. PARENT.

Oui, messieurs, votre conduite est inqualifiable.

PREMIER TAMBOUR.

Ecoutez un peu, major...

M. PARENT.

Je dirai plus, elle est monstrueuse.

MADAME PARENT.

Mon mari! mon mari!

L'ENFANT.

Papa! papa! papa!!

M. PARENT.

Rien n'a pu vous arrêter, messieurs, ni la position de ma femme, ni les larmes de mon enfant... tout a été foulé aux pieds!

PREMIER TAMBOUR.

Major, écoutez un peu...

M. PARENT.

Je n'écoute rien, c'est odieux!

MADAME PARENT.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MADAME DEVAUX.

Laissez faire votre mari, chère ange; vous gênez ses mouvements.

L'ENFANT.

Papa! papa! papa!

PREMIER TAMBOUR.

Madame est témoin comme quoi nous n'avons insulté personne.



M. PARENT.

Il y a eu violation de domicile, messieurs!

MADAME PARENT.

Passe au moins ta culotte, monsieur Parent; enrhumé comme tu l'es, ne reste pas tout nu.

M. PARENT.

Sortez, messieurs, sortez, c'en est trop !

PREMIER TAMBOUR.

Vous fâchez pas, major...

M. PARENT.

Je vous intime l'ordre de sortir sur-le-champ.

PREMIER TAMBOUR.

Madame est témoin comme quoi...

MADAME DEVAUX, *aux tambours.*

Écoutez, soyons justes et de bon compte, c'est un peu fort de café.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA BONNE, UN CAPORAL, *suivi de quatre hommes*, VOISINS et VOISINES.

LA BONNE.

Par ici, par ici; tenez, les v'là tous les tambours, nous allons rire.

M. PARENT.

Caporal! emparez-vous de ces messieurs.

MADAME PARENT, *se jetant au cou d'un voisin.*

Ah! monsieur Second, ils veulent m'emmener mon mari!

MADAME DEVAUX.

N'ayez donc pas peur, chère ange, ils n'en ont pas la moindre idée.

M. PARENT.

Calme-toi, Mélanie; je t'en prie en grâce, conserve ton sang-froid.

L'ENFANT.

Petit papa!

MADAME PARENT, *se précipitant au cou d'un autre voisin.*

Ils vont emmener mon mari, monsieur Desnoyers!

LE CAPORAL.

Allons, voyons, filons!

PREMIER TAMBOUR.

Caporal... c'est une bêtise...

LE CAPORAL.

Vous expliquerez ça au poste.

DEUXIÈME TAMBOUR.

Caporal, c'est par rapport à un camarade qui s'est trouvé bu; caporal, il est bu.

MADAME PARENT.

Et dire qu'enrhumé comme il l'est, il est sans culotte! Mon Dieu! mon Dieu! mame Devaux, que je suis malheureuse!

MADAME DEVAUX.

Vous n'êtes guère raisonnable, non plus.

MADAME PARENT.

Je suis bien à plaindre, monsieur Desnoyers!

M. PARENT.

Caporal, entraînez-moi tous ces gens-là au corps de garde.

PREMIER TAMBOUR.

Major, ce que vous faites là n'est guère délicat.

MADAME PARENT.

Passe ta culotte, monsieur Parent, passe ta culotte!

MADAME DEVAUX.

Vous l'étourdissez, chère amie, vous le ferez tourner en bourrique, le pauvre cher homme.

M. PARENT.

Caporal, faites votre devoir.

QUATRIÈME TAMBOUR, sortant de sa rêverie.

Veux voir Camion!

M. PARENT.

Messieurs, remplissez votre mandat, je vous rejoins dans l'instant.

MADAME PARENT.

Oui, messieurs, le temps de mettre un pantalon.

(Le caporal et ses hommes entraînent les quatre tambours.)

SCÈNE XIII

M. PARENT, MADAME PARENT, MADAME DEVAUX, L'ENFANT, LA BONNE.

MADAME DEVAUX.

Heureusement que, tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort.

M. PARENT.

On n'a jamais vu pousser aussi loin l'oubli des convenances.

MADAME PARENT.

Quant à moi, je ne me remettrai que quand tu auras passé ta culotte.

MADAME DEVAUX.

A votre place, je me serais contentée d'en rire.

M. PARENT.

Comment! madame, j'étais monté à un tel point que,

si j'avais eu une arme sous la main, j'en faisais un mauvais usage.

MADAME DEVAUX.

En voilà assez, n'en parlons plus; nous dînons tantôt à la maison, c'est convenu.

MADAME PARENT.

Non, vraiment, madame Devaux, nous avons tant de choses à faire d'ici là... Ton pantalon, monsieur Parent, ton pantalon!

MADAME DEVAUX.

Est-ce que nous n'en sommes pas tous logés à la même enseigne? Allons, voyons, petit père, décidons-nous...

M. PARENT.

Et cette maudite affaire qui vient à la traverse...

MADAME PARENT.

Vous ne l'avancerez pas, tant que votre culotte ne sera pas mise.

MADAME DEVAUX.

Ce sera sans cérémonies, je vous en préviens; c'est seulement pour dire : Nous commençons l'année ensemble; nous ne serons qu'entre nous, les Dubouloz et vous, pas davantage. Sur ce, je vous tire ma révérence.

M. PARENT.

Nous ne promettons rien, madame.

MADAME DEVAUX.

Ta, ta, ta, ta, faut que ça soit.

MADAME PARENT.

Vous faites de nous ce que vous voulez, c'est bien le cas de le dire.

L'ENFANT.

Adieu, Vaux-Vaux.

MADAME DEVAUX.

Adieu, *trésor adoré*... Tiens, croque-moi ce beau bonbon-là, pour avoir été trésor comme tu l'es, *agneau chéri*. Sans adieu, les petits voisins, je me sauve.

SCÈNE XIV

M. PARENT, MADAME PARENT, LA BONNE, L'ENFANT.

MADAME PARENT.

Je ne me soucie pas trop que nous allions à son dîner, à mame Devaux.

M. PARENT.

Pourquoi avoir eu l'air d'accepter?

MADAME PARENT.

J'ai accepté pour ne pas la désobliger, car jamais je n'ai grand charme à me promettre avec leur famille; des gens qui sont toujours à vous parler commerce et rubans, c'est pas bien amusant.

M. PARENT.

Il faut voir un peu de tout... Ai-je dans ma chambre tout ce qu'il me faut pour m'habiller?... Je suis encore dans un tel état d'irritation...

LA BONNE.

Avalez-moi un grand verre d'eau et passez un pantalon, vous verrez que ça vous calmera.

M. PARENT.

Si l'on me demande, Célestine, je n'y suis pour personne.

(Il sort.)

MADAME PARENT.

Vous entendez, mademoiselle?

LA BONNE.

Certainement que j'entends, à moins d'êt'sourde.

MADAME PARENT.

Ce que vous venez de dire est de trop.

SCÈNE XV

MADAME PARENT, LA BONNE, L'ENFANT.

MADAME PARENT.

Je n'ai voulu parler de rien devant mon mari, mais je gagerais que c'est vous qui avez fait venir la garde.

LA BONNE.

Fallait-il vous laisser assassiner?

MADAME PARENT.

Ne me parlez pas si fort, je ne suis pas sourde, Dieu merci... Le joli effet que ça a dû produire dans la maison, tous ces militaires!

LA BONNE.

Une autre fois je saurai ce que j'aurai à faire... Au surplus y a moyen, si vous n'êtes pas contente...

MADAME PARENT.

Qu'est-ce que c'est?... Parce que je vous fais une observation, vous me jetez les paroles au nez, et vous me mettez le marché à la main!

LA BONNE.

Il n'y a pas de marché là-dedans.

MADAME PARENT.

Pardonnez-moi. Je vois avec chagrin que vous ne serez pas meilleure avec vos maîtres cette année-ci que l'autre.

L'ENFANT.

Maman, pourquoi que la garde n'a pas emmené petit papa?

MADAME PARENT.

Parce que votre petit papa ne l'a pas mérité : on n'emmène que les gens qui le méritent... Je ne sais, à présent, à quelle heure nous allons déjeuner.

LA BONNE.

Quand vous voudrez.

MADAME PARENT.

Comment, quand je voudrai... Ah çà, vous plaisantez?

LA BONNE.

Non, madame, je ne plaisante pas... Honorine est dans la cuisine qui le fait, le déjeuner.

MADAME PARENT.

Qui ça, Honorine?

LA BONNE.

Ma sœur.

MADAME PARENT.

Je ne me rappelle pas lui avoir dit de venir, à votre sœur?

LA BONNE.

Non, madame, mais je croyais...

(On sonne.)

MADAME PARENT.

N'oubliez pas de dire ce que monsieur vous a recommandé, qu'il n'y est pour qui que ce soit, pour personne au monde! (Elle sort.)

SCÈNE XVI

LA BONNE, L'ENFANT, M. TRÉMIAUD.

M. TRÉMIAUD.

Si vous n'êtes pas contents cette fois-ci, tant pis, je ne retourne plus, j'en suis bien fâché, avec vos quatre étages!

L'ENFANT.

Bonjour, monsieur Trémiaud!

M. TRÉMIAUD.

Bonjour, capitaine; viens que je te mange les deux joues!

L'ENFANT.

Vous souhaite une bonne année, monsieur Trémiaud.

M. TRÉMIAUD.

Bien obligé, mon garçon.

L'ENFANT.

Et une parfaite santé.

M. TRÉMIAUD.

Tiens, mon petit homme; et son papa?

(Il lui remet des boîtes de joujoux.)

LA BONNE.

Il est sorti, son papa, il n'y a qu'un instant; vous ne l'avez pas rencontré?

M. TRÉMIAUD.

Non.

L'ENFANT.

Oh! c'est des *bergeries*, dis donc, Célestine, des *bergeries*.

LA BONNE.

Tu dois en être bien aise, toi qui les aimes tant.

L'ENFANT.

J'aime mieux les petits *bonhommes* de plomb.

M. TRÉMIAUD.

Eh bien! dis donc, je te remercie, mon garçon!

LA BONNE.

T'es poli avec le monde!

L'ENFANT.

Oui, j'aime mieux les petits *bonhommes* de plomb!

LA BONNE.

Faut pas m'avaler pour ça... Tenez, monsieur Trémiaud, comme il est en colère! c'est beau, un premier de l'an, n'est-ce pas?

M. TRÉMIAUD.

Le *vérificateur* est-il revenu?

LA BONNE.

Qui ça, le *vérificateur?*

M. TRÉMIAUD.

Ce petit monsieur qui t'a laissé sa carte.

LA BONNE.

Non, je ne l'ai pas revu.

M. TRÉMIAUD.

Figure-toi qu'il est *vérificateur* comme moi, ce petit bout d'homme-là... Eh ben! puisqu'il n'y a personne, je m'en vas.

LA BONNE, à l'enfant.

Dis donc, avec tout ça, t'es encore à remercier M. Trémiaud.

L'ENFANT.

Merci, monsieur Trémiaud.

LA BONNE.

C'est pas malheureux! Dis z'y adieu, à papa Trémiaud.

M. TRÉMIAUD.

Adieu, capitaine.

L'ENFANT.

Adieu.

LA BONNE.

Adieu qui? malhonnête!

L'ENFANT.

Adieu, monsieur Polichinelle.

LA BONNE.

Oh! le vilain! fi! que c'est laid de rire comme ça au nez des personnes.

M. TRÉMIAUD.

Il ne rira pas plus jeune; adieu tout le monde, bonjour et bon an.

SCÈNE XVII

LA BONNE, L'ENFANT.

L'ENFANT.

Dis donc, Célestine, vont-ils encore revenir, les militaires?

LA BONNE.

J'espère que non.

L'ENFANT.

Et maman, va-t-elle s'habiller, que nous allions voir ma tante Baudin, pour mes étrennes?

LA BONNE.

Tu ne risques rien d'attendre; elle n'est pas encore prête à sortir, ta mère.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, M. PARENT, MADAME PARENT.

MADAME PARENT.

Allons, voyons, monsieur Parent, as-tu tout ce qu'il faut pour sortir?

M. PARENT.

Oui, je crois n'avoir rien oublié.

MADAME PARENT.

Ne sois pas trop longtemps dehors; tu sais toutes les visites que tu as à faire aujourd'hui?

M. PARENT.

Je les ai prises par écrit.

MADAME PARENT.

Qui a sonné, mademoiselle, comme j'étais dans ma chambre avec mon mari?

LA BONNE.

M. Trémiaud.

MADAME PARENT.

Vous lui avez dit que nous n'y étions pas?

LA BONNE.

Oui, madame... et puis il est encore venu une personne.

MADAME PARENT.

Qui donc?

LA BONNE.

Je ne me rappelle pas son nom à c'te personne-là... Au surplus, v'là une carte qu'elle m'a donnée pour vous avec une autre pour monsieur.

MADAME PARENT.

Popelin! Qu'est-ce que ce *Popelin-là*, monsieur Parent?

M. PARENT.

C'est un petit monsieur qui vient d'être nommé *vérificateur;* il est d'hier au ministère.

MADAME PARENT.

Et d'où vient-il? C'est la première fois que j'en entends parler.

M. PARENT.

Du *secrétariat.* C'est une créature du directeur général, et qui ira loin si l'on n'y prend garde.

MADAME PARENT.

J'espère que tu y veilleras... En voilà assez qui te passent sur le corps...

M. PARENT.

Eh bien ! je m'en vas.

MADAME PARENT.

Attends, que je donne un coup de brosse à ton habit.

LA BONNE.

Madame, je l'ai brossé.

MADAME PARENT.

Je ne dis pas non ; mais le collet a sans doute été oublié, il est affreux... Qu'est-ce qu'on dit à son petit père?

L'ENFANT.

Adieu, petit père.

MADAME PARENT.

Faut toujours vous le dire.

M. PARENT.

Adieu, petit lol'homme.

MADAME PARENT.

Ne sois pas longtemps, monsieur Parent, je te le recommande encore. Regarde bien si tu n'oublies rien.

(M. Parent sort.)

SCÈNE XIX

MADAME PARENT, LA BONNE, L'ENFANT.

MADAME PARENT.

Que voilà des joujoux qui commencent à m'ennuyer!

Tenez, sur les tables, sur les chaises, partout : on ne voit que joujoux traîner ici; c'est fatigant!

LA BONNE.

Où voulez-vous donc que l'petit s'amuse?

MADAME PARENT.

Je n'en sais rien, mais pas ici... Je n'aime pas, lorsqu'on entre chez moi, que l'on trouve des joujoux sur tous les meubles, comme dans une écurie. (On sonne.) Je ne serais pas étonnée que ce fût M. Parent, il aura oublié quelque chose; allez ouvrir, je m'en vas.

SCÈNE XX

LA BONNE, L'ENFANT, M. PARENT, puis MADAME PARENT.

M. PARENT.

Je suis sorti sans mouchoir.

MADAME PARENT.

J'en étais sûre... Je vous ai cependant bien demandé si c'est que vous n'oubliiez rien.

L'ENFANT.

Petit père, il oublie toujours quelque chose.

MADAME PARENT.

Voyez, Célestine, sur la commode de ma chambre, si c'est qu'il n'y aurait pas un mouchoir de poche à monsieur.

LA BONNE.

Oui, madame.

MADAME PARENT.

Un mouchoir de couleur.

M. PARENT.

J'ai avec ça le nez comme un fleuve!

MADAME PARENT.

Sers-toi du mien en attendant. Je crois bien, enrhumé comme tu l'es, rester toute une matinée les jambes à l'air...

LA BONNE.

Madame, je ne trouve pas de mouchoir sur la commode.

M. PARENT.

Je ne viendrai pas à bout de faire une seule visite aujourd'hui, c'est positif.

MADAME PARENT.

Vous n'avez jamais rien su trouver, cela ne m'étonne pas.

(Elle sort.)

L'ENFANT.

Papa, vont-ils revenir, les militaires?

M. PARENT.

Je ne le suppose pas, mon petit homme.

MADAME PARENT, revenant.

Le voici le mouchoir qui était introuvable. As-tu à présent tout ce qu'il te faut? n'oublies-tu rien encore?

M. PARENT.

Je crois que non.

MADAME PARENT.

Surtout, crois-moi une fois dans ta vie; pas de faiblesse à l'égard de ces vilains tambours.

M. PARENT.

Sois tranquille, je sévirai.

MADAME PARENT.

Et tu feras bien, parce que, vois-tu, entre nous, madame Devaux est une bien bonne femme...

LA BONNE.

Oh! oui, qu'elle est bonne...

MADAME PARENT.

Taisez-vous, mademoiselle, on ne vous parle pas... C'est précisément parce qu'elle est trop bonne, madame Devaux, que tout le monde lui mange la laine sur le dos; il ne faut pas ça. (On frappe.) Allez donc voir qui est-ce qui frappe à la porte; c'est sans doute un commissionnaire. Passe par la cuisine, monsieur Parent, de peur de surprise.

(M. Parent sort.)

SCÈNE XXI

LES MÊMES, MADAME DEVAUX, MADAME DUBOULOZ

MADAME DEVAUX.

C'est encore moi.

MADAME PARENT.

Encore! c'est un mot de reproche, madame.

MADAME DEVAUX.

Je vous amène madame Dubouloz, petite voisine, qui vient vous souhaiter la bonne année.

MADAME PARENT.

Ah! madame, c'est bien aimable de votre part; voulez-

vous permettre... (Les deux dames s'embrassent.) Vous avez tout l'air de bien vous porter, madame?

MADAME DUBOULOZ.

Oui, madame; et vous aussi?

MADAME DEVAUX.

Elle se porterait bien autrement si son mari voulait être raisonnable... Tiens, regarde donc ce *trésor* qui vient t'embrasser, mame Dubouloz.

MADAME DUBOULOZ.

Oh! le bel enfant!

MADAME DEVAUX.

Et de l'esprit! Si tu savais, il en est pétri, *ce beau souverain d'amour**.

L'ENFANT.

Bonjour, madame; vous souhaite une bonne année.

MADAME PARENT.

Si vous vous en occupez, madame, il va vous tourmenter.

MADAME DEVAUX.

Est-ce qu'il peut jamais tourmenter personne, un chéri d'enfant pareil? Viens m'embrasser, vieux trésor; et dire que je n'ai jamais pu en avoir!

MADAME DUBOULOZ.

Voilà pour les petits garçons qui sont bien sages.

L'ENFANT.

Oh! tiens, maman, la belle petite boîte, qu'il y a tout plein de bonbons dedans.

* Historique.

MADAME PARENT.

Avez-vous remercié madame?

L'ENFANT.

Oui, maman.

MADAME PARENT.

Je ne l'ai pas entendu.

MADAME DEVAUX.

Tu m'avoueras qu'on n'est pas plus plein d'esprit; viens, que je te dévore, vieux séraphin! A propos, faut que je vous montre quet'chose, ma petite voisine... Comment trouvez-vous ça?

MADAME PARENT.

Ah! que c'est joli! oh! la jolie étoffe!

MADAME DEVAUX.

J'ai deux robes comme ça pour mes petites nièces.

MADAME PARENT.

C'est bien distingué.

MADAME DUBOULOZ.

Je dis que c'est trop beau pour des enfants.

MADAME DEVAUX.

Laisse-moi donc tranquille, tu ne seras pas fâchée de voir tes filles avec.

MADAME PARENT.

C'est charmant.

MADAME DEVAUX.

Et puis, c'est pas les robes de tout le monde, pas vrai?

MADAME PARENT.

C'est bien joli.

MADAME DEVAUX.

Je leur donne avec ça deux capotes en taffetas, et M. Devaux des boucles d'oreilles. Dame! c'est pas tous les jours le premier de l'an.

MADAME DUBOULOZ.

Tu finiras par les rendre coquettes, tes nièces.

MADAME DEVAUX.

Ma foi, tant pis, c'est leur affaire. Ah çà, faut nous en aller, mame Dubouloz.

L'ENFANT.

Maman, n'est-ce pas qu'elle est bien gentille, ma bonbonnière?

MADAME PARENT.

Oui, mon ami... Quoi! mesdames, vous partez déjà?

MADAME DUBOULOZ.

Bien malgré nous, madame.

MADAME PARENT.

Et vous ne voulez rien prendre?

MADAME DUBOULOZ.

Bien obligée, j'ai pris chez ma sœur.

L'ENFANT.

Quand j'aurai plus de bonbons, m'en redonneras-tu encore, des bonbons?

MADAME PARENT.

Vous devenez indiscret, monsieur; je n'aime pas cela.

MADAME DEVAUX.

C'est de son âge; oui, cher trésor, on t'en redonnera, on t'en redonnera toujours; viens me baiser des deux côtés, des deux côtés, vieux sapajou!

MADAME PARENT.

Vous êtes trop bonne, vous voyez qu'il en abuse.

MADAME DEVAUX.

Hein! vieux amour!... Comme ça, petite voisine, vous trouvez mes cadeaux jolis?

MADAME PARENT.

Très-jolis, de bien bon goût.

MADAME DEVAUX.

J'ai tâché de ne ressembler à personne.



MADAME PARENT.

Vous avez réussi on ne peut mieux.

MADAME DEVAUX.

Ah! ça, pas de cérémonies, restez chez vous, faites votre petit train train. A cinq heures, la soupe sur la table; si vous n'arrivez pas à temps, nous mangeons tout, tenez-vous pour avertie.

MADAME PARENT.

Nous ferons en sorte de ne pas nous mettre dans ce cas-là. A revoir, mesdames.

L'ENFANT.

Adieu, madame Devaux.

MADAME DEVAUX.

Adieu, vieux amour d'enfant; ouvre la bouche et ferme les yeux.

(Elle introduit un bonbon dans la bouche de l'enfant.)

L'ENFANT.

Merci, bonne Vaux-Vaux.

SCÈNE XXII

MADAME PARENT, L'ENFANT, LA BONNE.

L'ENFANT.

Tu me la remettras dans la petite armoire, ma petite bonbonnière, pas vrai, maman?

MADAME PARENT.

Je vous avais défendu, monsieur, de ne jamais rien demander au monde; vous avez l'air d'un petit *trucheux;* fi! que c'est laid!

L'ENFANT.

Non, petite maman, puisque...

MADAME PARENT.

Voilà une visite dont je me serais bien passée, surtout au moment de m'habiller; cette mame Devaux n'en fait jamais d'autres.

LA BONNE.

Et vous vouliez la retenir encore!

MADAME PARENT.

Par politesse, je n'en pensais pas un mot.

L'ENFANT.

J'en aurai bien soin, bien soin, de ma petite bonbonnière.

MADAME PARENT.

Mon Dieu! que voilà un enfant qui me rend nerveuse, avec sa bonbonnière; mais laisse-moi donc en repos, vilain monstre!

LA BONNE.

Faut pas que madame oublie, quand elle sortira, de me laisser de l'argent.

MADAME PARENT.

Et pourquoi faire, de l'argent?

LA BONNE.

Pour toutes les étrennes qui vont encore venir.

MADAME PARENT.

Et quelles sont donc toutes ces étrennes qui vont encore venir?

LA BONNE.

Dame! madame, je n'sais pas.

MADAME PARENT.

Il faut donc être aujourd'hui constamment l'argent à la main; c'est insupportable, à la fin. Je ne donnerai plus un sou, j'en suis bien fâchée... Monsieur Léon, je vous ai déjà défendu de vous rouler ainsi sur tous les meubles, vous allez tout vous abîmer... Ah! mon Dieu! n'entends-je pas frapper?

LA BONNE.

Oui, madame.

MADAME PARENT.

Qu'est-ce qui peut nous venir encore?

LA BONNE.

Sans doute pour les étrennes, qu'on frappe.

MADAME PARENT.

Vous direz que je n'y suis pas.

(Elle sort.)

SCÈNE XXIII

LA BONNE, L'ENFANT, M. DEVAUX, en bras de chemise

L'ENFANT.

Voilà Devaux! voilà Devaux! Vaux-Vaux!

(Il saute dans la chambre.)

LA BONNE.

Tiens, vous v'là, vous?

M. DEVAUX.

Vaut mieux tard que jamais, pas vrai, petite futée?

L'ENFANT.

Tiens, Vaux-Vaux, la jolie petite bonbonnière qu'on m'a donnée.

M. DEVAUX.

Bonjour, mon petit homme, voilà mes étrennes.

L'ENFANT.

Merci, Vaux-Vaux. Tiens, Célestine, regarde donc la belle trompette de cuivre! et puis une petite boîte qu'il y a une mécanique dedans... Je vais montrer tout ça à maman.

(Il sort.)

LA BONNE.

Tu lui diras que M. Devaux est là, à ta maman, entends-tu!

M. DEVAUX.

Toute la maison est sortie, chez nous.

LA BONNE.

Et mademoiselle Sophie aussi?

M. DEVAUX.

Tout le monde... Je viens de recevoir le charbonnier, pas une goutte d'eau dans la cuisine... j'ai les mains... regarde un peu mes mains.

LA BONNE.

Je vas vous donner ce qu'il vous faut pour les nettoyer.

M. DEVAUX.

Et dire que voilà ma première visite!

LA BONNE.

Et monsieur donc, qui n'est pas encore rentré du corps

de garde, qui n'est ni habillé ni rien... Vous savez ce qui leur est arrivé ce matin?

M. DEVAUX.

Ma femme m'en a touché deux mots... Bah! à leur place je n'en ferais rien.

LA BONNE.

C'est bien aussi ce que je crois qu'ils feront... Voilà pour vos mains.

(Elle apporte de l'eau dans un bassin.)

M. DEVAUX.

Bien obligé.

SCÈNE XXIV

M. DEVAUX, LA BONNE, MADAME PARENT, L'ENFANT.

MADAME PARENT.

On m'a dit que M. Devaux était ici.

M. DEVAUX.

On vous a dit vrai... Excusez, petite voisine, si vous me trouvez dans cet état-là... Je vous la souhaite telle que vous la méritez.

MADAME PARENT.

Et vous parfaitement, monsieur Devaux. Célestine, donnez une serviette à M. Devaux, qu'il s'essuie.

LA BONNE.

Derrière lui, madame.

M. DEVAUX, s'avançant.

Permettez, petite voisine.

MADAME PARENT.

Avec plaisir, monsieur Devaux.

(Madame Parent se laisse embrasser.)

M. DEVAUX.

Petite voisine, voici mes étrennes.

(Il lui remet un petit paquet.)

MADAME PARENT.

Vilain enfant, vous tairez-vous avec votre trompette... Ah! monsieur Devaux, vous êtes vraiment trop aimable.

M. DEVAUX.

Vous ne savez pas encore ce que c'est, petite voisine.

MADAME PARENT.

Je connais votre goût, monsieur Devaux, ça me suffit.

M. DEVAUX.

Je vous demanderai de n'ouvrir mon paquet qu'après que je vas être parti.

MADAME PARENT.

Je ne vous retiens pas; j'ai à m'habiller, mon voisin.

M. DEVAUX.

A tantôt, petite voisine.

MADAME PARENT.

A tantôt, voisin.

L'ENFANT.

Adieu, Vaux-Vaux.

M. DEVAUX.

Adieu, mon petit homme.

SCÈNE XXV

MADAME PARENT, LA BONNE, L'ENFANT.

LA BONNE.

Moi, madame, je serais à vot' place que je verrais ce qu'il y a dans vot'papier.

MADAME PARENT.

C'est bien aussi ce que je compte faire. Qu'est-ce que ça peut être?

LA BONNE.

Ça m'a l'air d'une boîte à ouvrage... ou bien un nécessaire encore...

L'ENFANT.

Voyons, maman; voudrais voir?

MADAME PARENT.

Mon Dieu, ne m'excède donc pas comme ça!... C'est un volume...

L'ENFANT.

Ah! oui.

MADAME PARENT.

Un paroissien!

L'ENFANT.

Ah! que c'est joli!

LA BONNE.

Il a des idées à lui, le père Devaux.



L'ENFANT.

Comme c'est joli, maman!

MADAME PARENT.

Oui, c'est fort joli, surtout de la part de monsieur Devaux... C'est effectivement fort joli... (Elle jette son cadeau avec humeur sur la table.) Mais avec tout cela j'ai aussi des visites à faire, des visites indispensables... Voyez si M. Parent va revenir, à présent.

LA BONNE.

Il ne peut pas beaucoup tarder.

MADAME PARENT.

Mon Dieu, Léon, tais-toi donc avec ta trompette! D'où lui vient-elle donc, cette maudite trompette?

L'ENFANT.

C'est Vaux-Vaux qui me l'a donnée, ma trompette.

MADAME PARENT.

Cela ne m'étonne pas.

SCÈNE XXVI

LES PRÉCÉDENTS, M. PARENT.

M. PARENT.

Tu n'es pas plus avancée que ça, chère amie?

MADAME PARENT.

Vous m'avez fait peur, monsieur Parent; il n'y a rien au monde que je déteste autant que de voir les gens vous tomber sur les épaules. Et ces vilains tambours?

M. PARENT.

Ça en est resté là.

MADAME PARENT.

Comment ça?

M. PARENT.

Ces gens-là, au fond, n'étaient pas si coupables.

MADAME PARENT.

Pas si coupables!

M. PARENT.

Eh non, chère amie.

MADAME PARENT.

Des gens qui viennent jusque dans votre lit vous persécuter ne sont pas si coupables! Que faut-il donc faire alors pour être coupable? vous égorger, vous arracher les chairs par lambeaux, vous traîner sur la claie? Non, mais vraiment, monsieur Parent, je ne vous comprends pas; vous perdez l'esprit.

M. PARENT.

Bah! un jour comme celui-ci, un premier de l'an, on se sent porté à l'indulgence.

MADAME PARENT.

Et vous leur avez donné leurs étrennes?

M. PARENT.

J'étais resté sans argent... Sans cela...

MADAME PARENT.

Vous les leur auriez données?

M. PARENT.

Ma foi...

MADAME PARENT.

Eh bien! monsieur, j'aurai du caractère puisque vous n'en avez pas : ils n'auront pas un sou.

M. PARENT.

Célestine, je voudrais bien commencer à m'habiller.

LA BONNE.

Toutes vos affaires sont sur une chaise, auprès de votre lit.

L'ENFANT.

Papa, fais donc aller la trompette que m'a donnée Vaux-Vaux?

M. PARENT.

Oui, mon ami; mais je n'ai pas le temps en ce moment; plus tard, nous verrons.

L'ENFANT.

Fais-la aller, petit père; fais-la aller, t'en prie, t'en prie, petit père!

M. PARENT.

Impossible, mon petit homme; je n'ai pas le temps.

L'ENFANT.

Maman, petit père ne veut pas faire aller ma trompette.

MADAME PARENT.

Il a le temps de rester quatre heures au corps de garde, monsieur ton père; mais il ne trouvera pas celui de faire plaisir à son enfant.

M. PARENT.

Je t'en fais juge, chère amie; ne devrais-je pas, à l'heure qu'il est, avoir rendu vingt visites?

MADAME PARENT.

Je m'en lave les mains, cela ne me regarde pas.

M. PARENT.

Je suis certain que la plupart de mes collègues ont terminé les leurs.

MADAME PARENT.

Il fallait vous lever de meilleure heure.

M. PARENT.

Je n'avais rien de ce dont j'avais besoin pour me lever.

MADAME PARENT.

Vous avez une bonne pour vous tout seul; arrangez-vous, cela ne me regarde pas.

L'ENFANT.

Maman, tu sais, petit père ne veut jamais se lever; tu lui dis toujours qu'il se lève; petit père ne le veut jamais.

MADAME PARENT.

Moi, non plus, si vous n'êtes pas prêt, je ne le suis pas : je suis même loin de l'être.

L'ENFANT.

Moi, c'est parce que j'ai été bien sage que j'ai eu ma trompette, et puis ma bonbonnière, et puis ma petite mécanique avec une musique dedans.

MADAME PARENT.

Il est de fait que si vous restez sur votre chaise, les bras croisés, vous n'avancerez pas beaucoup vos visites.

M. PARENT.

J'ai eu rarement le bonheur de bien faire, et plus je vais, moins je réussis.

MADAME PARENT.

Si j'avais plus de temps, je vous plaindrais.

L'ENFANT.

Si tu t'étais levé de plus bonne heure, petit père, tu aurais déjà fait toutes tes visites; n'est-ce pas, petite maman?

MADAME PARENT.

C'est certain.

L'ENFANT.

Tu veux pas faire aller ma trompette, petit père... Fais-la aller, ma trompette, petit père; fais-la aller, t'en prie.

M. PARENT, *cassant les vitres.*

Va-t'en à tous les diables! toi et ta trompette. Si tu ne me laisses en repos, je te fouette jusqu'au sang! polisson!

MADAME PARENT, *d'un ton solennel.*

Vous ne porterez jamais la main sur mon enfant, monsieur; il est à moi, c'est mon fils, c'est mon sang!

L'ENFANT.

Maman, maman, maman! ma trompette est cassée. Oh! la, la, la, la, maman, maman!

MADAME PARENT.

Oui, je suis sa mère... je suis sa mère, monsieur, que vous rendez la plus malheureuse des femmes, oui, monsieur, de toutes les femmes...

M. PARENT.

Eh! va te promener.

MADAME PARENT.

Adieu, monsieur... Viens, cher enfant!

L'ENFANT.

Ma trompette, maman, ma trompette!

MADAME PARENT.

Elle est brisée comme ta mère, ta trompette... Il ne lui reste que moi, monsieur, moi seule au monde... Je serai toujours sa mère, monsieur, oui, sa mère!

(Elle emporte son enfant dans ses bras.)

SCÈNE XXVII

M. PARENT, LA BONNE.

M. PARENT.

Voici un joli commencement d'année !

(Il sort.)

SCÈNE XXVIII

LA BONNE.

Il est charmant avec son joli commencement d'année; mais c'est la fin, c'est le milieu, c'est toute son année, à ce pauvre cher homme-là... Mariez-vous donc après ça! merci... Encore un joli premier de l'an!



LE DÉMÉNAGEMENT

PERSONNAGES.

M. SAURIN.
MADAME SAURIN.
GUSTAVE, leur fils.
MADAME BACHELIER.
MADAME LANGLET.
MADEMOISELLE OLYMPE LANGLET.
CLÉMENCE.
PYRAME, personnage muet.
COMMISSIONNAIRES.

La scène se passe chez M. Saurin, à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

MADAME SAURIN.

Je suis aujourd'hui comme si j'avais fait vingt-cinq lieues à pied.

MADAME BACHELIER.

Ça, je le crois.

MADAME SAURIN.

Depuis le matin sur mes jambes, à toujours monter, descendre, aller, venir, toujours sur le dos des bonnes, dans la crainte qu'elles ne fassent quelque gaucherie, je vous jure que c'est fatigant.

MADAME BACHELIER.

Il y a une chose bien vraie, c'est que piétiner toute une journée vous lasse plus qu'une grande course. Vous devez néanmoins avancer dans votre déménagement?

MADAME SAURIN.

Je crois, au contraire, que plus je vais et moins j'avance. Ajoutez à cela que le déménagement ne serait rien par lui-même, si ce n'était la dépense et l'ennui.

MADAME BACHELIER.

Ce que vous dites là est au su de tout le monde. Deux déménagements valent un incendie.

MADAME SAURIN.

Je ne sais si vous êtes comme moi, madame Bachelier, mais depuis que les meubles sont changés de place, ce logement me paraît hideux; et vous?

MADAME BACHELIER.

J'ai moi-même de la peine à m'y reconnaître.

MADAME SAURIN.

Le fait est que, lorsque nous y sommes entrés, nous n'avions nullement l'intention d'y rester; aussi je ne voulus jamais y faire mettre de papier, et ce n'est pas d'hier que je vous parle.

MADAME BACHELIER.

Il y a longtemps?

MADAME SAURIN.

Vingt-six ans; nous entrons dans la vingt-septième année.

MADAME BACHELIER.

Ce n'est pas un jour.

MADAME SAURIN.

C'est prodigieux la quantité de choses que je trouve, sur lesquelles je ne comptais pas.

MADAME BACHELIER.

On est toujours si riche, quand on déménage! Êtes-vous mieux, là où vous allez?

MADAME SAURIN.

Nous sommes mieux, si vous voulez; plus grandement, peut-être; mais ce n'est pas ce qu'il nous faut, aussi n'y resterons-nous pas. J'ai arrêté cet appartement-là parce que j'étais lasse de chercher.

MADAME BACHELIER.

Est-il commode, encore?

MADAME SAURIN.

Comme ça, pas d'armoires, les plafonds très-bas; il me faudra raccourcir tous mes rideaux.

MADAME BACHELIER.

Vous ferez un petit rempli, mais ça ne laissera pas que d'être assez désagréable; à quel étage?

MADAME SAURIN.

Au cinquième, un petit cinquième. Les pièces sont

assez claires, mais l'escalier ne l'est pas; il est, en outre, comme une échelle et noir comme un nègre; les papiers assez frais, les portes, les fenêtres, tout ce qui est boiserie est à l'huile...

MADAME BACHELIER.

Comme chez moi; j'aime bien cela : avec une éponge...

MADAME SAURIN.

Et la cuisine sous la même clef, ce que nous n'avions pas ici.

MADAME BACHELIER.

C'est un grand point. Quand je pense à la mienne! non-seulement elle est au-dessus de l'appartement, mais encore il faut de la lumière en plein jour. Vous avez un grenier?

MADAME SAURIN.

Nous avons une cave, des anglaises, mais pas de grenier, ce dont je suis assez mécontente. On a, dans un ménage, quantité de rapsodies qui ne vous sont pas nécessaires, dont on ne se sert jamais, et que l'on est bien aise de mettre au grenier.

MADAME BACHELIER.

C'est tout le monde.

MADAME SAURIN.

Quand j'ai arrêté l'appartement, le propriétaire m'a promis monts et merveilles, et une fois qu'il m'a eue dans ses griffes...

MADAME BACHELIER.

Il a fait comme les autres, je connais ça. Demeure-t-il dans la maison?

MADAME SAURIN.

Au quatrième.

MADAME BACHELIER.

Souvent c'est un grand inconvénient, plus souvent qu'un avantage. Quel espèce d'homme est-ce?

MADAME SAURIN.

Un grand maigre, figure insignifiante, assez poli, mais très-froid. J'ai fait mon possible pour l'animer un peu, il n'y a pas eu moyen, il ne s'est pas déridé un instant.

MADAME BACHELIER.

Que fait-il?

MADAME SAURIN.

Je dois le savoir sur les trois heures : ça m'a l'air, jusqu'à présent, d'une personne dans les affaires.

MADAME BACHELIER.

Il a donc un cabinet?

MADAME SAURIN.

Assez joli, beaucoup de tableaux.

MADAME BACHELIER.

Est-il marié?

MADAME SAURIN.

J'ai vu une dame chez lui, une petite dame, gravée de la petite vérole, qui est restée tout le temps que j'ai été là : ce qui m'a même beaucoup contrariée.

MADAME BACHELIER.

Ce n'est peut-être pas sa femme.

MADAME SAURIN.

Comme ça peut l'être. Au surplus, je vous le disais, je ne tarderai pas à le savoir.

MADAME BACHELIER.

Et M. Saurin, que dit-il de tout cela? Trouve-t-il l'appartement à son goût?

MADAME SAURIN.

Vous savez comme est mon mari : il ne dit jamais rien dans le moment, sauf à vous rabâcher ensuite cent mille fois la même chose, quand il n'y a plus à y revenir.

MADAME BACHELIER.

Voilà, par exemple, ce que je n'aimerais pas.

MADAME SAURIN.

Aussi est-ce en partie de là que viennent toutes nos querelles.

MADAME BACHELIER.

Moi, le mien est tout le contraire du vôtre, c'est lui qui se mêle de tout, aussi tout ce qu'il fait je dois le trouver superbe. Au fond, vous n'êtes pas fâchée de quitter la maison, pas vrai?

MADAME SAURIN.

Oui et non.

MADAME BACHELIER.

Cela doit toujours faire quelque chose, lorsqu'on est resté quelque temps dans un endroit, mais cependant...

MADAME SAURIN.

Je m'y suis mariée.

MADAME BACHELIER.

Ça fait beaucoup.

MADAME SAURIN.

Eh bien! j'aurais encore passé par-dessus les désagréments du logement, si M. Jolivet avait voulu être raisonnable.

MADAME BACHELIER.

Oui, demandez cela à un propriétaire!

MADAME SAURIN.

Nous avions encore une chose qui nous arrêtait, mon fils aîné qui commence à grandir, il lui fallait nécessairement une chambre plus éloignée de celle de la bonne... Ce n'est pas que Gustave... mais enfin... un homme est un homme.

MADAME BACHELIER.

C'est plus prudent.

SCÈNE II

LES MÊMES, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Qu'est-ce qu'elle a donc à crier, la portière, que nous salissons ses escaliers?

MADAME SAURIN.

C'est de n'y pas faire attention; cette femme est une grossière dont nous allons être bientôt débarrassés.

CLÉMENCE.

Elle prétend qu'on peut faire beaucoup moins d'embarras en déménageant.

MADAME SAURIN.

Elle serait peut-être pour que l'on emportât ses meubles dans ses poches.

CLÉMENCE.

Apparemment.

MADAME BACHELIER.

Je suis sûre qu'au fond elle est bien fâchée de vous voir partir.

MADAME SAURIN.

Singulière façon de le faire voir, en nous faisant sottises sur sottises!

CLÉMENCE.

Pour mon compte, je ne la regretterai guère.

MADAME BACHELIER.

Il fut un temps, cependant, où vous trouviez un grand charme dans sa société.

CLÉMENCE.

Moi, madame?

MADAME BACHELIER.

Vous passiez vos journées dans la loge.

CLÉMENCE.

C'est elle, au contraire, qui m'arrêtait toutes les fois que j'allais en commission.

MADAME SAURIN.

Pour savoir ce qu'on faisait chez moi, les vilaines gens!

MADAME BACHELIER.

Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

MADAME SAURIN.

Les commissionnaires ont-ils brisé beaucoup de choses, jusqu'à présent?

CLÉMENCE.

Non, madame, pas trop.

MADAME SAURIN.

Et qu'ont-ils brisé?

CLÉMENCE.

Je n'en sais rien, mais ce serait bien possible.

MADAME BACHELIER.

Est-ce que vous ne vous êtes pas adressée à l'entreprise des déménagements?

MADAME SAURIN.

Je m'en serais bien gardée.

MADAME BACHELIER.

Et pourquoi?

MADAME SAURIN

Par rapport à mes bois de lit.

MADAME BACHELIER.

Peut-être avez-vous eu raison.

MADAME SAURIN.

Vous sentez que toutes ces voitures sont le rendez-vous de toutes sortes de vilaines bêtes qui s'attrapent.

MADAME BACHELIER.

Je n'y faisais pas attention, j'avais parlé sans réfléchir.

CLÉMENCE.

Madame a-t-elle besoin de moi?

MADAME SAURIN.

Non, vous pouvez faire encore un petit voyage. Vous voilà aux anges, aujourd'hui, vous qui aimez tant aller et venir.

CLÉMENCE.

Oui, madame.

MADAME BACHELIER.

Si je pouvais vous être de quelque utilité?

MADAME SAURIN.

Je vous suis bien obligée, le plus fort est fait.

MADAME BACHELIER.

Ce sera comme vous voudrez, à votre commodité.

MADAME SAURIN.

Vous êtes mille fois trop bonne. Où est Pyrame?

CLÉMENCE.

Avec M. Gustave.

MADAME SAURIN.

C'est bien. Qu'emportez-vous là?

CLÉMENCE.

Le petit cabaret de porcelaine à madame.

MADAME SAURIN.

Je vous le recommande comme la prunelle de vos yeux.

CLÉMENCE.

Y a pas de danger.

MADAME SAURIN.

J'espère, madame Bachelier, que vous nous ferez l'amitié de venir nous voir dans notre nouveau logement?

MADAME BACHELIER.

Avec grand plaisir, madame; mais je ne vous dissimulerai pas que je suis désolée de vous voir partir.

MADAME SAURIN.

Il le fallait!

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME LANGLET, MADEMOISELLE OLYMPE LANGLET.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Bonjour, madame.

MADAME SAURIN.

Comment, c'est vous, mesdames, qui osez venir me voir dans mon fouillis!

MADEMOISELLE OLYMPE.

Nous ne savions pas que ce fût aujourd'hui votre déménagement, sans cela...

MADAME SAURIN.

Mon Dieu, mesdames, que je suis contrariée de vous recevoir ainsi! Clémence!

CLÉMENCE.

Madame?

MADAME SAURIN.

Cherchez donc des siéges à ces dames.

MADAME BACHELIER.

Si ces dames voulaient venir se reposer chez moi?

MADEMOISELLE OLYMPE.

Vous êtes bien bonne, madame; nous ne comptons rester ici qu'un instant.

MADAME SAURIN.

Et M. Langlet, mesdames?

MADEMOISELLE OLYMPE.

Mon père est au Palais. Je ne vous croyais pas aussi avancée dans votre déménagement, madame.

MADAME SAURIN.

Je devais effectivement ne le commencer que vers la fin de la semaine prochaine; mais l'appartement que je prends se trouvant libre, j'ai préféré ne pas tarder davantage.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Vous avez fort bien fait, madame; lorsqu'une chose me tourmente, je cherche au plus vite à m'en affranchir. Maman n'est pas de même; elle a tort.

MADAME BACHELIER.

C'est toujours ainsi que l'on devrait faire.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Sans cela, vous prolongez vos ennuis à l'infini! Êtes-vous satisfaite de votre nouveau logement, madame?

MADAME SAURIN.

Nous sommes plus grandement.

MADEMOISELLE OLYMPE.

C'est beaucoup. Vous étiez un peu à l'étroit dans celui-ci.

MADAME SAURIN.

Je doute néanmoins que nous restions longtemps où nous allons entrer; mais j'étais si fatiguée de courir les appartements, j'en avais tant et tant vu, des nids à rats, de vrais trous ! et tout cela à des prix fous, que j'ai arrêté le premier qui s'est présenté.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Après en avoir rencontré qui vous convenaient davantage peut-être?

MADAME SAURIN.

Oh ! certainement. Mais les uns étaient trop élevés, les autres mal éclairés; la maison, ou mal habitée, ou sur un trop grand pied; bref, j'ai pris celui-là comme étant encore un des moins laids et des moins incommodes.

MADAME BACHELIER.

On ne se loge pas à Paris comme on veut.

MADAME LANGLET.

Et arrangez cela, on bâtit de tous les côtés.

MADAME BACHELIER.

Et les logements sont hors de prix.

MADAME LANGLET.

Le payez-vous cher, votre logement?

MADAME SAURIN.

Fort cher, oui, madame.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je suis bien fâchée ; j'en avais un charmant à vous proposer, celui de madame Claret ; n'est-ce pas, maman ?

MADAME SAURIN.

Madame Claret déménage ? Elle quitte le sien ?

MADEMOISELLE OLYMPE.

A la fin du mois, elle va rejoindre son mari à Besançon.

MADAME LANGLET.

Ce n'est pas là, je crois, qu'elle va.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je te demande bien pardon, maman, c'est à Besançon.

MADAME SAURIN.

Toujours son appartement de la rue Tiquetonne ?

MADEMOISELLE OLYMPE.

Un logement ravissant !

MADAME SAURIN.

Je n'ai jamais beaucoup aimé cette rue-là.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Et si bien distribué ! si bien décoré !

MADAME SAURIN.

Et la maison ?

MADEMOISELLE OLYMPE.

Très-propre, très-bien tenue, supérieurement habitée. — Toutes personnes comme il faut.

MADAME SAURIN.

De quel prix est-il?

MADAME LANGLET.

Mais de onze à douze cents francs, je crois.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je te demande bien pardon, maman; il est de huit à neuf cents.

MADAME SAURIN.

Et je paye le mien quinze cents! Il me reviendra à près de dix-sept cents, tout compris, à la vérité.

MADAME BACHELIER.

C'est une grande différence.

MADAME SAURIN.

Combien de pièces chez madame Claret?

MADEMOISELLE OLYMPE.

La salle à manger d'abord...

MADAME SAURIN.

Pas d'antichambre?

MADEMOISELLE OLYMPE.

Pas d'antichambre.

MADAME SAURIN.

Je n'aime pas ça. Vous êtes à table, vous avez du monde, on vous tombe sur le dos; c'est fort ennuyeux.

CLÉMENCE.

C'était comme ça dans mon premier service.

MADAME SAURIN.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle, de venir toujours vous mêler de la conversation? Je vous avais dit d'aller au nouveau logement; jamais vous ne faites ce qu'on vous dit.

CLÉMENCE.

J'ai resté dans le cas que madame aurait besoin de moi.

MADAME SAURIN.

Vous vous êtes trompée. Vous direz à monsieur que les dames Langlet sont ici.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Nous ne comptons rester avec vous qu'un moment, madame.

(Clémence sort.)

SCÈNE IV

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, MADEMOISELLE OLYMPE LANGLET, MADAME LANGLET.

MADAME SAURIN.

Cette fille est d'une curiosité dont rien n'approche!

MADAME BACHELIER.

Elles sont toutes les mêmes.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Avez-vous un joli salon?

MADAME SAURIN.

Assez bien. Nous le sacrifions; j'en fais le cabinet de M. Saurin. Oh! nous sommes encore bien petitement, relativement au prix. Nous avons deux pièces de plus pour mes enfants, et la cuisine sous la même clef.

MADAME BACHELIER.

C'est un grand avantage.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je regrette bien que vous n'ayez pas vu l'appartement de madame Claret.

MADAME LANGLET.

Il serait, je pense, bien petit pour madame.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je te demande bien pardon, maman; d'après ce que vient de dire madame, il n'est pas beaucoup plus petit que celui qu'elle va occuper.

MADAME SAURIN.

Ce qui m'a le plus séduite dans ce nouveau logement, c'est sa vue et sa position.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Dans quelle rue, madame?

MADAME SAURIN.

Rue des Fossés-Montmartre.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Vous avez le bruit des voitures.

MADAME BACHELIER.

On finit par s'y faire.

MADAME LANGLET.

Nous avons des personnes qui ne le peuvent jamais.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je suis de ces personnes-là. Quand nous allons chez mon frère, ce qui nous arrive rarement, je ne puis rester si les fenêtres ne sont pas fermées.

MADAME SAURIN.

Comme moi. Nous passerons huit jours à la campagne pour nous y faire.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je trouve, en général, votre appartement hors de prix.

MADAME SAURIN.

C'est encore un de ceux qui m'ont paru le moins chers.

MADAME BACHELIER.

Si cela continue, on ne trouvera bientôt plus à se loger!

MADAME SAURIN.

Nous ne serons pas très-éloignés de vous, je crois, mesdames?

MADAME LANGLET.

Non, madame, en suivant les boulevards...

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je te demande bien pardon, maman, c'est le plus long.

MADAME SAURIN.

Je ne sais pas si vous n'auriez pas plus court par les quais. C'est vous, mesdames, qui avez un bien beau local!

MADEMOISELLE OLYMPE.

Comme cela, madame; nous n'y tenons autant, que parce que mon père se trouve au centre de ses affaires; sans cela il y a longtemps que nous l'aurions abandonné.

MADAME SAURIN.

Vous avez un propriétaire qui a l'air si aimable!

MADEMOISELLE OLYMPE.

C'est un monsieur fort commun, au contraire; sa femme, plus commune encore, passe sa vie à s'informer de ce qui se fait chez les locataires.

MADAME BACHELIER.

Voilà une chose qui me ferait déserter le plus beau logement du monde.

MADEMOISELLE OLYMPE.

C'est odieux!

MADAME SAURIN.

Je l'ai vue, cette dame; elle m'a paru assez bien élevée.

MADAME LANGLET.

C'est la fille d'un boucher.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je te demande bien pardon, maman, il ne l'est plus.

MADAME SAURIN.

Ont-ils soin de leur maison, encore?

MADAME LANGLET.

Moins que personne; elle nous tombera un beau jour sur les épaules; je m'y attends.

SCÈNE V

LES MÊMES, GUSTAVE SAURIN, PYRAME.

GUSTAVE.

Bonjour, maman; bonjour, mesdames.

MADAME SAURIN.

Bonjour, mon fils.

GUSTAVE.

Maman, papa n'est pas ici?

MADAME SAURIN.

Il est sorti, ton papa. As-tu quelque chose à lui dire?

GUSTAVE.

Oui, maman; c'est que le propriétaire où nous allons ne veut pas d'enfants.

MADAME SAURIN.

Pas d'enfants!

MADAME BACHELIER.

Pas d'enfants dans sa maison!

GUSTAVE.

Ni enfant ni chien.

MADAME LANGLET.

Oh! le vilain homme!

GUSTAVE.

Ni aucune bête, ni rien, pas d'animaux.

MADAME SAURIN.

Voilà qui est plaisant, par exemple!

MADAME LANGLET.

On n'a de la vie vu chose pareille!

MADEMOISELLE OLYMPE.

Il en est de même dans la maison de madame Tregoët.

MADAME SAURIN.

Comment t'a-t-il annoncé cela?

GUSTAVE.

Il m'a dit que le portier avait dû le dire.

MADAME SAURIN.

Il a menti! le portier ne m'en a pas soufflé mot; et c'est au moment où nous entrons dans son appartement qu'il lève un lièvre pareil!

MADAME BACHELIER.

A votre place, je n'irais pas; il ne manque pas de logements dans Paris.

MADAME LANGLET.

Est-ce que celui-ci est loué?

MADAME SAURIN.

Mais certainement, madame; c'est comme un fait exprès, je l'ai promis à la personne qui doit le prendre aujourd'hui même. Je ne sais, en vérité, pas comment sortir de là! Et ton père qui n'y est pas!

MADAME BACHELIER.

A votre place, je ne sacrifierais pas mes animaux.

MADAME SAURIN.

Ce n'est pas non plus mon intention, je vous prie de le croire.

MADAME BACHELIER.

D'autant que votre chien n'est pas jeune.

GUSTAVE.

Il a aussi défendu au porteur d'eau de monter passé huit heures.

MADEMOISELLE OLYMPE.

C'est une véritable inquisition.

MADAME BACHELIER.

Si j'étais que de vous, je n'en ferais ni une ni deux; je m'en irais chez le juge de paix.

MADAME SAURIN.

Ces choses-là m'anéantissent à un point... je n'ai plus la moindre énergie! Je n'aurais pas la force de me moucher, si j'en avais envie.

MADAME LANGLET.

Dans ces cas-là, il faut prendre son courage à deux mains.

MADAME SAURIN.

Quand je vous disais, ce matin, madame Bachelier, que, de sa vie, mon mari n'avait su prendre une détermination!

MADAME LANGLET.

M. Langlet n'est pas comme ça.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je te demande bien pardon, maman, tu sais bien que mon père ne veut jamais se mêler de rien non plus.

MADAME BACHELIER.

Je ne sais, mais il me semble que si j'étais homme...

MADAME SAURIN.

Ah! voilà Clémence.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLÉMENCE.

MADAME SAURIN.

Eh bien, Clémence, on ne veut donc plus de chien dans le nouveau logement?

CLÉMENCE.

Ah! bien oui, des bêtes! y a bien d'autres choses encore qu'on ne veut pas! Tenez, madame, je vous prie de chercher une autre domestique, car jamais je ne pourrai me faire à une maison pareille.

MADAME SAURIN.

Mais cet homme-là veut donc ma mort? ce n'est pas possible autrement.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Maman, il nous faut laisser madame à ses affaires.

MADAME LANGLET.

Nous reviendrons vous voir dans un autre moment, madame Saurin.

MADAME SAURIN.

Pardon, mesdames, si je suis si peu à vous aujourd'hui.

MADEMOISELLE OLYMPE.

Comment donc, madame, mais c'est tout simple.

MADAME LANGLET.

Adieu, madame Saurin.

MADAME SAURIN.

Sans adieu, mesdames, rue des Fossés-Montmartre, maison du marchand de musique.

MADAME LANGLET.

Oui, madame; bien des choses à M. Saurin.

MADAME SAURIN.

Vous êtes trop bonne.

MADAME LANGLET.

Ne vous dérangez pas...

MADEMOISELLE OLYMPE.

Je vous en conjure.

MADAME SAURIN.

Gustave, reconduis ces dames. Emmène Pyrame avec toi.

SCÈNE VII

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, CLÉMENCE.

MADAME SAURIN.

C'est bien mal de votre part, mademoiselle, de vouloir m'abandonner dans un moment comme celui-ci!

CLÉMENCE.

Quand je vous dis que j'aime mieux m'en aller que d'entrer dans votre nouveau logement, c'est pas dire que je ne veux plus être chez vous.

MADAME SAURIN.

Vous devez bien savoir cependant que ce logement étant loué, il faut, bon gré mal gré, que j'aille l'habiter : je ne puis, pour vous faire plaisir, coucher dans la rue.

CLÉMENCE.

Si vous saviez que c'est toujours aux domestiques qu'on s'en prend et jamais aux maîtres, y a pas à dire.

MADAME SAURIN.

J'attends monsieur, je ne puis rien faire avant qu'il soit revenu. Il faudra bien cependant qu'il s'en mêle un peu, cette fois; cela le regarde plus que moi. Continuez toujours votre déménagement comme si rien n'était.

CLÉMENCE.

Oui, madame.

SCÈNE VIII

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

MADAME SAURIN.

Voilà une fille qui ne savait pas faire une soupe à l'oignon quand elle est entrée chez moi, et la voilà aujourd'hui qui prend des airs de princesse!

MADAME BACHELIER.

Elles sont toutes taillées sur le même patron.

MADAME SAURIN.

Non, autrefois les domestiques étaient meilleures. C'est actuellement à qui affichera le plus de prétention. Dieu! que cette visite que je viens de recevoir m'a paru longue!

MADAME BACHELIER.

Et un jour de déménagement encore ! On n'a pas d'idée d'une pareille indiscrétion.

MADAME SAURIN.

Ajoutez à cela les désagréments que nous suscite ce maudit propriétaire! Je ne sais vraiment pas comment tout ça finira. Si je n'avais que Pyrame, encore! mais j'ai mes deux angoras dont je n'ai nullement envie de me séparer, ni de mes oiseaux non plus. Il y a, du reste, un proverbe qui est bien vrai : *Qui n'aime pas les bêtes n'aime pas les gens.*

MADAME BACHELIER.

Tenez, si vous voulez que je vous dise... vous l'aviez très-bien jugé, ce propriétaire-là.

MADAME SAURIN.

Je n'ai jamais aimé tous ces gens froids-là. Comment avez-vous trouvé cette demoiselle qui sort d'ici avec sa maman?

MADAME BACHELIER.

Elle a l'air fort bonne personne.

MADAME SAURIN.

Comment l'entendez-vous?

MADAME BACHELIER.

La maman!

MADAME SAURIN.

Je vous parle de la jeune personne.

MADAME BACHELIER.

Jeune comme ça, elle n'est plus la fleur des pois.

MADAME SAURIN.

Si fait, c'est une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

MADAME BACHELIER.

Sans compter les mois de nourrice.

MADAME SAURIN.

Elle n'a pas plus; je me rappelle parfaitement quand elle est venue au monde.

MADAME BACHELIER.

Elle paraît davantage, et pour une demoiselle ça commence à bien faire. Elle parle beaucoup.

MADAME SAURIN.

Elle a énormément d'esprit.

MADAME BACHELIER.

Je ne dis pas non; mais, à la place de la mère, je ne souffrirais pas qu'elle me coupât la parole à tout bout de champ comme elle le fait; et si la première fois que pareille chose lui est arrivée elle avait agi en conséquence, elle se fût tenue pour avertie.

MADAME SAURIN.

Elle est de même avec son père.

MADAME BACHELIER.

Parce qu'il le veut bien.

MADAME SAURIN.

Quand on n'a qu'un enfant...

MADAME BACHELIER.

Ce n'est pas une raison pour se faire molester ainsi. Cette demoiselle est très-grossière et très-impertinente avec sa mère; et sa mère est une sotte (passez-moi l'expression) de le lui permettre.

MADAME SAURIN.

Ce qui m'a le plus outrée contre elle, c'est de voir des gens qui viennent vous offrir des choses impossibles, lorsqu'une chose est sans remède, qu'il n'y a plus à y revenir.

MADAME BACHELIER.

Oui, encore, c'est un manque de tact.

MADAME SAURIN.

Ce logement, qu'elle me proposait, est grand comme un mouchoir de poche.

MADAME BACHELIER.

Puis il est occupé, si j'ai bien entendu.

MADAME SAURIN.

Mais certainement; cette dame ne s'en irait pas d'un moment à l'autre pour me faire plaisir.

MADAME BACHELIER.

Tout cela c'est parler pour ne rien dire. De sorte que vous ne savez pas encore si vous occuperez votre nouvel appartement?

MADAME SAURIN.

Je n'en sais rien; je n'abandonnerai certes pas mes animaux.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

En v'là ben d'une autre, à présent! le propriétaire d'ici qui prétend que c'est nous qui devons faire remettre les carreaux qu'il y a de cassés dans la cuisine et dans votre chambre à coucher!

MADAME SAURIN.

Qu'il aille se promener! les carreaux étaient dans cet état-là lorsque nous prîmes le logement; son grand-père le savait bien.

CLÉMENCE.

Où est-ce qu'il est, madame, son grand-père, qu'on lui demande?

MADAME SAURIN.

Est-ce que je sais où il est? Il est mort! Mon Dieu! mon Dieu! que je suis donc malheureuse!

MADAME BACHELIER.

Ne vous désolez pas comme ça pour des choses qui n'en valent véritablement pas la peine.

MADAME SAURIN.

Je ne serais pas étonnée d'en tomber malade, tant je me brûle le sang; je suis sûre qu'intérieurement je suis toute calcinée.

CLÉMENCE.

Faudrait pourtant voir à vous dépêcher; les autres vont arriver avec les meubles pour emménager.

MADAME SAURIN.

Et monsieur Saurin, qui ne finit pas d'arriver!

MADAME BACHELIER.

Il est loin de se douter de tous les ennuis que vous éprouvez.

MADAME SAURIN.

Est-ce que je ne le connais pas! Il se gardera bien de se montrer de toute la journée; il est plus fin qu'on ne pense! Où sont mes oiseaux?

CLÉMENCE.

Dans la rue, madame.

MADAME SAURIN.

Dans la rue, mes oiseaux!

CLÉMENCE.

Dame, à peu près; je les ai laissés sous la porte cochère.

MADAME SAURIN.

Mes oiseaux sous la porte cochère!

CLÉMENCE.

Puisque le portier a des ordres du propriétaire pour ne laisser monter aucune bête.

MADAME SAURIN.

Mais il y est bien monté lui-même, l'animal! Pardon, madame, de me laisser aller ainsi. Je ne connais plus rien, je suis tout hors de moi; j'ai besoin d'air, j'étouffe.

CLÉMENCE.

Bon, v'là madame qui se trouve mal, à c'te heure! ça va être drôle!

MADAME BACHELIER, à Clémence.

Allez bien vite à la maison; vous demanderez du vinaigre à la bonne.

SCÈNE X

MADAME SAURIN, trouvée mal, MADAME BACHELIER.

MADAME BACHELIER.

Voyons, ma petite madame Saurin, un peu de raison. Je conçois combien c'est disgracieux pour vous, c'est préférable à une jambe cassée.

MADAME SAURIN.

Et ne pas pouvoir se venger, madame Bachelier, ne pas pouvoir se venger!

MADAME BACHELIER.

Ça finira par s'arranger, vous verrez, mieux peut-être que vous ne croyez.

MADAME SAURIN.

Je n'ose l'espérer. Et ce M. Saurin, ce M. Saurin qui s'obstine à ne pas donner de ses nouvelles! Il y a de quoi se ronger les poings de désespoir!

MADAME BACHELIER.

Vous le feriez, que ça ne vous avancerait pas à grand'chose.

SCÈNE XI

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

V'là du vinaigre!... Tiens! vous êtes revenue, madame?

MADAME SAURIN.

J'aurais eu le temps de mourir vingt fois, depuis que vous êtes partie!

CLÉMENCE.

C'est la bonne à madame qui m'a demandé ce que vous aviez, j'y ai dit.

MADAME SAURIN.

Vous avez eu tort; elle va le conter au portier, le portier au propriétaire; toute la maison, j'en suis sûre, le sait déjà. Allez chercher mes oiseaux.

CLÉMENCE.

Mais, madame, vous n'y pensez pas!

MADAME SAURIN.

Faites ce que je vous dis.

CLÉMENCE.

Où voulez-vous les mettre?

MADAME SAURIN.

Je n'en sais rien. En pension, chez ma sœur, n'importe où. Ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne me fera les abandonner.

MADAME BACHELIER.

Mais chez moi, madame Saurin, que ne les laissez-vous chez moi?

MADAME SAURIN.

Ah! madame, que de remerciements!

MADAME BACHELIER.

Ça n'en vaut pas la peine.

SCÈNE XII

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, GUSTAVE, CLÉMENCE, PYRAME.

MADAME SAURIN.

Ah! te voilà; as-tu vu ton père?

GUSTAVE.

Non, maman.

MADAME SAURIN.

D'où viens-tu?

GUSTAVE.

Du nouveau logement; il n'y était pas.

MADAME SAURIN.

Avec ton chien?

GUSTAVE.

Oui, maman; mais le portier n'a pas voulu le laisser monter.

MADAME SAURIN.

C'est un parti pris, vous voyez, madame Bachelier!

MADAME BACHELIER.

Si j'étais homme, je ne souffrirais pas ça!

GUSTAVE.

La portière d'ici le sait donc, maman?

MADAME SAURIN.

Quoi, mon fils?

GUSTAVE.

Que l'on ne veut pas de chiens là-bas?

MADAME SAURIN.

Qui le lui a dit? Ce n'est pas moi. Mais je suis là à chercher bien loin... C'est vous, Clémence, qui le lui aurez dit.

CLÉMENCE.

Oui, madame, c'est moi; m'avez-vous recommandé de ne pas le dire?

MADAME SAURIN.

Il faut donc continuellement être derrière vous, comme derrière un enfant, pour vous empêcher de faire des sottises?

CLÉMENCE.

Non, madame.

MADAME SAURIN.

Si fait, mademoiselle! Je vous avais recommandé ce matin même de ne jamais mettre les pieds dans la loge; vous y êtes allée malgré ma défense! Grâce à vous, nous allons être la fable et la risée de toute la maison! Qu'est-ce que je dis? de la maison! de tout le quartier! Et cela grâce à vous, à vos bavardages!

GUSTAVE.

Maman, tu ne sais pas?

MADAME SAURIN.

Quoi donc encore?

GUSTAVE.

Là-bas, on ferme la porte à dix heures.

MADAME SAURIN.

Je n'irai pas! Je ne mettrai pas les pieds dans une maison semblable!

GUSTAVE.

Il ne faut pas recevoir beaucoup de monde, *ni* jamais danser chez soi.

MADAME SAURIN.

Quand on m'y donnerait un logement pour rien dans cette infernale maison-là, je n'irais pas, puisqu'il en est ainsi.

MADAME BACHELIER.

C'est à ne pas croire!

MADAME SAURIN.

Mais que faire? que devenir? Et ton père, où est-il? On n'a jamais vu une position semblable à la mienne! C'est démontant!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE, avec des effets sur son crochet.

MADAME SAURIN.

Qui est là? Voyez, mademoiselle, toutes les portes sont ouvertes; on arrive ici comme dans la rue.

CLÉMENCE, au commissionnaire.

Qu'est-ce que vous demandez?

LE COMMISSIONNAIRE.

Je viens pour l'emménagement.

MADAME SAURIN.

C'est ce que je redoutais! Me voilà à présent à la porte de chez moi!

CLÉMENCE.

Vous n'êtes pas à la porte, puisque vous avez un logement d'arrêté.

MADAME SAURIN.

Je n'y mettrai pas les pieds, dans un logement, tel arrêté qu'il soit, sans mes animaux.

MADAME BACHELIER.

Il faudra pourtant se faire une raison.

MADAME SAURIN.

Il est de ces moments, madame Bachelier, où il vous semble que vous avez trop vécu.

MADAME BACHELIER.

Oh! quelle idée!

MADAME SAURIN.

Il y a de ces moments-là dans la vie!

MADAME BACHELIER.

Il faut penser que ce n'est qu'une contrariété.

MADAME SAURIN.

C'est que je pars d'un principe : ce n'est pas seulement cet appartement qui me cause des chagrins, c'est l'abandon où me jette M. Saurin, c'est son profond égoïsme!

MADAME BACHELIER.

Vous devriez y être faite, depuis le temps.

MADAME SAURIN.

On se fait vite au bien, madame Bachelier; jamais au mal. (A Clémence.) Mademoiselle, je voudrais bien que vous puissiez veiller à ce que fait le commissionnaire dans la pièce à côté; nous avons encore ici quantité d'objets...

CLÉMENCE.

Y a pas de danger, madame; y a plus rien dans cette chambre-là; tenez, du reste, le v'là qui s'en va.

MADAME SAURIN, au commissionnaire.

Allez-vous continuer votre emménagement, monsieur?

LE COMMISSIONNAIRE.

J'crois ben! puisqu'ils comptent coucher ce soir ici, les autres.

(Il sort.)

MADAME SAURIN.

Vous l'entendez, madame Bachelier, c'est positif. (A Gustave.) Il faut que tu me trouves ton père, mon ami, il le faut absolument.

GUSTAVE.

Oui, maman.

MADAME SAURIN.

Va chez ton oncle; peut-être y sera-t-il.

GUSTAVE.

Oui, maman.

MADAME SAURIN.

Laisse Pyrame avec moi. (A Pyrame.) *Pauve tien tien! Aimela-t'il maîtelesse à sa maman* *.

(Gustave sort.)

SCÈNE XIV

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Madame tient-elle toujours à ce que j'aille là-bas pour ses oiseaux?

MADAME SAURIN.

Oui, certainement, j'y tiens, et beaucoup. Vous devriez déjà être revenue, depuis le temps! Pyrame! restez ici. (A Clémence.) Si vous rencontrez monsieur, envoyez-le-moi.

CLÉMENCE.

Tenez, madame, le v'là.

* Langage inconnu aux gens qui n'aiment pas les animaux.

SCÈNE XV

LES MÊMES, M. SAURIN.

CLÉMENCE.

Vous arrivez à temps, allez; on demande assez après vous.

SAURIN.

Qu'y a-t-il, chère amie? Je viens de voir Gustave, chez son oncle, qui m'a dit que tu ne savais où donner de la tête.

MADAME SAURIN.

Il ne vous a pas dit autre chose?

SAURIN.

Non, il n'est entré dans aucun détail. J'ai vu aussi M. Darbois. Tu ne sais pas? Il marie sa fille à un apothicaire. C'est un mariage inouï.

MADAME SAURIN.

Il s'agit bien de cela!... Le propriétaire de la maison où nous devons aller ne veut pas de nous.

SAURIN.

Bah! vraiment? Il est bien difficile!

MADAME SAURIN.

Ou du moins il y met des conditions qui ne sont pas acceptables.

SAURIN.

Je croyais que c'était une affaire arrangée.

MADAME SAURIN.

Ce devrait l'être: mais, au moment d'y entrer, il a exigé des choses impossibles. Pyrame! restez ici.

SAURIN.

Est-ce qu'il voudrait par hasard que l'on entrât par les fenêtres?

MADAME SAURIN.

Si vous allez commencer vos jeux de mots et vos plaisanteries, il est inutile que je continue à vous parler raison.

SAURIN.

Mon Dieu, chère amie, tu te fâches toujours pour rien! T'ai-je jamais contrariée? Tu as voulu sortir d'ici, je t'ai laissée faire, et pourtant je m'y trouvais bien.

MADAME SAURIN.

Vous étiez on ne peut pas plus mal.

SAURIN.

Je m'y plaisais, j'y avais mes habitudes. Ce logement que tu as arrêté ne te convient plus; allons-nous-en.

MADAME SAURIN.

Je ne vous ai pas dit qu'il ne me convenait plus.

SAURIN.

Pardon, j'avais cru l'entendre.

MADAME SAURIN.

Comme vous entendez, en général, tout ce que je dis, sans vous donner la peine de comprendre. Venez ici, Pyrame!

SAURIN.

Après tout, qu'exige donc ce nouveau propriétaire?

MADAME SAURIN.

Il ne veut d'abord pas d'animaux dans la maison.

SAURIN.

Que te corné-je sans cesse aux oreilles! Combien de querelles et d'ennuis tes animaux ne nous ont-ils pas déjà suscités!

MADAME SAURIN.

Vous, je vous connais, vous n'aimez rien au monde que vous; et encore...

SAURIN.

Bien obligé!

MADAME SAURIN.

Enfin, il vous faut voir ce propriétaire, il n'y a que vous qui puissiez le voir; je me garderais bien d'y aller, je lui dirais des choses désagréables.

SAURIN.

Je ne demande pas mieux; mais je ne le connais pas, ce monsieur : à qui s'est-il adressé pour cette défense?

MADAME SAURIN.

A personne.

SAURIN.

En ce cas, comment a-t-on appris son antipathie pour les animaux?

MADAME SAURIN.

Par Gustave. Couchez là, Pyrame!

SAURIN.

Gustave l'a donc vu?

MADAME SAURIN.

Il ne l'a pas vu non plus.

SAURIN.

Alors tu me permettras, chère amie, de trouver tout ça fort extraordinaire.

(Il rit.)

MADAME SAURIN.

Riez, riez tout à votre aise, monsieur Saurin, ne vous gênez pas ! c'est fort drôle, en vérité ! nous coucherons dans la rue, c'est effectivement fort plaisant !

SAURIN.

Mais tout le monde, à ma place, n'en ferait pas d'autres; je suis sûr que la voisine ne demande pas mieux que de faire comme moi... (Il rit plus fort.) et Clémence aussi.

(Clémence rit aux éclats.)

MADAME BACHELIER.

Vous feriez rire le diable!

(Elle rit.)

MADAME SAURIN.

Vous avez, madame, bien de la bonté de reste!

SAURIN.

J'en ai mal au ventre! ça fait mal au ventre de rire comme ça!

MADAME SAURIN.

Je ne trouve rien de plaisant à ça, au contraire.

SAURIN.

Allons, voyons, madame Saurin, tu sais que je suis à cent lieues de vouloir te faire de la peine. Tu me tuerais que je rirais encore.

(Il rit.)

MADAME SAURIN.

Je vous avais priée, mademoiselle, d'aller chercher

mes oiseaux; vous rirez dans la rue, vous serez encore plus à votre aise.

(Clémence sort en riant aux éclats.)

SCÈNE XVI

MADAME SAURIN, M. SAURIN, MADAME BACHELIER.

MADAME SAURIN.

Cette fille me manque à la journée, et cela grâce à vous, monsieur! Vous saurez donc, entre autres choses, que, dans notre nouvelle maison, le portier se couche à dix heures précises.

SAURIN.

Tu sais, quant à cela, que j'ai toujours aimé à rentrer de bonne heure.

MADAME SAURIN.

Cependant s'il m'arrive d'aller passer la soirée quelque part, ou bien au spectacle?

SAURIN.

Je crois que, comme tous les portiers, en le prévenant d'avance, les jours où tu voudras t'aller promener...

MADAME SAURIN.

C'est cela! leur demander la permission, n'est-ce pas? Jamais je ne m'assujettirai à cela, allons donc!

SAURIN.

Nous n'avons alors qu'une seule chose à faire, c'est de rester ici.

MADAME SAURIN.

Cela ne se peut plus, à présent. Cet appartement est loué, on va venir; on a déjà apporté quantité de choses.

SAURIN.

Tu m'en diras tant! Quant à l'autre, je me serais fait volontiers à l'idée de n'y pas aller, je n'ai pas l'honneur de le connaître.

MADAME SAURIN.

Parce que vous n'avez pas voulu.

SAURIN.

C'est tout au plus si je sais où il est. Mais à propos, cela ne t'étonne pas un peu, madame Saurin, le mariage de la petite Darbois avec son apothicaire?

MADAME SAURIN.

J'ai bien à m'occuper d'autre chose que du mariage des apothicaires, grands dieux!

SAURIN.

C'est un joli parti.

MADAME SAURIN.

Mais, monsieur Saurin, je vous en conjure, allez donc chez ce propriétaire!

SAURIN.

Je ne demande pas mieux; où demeure-t-il?

MADAME SAURIN.

J'ai là des adresses... Tenez, en voici une.

SAURIN.

Ah! c'est rue des Fossés-Montmartre?

MADAME SAURIN.

Je vous l'ai dit cent fois.

SAURIN.

C'est possible, je ne me le rappelais plus. Eh bien! j'y vais. Bonjour, ma voisine.

MADAME BACHELIER.

Bonjour, mon voisin.

SCÈNE XVII

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

MADAME SAURIN.

Eh bien! vous l'avez vu, faut-il de la vertu pour vivre avec un être pareil! Pyrame, couchez là!

MADAME BACHELIER.

Si vous voulez que je vous parle bien franchement, je vous dirai, sans fard, que je préfère de beaucoup ce caractère-là à celui du mien.

MADAME SAURIN.

Ce qui prouve bien que l'on n'est jamais heureux! Au reste, voyez comme jamais on ne rencontre deux personnes la même chose. Vous parlez de caractère, mais je mettrais cent fois celui du vôtre au-dessus du mien! jamais, vous, madame Bachelier, vous n'avez à vous occuper de rien.

MADAME BACHELIER.

J'aimerais bien mieux avoir à m'en occuper, je ne serais pas chez moi comme une étrangère, jamais au courant de rien. Si j'ai besoin d'une épingle, il me faut la demander. Si vous trouvez ça gentil, je ne suis pas de votre avis.

MADAME SAURIN.

Pourtant, vous ne manquez de rien.

MADAME BACHELIER.

Si je ne vais pas nu-pieds, c'est parce que M. Bachelier a trop d'amour-propre, sans quoi...

MADAME SAURIN.

Ah! les femmes ne sont pas sur la terre pour leur bonheur, on l'a imprimé souvent.

MADAME BACHELIER.

On l'imprimera toujours.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

La voiture de déménagement des autres est en bas.

MADAME SAURIN.

Ah! vous voilà, mademoiselle? Avez-vous vu monsieur?

CLÉMENCE.

Oui, madame, je l'ai vu. Il était en pourparlers avec le propriétaire.

MADAME SAURIN.

Lequel?

CLÉMENCE.

Celui que nous entrons.

MADAME SAURIN.

Où vous pourrez entrer, mais où je n'entrerai pas.

CLÉMENCE.

Enfin, madame, je l'ai vu avec.

MADAME SAURIN.

Ils sont dans une grande discussion, sans doute?

CLÉMENCE.

Au contraire.

MADAME SAURIN.

Et comment cela? Parlez, voyons, avait-il l'air de causer de nos affaires?

CLÉMENCE.

Non, madame, il avait l'air comme de se rafraîchir.

MADAME SAURIN.

C'est bien de lui! Et il a eu le front de se rafraîchir chez un mal-appris, chez un goujat! et il ne lui disait rien, il se rafraîchissait!

CLÉMENCE.

Si fait, madame, il lui disait... qu'est-ce qu'il lui disait donc déjà?... Il lui parlait d'un monsieur... monsieur... je l'ai sur le bout de la langue... monsieur... c'était pour un mariage... monsieur...

MADAME SAURIN.

M. Darbois?

CLÉMENCE.

Darbois! oui, madame, M. Darbois.

MADAME SAURIN.

Décidément, il n'a plus que ce mariage d'apothicaire

en tête! Avez-vous jamais vu? au lieu de parler de ses affaires... En savez-vous plus long?

CLÉMENCE.

Non, madame, v'là tout.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, DEUX COMMISSIONNAIRES, chargés de meubles et de paquets.

UN DES COMMISSIONNAIRES.

C'est-t'y ici qu'il faut mettre ce que nous apportons?

MADAME SAURIN.

Qu'est-ce encore que cela?

CLÉMENCE.

Je vous ai dit que la voiture des autres était en bas.

MADAME SAURIN.

Ne criez pas si fort, mademoiselle, je ne suis pas sourde.

CLÉMENCE.

Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent, ces hommes-là, c'est vrai!

MADAME SAURIN.

Qu'ils s'arrangent entre eux, ces messieurs, cela ne me regarde pas... Ici, Pyrame!

CLÉMENCE.

Mais, madame, vous n'avez pas le droit de les empêcher de monter leurs effets.

MADAME SAURIN.

Mais, mademoiselle, vous n'avez pas le droit non plus de me donner des ordres; Pyrame, ici!

MADAME BACHELIER.

Faudrait, cependant, voisine, prendre une détermination.

MADAME SAURIN.

Je n'en prendrai pas. Oh! vous ne me connaissez pas! je ne suis pas encore si facile! Je veux attendre l'arrivée des personnes qui prennent l'appartement pour être mise à la porte de chez moi. J'en veux être chassée comme la dernière des dernières.

MADAME BACHELIER.

Mais vous n'y êtes plus, chez vous.

CLÉMENCE.

Tout ça, c'est des enfantillages.

MADAME SAURIN.

Je vous prie, mademoiselle, de vous mêler de vos affaires; je vous en prie en grâce.

SCÈNE XX

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Maman, je viens chercher Pyrame.

MADAME SAURIN.

Pour où aller?

GUSTAVE.

Chez ma tante.

MADAME SAURIN.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

GUSTAVE.

Parce que ma tante le mettra dans sa cour avec le sien.

MADAME SAURIN.

Je ne me sépare pas ainsi de mon chien; il n'a pas été élevé à fréquenter tout le monde.

GUSTAVE.

Eh bien! maman, si tu ne veux pas qu'il aille chez ma tante, papa dit qu'il entrera tout seul dans l'appartement.

MADAME SAURIN.

Monsieur votre père est un égoïste; vous pouvez le lui dire de ma part.

GUSTAVE.

Justement, le voilà.

MADAME SAURIN.

Pyrame, venez ici!

SCÈNE XXI

LES MÊMES, M. SAURIN.

MADAME SAURIN.

Vous voilà, monsieur? Vous êtes-vous bien rafraîchi chez votre nouveau propriétaire? vous sentez-vous mieux que tantôt?

SAURIN.

Sais-tu que c'est un très-bon garçon, que ce Boudet?

MADAME SAURIN.

Qu'est-ce encore que ce nouveau nom, que vous avez été ramasser là?

SAURIN.

Celui du propriétaire, un jeune homme charmant.

MADAME SAURIN.

Vous appelez ça un jeune homme? Je le veux bien, Et que vous à-t-il dit, cet Olibrius?

SAURIN.

Nous avons partagé le différend par la moitié; nous gardons les oiseaux, plus un chat.

MADAME SAURIN.

C'est ainsi que vous arrangez les choses?

SAURIN.

Si tu trouves à les mieux arranger, charge-t'en. Pyrame et le Prince-Noir, ton chat, le père de l'autre, iront...

MADAME SAURIN.

Jamais!

SAURIN.

Ils iront où tu voudras, chez ta sœur, n'importe où, mais ne nous suivront pas.

MADAME SAURIN.

Jamais je n'y mettrai les pieds, dans votre maudit appartement!

SAURIN.

Nous avons un hôtel garni vis-à-vis nos fenêtres; vois à les y installer.

MADAME SAURIN.

Vous n'avez jamais rien aimé.

SAURIN.

Pardon, chère amie, pardon.

MADAME BACHELIER.

Voyons, madame Saurin, laissez aller les choses; patientez, croyez-moi.

MADAME SAURIN.

Ce n'est pas pour la chose en elle-même, c'est pour le procédé. Pyrame, venez ici! Pauvre ami, baisez *maitelesse*. Non, tenez, vraiment, madame Bachelier, ce que l'on me demande est au-dessus de mes forces.

UN COMMISSIONNAIRE.

Excusez que je passe.

MADAME SAURIN.

Prenez donc garde à ce que vous faites, maladroit! Vous m'avez heurtée.

CLÉMENCE.

Mais, madame, nous n'avons plus rien ici; la cuisinière a fini d'emporter le reste; vous n'avez seulement plus de quoi vous asseoir.

SAURIN.

Eh bien! madame Saurin, que décides-tu?

MADAME SAURIN.

C'est bien, monsieur Saurin, c'est très-bien, vous serez satisfait! Je vous suis dans votre maudite baraque! je cède à la violence; mais ne comptez pas m'y retenir; dans trois mois je déménage.

SAURIN.

Dans trois mois?... ce sera comme pour celui-ci, dans vingt-sept ans.



LES GIROUETTES

PERSONNAGES :

M. DUFOY.
LE PÈRE BONTEMS.
LA MÈRE AUBRY.
LE MARÉCHAL.
MADEMOISELLE GUIMARD.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PÈRE BONTEMS, M. DUFOY.

LE PÈRE BONTEMS.

Vous direz ce que vous voudrez, monsieur Dufoy, mais c'est fichu, j'sommes point *hureux* depuis que j'ons fait c'te dernière révolution-ilà.

M. DUFOY.

D'abord, permettez, père Bontems, vous vous donnez là des gants pour une chose à laquelle vous n'avez nullement participé, Dieu merci.

LE PÈRE BONTEMS.

Si c'étiont pour ça que vous remerciez l'bon Dieu, moi point. Le pauvre cher homme, il étiont là dedans pour rien, ce qui n'empêche qu'ils aviont dit, les ceux qui y étiont, qu'il y aviont rien de plus biau et d'plus gentil que c'te révolution-ilà.

M. DUFOY.

Et vous êtes, dites-vous, malheureux depuis cette époque?

LE PÈRE BONTEMS.

J'ons point dit que nous étions *malhureux*, j'ons dit point *hureux*. Faut point me faire dire des paroles que j'ons point proférées. Je répétons ce que j'ons dit, que c'étiont une belle chose qui z'ont abîmée; j'avons peut-être tort de dire qu'ils l'ont abîmée, not' révolution?

M. DUFOY.

Ne nous fâchons pas, je vous en conjure.

LE PÈRE BONTEMS.

Dame! j'ons-t-il jamais payé dans aucun temps autant comme je payons?

M. DUFOY.

Je ne vous dis pas le contraire, mais cela ne me regarde pas.

LE PÈRE BONTEMS.

J'ons-t'y eu des années qu'étiont rudes, c'étiont-t'y

point des horreurs d'payer ce que j'payons de contributions, de prestation, et de tout, et vous voulez-t'y point que je nous trouvions *hureux?*

M. DUFOY.

Je ne veux rien que la tranquillité.

LE PÈRE BONTEMS.

C'étiont bien mal à vous de vouloir que j'soyons ben aise quand j'sommes *malhureux* tout plein.

M. DUFOY.

Je ne veux rien, vous dis-je; combien de fois faut-il vous le répéter?

LE PÈRE BONTEMS.

C'est qui n'y a point à dire, c'est que plus j'allons, et plus je souffrons.

M. DUFOY.

Je ne puis rien y faire.

LE PÈRE BONTEMS.

Ça n'empêche que je ne serions point embarrassé si tout un chacun vouliont être raisonnable.

M. DUFOY.

Vous aurez du mal à obtenir cela, je vous en avertis.

LE PÈRE BONTEMS.

C'étions tout de même bé triste, de voir l'premier peuple d'la terre avoir autant qu'il en aviont de mal à gagner sa pauv'vie; car, comme y disiont l'autre fois, j'sommes-t'y point le premier peuple de la terre?

M. DUFOY.

Et qui disait cela?

LE PÈRE BONTEMS.

Qui, qui disiont ça?

M. DUFOY.

Oui!

LE PÈRE BONTEMS.

Un queuqu'un qui ne vous craigniont point.

M. DUFOY.

Ça, je le crois.

LE PÈRE BONTEMS.

Qui ne craignont même personne, voyez-vous; c'étiont M. Faucheux, la première lettre de son nom, puisque vous voulez le savoir, M. Faucheux de Gadancourt. Quand je l'ons proposé l'autre fois, pour nout' député, vous y étiez, monsieur Dufoy, que vous avez dîné à quand nous.

M. DUFOY.

Eh bien?

LE PÈRE BONTEMS.

N'avont-t'y point dit cette fois-là, M. Faucheux, que j'étions le premier peuple d'la terre?

M. DUFOY.

Je ne me souviens pas de cela.

LE PÈRE BONTEMS.

Il l'aviont tout de même bien dit.

M. DUFOY.

C'est possible, mais je ne l'ai point entendu.

LE PÈRE BONTEMS.

Que les Francès, ils étiont le premier peuple d'la terre, le premier en avant de tous les autres, le plus brave, le plus biau, et le plus franc et le moins faignant, et que c'étiont une vraie pitié de le voir aussi peu *hureux* comme c'est qu'il étiont.

M. DUFOY.

Mais lui, M. Faucheux, de quoi se plaint-il? n'est-il pas un des plus aisés du département?

LE PÈRE BONTEMS.

C'étiont point lui non plus qui lui plaigniont; v'là le plus biau, pardine! lui, il ne lui plaigniont point.

M. DUFOY.

Il aurait grand tort.

LE PÈRE BONTEMS.

Il étiont simplement *malhureux* de voir le pauvre peuple point *hureux.*

M. DUFOY.

C'est fort beau de sa part.

LE PÈRE BONTEMS.

C'étiont pour qui soyont plus *hureux*, le premier peuple d'la terre, qui vouliont être nommé député.

M. DUFOY,

prenant le fausset pour donner plus de mordant à ce qu'il va dire.

Et allons donc!

LE PÈRE BONTEMS.

Et dire qu'un homme comme li, y n'aviont point été

nommé avec des idées pareilles; son défaut, à M. Faucheux, c'étiont qu'il étiont trop franc, de ne point assez dissimuler ce qu'il aviont en dehors de sa conscience, mais puisque j'sommes venus à en parler, j'sommes toujours bé aise de vous dire que les ceux qui n'en ont point voulu de M. Faucheux pour nout' député, ils étiont tous de vraies bêtes.

M. DUFOY.

Bien obligé!

LE PÈRE BONTEMS.

Dame! au fait, c'étions-t'y point le meilleur et le plus charitable des humains, M. Faucheux, le plus brave et le plus sincère?

M. DUFOY.

Vous n'avez pas toujours dit cela; il fut un temps...

LE PÈRE BONTEMS.

C'étiont du temps à défunt sa femme, qu'étiont not cousine, une gale, un démon fini; c'étiont bé n'elle qu'étiont l'auteur que nous nous avons fâchés, car j'ons toujou respecté M. Faucheux, toujou, toujou. Mais vous, monsieur Dufoy, vous le détestez au fond du cœur, pas vrai, M. Faucheux!

M. DUFOY.

Je n'ai pas de raisons pour cela, vous vous trompez.

LE PÈRE BONTEMS.

Écoutez, j'savons ce que j'savons; j'en savons peut-être plus que vous là-dessus, et si j'voulions... Écoutez-moi...

M. DUFOY.

Je vous écoute.

LE PÈRE BONTEMS.

S'il aviont seulement voulu, dans les temps du mariage de son garçon avec vout' demoiselle, M. Faucheux, vous seriez, à l'heure qu'il étiont, les deux doigts de la main. C'est t'y vrai, hein?

M. DUFOY.

Pas tout à fait.

LE PÈRE BONTEMS.

Pourquoi alors que vous ne l'avez point nommé, si c'étiont la chose que vous n'étiez point ami avec? Ce pauvre M. Faucheux, c'étiont la bonté en personne, la bête au bon Dieu.

M. DUFOY.

C'est peut-être un peu pour ça qu'on ne l'a point nommé?

LE PÈRE BONTEMS.

Vous ne vous a point gêné pour en dire des horreurs.

M. DUFOY.

Cela n'est pas : j'ai seulement dit, et je ne crains point de le répéter, que nous pouvions faire un meilleur choix, et nous l'avons fait.

LE PÈRE BONTEMS.

Vous avez fait de la belle ouvrage; qui que vous a nommé à sa place? vous a nommé M. de Grandbois, un vieux point grand'chose, un vieux mangeux de messes, un homme qui leux engraissont de la sueur au pauvre monde, un paroissien qui ne sortont pas des prêtres, le malheur d'nout' pays, les prêtres et les calotins.

M. DUFOY.

Moins que tout autre, père Bontems, vous avez à vous plaindre de M. de Grandbois.

LE PÈRE BONTEMS.

Qu'est-ce qu'il aviont déjà tant fait pour mé, que je l'aimions tant? J'sommes-t'y plus riche que j'étions quand il aviont revenu avec les autres?

M. DUFOY.

Et pour vos enfants, que n'a-t-il point fait, que de bontés n'a-t-il pas eues?

LE PÈRE BONTEMS.

J'aurions autant aimé qu'il ne s'en soyont point tant occupé, marchez, il n'auriont point tant jasé qu'il ont jasé, si j'avions point évu si bon dos, j'aurions point tant seulement pu porter sur l'cœur ce que j'ons porté pendant plus de quatorze ans qu'avons duré not' pauvr' femme; l'ont-t'y assez longtemps montrée au doigt? La pauvre chère amie! que si elle aviont évu tant seulement pour deux liards de cœur au ventre, il y a du temps qu'alle en seriont morte à la peine; aussi vous l'a vue, monsieur Dufoy, alle aviont fini bien avant que j'osions l'espérer, et s'il aviont fait quéque chose pour mé, l'vieux chien de d'Granbois, je l'avons bien payé, marchez.

M. DUFOY.

Je vous engage, néanmoins, et cela dans votre intérêt, à garder un peu plus de mesure.

LE PÈRE BONTEMS.

Qu'est qui pourriont m'faire? Je ne le craignons point... S'il étiont tant seulement un *Trancé*, voyez-vous?...

M. DUFOY.

Eh bien?

LE PÈRE BONTEMS.

Je nous entendons... Mais rien, voyez-vous, monsieur Dufoy, moins que rien. Tandis que M. Faucheux, le roi des hommes, s't'ilà, *le Francé des Francés*, l'homme de la chose, c'étiont comme ça qui disiont.

M. DUFOY.

Je me rappelle cependant vous avoir vu parfaitement disposé en faveur de M. Grandbois.

LE PÈRE BONTEMS.

Y a bé du temps.

M. DUFOY.

Qui a pu vous faire changer à ce point?

LE PÈRE BONTEMS.

Pourquoi que j'ons *sangé?*

M. DUFOY.

Oui; pour quel motif?

LE PÈRE BONTEMS.

J'avons point *sangé*, y m'ont emmené, les z'autres, à quand eux, y m'ont *ouvart* les z'yeux au moment qu'j'allions m'tourner contr' la France, not' pays à tous, la mère d'la patrie, qui leur disiont, avec nos institutions des institutions, et des constitutions des constitutionnels à mort, et des renfoncements des *previlégiés*. Pour lors, j'ons *ouvart* les yeux, j'ons vu l'précipice où qu'j'allions entrer, et j'sommes devenu ce que j'sommes à c't'heure, Francé jusqu'à la dernière goutte d'not' sang. Ça, je l'ons

juré : y me l'ont demandé, je l'ons fé ; à preuve, c'est que j'sommes venu dans les voitures qu'ils aviont payées, M. d'Grandbois, tout d'Grandbois qu'il étiont, eh bien! pour nous en redevenir, j'ons préféré nous en r'devenir sus nos pieds.

M. DUFOY.

Vous êtes revenu dans un joli état; je m'en souviens.

LE PÈRE BONTEMS.

Dame! écoutez donc, quand on est avec des *Francés*, faut bien être *Francé*.

M. DUFOY.

Des Français? des ivrognes, vous voulez dire.

LE PÈRE BONTEMS.

Des vrais *Francés*.

M. DUFOY.

Vous feriez mieux de vous occuper de choses qui vous touchent de plus près.

LE PÈRE BONTEMS.

Pour ce qui est d'ça, j'm'en occupons.

M. DUFOY.

Ne ferez-vous rien, par exemple, pour votre fils, le dernier marié, dont toute la récolte est perdue sans ressource?

LE PÈRE BONTEMS.

Je vous voyons v'ni... J'en sommes bé triste, mais j'ons point les moyens d'ça. Pourquoi s'aviont-t'y établi, que je ne le voulions point? Tant pis pour li.

M. DUFOY.

Aviez-vous à vous plaindre de la famille de sa femme?

LE PÈRE BONTEMS.

Il étiont des *meurt de faim*, des gueux qui n'aviont point l'premier sou!

M. DUFOY.

Mais vous-même, père Bontems, quand vous vous êtes marié, vous n'étiez guère plus avancé.

LE PÈRE BONTEMS.

Y n'avont qu'à faire comme j'ons fé.

M. DUFOY.

Vos parents n'avaient rien; mais vous qui avez du bien, qui êtes à votre aise...

LE PÈRE BONTEMS.

Si j'ons, je l'on bé gagné, marchez.

M. DUFOY.

Vous avez eu du bonheur.

LE PÈRE BONTEMS.

Queu chance que j'ons évu? J'ons évu l'malheur d'perdre nos deux premières femmes : c'étiont là tout le bonheur que j'ons évu; mais hors de ça, queu bonheur? Au reste, monsieur Dufoy, je n'f'rons rien pour li, rien pour l'z'autres, rien pour personne; après nous s'il en *resse*. J'allons lire les papiers.

M. DUFOY.

Votre serviteur très-humble.

LE PÈRE BONTEMS.

Avantage, monsieur Dufoy.

SCÈNE II

M. DUFOY.

Ce père Bontems est un sot, un égoïste, qui se croit un personnage, et ça, parce qu'il a quelque chose, une girouette qui tourne à tout vent.

SCÈNE III

M. DUFOY, LA MÈRE AUBRY, MADEMOISELLE GUIMARD.

LA MÈRE AUBRY.

Mais je ne nous trompons point, c'étiont M. Dufoy, me semble.

M. DUFOY.

Eh! bonjour, madame Aubry; bonjour, mademoiselle Guimard.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Votre servante, monsieur.

LA MÈRE AUBRY.

Vous revoilà donc dans le pays, monsieur Dufoy; c'étiont ben un hasard de vous rencontrer.

M. DUFOY.

Il n'y a guère qu'un mois que je suis parti pour Paris.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Avec madame Desbrières?

M. DUFOY.

Avec madame et M. Desbrières, oui, mademoiselle.

LA MÈRE AUBRY.

Au fait, on a tant à faire dans nos campagnes, qu'en bonne conscience, j'serions bien embarrassée d'pouvoir dire comment que j'vivons. C'est ce que je disions core à ce matin avec la femme à Thomas Branchu : les journées et pis les semaines, tout ça filont qu'on n'a pas seulement le temps de la voir couler... Tenez, voyez-vous, monsieu Dufoy, comme je disions core à ce matin avec la femme à Thomas Branchu, quand une fois vous a atteint vot' soixantaine, vous n'a plus guère le temps d'vous retourner.

M. DUFOY.

Vous n'en êtes point encore là, mère Aubry?

LA MÈRE AUBRY.

Et trois avec à la Saint-Martin, ne plus, ne moins.

M. DUFOY.

On ne vous les donnerait pas.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Madame n'est cependant plus la même depuis deux ou trois ans.

LA MÈRE AUBRY.

L'essentiel, mamzelle Guimard, c'est que je me portons bien, ne vous en déplaise. A propos, dites donc, monsieu Dufoy, savez-vous qu'il étiont arrivé, M. d'Grandbois?

M. DUFOY.

Du tout; j'ignorais même qu'il fût question de son retour.

LA MÈRE AUBRY.

Il étiont r'arrivé... attendez donc... il étiont la demie de douze heures... Comme il aviont amoindri, le pauvre cher homme! il étiont toujou point le même qu'il étiont quand il aviont parti.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Il n'est pas extraordinaire, madame, que M. de Grandbois soit un peu changé; je savais bien que le mandat qu'il allait remplir était au-dessus de ses forces.

LA MÈRE AUBRY.

Laissez-nous donc tranquilles, mamzelle Guimard; M. Grandbois n'étiont point un homme à faire ce qui ne lui convenont point; s'il étiont député, marchais, c'est qu'il l'aviont bé désiré. Ça n'serait que pour faire endêver les ceux qui ne vouliont point de li, qu'ça serait déjà bé gentil, pas vrai, monsieu Dufoy? sans compter qu'y en a plus de quatre qu'auriont voulu d'un autre *auilleurs* de li.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Oui, des intrigants et des sans-culottes.

LA MÈRE AUBRY.

Vous pouvez même y mettre des bêtes avec; le père Bontems, par exemple, qui à c't'heure faisont le biau parleux, qu'étiont le plus grand sottin de tout le pays, comme je disions à c'matin à la femme à Thomas Branchu; parce qu'il aviont du bien qui ne li profiteront point, vu que bien mal acquis ne profitont jamais, ne voulont-t'y point tâter d'être député itou, c'vieux Bontems-là! Si c'est point à vous confondre de rire, dites donc, père Dufoy?

M. DUFOY.

Est-il bien possible?

LA MÈRE AUBRY.

Y n'aviont garde de dire le contraire devant mé, marchais. Combien que ça serait gentil d'avoir pour député un grand bêtapin comme li, qui n'savont seulement point faire une différence de sa main droite d'avec sa gauche.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Voilà où nous mènent les révolutions!

M. DUFOY.

Je le quitte à l'instant, le père Bontems; il ne m'a pas fait part de ses projets.

LA MÈRE AUBRY.

Ni à mé non plus. Voyez quel homme qu'il étiont : il disont pis que pendre de M. Grandbois; ça n'empêche que, quand il aviont passé au droit d'li à c'te remontée, il aviont baissé son bonnet plus bas que terre.

M. DUFOY.

C'est incroyable!

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je suis encore à me demander comment une personne comme vous, madame, pouvez regarder cet homme en face; il me fait horreur!

LA MÈRE AUBRY.

Pourquoi que je ne le regarderions point, y seriont fichu d'croire que j'ons peur de li.

MADEMOISELLE GUIMARD.

C'est un homme bien dangereux!

LA MÈRE AUBRY.

Li? point pus dangereux que rien; il étiont tout Faucheux au jour d'*aujord'hui*...

M. DUFOY.

Il m'en a fait un éloge superbe.

LA MÈRE AUBRY.

Tout ça parce que le Faucheux il étiont malin, li; y se servont du vieux Bontems pour tirer les marrons du feu.



MADEMOISELLE GUIMARD.

Quel odieux tripotage!

LA MÈRE AUBRY.

Quand je venons à penser qu'il n'y a point deux mois, y aura deux mois à la Sainte-Josse, qu'ils étiont tous deux à coutiaux tirés, comme je disions à c'matin avec la femme à Thomas Branchu.

M. DUFOY.

Il s'en défend comme un beau diable.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous avez bien tort, madame, de vous commettre avec des êtres pareils, des gens sans morale, sans principes, sans religion. Si jamais, Dieu nous en préserve! si jamais leur parti triomphait, nous ne tarderions point à revoir 93 et toutes ses horreurs. Que dis-je 93? le mot est trop doux, des cannibales et des anthropophages.

LA MÈRE AUBRY.

C'étiont-t'y point des gens qui mangeont les personnes?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Tous les sexes en général, tout ce qui ne partage pas leur opinion.

LA MÈRE AUBRY.

Et le gouvernement y souffririont ça?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Les plus forts n'ont-ils pas toujours fait la loi?

LA MÈRE AUBRY.

Ça c'étiont bé vrai.

M. DUFOY.

Il faut espérer, mademoiselle, que les choses n'en viendront pas là.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Plus loin encore, monsieur, avec ces gens-là, beaucoup plus loin.

LA MÈRE AUBRY.

C'est point l'embarras, je n'savons pas pourquoi, mais j'ons point d'bonheur d'puis un bon bout de temps.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Parce que nous ne respectons plus rien, parce que tout est méconnu, renversé, parce qu'il n'y a plus de religion, partant plus de frein.

LA MÈRE AUBRY.

Faut pourtant point dire non plus que j'sommes sans religion.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Comment l'entendez-vous, madame?

LA MÈRE AUBRY.

Que, dimanche passé, le jour d'la Pentecôte, y aviont core plus d'monde au dihors d'l'église que non point dedans.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Parce que l'on est bien aise de se faire voir; de l'orgueil et de la vanité, pas autre chose, et l'on passera auprès de M. le curé le chapeau cloué sur la tête.

LA MÈRE AUBRY.

Écoutez, mamzelle Guimard, il a ben aussi queuques petites choses à se reprocher, notre curé : marchais, soyons justes et de bon compte, l'meilleur des prêtres y valont rien.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Avez-vous oublié feu M. l'abbé Segret, madame?

LA MÈRE AUBRY.

Que nenni, je l'ons point oublié, je ne l'oublierons même jamais; marchais, c'étiont c't'ilà qu'en étiont un brave homme de curé, qui laissiont faire à tout l'monde comme il l'entendiont.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Ce fut là le seul tort que l'on eut à lui reprocher.

LA MÈRE AUBRY.

Combien qu'il étiont respectable, l'pauvre cher homme du bon Dieu! combien qu'sans lui, défunt mon père il auriont tout donné à li, rien à mé! mais c'étiont un vieux, voyez-vous, tandis que tous ces jeunes curés-là ils étiont tous des morveux. Dame, écoutez donc, il en étiont des hommes comme des femmes, mamzelle, quand on est jeune on est jeune.

MADEMOISELLE GUIMARD.

J'aime à croire, madame, que M. l'abbé Segret a été jeune comme un autre.

M. DUFOY.

C'est probable.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je vous suis obligée, monsieur, de votre observation, je vous disais qu'il avait été jeune, M. l'abbé Segret, et cependant jamais, au grand jamais...

LA MÈRE AUBRY.

Parce que, dans le temps qui s'amusiont, je l'ons point vu, j'étions point au monde.

M. DUFOY.

Je crois, en définitive, que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ne pas nous monter d'avance contre celui-ci.

LA MÈRE AUBRY.

Vous a *biau* dire et *biau* faire, monsieu Dufoy, jamais vous ne me ferez r'aimer ce curé-ilà.

M. DUFOY.

Et pourquoi, je vous le demande?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Madame serait peut-être bien embarrassée de nous le dire.

LA MÈRE AUBRY.

Point déjà si tant, mamzelle.

M. DUFOY.

J'avoue que je ne comprends rien à cette animosité, et à moins que vous n'ayez de puissants motifs...

LA MÈRE AUBRY.

J'en manquons point, j'en ons assez, marchais.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Lorsqu'il est arrivé parmi nous, M. le curé, le presbytère était en réparation, ce fut chez vous qu'il descendit, madame; vous étiez enchantée de lui, à cette époque; pourquoi être changée à ce point?

LA MÈRE AUBRY.

Parce que depuis il aviont fait des crasses et des sottises à tout un chacun; mais j'vous les dirions ses sottises, monsieu Dufoy, que vous voudriez point les craire tant qu'elles sont grosses. Enfin, pas plus tard que l'aut'dimanche, not'homme il étiont un brin étourdi; il aviont, sauf votre respect, acheté un porc; il aviont pris avec le marchand de cochons, et pis d'aut'es, et pis le bedeau et les chantres, la validité d'un verre de vin, pas plus, si bien...

M. DUFOY.

Qu'il était étourdi.

LA MÈRE AUBRY.

Il étiont dans le chœur qui chantiont la grand'messe aussi gentiment que j'nous mettrions à la chanter ilà! v'là le curé, qu'avont bu, *magé* et couché trois semaines, sans reproche, cheux nous, qui s'en v'nont li dire dans son tuyau d'oreille d'ôter sa chape et d's'aller jeter sus son lit... C'étiont-t'y poli de dire ça à un homme? c'étions-t'y une raison parce qu'il étiont étourdi de li dire ça? pour qui veniont l'affronter en pleine grand'-messe?

M. DUFOY.

Avez-vous d'autres griefs encore?

LA MÈRE AUBRY.

Et ces quatre cents de fagots qu'il m'aviont demandés et qu'il n'avont point pris, par rapport qu'il étiont trop chers, c'étiont-t'y une honnêtete à faire au monde, ça?... Et l'petit d'not'fille aînée qu'il aviont renvoyé du Catéchime, par rapport qu'il y aviont tiré sa langue en *errière* de li, c'étiont-t'y ben honnête? Faut-t'y point qu'un *afant* y leux amusiont; et ce qu'il avont fait, c'étiont-t'y une politesse à faire à des père et mère?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Il est de certaines choses qu'il est impossible de tolérer.

LA MÈRE AUBRY.

Laissez donc, mamzelle, tout ce qui venont de ces gens-là, vous le trouvez suparbe; si c'étiont des aut'es qui faisiont le demi-quart de ce que faisont ceux-ilà, vous jetteriez les hauts cris, je vous connaissons.

M. DUFOY.

Il faut faire un peu la part de l'humanité.

LA MÈRE AUBRY.

Je la faisons aussi, à preuve, c'est que j'donnons plus que l'curé n'donnont aux pauvres; j'en avons plus que li de l'humanité, marchais.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je vais vous demander la permission de me retirer, madame; vous professez des principes qui ne sont nullement en rapport avec ma manière de voir et de penser.

LA MÈRE AUBRY.

Écoutez, mamzelle, je n'craignons rien d'parsonne, et quand les choses ne nous convenont point, j'savons ben l'dire itou; et, si l'on n'y prend garde, j'allons retomber dans la prêtraille, tout dret, marchais.

M. DUFOY.

Madame Aubry, vous allez un peu loin.

MADEMOISELLE GUIMARD.

C'est intolérable.

LA MÈRE AUBRY.

Croyez-vous que je n'sommes point payée pour dire ce que j'en disons des prêtres, que quand défunt son homme à not'fille, la plus jeune, il étiont mort *mognier** au moulin de Galecourt, qui n'aviont laissé qu'un unique *afant*** à sa femme, et que ce méchant curé de Boudry, il l'aviont si bien embêté, l'pauvre *afant*, qu'il alliont en faire un prêtre; c'étiont-t'y encore aimable ça? un garçon de seize ans, la tête de plus que M. Rouget, et fort à proportion, ne point faire œuvre de ses dix doigts,

* Meunier.
** Enfant.

que la pauvre mère elle en aviont tant besoin de li et qu'elle étiont obligée de louer leux biens! C'étiont-t'y point des atrocités, des conduites pareilles? Tenez, monsieu Dufoy, je ne savons ce qui nous retenont de regretter l'Empereur, et toutes les jours, j'sentons que je le regrettons de pus en pus, c'pauvre homme-là.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je ne vous en fais pas mon compliment, avec son ambition démesurée, un buveur de sang.

LA MÈRE AUBRY.

Le pauvre monde au moins y vivions avec li.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Quand il n'allait point à la boucherie.

LA MÈRE AUBRY.

Not'neveu il en aviont pourtant revenu, de l'armée.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Avec deux jambes de bois.

LA MÈRE AUBRY.

Il aviont-t'y point tout de même la croix d'honneur? il étiont-t'y point officier, n'aviont-t'y point dîné à la même table avec le sous-préfet? Et du pain sus la planche?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Et la mâchoire brisée.

LA MÈRE AUBRY.

Ça n'empêche que j'aimerions core mieux voir le petit d'not'fille comme ça que non point prêtre.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Heureusement que tout le monde n'est pas de votre avis.

LA MÈRE AUBRY.

Qu'est-ce qui leur apprenont, au séminaire? à regarder leux père et mère comme rien du tout; et une fois qui leux ont mis le nez là-dedans, c'est fichu, il n'aimont plus qu'eux.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Madame Aubry, je suis bien votre servante.

LA MÈRE AUBRY.

Non, c'étiont moi que je m'en allons, j'ons plus à faire que non point vous, qui n'a qu'à vous occuper des autres. A revoir, monsieur.

M. DUFOY.

Bonjour, madame Aubry.

LA MÈRE AUBRY.

Vous verrez à prendre votre beurre autre part, mamzelle; je n'en battons plus, nos vaches sont pleines.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Bien obligée, madame... Insolente!

SCÈNE IV

M. DUFOY, MADEMOISELLE GUIMARD.

M. DUFOY.

Cette mère Aubry est bien la meilleure femme du monde...

MADEMOISELLE GUIMARD.

Grossière comme du pain d'orge.

M. DUFOY.

Mais une fois partie, plus moyen de l'arrêter, un cheval échappé.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Ce que je n'ai jamais pu m'expliquer, c'est de vous voir écouter toutes ces sorties avec un calme, une patience uniques... Vous êtes d'un sang-froid imperturbable...

M. DUFOY.

Le moyen de faire autrement?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous avez beau dire, vous aimez tout ce monde-là.

M. DUFOY.

Après tout, c'est mon pays; c'est plus fort que moi, ce qui n'empêche de leur rendre toute la justice qui leur est due.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous n'êtes pas fâché non plus d'entendre dire à tout bout de champ : « Voyez-vous, là-bas, ce gros papa qui marche un peu de côté, et qui s'en va frisant les murailles, c'est M. Dufoy, le plus cossu, le plus étoffé de l'endroit; c'est lui qui fait ici la pluie et le beau temps; ses enfants, il les a tous supérieurement établis à Paris, tous y font admirablement bien leurs affaires. » Cela sonne si agréablement aux oreilles, il est si doux de s'entendre trompéter ainsi!

M. DUFOY.

J'ai une recette qui m'a toujours réussi, c'est à elle que je dois la tranquillité dont j'ai joui jusqu'à présent.

MADEMOISELLE GUIMARD.

En faites-vous part à vos connaissances, de votre recette?

M. DUFOY.

Bien volontiers. C'est d'avoir eu le bon esprit de me contenter de tout.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Le beau mérite! Quand jamais on n'a eu besoin de rien, quand on a eu tout à bouche que veux-tu!

M. DUFOY.

J'ai toujours rencontré plus malheureux que moi.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous êtes ce que nous appelons un grand homme, un philosophe!

M. DUFOY.

Si vous voulez.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je ne suis plus étonnée, d'après cela, du plaisir que vous sembliez goûter aux déclamations impies de cette femme.

M. DUFOY.

Parce que j'ai cru remarquer au milieu de tout son bavardage des choses assez sensées.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je vous conseille d'en parler; des absurdités du commencement à la fin, un athéisme révoltant, un cynisme effroyable; mais où nous mènera cet oubli de toute espèce de retenue et de convenance, où allons-nous, je vous le demande?

M. DUFOY.

Je n'en sais rien non plus.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Ah! que l'abîme des révolutions est loin d'être comblé!

M. DUFOY.

Mon Dieu, mademoiselle, laissez donc aller les choses d'elles-mêmes; vous vous faites un mal!... Tout ce que vous direz et rien, ça ne changera pas la face des affaires.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Et tout cela parce que chacun, dans sa sphère, se croit un génie. Croyez-vous, par exemple, que si M. de Grandbois avait été aussi sévère avec M. son fils que jadis M. le marquis de Grandbois, son père, ce petit monsieur se fût brûlé la cervelle à quatorze ans, parce que toute l'Europe n'avait pas les yeux sur lui? Il l'eût fait enfermer à la Bastille, et bien il eût fait; et monsieur son père ne serait pas à le pleurer aujourd'hui plus qu'il le mérite. Quant à moi, je ne l'ai pas plaint un instant, au contraire, et j'ai trouvé qu'il s'était conduit comme un petit sot et un petit égoïste.

M. DUFOY.

Il est certain que ce jeune homme a fait là une grande folie.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Un polisson, qui de la vie ne mettait les pieds à l'église; encore un philosophe!

M. DUFOY.

Bien obligé!

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je plains sa pauvre mère, qui, certes, ne méritait pas cela. Quant au père, il en a prits bien vite son parti, il n'a pas été longtemps à s'en consoler. Le voilà donc député! la belle chute! Je ne sais s'il est honteux de se montrer; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où il a passé près de moi, il a tourné la tête d'un autre côté.

M. DUFOY.

Il est pourtant fort honnête avec tout le monde, M. de Grandbois.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Avec ceux surtout qui peuvent lui être utiles... Aurait-on jamais vu autrefois dans la famille de MM. de Grandbois se conduire comme on le fait aujourd'hui? Madame Grandbois, sa mère, se serait-elle jamais compromise au point d'aller à travers champs quêter pour son mari! Il leur sied bien, après des vilenies semblables, d'aller se carrer dans leur équipage! Je sais qu'à leur place je n'oserais me montrer nulle part. Fi, l'horreur! c'est dégoûtant!

M. DUFOY.

Est-ce bien vrai?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Il n'y a pas à dire non; je l'ai vue, vous dis-je, de mes propres yeux, et je l'ai suivie dans toutes ses promenades; aussi puis-je en parler savamment.

M. DUFOY.

Je n'aurais jamais cru cela.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Mais c'est elle, madame de Grandbois, qui a poussé

M. de Grandbois à faire tout ce qu'il a fait. Vous même, que ces gens-là semblent combler d'égards aujourd'hui, demain ne vous connaîtront plus; vous, monsieur Dufoy, qui avez été le grand meneur dans ces beaux tripotages!

M. DUFOY.

Je n'y ai pas de regrets, mademoiselle, je l'ai fait dans une bonne intention; ma conscience ne me reproche rien.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous avez voulu en faire une fois encore à votre tête, comme toujours; votre femme, je le sais, n'a jamais approuvé votre façon d'agir à cet égard.

M. DUFOY.

C'est-à-dire que je suis toujours à me demander pourquoi madame Dufoy, qui est excellente, a toujours eu de l'éloignement pour ces personnes-là.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Par la raison toute simple que, nous autres femmes, soit dit en passant, avons parfois le tact assez fin, que nous connaissons assez notre monde, mes chers messieurs.

M. DUFOY.

Mais ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un instant encore, que c'était madame de Grandbois qui avait poussé son mari à faire ce qu'il a fait?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je vous répondrai à cela qu'il n'y a point de règle sans exceptions; toutes ne lui ressemblent pas, Dieu merci!

M. DUFOY.

Mais quel bruit! on dirait une émeute.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Cela ne m'étonne pas; tout est en convulsion, et vous ne voulez pas me croire encore quand je vous dis que nous sommes à deux doigts de notre perte!

M. DUFOY.

C'est tout bonnement le père Bontems et le maréchal qui sortent du cabaret.

SCÈNE V

M. DUFOY, MADEMOISELLE GUIMARD, LE PÈRE BONTEMS, LE MARÉCHAL.

LE PÈRE BONTEMS.

Ah! fichtre oui, que si j'avions à recommencer ce que j'ons fait, j'y regarderions à deux fois; pas si bête!

LE MARÉCHAL.

Mé itou, que j'aimerions bien mieux ne jamais m'appeler Tubœuf de mon nom.

M. DUFOY.

Mais qu'avez-vous donc, père Bontems?

LE PÈRE BONTEMS.

Tenez, monsieur Dufoy, je ne vous voyions point tant que j'sommes d'mauvaise humeur; j'voudrions trouver queuqu'un pour leux battre.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Monsieur Dufoy, je suis votre servante.

M. DUFOY.

De tout mon cœur, mademoiselle.

SCÈNE VI

LE PÈRE BONTEMS, M. DUFOY, LE MARÉCHAL.



M. DUFOY.

Voyons, père Bontems, de quoi s'agit-il? qu'avez-vous?

LE PÈRE BONTEMS.

J'ons que j'ons été enfoncé par vot' Faucheux; j'sommes ben revenu sur son compte, marchez.

LE MARÉCHAL.

Il étiont un homme, c'Faucheux-là, qui vous promet-

tiont tout pour avoir des voix; une fois qu'il les ont évues, y s'fichont autant de nous tous, comme de rien du tout.

LE PÈRE BONTEMS.

La même chose.

M. DUFOY.

Ce que vous me dites là m'étonne, père Bontems, surtout d'après notre conversation de tantôt.

LE PÈRE BONTEMS.

Il m'aviont point fé à ce matin c'qui m'aviont fé à c'te remontée.

M. DUFOY.

C'est donc bien fort, ce qu'il vous a fait?

LE PÈRE BONTEMS.

Je ne la ferions point à not' plus grand ennemi, la sottise qui m'ont fé.

LE MARÉCHAL.

Et à mé!... Combé qu'y ne m'en aviont-t'y point fé des belles promesses : que j'étions un homme à part; qu'il alliont m'faire avoir la croix d'honneur, comme quoi j'avions été au 9e dragons; que j'allions ferrer (sauf vot' respect) toutes les bêtes du pays; enfin si j'vous disions tout ce qui n'm'aviont point promis, je resterions ici, à c'te place ilà, jusqu'à demain.

M. DUFOY.

Pardon; il commence à se faire tard, vous ne paraissez pas disposés à me mettre au courant de sitôt, je vous souhaite bien le bonjour.

LE PÈRE BONTEMS, le retenant.

Vous n'a point besoin de vous en aller si d'heure; j'allons faire venir queut'chose ilà.

M. DUFOY.

Bien obligé; je ne prends jamais rien entre mes repas.

LE PÈRE BONTEMS.

Comme vous voudrez... Dites donc, monsieur Dufoy?

M. DUFOY.

Eh bien?

LE PÈRE BONTEMS.

Êtes-vous-t'y un brave homme?

M. DUFOY.

Mais je crois que oui.

LE PÈRE BONTEMS.

J'sommes brave itou; j'sommes Francés.

LE MARÉCHAL.

J'sommes trois Francés, pas vrai, monsieur Dufoy?

LE PÈRE BONTEMS.

Et des vrais Francés.

M. DUFOY.

Où voulez-vous en venir?

LE MARÉCHAL.

Dites-z'y vot'conte à c't'homme, père Bontems.

LE PÈRE BONTEMS.

D'abord, j'vous prévenons que c'étiont des horreurs qu'y m'aviont fait l'Faucheux.

LE MARÉCHAL.

Sans compter qu'il en aviont descendu à la première révolution qui l'aviont point tant mérité que li, marchez.

M. DUFOY.

Quand vous voudrez, père Bontems, je suis à vos ordres.

LE MARÉCHAL.

Faut-t'y qui *seyont* brigand de s'adresser à un homme d'âge!

M. DUFOY.

Si vous parlez toujours, maréchal, il me sera impossible de rien apprendre.

LE MARÉCHAL.

Vous n'a qu'à v'ni cheux nous, papa Bontems, que li disiont, l'sournois qu'il étiont. *Quand vous viendrez à avoir de besoin de queut'chose, regardez not'maison ne pus ne moins que si qu'elle étiont à vous en propre.* Je t'en fiche!

LE PÈRE BONTEMS.

J'ons qu'à m'y présenter, à leux baraque de maison, j'y s'rons ben traité, marchez.

M. DUFOY.

Et que lui demandiez-vous?

LE PÈRE BONTEMS.

J'y demandions rien.

M. DUFOY.

Comment alors a-t-il pu vous refuser?

LE PÈRE BONTEMS.

Une bêtise.

LE MARÉCHAL.

Je vous avions dit de vous en méfier.

LE PÈRE BONTEMS.

J'ons regret de ne'vous point avoir écouté.

LE MARÉCHAL.

Il étiont capable de tout. Un vieux chien qui m'aviont dressé un procès-verbal le lenredemain que je l'avions nommé député!...

M. DUFOY.

Et pourquoi ce procès-verbal?

LE MARÉCHAL.

Pour un rien.

M. DUFOY.

Mais encore?

LE MARÉCHAL.

Tout ça par rapport que not'petit il aviont tiré queuques coups de fusil sur ses vieilles volailles; si faut pas mieux qu'un *afant*, il eux amusions avec un fusil aux environs de ses père et mère que de fréquenter des mauvaises gens. Un *afant* d'dix-huit ans! J'en ons évu pour dix-neuf francs aveucq c'vieux Faucheux-là.

LE PÈRE BONTEMS.

C'étiont leux garde qui t'aviont dressé l'procès-verbal;

tandis qu'à mé, c'étiont li en personne, et à mé bé pus fort qu'à té.

LE MARÉCHAL.

C'étiont point pu fort que de s'fâcher quand j'nous ont mis tous de cheux nous dans leux vieux banc, que d'puis dix-sept mois je nous y mettions.

M. DUFOY.

En conscience, maréchal, vous avez bien le moyen de louer un banc.

LE MARÉCHAL.

Mais pisqu'y n'y veniont jamais dans leux vieux banc, et qu'il aviont choisi l'jour de Pâques qu'l'église il étiont pleine, pour nous dire de nous en aller.

M. DUFOY.

Ne me disiez-vous pas que ce qui a été fait à votre égard était plus fort encore, père Bontems?

LE PÈRE BONTEMS.

Il étiont si affreux que, si j'avions évu dix années d'moins, j'y brésillions tout cheux eux, quoi!

M. DUFOY.

Vous auriez eu tort.

LE MARÉCHAL.

Vous ne pourrez jamais connaître ce que j'ons souffert aveucq li.

LE PÈRE BONTEMS.

Jamais, jamais.

LE MARÉCHAL.

Dites-z'y donc pourquoi; vous pouvez bien y dire, à c't'homme.

M. DUFOY.

Ce sera, après ça, comme vous voudrez, père Bontems.

LE PÈRE BONTEMS.

Pisque vous y tenez, vous allez en juger.

M. DUFOY.

Je suis tout oreilles.

LE PÈRE BONTEMS.

Vous saurez, monsieur Dufoy, que cheux nous j'ons jamais rien refusé à personne.

M. DUFOY.

C'est une justice à vous rendre.

LE MARÉCHAL.

J'ons de besoin les uns aux autres dans la vie du monde, les uns d'une chose, les uns d'une autre ; ce que j'ons point vous l'avez, et voilà !

M. DUFOY.

Continuez.

LE PÈRE BONTEMS.

J'ons jamais rien refusé à personne.

LE MARÉCHAL.

Vous a toujours été trop franc.

LE PÈRE BONTEMS.

J'y ons point de regret. Eh ben ! voilà la chose qui m'avions faite, l'Faucheux, qui j'vivions cent ans core, que je l'oublierions point ; la voilà.

M. DUFOY.

Voyons.

LE PÈRE BONTEMS.

J'étions sorti tantôt aveucq l'maréchal.

LE MARÉCHAL.

Tous deux n'ensemble.

LE PÈRE BONTEMS.

L'maréchal y m'dit, dit-t'y, père Bontems, quoiqu'vous payez? J'y dis, dit-t'y, j'te payons tout c'que tu voudras, mon garçon. Bon! qui me dit, dit-t'y, c'que vous voudrez; j'y réponds : Bon! que je dis. Sur ce, j'buvons une première.

LE MARÉCHAL.

J'en buvons deux.

LE PÈRE BONTEMS.

J'en buvons trois.

LE MARÉCHAL.

J'en buvons quatre.

LE PÈRE BONTEMS.

Ainsi d'suite; pis j'allons cheux l'Faucheux, ousque j'avions à li parler... Eh ben! savez-vous ce qu'il ont répondu?

M. DUFOY.

Pas encore.

LE PÈRE BONTEMS.

Il aviont répondu non... C'étiont-t'y un affront à faire à un honnête homme?

LE MARÉCHAL.

A un Françés.

M. DUFOY.

Mais que lui demandiez-vous?

LE PÈRE BONTEMS.

J'y demandions rien.

M. DUFOY.

Décidément, père Bontems, je vais vous souhaiter le bonjour.

LE PÈRE BONTEMS, le retenant.

Deux minutes, monsieur Dufoy.

M. DUFOY.

Vous n'en finissez jamais, mon cher, j'ai affaire; c'est insupportable.

LE MARÉCHAL.

Deux minutes, qu'on vous dit.

M. DUFOY.

Voilà deux heures, bientôt, que vous êtes là à me tenir le bec dans l'eau...

LE PÈRE BONTEMS.

Deux minutes.

LE MARÉCHAL.

Pas davantage.

M. DUFOY.

Eh bien! quelle est cette chose qu'il vous a refusée?

LE MARÉCHAL.

Dites-li, allez, tant pis.

LE PÈRE BONTEMS.

Vous y tenez?

M. DUFOY.

Je viens de vous dire pourquoi.

LE PÈRE BONTEMS.

J'vous l'allons conter.

M. DUFOY.

Dépêchez... Pourquoi ce refus?

LE PÈRE BONTEMS.

Eh ben! c'étiont... Faut-t'y li dire, dis, Mérovée?

LE MARÉCHAL.

Dites-z'y.

LE PÈRE BONTEMS.

Pour uné échelle!

M. DUFOY.

Et c'est pour cela, pour une échelle!

LE MARÉCHAL.

C'étiont-t'y point assez?

M. DUFOY.

Vous êtes fous.

LE PÈRE BONTEMS.

Un homme si riche! nous faire y donner dix-neuf

francs pour des bigres de pigeons de rien, un mauvais gars que j'ons nommé député!

LE MARÉCHAL.

Qui s'en veniont cheux nous des dix fois la journée!

LE PÈRE BONTEMS.

Une méchante échelle de rien, qui nous est refusée!

LE MARÉCHAL.

Et mes dix-neuf francs, que j'y ons donnés!

LE PÈRE BONTEMS.

Et nos voix, donc! que j'y ons accordées!

LE MARÉCHAL.

Si y a jamais queuqu'chose de changé, marchez!

LE PÈRE BONTEMS.

J'voterons plutôt pour M. d'Grandbois.

LE MARÉCHAL.

Mé itou, bé sûr.

LE PÈRE BONTEMS.

C'étiont core un fier, M. d'Grandbois.

LE MARÉCHAL.

Après tout, n'étiont-y point dans son droit d'être fier, un seigneur! c'étiont-t'y point leux état de l'être! il étiont bé fier itou, c'vilain Faucheux-là; pourquoi que l'autre ne le seriont point, pisqu'il étiont noble?

LE PÈRE BONTEMS.

T'nez, tant pis, monsieur Dufoy, faut que vous me remettiez avec li.

LE MARÉCHAL.

Vous serez un brave homme pour mé itou.

M. DUFOY.

Ce serait avec grand plaisir, messieurs; mais je retourne tantôt à Paris; bien le bonjour.

SCÈNE VII

LE PÈRE BONTEMS, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL.

T'nez, voulez-vous que j'vous dise, père Bontems?

LE PÈRE BONTEMS.

Quoiqu'tu veux?

LE MARÉCHAL.

Ce vieux Dufoy-là, c'étiont point core grand'chose de bon.

LE PÈRE BONTEMS.

Ein câlin, je l'connaissons ben, j'ons-t'y point été à l'école ensemble.

LE MARÉCHAL.

Vous a-t'y jamais *magé* cheux eux?

LE PÈRE BONTEMS.

Jamais.

LE MARÉCHAL.

Un fier itou.

LE PÈRE BONTEMS.

Et un grand... Dis donc, Mérovée?

LE MARÉCHAL.

T'en viens-tu à quand mé?

LE PÈRE BONTEMS.

Où qu'vous allez?

LE MARÉCHAL.

Viens-t'en voir à quand mé.

LE PÈRE BONTEMS.

Marchez.

UN CAFÉ MILITAIRE

La scène dans une ville de garnison.

CAPITAINES, ADJUDANTS, QUARTIER-MAITRE, VÉTÉRINAIRE, LIEUTENANTS, SOUS-LIEUTENANTS, DEMOISELLE DE COMPTOIR, ETC.

PREMIER LIEUTENANT.

On ne vous a pas vu, ce matin.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Non, j'ai pas déjeuné, j'avais pas d'appétit; en revenant de la promenade, avec les jeunes chevaux, j'étais rompu.

PREMIER LIEUTENANT.

Y font plus d'embarras, depuis quinze jours, avec leurs rosses d'Auvergne...

DEUXIÈME LIEUTENANT.

N' m'en parlez pas; y a Chose...

PREMIER LIEUTENANT.

Qui ça, Chose?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Spachmann, brigadier du 2e.

PREMIER LIEUTENANT.

L'Alsacien?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Oui, qui a pris l'aut' jour un billet de parterre, mais... soigné.

PREMIER LIEUTENANT.

Il est pourtant solide.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Je ne vous dis pas non, il avait un mauvais rosson que le machi-chef * du 4e escadron a choisi, vous savez?

PREMIER LIEUTENANT.

J'en sais rien, j'étais en semestre, mais je m'en doute: bien qu'il ait l'oreille du colonel, il n'a jamais fait que des leçons.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Faites excuse de sa remonte que le capitaine Rebard a ramenée d'Aurillac.

PREMIER LIEUTENANT.

Garçon!

LE GARÇON.

Voilà!

* Maréchal des logis chef.

PREMIER LIEUTENANT.

L'Annuaire?

TROISIÈME LIEUTENANT.

Bon! Ton Annuaire! Tu vas passer encore une fois ta matinée le nez dedans; ça n'empêchera pas Borie de te marcher sus le corps, il a quatre députés dans sa manche.

PREMIER LIEUTENANT.

Oui, mais je compte sur un chanoine.

TROISIÈME LIEUTENANT.

Garçon!

LE GARÇON.

Voilà!

TROISIÈME LIEUTENANT.

Un domino?

LE GARÇON.

Voilà!

TROISIÈME LIEUTENANT.

Je joue ma consommation.

PREMIER LIEUTENANT.

Comme çà, vous n'avez pas déjeuné?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Je n'ai pas faim, je vous dis; du moment que je suis contrarié, ça me coupe l'appétit, c'est fini. — Garçon!

LE GARÇON.

Voilà!

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Du feu?

LE GARÇON.

Voilà!

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Dites donc, vous savez cet officier de mon pays, que j'attendais?

PREMIER LIEUTENANT.

Il est arrivé?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Au contraire, y ne vient pas.

PREMIER LIEUTENANT.

Il vous a écrit?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Y ne m'a rien écrit, c'est l'cap'taine Mairot qui, ce matin, à la promenade, m'a dit : Vous savez, vot'pays ne vient pas?

PREMIER LIEUTENANT.

D'où le sait-y?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Est-ce que son fils n'est pas dans son régiment, au cap'taine Mairot?

PREMIER LIEUTENANT.

Quel régiment donc, déjà?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Quatrième lanciers.

PREMIER LIEUTENANT.

C'est vrai, je ne me rappelais plus; il a été en garnison à Moulins, le 4e lanciers. Je l'ai vu là, quand j'y suis passé, il y a de ça environ deux ans. Quelles idées a vot'ami, de ne pas vous avoir écrit?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

D'autant que j'avais arrêté une chambre. Parbleu! s'il m'avait écrit, je ne dirais rien; tous les jours, dans not' état, on croit pouvoir venir et on ne vient pas; ça se voit à chaque instant, je ne lui en voudrais pas; mais de ne pas m'écrire, c'est là où je lui en veux; moi, quand j'ai à écrire, j'écris, bien que ça ne m'amuse pas. Admettez que lui, quand il a besoin du monde, n'épargne pas les ports de lettre, ça, je vous en réponds.

PREMIER LIEUTENANT.

Nous avons des gens qui aiment plus ou moins à écrire: moi, je suis comme vous, pour écrire, faut que j'y sois forcé.

TROISIÈME LIEUTENANT.

J'ai toujours cru que vous y aviez été au 4e lanciers?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Jamais; c'est Brechu, vous confondez, il en sortait du 4e quand il est entré chez nous.

PREMIER LIEUTENANT.

Vous savez qu'il va passer capitaine?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Qui ça, Brechu?

PREMIER LIEUTENANT.

Parfaitement.

TROISIÈME LIEUTENANT.

Quand je vous disais qu'il était né coiffé! Diable m'emporte si tout ne lui réussit pas!

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Oui, qu'il en a de la chance, celui-là!

PREMIER LIEUTENANT.

S'il en a! Il en a toujours eu.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Après ça, je vas vous dire; c'est aussi d'êt' passé dans un régiment de la formation, qui lui a valu ça.

PREMIER LIEUTENANT.

Resté chez nous, il aurait pas bougé.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Ça pourrait bien être. Après ça, je ne vois pas que ça soye déjà un si grand bonheur : mille écus, si ce n'est pas davantage, que ça va lui coûter son changement d'uniforme; mille écus, c'est de l'argent!

PREMIER LIEUTENANT.

Que ça lui fait, il en a.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

C'est ça, tout aux uns, rien aux aut's.

PREMIER LIEUTENANT.

Ainsi va le monde!

TROISIÈME LIEUTENANT.

C'est comme Clérambaud, cherche-t-y point à permuter?

PREMIER LIEUTENANT.

Pas d'hier que l'idée lui en est venue.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Y cherche à s'en aller capitaine en Afrique. Il est sûr et certain qu'avec toutes les protections qu'il peut avoir et qu'il a, y sera colonel que nous serons encore lieutenants; ça, j'y compte.

PREMIER LIEUTENANT.

J'en mettrais pas ma tête à couper.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

A preuve, le commandant Baryc.

PREMIER LIEUTENANT.

Encore?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Il va passer lieutenant-colonel.

PREMIER LIEUTENANT.

Je l'ai ouï dire.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

On l'a dit à Mauduit, au Ministère.

PREMIER LIEUTENANT.

Qui va le remplacer?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

On parle du capitaine Matou.

PREMIER LIEUTENANT.

Merci!

TROISIÈME LIEUTENANT.

Le capitaine Matou va remplacer le commandant Dufour, qui prend sa retraite.

PREMIER LIEUTENANT.

Enfin! qui vous l'a dit?

TROISIÈME LIEUTENANT.

Je le sais positivement.

PREMIER LIEUTENANT.

Comme dit c't' aut', on apprend tous les jours. En voilà la première nouvelle.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Étant le plus ancien capitaine su' l'Annuaire, le capitaine Matou, quitte à ce qu'on le fasse changer de régiment après.

PREMIER LIEUTENANT.

Alors, qui prendra le commandement du 1er escadron?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Le capitaine en second du 5e, qui va le prendre, est Blanc; le lieutenant en premier du 2e, qui va remplacer le capitaine en second; et comme le tour est au choix, ce sera le sous-lieutenant Laridon, qui sort de Saumur, qui remplacera Blanc.

PREMIER LIEUTENANT.

L'adjudant Gabriat va passer sous-lieutenant, vous allez voir ça!

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Lui ou le machi-chef du 1er. Et si c'est l'adjudant qui passe sous-lieutenant, ce sera, vous allez voir, le machi du 4e qui passera adjudant; ça va pas laisser que de faire un certain mouvement dans le régiment. — Garçon!

LE GARÇON.

Voilà!

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Du feu?

LE GARÇON.

Voilà!

PREMIER LIEUTENANT.

Ça n'est pas encore fait.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Tout comme si ça l'était : demandez voir au quartier-maître; pas vrai, quartier-maître, que j'ai raison?

LE QUARTIER-MAITRE, à une partie d'échecs.

Je ne sais pas ce que vous dites... A la Reine!

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Que le lieutenant Blanc, du 2e escadron, va passer capitaine?

LE QUARTIER-MAITRE.

Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le tour des lieutenants est à l'ancienneté et pas au choix.

PREMIER LIEUTENANT.

Enfoncé!

DEUXIÈME LIEUTENANT.

On en parlait l'autre jour dans la cour, et mons le major disait que tout était au choix. Voilà mon auteur.

LE QUARTIER-MAITRE.

Diable soit de vous, avec vos avancements!

PREMIER LIEUTENANT.

Quoi qui vous prend?

LE QUARTIER-MAITRE.

Vous êtes cause que je me fais prendre ma Reine pour rien.

PREMIER LIEUTENANT.

Puis nous avons le capitaine Ottin, qu'a femme et enfants, qui va passer dans les places. Encore une vacance de capitaine de plus au régiment.

POUJAT, entrant.

Turc! ici!

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Bon! voilà Poujat avec son caniche; nous allons avoir de l'agrément.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Tout le monde, à présent, va être à la tête d'un chien, vous allez voir ça.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Tant qu'à moi, je sais bien que je n'en aurai jamais.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

J'aime bien ça!... c'est vous qui, le premier, avez commencé à en avoir.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

J'en suis bien revenu. D'abord, je ne chasse plus.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Et ce permis qu'on devait vous faire obtenir?

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Je ne sais pas encore; d'ici là je peux avoir changé d'avis.

POUJAT.

Turc! ici!

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Voilà vot' nouveau chien?

POUJAT.

Je n'en voulais pas.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Il est gentil.

POUJAT.

Il est pas vilain; ça n'empêche qu'il ne vaut pas mon autre. Ce chien-là, voyez-vous, je ne vous parle pas de celui-ci, mais de l'autre, celui d'auparavant, Noirot, je ne l'aurais pas donné pour deux mille francs.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Je donnerais bien des chiens pour ce prix-là.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Et moi donc!

POUJAT.

Songez qu'il n'y en avait pas dans toute la France deux comme ça. Celui-ci est gentil; c'est un joli chien; pour un joli chien, c'est un joli chien; mais auprès de l'autre! Quelle différence! le jour et la nuit!

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Avez-vous vu celui de Monjinos?

POUJAT.

Un tourne-broche.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

C'est rien du tout.

POUJAT.

Turc! ici!

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

N'ayez pas peur, on ne vous le prendra pas.

POUJAT.

Ce n'est pas ça, mais si le malheur voulait qu'il rencontrât celui de Fossey, y se vautrerait dessus; ça ferait avoir des raisons, ce que je déteste... A propos de chiens, Bonin, avez-vous vu le cheval du lieutenant de Brandières?

BONIN.

Qui ça, de Brandières?

POUJAT.

L'officier qui vient d'Afrique par permutation.

BONIN.

C'est donc un *de?*

POUJAT.

On le dit marquis.

BONIN.

Oui, je l'ai vu, son arabe, une rosse!

POUJAT.

Une rosse! Je voudrais bien l'avoir, cette rosse-là, je n'en serais pas embarrassé. Vous ne vous y connaissez pas.

UN SOUS-LIEUTENANT.

Parce que vous avez été en Afrique, vous êtes étonnant, vous voulez connaître tous les chevaux!

POUJAT.

Faut pas avoir été en Afrique pour voir que c'est un cheval qui vous a de la race, qui vous a du sang.

BONIN.

En fait de chevaux de sang, je ne connais, moi, que les chevaux anglais.

POUJAT.

Voyons, parlons peu et parlons bien. Qu'est-ce que vous lui reprochez, à ce cheval?

BONIN.

D'abord, êtes-vous bien sûr qu'il soit arabe?

POUJAT.

Parbleu! il ne faut que des yeux pour ça.

BONIN.

Y m'fait l'effet d'un bourriquot.

UN SOUS-LIEUTENANT.

D'un porte-cerises.

BONIN.

Avec sa grosse tête osseuse...

UN SOUS-LIEUTENANT.

Son flanc retroussé et ses hanches cornues.

BONIN.

Ajoutez qu'il est haut jointé. Je ne vois vraiment pas ce que vous lui trouvez de si extraordinaire, à ce cheval-là.

POUJAT.

Turc! ici!... Vous ne voyez pas que c'est un cheval qui vient de faire route, qu'il vous a fait deux cent cinquante lieues, qu'il est fatigué.

BONIN.

Ça se voit de reste.

POUJAT.

Laissez-le s'engraisser un peu...

BONIN.

Je ne demande pas mieux.

POUJAT.

Vous m'en direz des nouvelles au printemps.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Il y aura longtemps, au printemps, qu'il sera rayé des contrôles.

POUJAT.

Je parie avec qui voudra, dix bols de vin chaud, qu'une fois que ce cheval-là sera rétabli, il courra avec le meilleur coureur du régiment; vous verrez!

BONIN.

Nous verrons.

POUJAT.

Tenez, je m'en rapporte au vétérinaire. Monsieur Pomard?

LE VÉTÉRINAIRE.

Qu'est-ce que vous voulez?

POUJAT.

Pas vrai que le cheval de l'officier qui revient d'Afrique est un cheval de race?

LE VÉTÉRINAIRE.

Le cheval à M. de Brandières?

POUJAT.

Oui.

LE VÉTÉRINAIRE.

Une rosse.

BONIN.

Vous voilà collé.

POUJAT.

Vous ne le connaissez pas.

LE VÉTÉRINAIRE.

Je le connais trop, pour son malheur. Non, voyez-vous, tous ces chevaux d'Afrique, ne sont pas aussi bons qu'on veut bien le dire.

POUJAT.

Vous n'êtes que pour les chevaux normands.

LE VÉTÉRINAIRE.

Dans la campagne de Portugal, voire même en Russie, dans la retraite, savez-vous les chevaux qui ont le mieux tenu?

POUJAT.

Pas encore.

LE VÉTÉRINAIRE.

Les normands.

MARION.

Tiens! le cap'taine Bazin en tenue; où est-ce donc qu'il va?

POUJAT.

Au conseil d'administration, faut croire.

BONIN.

Au repas des chevaux plutôt. Faut aussi que je m'en aille.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Vous êtes bien pressé.

BONIN.

Il faut, il faut
Quitter Golconde...

TARAND.

S'il vous plaît!

BONIN.

Passez-moi mon sabre, sans vous commander.

TARAND.

Voilà le sabre demandé.

BONIN.

Merci.

TARAND.

Quoi donc qui vous presse?

BONIN.

Je suis de fourrage à onze heures et demie : il a fait mauvais ce matin.

POUJAT.

Marion, je vous joue mon grog au piquet.

MARION.

En combien?

POUJAT.

Deux cents, partie liée. — Garçon!

LE GARÇON.

Voilà!

POUJAT.

Des cartes?

LE GARÇON.

Voilà!

PLANTIN.

Vous allez en avoir pour un bout de temps.

TARAND.

Garçon! du feu?

LE GARÇON.

Voilà!

TARAND.

Dites donc, Plantin?

PLANTIN.

Plaît-il?

PREMIER LIEUTENANT.

Si, comme on dit, le lieutenant Blanc passe capitaine, il aura fait un joli chemin, savez-vous, sans trop s'être fatigué. — Du bonheur!

PLANTIN.

Et des protections. Il était de la promotion de Gourot. N'y a qu'à voir si Gourot avancera jamais comme ça, pas si bête!

PREMIER LIEUTENANT.

Et pourtant, soit dit sans l'offenser, Gourot est un autre homme.

PLANTIN.

Gourot, lui, sait son affaire, tandis que l'autre...

PREMIER LIEUTENANT.

S'en doute pas.

PLANTIN.

Ou la sait à moitié. C'est pas encore lui qu'a inventé les tire-bouchons.

PREMIER LIEUTENANT.

Ni les paratonnerres. Après ça, Gourot n'a pas besoin de ça, il a du pain sur la planche, comme on dit; quand il aura assez du service, il pourra s'en aller, et allez donc! sans rien demander à personne.

PLANTIN.

Si mange l'argent du gouvernement, y mange joliment du sien.

PREMIER LIEUTENANT.

C'est pas une raison : c'est comme moi, faut donc, si j'ai de quoi vivre, que je file sans avoir droit à rien? Non, merci, bien obligé!... puisque j'ai tant fait de rester, je reste, j'en suis bien fâché. — Garçon! du feu?

GARÇON.

Voilà!

PLANTIN.

Dites donc, le colonel est bien souvent à Paris.

PREMIER LIEUTENANT.

Oui, plus souvent qu'à son tour.

PLANTIN.

Ça me semble aussi.

PREMIER LIEUTENANT.

Je crois, sauf meilleur avis, qu'il ne serait pas fâche de passer à un autre emploi.

PLANTIN.

Comme y nous en faut toujours un, autant celui-là qu'un autre.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Permettez-moi de ne pas être de vot' avis, je vas vous dire...

PLANTIN.

Dites.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

S'il n'est jamais nommé général, savez-vous le risque que nous courons?

PLANTIN.

Je ne m'en doute même pas.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

D'aller nous enterrer au fin fond de la Bretagne.

PREMIER LIEUTENANT.

Comment ça, comment ça?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Vu qu'il a là ses propriétés.

PLANTIN.

Je crois qu'en fait de propriétés, il est comme moi, c'est pas ça qui le gêne.

PREMIER LIEUTENANT.

Et sa femme?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Sa femme, je ne dis pas. On prétend qu'elle a de quoi.

PLANTIN.

Très-riche en terres. Ses propriétés sont là, en Bretagne, et s'il ne passe pas général, y demandera à y aller, afin d'êt' tout posté pour quand y prendra sa retraite, lui pas bête, dans deux ou trois ans. Ce qui fait que ça nous pend aux oreilles, comme je vous disais, de nous en aller là.

PREMIER LIEUTENANT.

Ce sera le bouquet!... Le fait est qu'il commence à ne plus se faire jeune, le colonel.

PLANTIN.

Comptez. Nous avions, au 8e chasseurs, un vieux cap'taine, le cap'taine Marbois, qui avait commencé avec lui, au même régiment, tous deux du même âge, lui, cap'taine Marbois, enfant de troupe. Voilà quatre ans qu'il est en retraite, le cap'taine Marbois. On parle de bons officiers... en voilà un qui l'était et premier numéro! J'ai été son fourrier; sans lui, j'aurais été cassé vingt fois. Et un bel homme, cap'taine Marbois, il ne serait pas entré ici son shako sur la tête.

PREMIER LIEUTENANT.

Eh bien! dites donc, à en juger par les deux, je dirai même par les trois, en vous comptant, c'étaient pas des voltigeurs, dans ce régiment-là?

PLANTIN.

Je crois bien, dix-huit croix dans le premier escadron. Sans aller plus loin, c'est dix-huit blessures qu'il a sur lui, le colonel, à ce qu'on dit.

PREMIER LIEUTENANT.

On m'a dit davantage, et constatées.

PLANTIN.

Sans compter le coup de sabre qui te lui coupe sa figure en deux.

PREMIER LIEUTENANT.

Vot' commandant était-il plus grand que le commandant Bouis?

PLANTIN.

Ah! ben oui! Rien du tout! La tête de plus.

PREMIER LIEUTENANT.

Excusez!

PLANTIN.

Il avait un fils, ce capitaine-là, machi-chef au 2e houzards, un bambocheur fini!

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Je l'ai connu, le 2e houzards, c'est lui qui a remplacé le 7e chasseurs à Niort.

PLANTIN.

C'est pas le 7e chasseurs qui avait une si bonne musique?

PREMIER LIEUTENANT.

Justement.

PLANTIN.

Jamais, chez nous, nous n'en aurons de musique.

PREMIER LIEUTENANT.

Pourquoi pas?

PLANTIN.

Parce que personne ne s'en mêle.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Je crois plutôt le contraire, parce que tout le monde veut s'en mêler.

PLANTIN.

C'est possible.

LES MÊMES, M. PENSEY.

PREMIER LIEUTENANT.

Un vieux de la vieille!

PLANTIN.

Si vous voulez bien le permettre, lieutenant aux chasseurs de la garde impériale. J'ai dîné chez lui la semaine dernière; brave comme son épée, le père Pensey, le roi des hommes, rien de meilleur au monde.

PREMIER LIEUTENANT.

On le dit partout.

PLANTIN.

Je ne suis pas difficile, je voudrais avoir ce qu'il a, je n'en demanderais pas davantage. Une bonne maison, la sienne, et sa femme aussi. On y dîne crânement et longtemps! Tenez, le voilà qui vient par ici... Salut! capitaine.

PENSEY.

Bonjour, mauvais sujet.

PREMIER LIEUTENANT.

Ça va bien?

PENSEY.

Pas plus mal, et chez vous?

PREMIER LIEUTENANT.

Comme vous voyez. Peut-on vous offrir quét'chose?

PENSEY.

Non, bien obligé; pas du moment. Je cours depuis ce matin après le lieutenant Chomel, ce gredin-là, impossible de mettre la main dessus.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Il était là il n'y a qu'un moment.

PENSEY.

Il n'est pas de service, que vous sachiez?

PREMIER LIEUTENANT.

Il l'a descendue hier.

PENSEY.

A propos, votre pays est-il arrivé?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Ne m'en parlez pas.

PENSEY.

Il n' vient plus?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Pas tant qu'à présent, toujours.

PENSEY.

Un bon garçon?

PLANTIN.

J'en connais pas de meilleur.

PENSEY.

Faudra nous l'amener.

PLANTIN.

C'était bien mon intention.

PENSEY, au deuxième lieutenant.

Monsieur sera des nôtres.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Faites honneur, capitaine!

PENSEY.

Nous rirons, nous y retournerons à ce petit vin de l'aut' jour, vous savez?

PLANTIN.

Vous appelez ça un petit vin, merci!

PENSEY.

Il me vient de défunt mon beau-père, un crâne lapin! Et rude qu'il était dans son temps! Commandant au 6e houzards, mon beau-père; tenez, il est mort le même jour, la même année que l'Empereur, le 5 mai 1821. Aussi c'est pas ce jour-là qu'on fera jamais la noce à la mai-

son, ah! bien oui! ce jour-là, je vas à la messe et je fais brûler des cierges. Pour en revenir à votre pays, c'est pas, par hasard, un nommé Famin?

PLANTIN.

Non, Ferand.

PENSEY.

C'est vrai, c'est moi qui se trompe. Famin était au 3e dragons, qu'a remplacé dans les temps le 9e chasseurs à Charleville. Je confonds tous les régiments à c't' heure, dame! j'en ai tant vu!

PREMIER LIEUTENANT.

Sans compter ceux que vous verrez encore.

PENSEY.

Je me porte bien, c'est toujours ça.

PLANTIN.

Vous nous enterrerez tous.

PENSEY, (avec émotion).

C'est pas ce que je demande, j'en ai déjà trop enterré, et des meilleurs...

PREMIER LIEUTENANT.

Voyons, voyons, papa Pensey!

PENSEY.

Non, écoutez, on n'est pas maître de ça... Son père, à ce Famin, que je vous parle, avait été aux vélites; enfant de troupe aussi, comme moi.

PLANTIN.

Comme moi aussi.

PREMIER LIEUTENANT.

Comme nous tous.

PENSEY.

Vous aussi, lieutenant?

PREMIER LIEUTENANT.

Et je m'en fais gloire.

PENSEY.

Dites donc, comme dit la chanson :

Plus on est de fous...

Diable de Plantin, va! soyez tranquille, nous rirons!

PLANTIN.

C'est ça, rions, badinons...

PENSEY.

Mais n'allons pas plus loin. C'est mon capitaine qui disait ça. Pour en revenir à mon beau-père, je ne l'ai pas connu. Décoré de la main de l'Empereur, mon beau-père!

PREMIER LIEUTENANT.

Rien que ça!

PENSEY.

Oui, rien que ça, mon bonhomme! A Wagram, en 1809, c'est pas d'hier. J'ai été deux fois avec ce Famin, que je vous parle, entrés ensemble aux vélites, car j'en ai été aussi, des vélites, à la formation, mais j'ai pas connu son père, à vot' pays. Qu'est-ce que je dis? Trois fois que j'ai été avec Famin : d'abord, au 8e houzards;

après ça, aux chasseurs à cheval de la garde, colonel Lefèvre-Desnouettes; commandant en second, baron Guyon; majors, baron Lyon, baron Daumesnil.

PREMIER LIEUTENANT.

La jambe de bois!

PLANTIN.

Le général Daumesnil était chez vous?

PENSEY.

Un peu, mon neveu. Je voudrais avoir autant de mille livres de rente que j'ai été déjeuner de fois avec lui, au fort de Vincennes. Oui, vieux! Tous cadets de ce numéro-là, dans le régiment!

PREMIER LIEUTENANT.

Excusez!

PENSEY.

Toute ma famille à moi, excepté les femmes, bien entendu, et encore! J'avais une cousine cantinière, décorée en 1812; nous étions tous dans la garde, elle aussi. Mon père Joseph, lieutenant aux cuirassiers, coupé en deux d'un boulet à la Moskowa, qui l'a pris d'ici, au-dessus du nombril; mon cousin, que vous avez dîné avec lui à la maison...

PLANTIN.

Qui a un bras de moins?

PENSEY.

Précisément; sergent-major aux chasseurs à pied. Bienaimé, mon autre beau-frère, s'entend le frère à ma première femme, capitaine adjudant-major au 3e batail-

lon de la 3e du 4e voltigeurs de la jeune garde. C'était le bon temps! Trois mille cinq cents francs, la grande tenue de sous-lieutenant aux chasseurs à cheval, sans le cheval, avec des peaux de tigre, culotte de peau et des bottes rouges!

PREMIER LIEUTENANT.

Fallait être riche pour entrer là-dedans!

PENSEY.

Je vous trouve encore assez champêtre! Est-ce que l'Empereur n'était pas là? Tenez, ce Famin, que je vous parle: trente-deux blessures constatées, vingt-trois campagnes! En voilà un régiment dans le chic, le 8e houzards! Colonel baron Domon, douze croix dans le 1er escadron, et toutes croix gagnées! Pas de floueries! l'Empereur les aimait pas. Et dire qu'il est mort! Garçon!...

GARÇON.

Voilà!

PREMIER LIEUTENANT.

Laissez donc... ah! alors, par exemple!

PENSEY.

Comme vous voudrez.

PREMIER LIEUTENANT.

Ça serait drôle. Que peut-on vous offrir?

PENSEY.

Du cognac, toujours.

PREMIER LIEUTENANT.

Faut boire au 8e.

PENSEY.

Il le méritait. J'vous en réponds, c'est pas pour dire.
(Il passe le dos de sa main sur ses yeux.)

PLANTIN.

Voyons, voyons, papa Pensey, nous ne sommes donc plus un homme!

PENSEY.

Non, c'est vrai, je ne devrais jamais parler de ça, mon épouse me le disait encore hier au soir. Que voulez-vous? c'est plus fort que moi.

PREMIER LIEUTENANT.

Je conçois ça.

LE GARÇON.

Le cognac demandé!

PLANTIN.

Tu m'apporteras du feu.

LE GARÇON.

Voilà!

PREMIER LIEUTENANT.

Aux vieux de la vieille!

PENSEY.

Aux mânes mortes de l'Empereur!

LES MÊMES, CŒLINA au comptoir, UN SOUS-LIEUTENANT.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Vous n'allez pas faire un tour de ce beau temps-là, mademoiselle Cœlina?

CŒLINA.

Il n'y a pas de beau temps qui tienne, monsieur Frogé.

FROGÉ.

Ça doit toujours pas énormément vous amuser d'être toujours de planton dans vot' comptoir.

CŒLINA.

Faut bien laisser faire ce qu'on ne peut empêcher, monsieur Frogé.

FROGÉ.

Ça demande de la philosophie.

CŒLINA.

Pas trop n'en faut.

FROGÉ.

Comme dit la chanson. Édouard ne vous a pas écrit?

CŒLINA.

Ah! bien oui, il est homme à ça, n'ayez pas peur! Je l'ai toujours dit : une fois parti, ni vu, ni connu...

FROGÉ.

Je t'embrouille.

CŒLINA.

Vous êtes bien tous les mêmes.

FROGÉ.

Vous croyez?

CŒLINA.

La preuve!

FROGÉ.

Je suis sûr, quant à moi, qu'il en tient toujours.

CŒLINA.

Je n'en sais rien. Écoutez, ça n'est pas ça, il m'aurait écrit, je ne vous le cache pas, ça m'aurait fait plaisir.

FROGÉ.

Il vous écrira.

CŒLINA.

Après ça, mon deuil en est fait; ça, je vous le jure.

FROGÉ.

Faut pas jurer.

CŒLINA.

C'est comme je vous le dis. Vous savez que le lieutenant Tabarot va se marier.

FROGÉ.

Pas possible!

CŒLINA.

C'est la demoiselle de la maison qu'y se marie, je le tiens de sa *propiétaire*.

FROGÉ.

Tiens, tiens, tiens! Ce diable de Tabarot! Il cache diablement son jeu. Je n'en savais rien.

CŒLINA.

Moi non plus, avant de l'apprendre. Il dîne deux fois par semaine chez sa future, quelquefois plus.

FROGÉ.

C'est donc ça qui ne vient plus ici? Il m'a dit, avant-hier, oui, c'est avant-hier... Quel jour sommes-nous, aujourd'hui?

CŒLINA.

Jeudi.

FROGÉ.

C'est il y a trois jours : « J'attends mon père. » Il attendait son père.

CŒLINA.

Pour le contrat. Vous voyez qu'il n'a pas mal mené son affaire.

FROGÉ.

N'est-elle pas Anglaise, sa future, à ce qu'elle dit?... Je le veux bien.

CŒLINA.

Je ne m'y oppose pas non plus. Tant mieux si elle a de quoi, ça ne gâte rien.

FROGÉ.

Après ça, j'ai pas compté avec elle.

CŒLINA.

Non vraiment. Est-ce que vous la trouvez jolie?

FROGÉ.

Elle a de beaux yeux.

CŒLINA.

Possible, mais une tournure...

FROGÉ.

D'Anglaise.

CŒLINA.

Que voulez-vous! nous avons des hommes qui adorent ça.

FROGÉ.

Dites donc, vous qui n'avez pas l'air d'y toucher, j'en sais, de vos nouvelles : vous parlez de Sedan, vous n'y avez pas non plus perdu votre temps, à Sedan!

CŒLINA.

Non, je vous jure, on en a plus dit qu'il n'y en a réellement... Et la marchande de farines?

FROGÉ.

Madame Baboulin?

CŒLINA.

Oui, madame Baboulin.

FROGÉ.

Eh bien! je vous jure...

CŒLINA.

Jurez pas, c'est vilain, c'est vous qui l'a dit. Et vous avez le toupet de me soutenir que vous n'y avez jamais été!

FROGÉ.

Une fois, comme tout le monde, mais je n'y suis pas retourné.

CŒLINA.

Garçon!

LE GARÇON.

Voilà!

CŒLINA.

Un domino?

LE GARÇON.

Voilà!

PENSEY.

Nous avions encore, en France, quand l'Empereur est parti, quatre-vingt-quatre régiments de cavalerie, rien que ça, mes petits amis! Deux régiments de carabiniers, quatorze de cuirassiers, trente de dragons, vingt-neuf de lanciers, vingt-neuf de chasseurs, c'est-à-dire vingt-sept, c'est moi qui s'trompe, parce qu'en 1810 on avait licencié le 17e et le 18e, et onze régiments de houzards, je ne vous parle pas de la garde, de la cavalerie de la garde, des lanciers polonais, des lanciers rouges, des mamelucks, de l'artillerie, des dragons de l'Impératrice, des grenadiers à cheval, des gendarmes d'élite et des guides, mon régiment. Vous voyez que c'était encore assez joli.

PLANTIN.

Pas mal.

CŒLINA.

Vous verra-t'on après?

FROGÉ.

J'en sais rien encore, à moins que nous n'allions chez le colonel.

CŒLINA.

Vous y allez souvent chez le colonel?

FROGÉ.

Pas souvent, il fait des économies.

PENSEY.

Si j'étais resté au service, y a longtemps que je le serais, colonel, ou que j'aurais cassé ma pipe; à preuve c'est que tous ceux qui sont restés, sont ou morts, capitaines, ou aut'chose.

PLANTIN.

P'têt' général, que vous seriez.

PENSEY.

Vous croyez rire?

PLANTIN.

Du tout.

CŒLINA.

Il n'a que deux demoiselles, vot' colonel?

FROGÉ.

Je ne lui en connais pas plus, à moins... vous savez?

CŒLINA.

Vous allez dire des bêtises.

BOREL.

Vaut mieux en faire, pas vrai?

CŒLINA.

Tiens, tiens, M. Borel, vous venez prendre vot' café...

— Non, sans farce, c'est donc pas à eux, cette grande demoiselle qu'est toujours avec eux?

BOREL.

Une cousine à sa femme.

LE CAPITAINE, prenant une prise dans la boîte sur le comptoir.

Ah! je vous y prends, mauvais sujet, à en conter aux demoiselles!

BOREL.

Peine perdue, capitaine, on ne veut pas m'écouter.

LE CAPITAINE.

Méfiez-vous, l'écoutez pas, mademoiselle, c'est un scélérat.

CŒLINA.

J'en ai peur! (Lui remettant une lettre.) Voilà ce qu'on vient de remettre pour vous, capitaine.

LE CAPITAINE.

Bien obligé. Je sais ce qu'c'est. — Dites donc, Buat?

BUAT.

Capitaine?

LE CAPITAINE.

Eh! ben?

BUAT.

On vous a écrit?

LE CAPITAINE.

Voilà.

PENSEY.

Sous l'Empire, ils avaient des sapeurs, les dragons, des sapeurs et des tambours.

LE CAPITAINE.

Des tambours dans la cavalerie?

PENSEY.

Comme les gendarmes d'élite, ils faisaient le service à pied.

BUAT.

Au fait, c'est vrai.

LE CAPITAINE.

Buat?

BUAT.

Capitaine?

LE CAPITAINE.

Avez-vous demandé au fourrier ce dont je vous avais chargé?

BUAT.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE, allumant sa pipe.

Vous ne savez pas la grande nouvelle?

CŒLINA.

Le mariage de M. Tabarot.

LE CAPITAINE.

Avec mademoiselle Bompard.

CŒLINA.

La demoiselle où vous demeurez?

LE CAPITAINE.

Précisément.

CŒLINA.

J'en savais rien. Quand ça?

LE CAPITAINE.

La semaine qui vient.

CŒLINA.

Et le lieutenant Riché?

LE CAPITAINE.

Premier garçon de noce. Il arrive tantôt.

CŒLINA.

Qui épouse-t-elle?

LE CAPITAINE.

Un apothicaire.

CŒLINA.

On le dit bien bon enfant.

LE CAPITAINE.

Riché?

CŒLINA.

L'apothicaire.

LE CAPITAINE.

C'est ce que nous disions ce matin, à déjeuner.

CŒLINA.

Une honnête fille, qui n'aurait jamais rien coûté à

personne, ne tombera pas à un parti comme ça; aussi je dis que celles qui ne s'amusent pas ont bien tort.

LE CAPITAINE.

La vie est si courte!

CŒLINA.

Vous croyez rire; c'est pourtant comme ça. Et M. Guimard, sera-t'y invité à la noce?

LE CAPITAINE.

Pourquoi pas tout l'escadron, pendant que vous y êtes.

CŒLINA.

Du moment qu'ils y sont intéressés.

LE CAPITAINE.

Et la charité?

CŒLINA.

Pourquoi que je la serais, charitable; qu'est-ce qu'on n'a pas dit, sur mon compte?

LE CAPITAINE.

Jamais de la vie, ça, je vous le jure.

CŒLINA.

Vous, tout le premier. Enfin, qu'est-ce que vous voulez... Le capitaine Maittos n'est pas venu, ce matin?

LE CAPITAINE.

Il n'était pas bien hier. Je vais y passer tantôt, en allant diner.

CŒLINA.

Vous partez, capitaine?

LE CAPITAINE.

Il est trois heures.

CŒLINA

Vous verra-t-on après?

LE CAPITAINE.

Si le spectacle ne finit pas trop tard.

CŒLINA.

A revoir, capitaine.

LE CAPITAINE.

Sans rancune.

CŒLINA.

Ça, jamais. Vous non plus, pas vrai?

LE CAPITAINE.

Pasce que?

CŒLINA.

Oh! rien, des bêtises. P'têt' pasce qu'on vous aura dit que j'avais prétendu que la petite au vieux commandant, vous ressemblait.

LE CAPITAINE.

Bien le bonjour! (Il fait une pirouette et tourne les talons.)

CŒLINA.

A bientôt, capitaine!

PENSEY.

Qui s'en veut venir diner avec moi? Répondez pas tous à la fois. Venez-vous, Plantin? Et vous, Borel? Et vous, lieutenant?

LE LIEUTENANT.

Merci, capitaine, pas aujourd'hui.

PENSEY.

Vous avez peur d'être fusillé?

LE LIEUTENANT.

Ce n'est pas ça.

PENSEY.

Dame! en semaine, à la fortune du pot.

LE CAPITAINE.

Non, vraiment, sans façon, nous avons invité un ami.

LE LIEUTENANT.

Qui donc, celui-là?

PLANTIN.

Un ancien sous-officier établi près d'ici.

PENSEY.

Je sais, celui que vous m'avez parlé.

PLANTIN.

Forest.

PENSEY.

Connu. Vous me l'amènerez, nous prendrons le café à la maison. Ça vous va?

PLANTIN.

Comme un gant.

LE CAPITAINE.

Ah çà! vous voulez donc nous avoir en pension?

PENSEY.

Si la [illegible] vous [illegible], pourquoi pas? Et vot' cousin?

LE CAPITAINE.

Qui ça, Trap[illegible]?

PENSEY.

Oui, toujours noceur?

PLANTIN.

A perpétuité!

PENSEY.

Où est-ce qu'il est, à c't' heure?

LE CAPITAINE.

Toujours au [illegible] cuirassiers.

PENSEY.

Je croyais qu'il avait demandé à passer en Afrique?

LE CAPITAINE.

Mon frère, pas mon cousin.

PENSEY.

Et vot' frère?

PLANTIN.

Au deuxième dragons.

PENSEY.

Je ne m'en souvenais plus. C'est vrai, il est bien là. A sa place, j'y resterais.

LE CAPITAINE.

Il y reste aussi. Monsieur Pensey, nous allons vous quitter.

PENSEY.

Décidément, messieurs, vous ne voulez rien prendre?

PLANTIN.

Nous allons dîner.

PENSEY.

Ça n'empêche pas, au contraire. N'est-il pas à Colmar, vot' père?

PLANTIN.

Depuis deux mois.

PENSEY.

Bonne ville, Colmar.

PLANTIN.

Demandez à Goriot.

GORIOT.

Qui ça, Colmar? Un joli port de mer, en effet.

PENSEY.

Tenez, règle générale, ne me parlez jamais de ville où l'on boit de la bière.

LE LIEUTENANT.

Vous avez raison.

BOUROTTE.

Quand nous étions en garnison à Agen, du temps de la guerre d'Espagne, de ces côtés-là, vous aviez des pensions pour rien et des vins! Parlez-moi de ces vins-là. Un vin, voyez-vous, je n'exagère pas, qu'ici l'on payerait six francs la bouteille; là-bas, vingt centimes, tout ce qu'il y avait de meilleur.

UN PARTICULIER.

Vot' parole?

BOUROTTE.

Quand je vous le dis; aussi ai-je toujours demandé à y retourner.

PENSEY.

Ça n'empêche, major, que du temps que vous y étiez, vous deviez encore vous plaindre.

LE PARTICULIER.

C'est dans l'homme.

BOUROTTE.

Moi? Jamais!

PENSEY.

Je vous connais comme si que je vous *eus* fait.

BOUROTTE.

Gageons cent sous. Je me plaignais, oui, je me plaignais.

PENSEY.

Vous voyez ben!

BOUROTTE.

Parce que les choses auraient pu aller mieux encore.

LE PARTICULIER.

Donc j'avais raison, l'homme n'est jamais content.

PENSEY.

Moi je l'ai toujours été.

PLANTIN.

Pas en 1814?

PENSEY.

Pasce que l'Empereur n'y était plus.

PLANTIN.

Pas même sous les Bourbons?

PENSEY.

J'ai jamais aimé les prêtres. Voyons, assez causé, quand dîne-t-on à la maison?

PLANTIN.

Un de ces jours.

PENSEY.

Quand?

PLANTIN.

Nous vous le dirons.

PENSEY.

A la bonne heure, j'y compte; toujours à ce soir?

LE LIEUTENANT.

C'est dit.

PENSEY.

A la maison?

LE LIEUTENANT.

Convenu.

PENSEY.

Sans adieu.

PLANTIN.

Au plaisir!

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

du Tome Premier

Fin de [illegible] du Tome Premier.

